

... de collection auxiliaire  
... au tres pe  
... raphes ... les  
... opitax de Paris pen  
... série des observati  
... ontient un choix de  
... de médecine et de  
... e colle, bon forme  
... 8 fols vol. in-8  
... ard, Paris, octobre  
... bis, BOURNARD, C  
... VAL HERDONNADA

... Pour l'étranger  
... France de port pour la  
... A Paris.

*Prix de*  
... BOURNARD, rédacteur principal  
... mémoires et observations  
... important la polémique, l'œuvre  
... lectures faites à l'Institut, à  
... us de Paris, 2e édition des notes  
... Le contenu dans leur en  
... non des redites de chaque  
... l'enseignement, sur des  
... des Mémoires originaux  
... de la France qui ont  
... à la Clinique des hôpitaux  
... qui traitent toutes  
... depuis le 1<sup>er</sup> avril  
... chirurgien de l'Hôtel-Dieu  
... Membre de l'Académie  
... ~~...~~ ~~...~~ ~~...~~  
... docteur en médecine  
... DE CHEGON, médecin  
... médecin du Bureau  
... médecin de l'Hôtel-Dieu  
... professeur de chirurgie  
... professeur à l'Hôtel-Dieu  
... médecin aide-major à l'Hôtel-Dieu

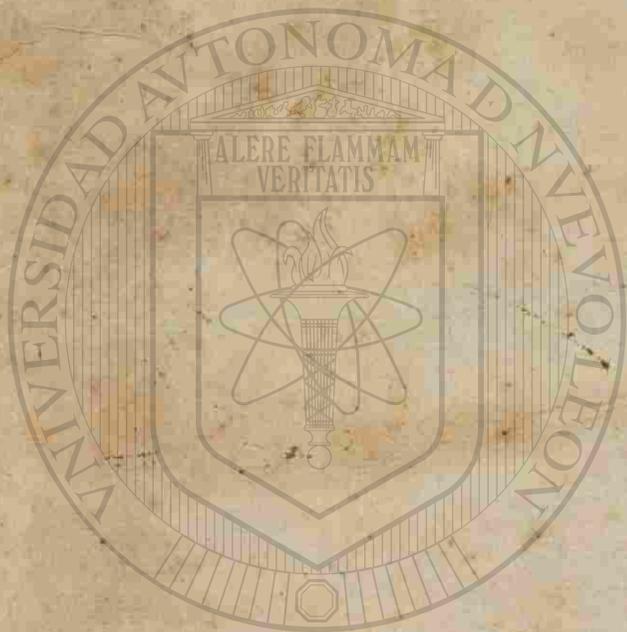
1811  
G161  
E98  
V.3  
C.1

UNIVERSIT. CA  
1811



1080043681

E-1 C-20



*A. Zmox Germain*

*Carlos A. Salbent*

UANE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES

DEPUIS 1780 JUSQU'A

III.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
FONDO BIBLIOTECA. SURTI 1508



Capilla Alfonso  
Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

54912

G161  
E99  
V. 13

91

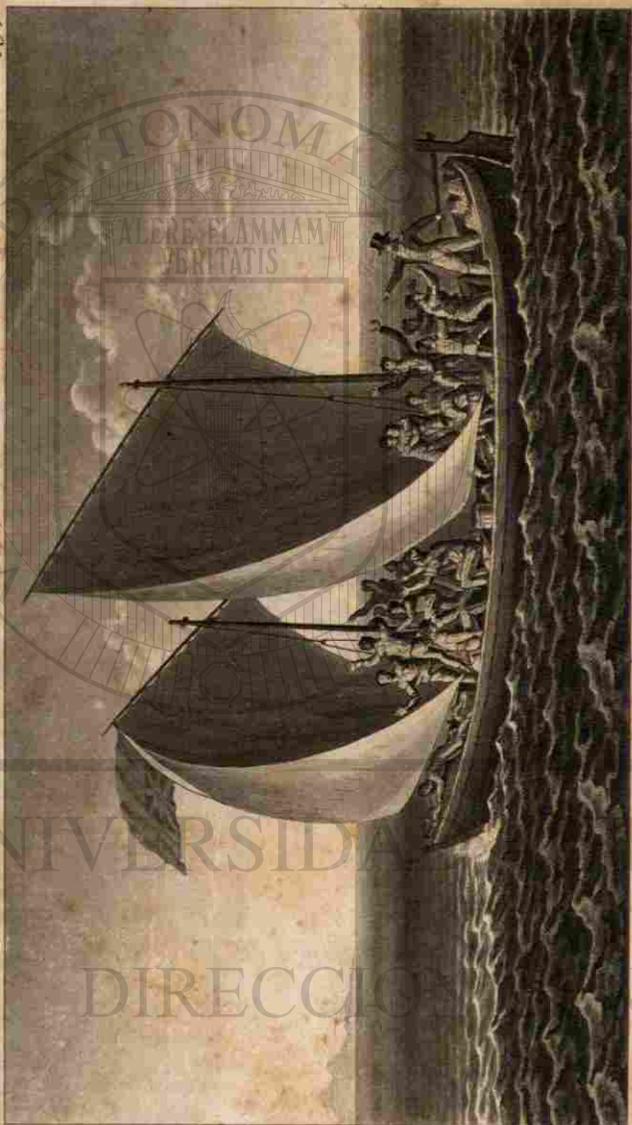


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Capilla Autónoma  
Biblioteca Universitaria

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



*Arrivée de Blyth à Témor.*

## ABRÉGÉ

DES

## VOYAGES MODERNES.

### LIVRE I.

#### VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

DÉCOUVERTES DE PLUSIEURS TERRES  
DANS LE GRAND OCÉAN,  
PAR PLUSIEURS NAVIGATEURS ANGLAIS EN 1788.

LE traité de paix de 1783 ayant fait perdre à la Grande-Bretagne les colonies qu'elle possédait à la côte orientale de l'Amérique Septentrionale, et où elle envoyait les criminels condamnés à la déportation, une loi statua qu'ils seraient à l'avenir transportés à Botany-Bay, situé à la côte est de la Nouvelle-Hollande, reconnue par Cook dans son premier voyage autour du monde. En conséquence, une escadre fut armée pour mettre cette mesure à exécution; elle était composée d'une frégate et d'un brig de guerre qui lui servait

III.

1

15238

de conserve, de trois navires chargés de vivres, et enfin de six bâtimens destinés à porter les condamnés; ces derniers vaisseaux devaient quitter la Nouvelle-Hollande, et faire leur retour en Europe, lorsque le chef de l'expédition n'aurait plus besoin de leurs services.

L'escadre partit de Portsmouth le 13 mai 1787; les vaisseaux étaient tous arrivés à Botany-Bay, le 20 janvier 1788. Nous nous occuperons plus tard de tout ce qui concerne l'établissement de la nouvelle colonie; en ce moment, nous nous bornerons à raconter les découvertes effectuées par des bâtimens de l'escadre, lorsqu'ils eurent quitté la Nouvelle-Hollande.

*Découvertes de Sever et Watts.*

Le 5 mai 1788, le vaisseau *Lady Penrhyn*, commandé par le capitaine Sever, partit de Port-Jackson. Il avait sous ses ordres le brig le *Supply*, capitaine Ball. Dès le 9 du mois, le scorbut commença d'exercer ses ravages à bord des bâtimens. Le temps était orageux, la pluie tombait avec violence. Le 14 on aperçut l'île Howe qui est à peu de distance du continent. Elle avait été découverte quelques mois auparavant par Ball, lorsqu'il allait à l'île Norfolk; à son retour, il s'y était arrêté et y avait pris beaucoup de tortues; il y fut renvoyé

de Port-Jackson quelque temps après, pour en rapporter celles qu'il y trouverait; il n'en vit pas une seule, et dans cette dernière occasion où elles eussent été si utiles, on ne fut pas plus heureux. Probablement la saison était trop avancée, et le froid avait forcé ces animaux à se rapprocher de l'équateur.

L'île Howe est située par 31° 30' de latitude sud, et 159° 10' de longitude à l'est de Greenwich. Elle a près de deux lieues de longueur du nord-ouest au sud-est; de hautes montagnes s'élèvent dans cette partie, elles peuvent être aperçues à plus de vingt lieues en mer; l'île est de toutes parts entourée d'écueils et de récifs, qui s'étendent jusqu'à cinq milles; quelques-uns sont visibles; un de ces rochers nommé *la Pyramide de Ball*, est si élevé qu'on le découvre à douze lieues de distance; d'autres sont cachés sous l'eau. Cette île se rétrécit tellement au milieu, qu'elle forme deux baies excellentes. Comme beaucoup d'îles du Grand-Océan, elle est en partie le produit du travail des animaux du corail, car l'intérieur est entièrement composé de cette substance; on y rencontra aussi des coquilles. Les vagues de la mer ont amassé sur la côte orientale un banc de sable de trente pieds de hauteur, qui doit la préserver de toute inondation. Il paraît qu'elle a aussi éprouvé quelque révolution volcanique, car la

terre était jonchée de pierres poncees et d'autres qui avaient subi l'action du feu. On y vit une quantité innombrable de goélands, des pigeons, des perroquets, des poules d'eau, des râles et d'autres oiseaux. Les fourmis y abondent; on n'y découvrit pas d'autre insecte; les vers de terre y étaient communs. Le sol est sablonneux; l'eau douce très-rare dans les endroits où l'on aborda. L'île est couverte de bois; on reconnut le manglier, le chou palmiste et le bambou; on cueillit du cochlearia, du céleri, des épinards, de la criste marine et d'autres plantes qui sont d'une grande ressource pour les marins.

Le 31 mai l'on eut connaissance de deux îles. On était alors par 30° 11' sud et 180° 58' est. En approchant de ces îles, on vit que l'une en formait deux. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on put aborder sur l'île isolée à cause des rochers qui bordent la côte. Partout on aperçut des traces d'origine volcanique; le sol offrait un terreau sablonneux et graveleux. L'île était infestée de rats; elle ressemblait d'ailleurs en tout à l'île Howe. L'île isolée fut nommée *île Macaulay*, les deux autres, *îles Curtis*. Ce sont les îles Kermadec de d'Entrecasteaux.

Cependant le scorbut faisait des progrès rapides. Le 17 juin il ne restait plus que neuf hommes en état de remplir leur service. Le vent qui soufflait

de l'est, était contraire à la route que l'on voulait tenir; pendant plusieurs jours de suite, les orages furent continuels. Le 24 le vent changea, mais le mauvais temps ne cessa pas. Comme l'équipage s'affaiblissait de plus en plus, on résolut de relâcher à Taïti. Le 9 juillet on vit cette île, le lendemain on laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï. Les Indiens s'empressèrent de venir à bord, et apportèrent aux Anglais des bananes, des fruits à pain, des taros, des cocos, des cochons et des poules: « Tayo, tayo, s'écriaient-ils: patre no Tonti (*amis, amis, vaisseaux de Cook*). » Watts, lieutenant de Sever et le commis aux vivres, étaient les seuls hommes des deux vaisseaux qui fussent déjà venus à Taïti avec Cook. Mona, chef de Matavaï, les reconnut. Il les instruisit de tout ce qui s'était passé depuis leur départ. Maheiné, chef de l'île d'Eimeo, irrité du tort que Cook lui avait causé (1), était descendu pendant la nuit à Taïti, avait détruit tous les quadrupèdes et toutes les volailles qu'il avait rencontrés, et obligé Otou de fuir dans les montagnes.

Le lendemain les Anglais eurent le plaisir de recevoir une visite d'OEdidi, qui avait accompagné Cook à la Nouvelle-Zélande. Il témoigna une

(1) Voyez *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, tom. XXIII, pag. 96, édition de 1820.

grande joie en revoyant ses anciennes connaissances, et s'informa avec beaucoup d'intérêt de toutes les personnes de l'expédition. Il leur raconta qu'aucun vaisseau européen n'avait abordé à Taïti depuis leur départ. On lui cacha la mort de Cook, et le capitaine Sever lui fit un présent comme de la part de cet illustre navigateur. On apprit de lui qu'Omaï et les deux jeunes Zélandais qu'il avait avec lui étaient morts après une longue maladie.

Le 13, un messenger d'Otou apporta divers présents aux Anglais, et le 14, au point du jour, une pirogue vint annoncer que ce prince était arrivé. Aussitôt Sever et Watts allèrent à terre. Le roi, environné d'un concours prodigieux de peuple, parmi lequel on voyait plusieurs femmes qui se taillaient le front avec des dents de requins, reçut les Anglais de la manière la plus amicale. Ce qui surprit le plus agréablement ceux-ci, fut le portrait de Cook, que ce navigateur avait, à son départ, donné à Otou : il était parfaitement conservé; ils surent que le roi le faisait porter avec lui partout où il allait.

Otou vint à bord, et demanda avec empressement des nouvelles de ses anciens amis, surtout de Cook. En parcourant le vaisseau, il fut étonné de voir si peu de matelots à bord, et la plupart réduits à une grande faiblesse. Il s'efforça d'engager

le capitaine à le venger du chef d'Eimeo; Sever le refusa positivement.

Les Anglais qui ne s'attendaient pas à trouver une grande provision de végétaux à Taïti, furent agréablement déçus; on leur en apporta plus qu'ils n'en avaient besoin : Les cochons ne manquaient pas non plus. Les Taïtiens ayant usé leurs outils de fer, ne mettaient pas un prix très-élevé à leurs denrées, pour obtenir en échange des haches, des couteaux, des limes, et des vrilles. Ils recherchaient aussi les miroirs et la verroterie transparente, mais on n'en avait pas à bord; ils ne faisaient plus grand cas des plumes rouges si estimées jadis.

Le 25, Sever quitta Taïti. Durant son séjour dans cette île, les habitans ne lui avaient pas donné le moindre sujet de plainte; ils exprimèrent de vifs regrets à son départ.

A midi, l'on vit Houaheiné, le vent empêcha d'y aborder avant le 29. Dans l'intervalle les insulaires avaient apporté beaucoup de provisions fraîches; mais ils ne les livraient pas à aussi bon marché que leurs voisins. Un vieux chef vint à bord; il confirma tout ce que l'on avait dit à Taïti sur l'expédition d'Eimeo et sur le sort d'Omaï. Son existence avait été malheureuse; habitué par son séjour en Europe à de nouveaux besoins, il fut obligé d'acheter du drap et divers objets que ses compatriotes lui vendaient à un prix exor-

bitant. Il faisait de fréquens voyages à Ouliétea, et n'y allait jamais les mains vides, de sorte qu'il eut bientôt épuisé la plus grande partie de sa fortune. Dès que les habitans de cette île eurent appris sa mort, ils renvoyèrent à Houaheiné un détachement pour s'emparer de sa succession, prétendant qu'elle leur appartenait, parce qu'il était né chez eux; on se battit pour son héritage; il y eut du monde de tué; les insulaires d'Oulietea en emportèrent une grande partie; ils brisèrent les batteries de ses fusils, jetèrent sa poudre sur le rivage, et y mirent le feu: On ne peut nier que ce ne fût une précaution très-louable d'anéantir ces moyens de destruction.

La maison que Cook avait fait bâtir pour Omaï subsistait encore, mais elle était recouverte d'un hangar, à la manière du pays; le chef de l'île l'occupait. Des chevaux laissés par Cook, il ne restait que l'étalon.

Le 2 août, les vaisseaux bien approvisionnés, et l'équipage parfaitement rétabli, on quitta les îles de la société et l'on fit route au nord-est. Là on eut connaissance d'une île qui fut nommée *le Penrhyn*; le temps orageux et sombre empêcha d'y aborder. Elle est basse, bien boisée, et située par 9° 10' sud, et 202° 15' est.

Il ne se passa ensuite rien d'intéressant jusqu'au 15 septembre, que l'on aperçut l'île de Saïpan,

une des Mariannes; le lendemain on vit Tinian. L'on descendit à terre et l'on s'y procura des bœufs; on chassa, on fit de l'eau; elle était un peu saumâtre et peu abondante; les bestiaux étaient rares et farouches. Une ancre que l'on releva, et que l'on reconnut pour une de celles d'un des bâtimens partis de la Nouvelle-Hollande, expliqua la cause des inconvéniens que l'on éprouvait. Sans doute l'équipage ayant poursuivi les animaux les avait effrayés; il avait de même enlevé la plus grande partie des fruits mûrs.

L'île se présenta sous le même aspect que Byron et Wallis l'avaient vue; ils s'étaient plaints des essaims innombrables de cousins et de moustiques qui les avaient tourmentés; on jugea par l'expérience qu'ils n'avaient rien exagéré. Ainsi Tinian n'offrait plus le séjour enchanteur décrit avec des couleurs si séduisantes par l'écrivain de la relation d'Anson. La plupart des piliers dont ces différens navigateurs ont parlé étaient tombés, le reste menaçait ruine.

Les deux vaisseaux mouillèrent dans la rade de Macao le 19 d'octobre.

#### *Découvertes de Marshall.*

Le *Scarborough*, commandé par le capitaine Marshall, fit voile du port Jackson le 6 mai 1788,

suivant la même route que *Lady Penrhyn*; il eut de même très-mauvais temps, et le 16 on aperçut ce vaisseau, ainsi que le *Supply* et la *Charlotte*, qui s'efforçaient de ne pas tomber sous le vent de l'île Howe. Marshall ne fut pas plus heureux que ses camarades dans sa recherche des tortues. Il quitta l'île de conserve avec la *Charlotte* qui était restée de l'arrière. Ils passèrent près de l'île Norfolk, et navigant à l'est, ils virent le 26 une petite île; ce n'était qu'un rocher très-élevé qui n'avait pas plus d'un demi-mille dans sa plus grande largeur, et servant d'asile aux oiseaux de mer. Gilbert, commandant de la *Charlotte*, la nomma île *Matthews*; elle est située par  $22^{\circ} 22'$  sud, et  $170^{\circ} 41'$  est.

Le 30, de grands cocotiers flottans sur l'eau, passèrent à côté des bâtimens; on s'attendait à voir la terre, mais on ne découvrit rien.

Le 4 juin, la mer changea de couleur; on jeta la sonde qui ne rapporta que quinze brasses de profondeur: alors un matelot fut envoyé au haut du grand mât; il vit un banc de sable qui s'étendait vers l'ouest, aussitôt on fit route à l'est: on ne trouvait que 15 à 30 brasses de profondeur, et un fond de rocher; on apercevait même distinctement le fond de quelques endroits. Bientôt on ne rencontra plus de fond, même avec une ligne de 70 brasses. Ce banc est à  $175^{\circ} 12'$  est, et  $15^{\circ} 50'$  sud. Quand on fut sorti du voisinage de ce

haut fond, l'on navigua au nord; un grand nombre d'oiseaux qui volaient vers l'ouest donnèrent lieu de penser qu'il y avait une île de ce côté.

Le 18, à six heures du matin, l'on eut connaissance d'une île à neuf lieues de distance, et Marshall aperçut des pirogues qui voguaient vers le vaisseau; mais bientôt elles virèrent de bord et retournèrent à terre. Cette île basse, située par  $0^{\circ} 5'$  sud, et  $175^{\circ} 43'$  est, fut nommée *île d'Hopper*. Un instant après une autre plus petite reçut le nom d'*île Henderville*, et vers midi, une troisième, celui d'*île Woodle*. Cinq grandes pirogues se détachèrent de celle-ci et s'avancèrent à la voile vers les vaisseaux; mais arrivées à la distance de quatre milles, elles regagnèrent le rivage. Le vent qui soufflait alors de la terre ne permit pas de l'aborder. Elle parut couverte d'arbres, surtout de cocotiers.

A trois heures après midi, le *Scarborough* qui n'était plus qu'à trois milles de distance de l'île, ayant jeté la sonde, ne trouva pas fond à 60 brasses. De grands feux étaient allumés sur le rivage où les insulaires rassemblés regardaient les vaisseaux. A l'aide des lunettes, on distinguait leurs signes d'étonnement. Un instant après, dix-neuf pirogues s'approchèrent; Marshall fit mettre en panne pour les attendre; quelques-unes s'avancèrent jusqu'à un quart de mille. Alors les Indiens baissèrent leurs voiles, et se mirent à considérer

le bâtiment. On essaya inutilement de les engager à venir plus près. Cependant d'autres pirogues se détachèrent de l'île, et il y en eut deux qui arrivèrent assez près du *Scarborough*. Le capitaine fit signe à son équipage de se cacher, de crainte que les Indiens ne fussent intimidés. Ceux-ci commencèrent à parler au capitaine, et lui firent signe de conduire son vaisseau plus près de l'île.

Lorsqu'il leur eut montré des clous, des miroirs, une bouteille et d'autres objets, ils exprimèrent un grand désir de les avoir, mais en même temps ils hésitaient à s'approcher du navire. Enfin, trois sautèrent dans la mer et vinrent en nageant jusque sous l'arrière; on leur jeta des cordages pour qu'ils pussent les saisir; ils ne voulurent pas monter à bord; ils parurent très-contens des présens qu'on leur fit, et donnèrent en retour des grains de coller et des dents d'animaux qu'ils portaient autour du cou comme ornemens: action qui prouva qu'ils avaient une idée des échanges.

Après avoir invité une seconde fois le capitaine à faire avancer son vaisseau plus près de leur île, ils rejoignirent leurs pirogues, qui, avec les autres, regagnèrent la terre. Marshall, perdant l'espoir de se procurer des rafraîchissemens, continua sa route au nord. L'île d'Hopper lui parut avoir dix lieues de long, et chacune des autres, six.

Les insulaires étaient grands et robustes, bien faits, et de couleur cuivrée; ils avaient les cheveux noirs et longs, des dents très-blanches et fort belles; on ne leur vit d'autre ornement que des colliers de grains ronds et de dents; plusieurs avaient le visage barbouillé de blanc.

La construction de leurs pirogues annonçait beaucoup d'intelligence; quelques-unes contenaient une vingtaine d'individus; elles étaient étroites et naviguaient avec une vitesse singulière; un balancier les soutient contre le vent et les empêche de chavirer; lorsque le vent fraîchit, deux à trois hommes s'asseyent sur ce balancier, pour maintenir l'équilibre; chacune a une très-grande voile munie de vergues, qui donnent la facilité de changer la marche à volonté. Ces voiles, qui parurent être de soie écrue, sont très-artistement cousues.

Le vent soufflait de l'est, le temps était fort beau; le 20, à cinq heures du matin, Marshall découvrit dans le nord et à huit lieues de distance une terre si basse qu'elle semblait de niveau avec la surface de la mer, et que, s'en étant approché jusqu'à quatre milles, il ne voyait que le haut des arbres. Lorsqu'il fut tout près de cette terre, il reconnut qu'elle était composée d'une chaîne de petites îles qui s'étendaient à plus de trente lieues dans la direction du sud-est au nord-ouest. Profi-

tant du vent favorable, il les côtoya en se tenant à trois milles de distance. Plusieurs pirogues suivirent le navire à la voile, sans oser l'accoster. Une foule d'insulaires, attirés sur le rivage par la curiosité, regardaient passer le vaisseau. Marshall fit mettre en travers espérant que les Indiens viendraient à bord; quand il vit qu'aucun n'osait prendre ce parti, il eut envie d'envoyer un canot à terre pour s'y procurer des vivres frais dont il avait besoin, car quelques-uns de ses matelots étaient atteints du scorbut; mais ayant réfléchi que peut-être il serait imprudent de hasarder un si petit nombre d'hommes au milieu d'une multitude dont on ne connaissait ni les dispositions ni les mœurs, il abandonna son projet. Le centre de ces îles est situé par  $1^{\circ} 50'$  nord et  $175^{\circ}$  est. A un mille de distance, on ne trouva pas fond à 80 brasses. Marshall supposa qu'elles devaient offrir de bons ports. Les insulaires étaient plus noirs que ceux que l'on avait vus récemment; leurs pirogues ressemblaient à celles de ces derniers. Marshall ne donna pas de nom à ces îles; Gilbert, capitaine de *la Charlotte*, leur imposa ceux de *Gilbert*, *Marshall*, *Knoy* et *Matthew*; on pourrait les désigner par celui de *Groupe du Scarborough*, et y joindre cinq îles à l'est de la dernière.

Le 22, une nouvelle terre très-basse se montra

au nord-est. Les insulaires, qui étaient noirs, ne furent pas plus hardis que ceux que l'on avait rencontrés jusqu'alors. En longeant cette terre, on reconnut qu'elle était composée de six îles qui occupaient un espace de 15 lieues; leur centre est par  $2^{\circ} 58'$  nord et  $175^{\circ}$  est. Toutes reçurent des noms qui, en allant du sud au nord, furent *Allen*, *Gillespy*, *Touching*, *Clarke*, *Smith*, *Scarborough*; elles étaient bien boisées. A l'entrée de la nuit, les Indiens allumèrent des feux qui aidèrent la marche des vaisseaux.

Le 25, on vit un groupe plus considérable que les précédens; les îles s'étendaient à vingt-cinq lieues de l'est à l'ouest. Quelques parties des côtes étaient escarpées, la mer brisait avec force sur le rivage, et sur des récifs qui se prolongeaient à trois lieues au large; dans d'autres endroits, on ne trouvait pas fond à cent brasses à un mille de terre. Les insulaires furent aussi craintifs que les autres; cependant, le 24, quelques pirogues accostèrent *la Charlotte*, et des Indiens montèrent à bord; ils couraient tout le long du navire et prenaient tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. S'ils n'avaient pas des idées exactes du droit de propriété, ils connaissaient la décence, car une ceinture de peau leur entourait les reins; un collier de grains ronds, auquel pendait une croix semblable à celles que portent les Espagnols,

ornait leur cou ; leurs cheveux étaient entremêlés de coquillages et de grains. On ne leur vit aucune arme ; tout indiquait qu'ils étaient d'un caractère pacifique.

Marshall nomma ces îles *Chatne de Mulgrave* (*Mulgrave's range*). Leur centre est par  $6^{\circ} 15'$  nord et  $169^{\circ} 17'$  est.

Le 25, le temps fut très-serein, et du haut des mâts on ne vit aucune terre ; une très-forte houle que l'on éprouva dans la soirée engagea Marshall à faire petite voile pendant la nuit. Que l'on juge donc de sa surprise, en apercevant, à la pointe du jour, une île entourée de rochers, à travers lesquels il avait dû passer, et cependant on avait souvent jeté la sonde sans trouver fond.

Jusqu'au 30 du mois, on vit des terres basses unies par des récifs. Aucune de ces îles ne parut habitée ; sur le rivage de l'une d'elles, il y avait deux pirogues vides. On pensa que les dernières îles, situées par  $9^{\circ} 54'$  nord et  $167^{\circ} 3'$  est, étaient celles qu'Anson avait découvertes en 1744, et nommées *Barbadoes*.

Les navires anglais ayant ordre d'aller à la Chine chargés de thé pour la compagnie des Indes, n'avaient pas pu s'arrêter pour examiner en détail les îles qu'ils avaient aperçues, et dont l'aspect singulier excitait naturellement la curiosité. Ce ne fut que long-temps après que des navigateurs ex-

pédiés pour faire des découvertes, reconnurent ces terres qui, par leur structure, diffèrent de la plupart de celles que l'on rencontre généralement au milieu de l'océan.

Marshall arriva le 31 juillet à Saïpan, où il ne put mouiller ; il fut donc obligé de pousser jusqu'à Tinian avec son équipage affaibli par le scorbut. Gilbert l'y rejoignit bientôt ; un coup de vent violent les força de s'éloigner le 7 août en embarquant leur monde à la hâte et de laisser une ancre. Le 8 septembre ils mouillèrent à Macao.

#### *Découvertes de Shortland.*

Au commencement de juillet 1788, les vaisseaux l'*Alexander*, le *Friendship*, le *Prince of Wales* et le *Borrowdale* furent mis en état de retourner en Angleterre. Le commandement et la conduite de ces bâtimens furent confiés à Jean Shortland, lieutenant de la marine royale. La saison étant trop avancée pour prendre la route du sud, Phillip, gouverneur de Botany-Bay, après avoir pris l'avis des pilotes, décida que Shortland dirigerait sa course au nord, et passerait par le détroit de l'Endeavour, ou contournerait la Nouvelle Guinée.

Le convoi fit voile de Port-Jackson le 14 juillet ; les vaisseaux étaient assez mal équipés pour la na-

vigation qu'ils allaient entreprendre dans une mer inconnue et semée d'écueils; les équipages peu nombreux, manquaient de provisions nécessaires pour prévenir les ravages du scorbut; il n'y avait pas même de chirurgien à bord, ainsi l'on pouvait craindre qu'indépendamment des risques inséparables d'un voyage de ce genre, on n'eût beaucoup à souffrir des maladies.

Deux des vaisseaux se séparèrent des autres peu de jours après le départ, et l'*Alexander* continua sa route seulement en compagnie du *Friendship*. Le 9, la vigie du mât découvrit à bas-bord, à la distance de deux à trois lieues, une batture d'une grande étendue; elle parut avoir trois lieues et demie de longueur; on en suivit les bords; on ne put juger de sa largeur, qui se prolongeait à perte de vue. Cet exemple, et ceux que l'on a lus dans les voyages précédens, peuvent donner une idée des périls sans nombre auxquels sont exposés les navigateurs qui parcourent ces mers. Shortland nomma *Batture de Middleton* ce banc situé par  $29^{\circ} 20'$  sud et  $158^{\circ} 48'$  est.

Le même nom fut imposé à une île très-élevée qui offre, dans sa partie sud-sud-ouest, un pic très-remarquable, qui peut avoir sept lieues de long, et que l'on vit le 21 par  $28^{\circ} 10'$  sud, et  $159^{\circ} 50'$  est.

Des oiseaux de terre que l'on aperçut le 28,

furent juger que l'on avait passé à peu de distance de la partie nord-ouest de la nouvelle Calédonie.

Le 31 on vit la terre du nord-est au nord-ouest, et l'on supposa d'abord que c'était l'île d'Egmont de Carteret; mais bientôt l'observation de la longitude prouva que c'était une terre différente; après l'avoir prolongée pendant six à sept lieues dans la direction du nord-ouest, on reconnut qu'une nouvelle côte se développait dans la direction de la route; elle était montueuse: les cîmes se faisaient voir au-dessus des montagnes à une élévation prodigieuse. On en était à cinq lieues de distance; on ne trouva pas fond à 120 brasses.

On avait aperçu constamment la terre, lorsque le 6 août à huit heures du matin, on eut connaissance d'un rocher qui ressemblait si parfaitement à un vaisseau sans voiles, que l'équipage de l'*Alexandre*, trompé par l'apparence, et supposant que ce pouvait être ou l'une des frégates françaises sous le commandement de La Pérouse, ou quelque un des bâtimens de transports qui s'était séparé du convoi, fit au *Friendship* le signal convenu pour indiquer que l'on découvrait une voile. L'illusion ne cessa que lorsque l'on ne fut plus éloigné que de trois à quatre milles du rocher, qui fut nommé *Eddystone*.

Entre dix et onze heures on vit quelques pirogues qui s'approchaient du vaisseau; les Indiens

qui les montaient ne témoignèrent aucune crainte; On leur jeta de la poupe, des cordages qu'ils saisirent, et ils se laissèrent ainsi remorquer par le vaisseau. Dans cette position, ils se prêtèrent avec plaisir à faire des échanges d'une espèce de bracelet en forme d'anneau qu'ils portaient au bras, de quelques bagues faites d'os et de grains travaillés par eux, contre des clous, des grains de verre, et d'autres bagatelles; mais ils accordaient une préférence marquée à tout ce qui était de fer. Ils parurent attacher un prix particulier aux vrilles; ce qui n'empêchait pas qu'ils n'acceptassent avec grand plaisir les clous et les morceaux de cercles de fer. Ils trafiquaient d'une manière très-franche et très-loyale, et n'annoncèrent aucune inclination à voler ou à tromper. Mais quoiqu'ils se laissassent volontiers remorquer par le vaisseau, on ne put jamais les engager à venir le long du bord: Toutes les fois qu'on essayait de haler une pirogue par un des cordages de remorque, les Indiens qui la montaient détachaient promptement ce cordage et en saisissaient un autre. En même temps, ils paraissaient désirer vivement, comme on en put juger par leurs signes et leurs invitations, que les vaisseaux vinssent mouiller à leur côte, et que les équipages descendissent à terre avec eux; ils cherchaient même à les séduire en leur montrant des écorces d'orange et de citron, des plumes d'oi-

seaux et divers autres objets, et ils faisaient entendre qu'il serait facile de s'en procurer en quantité; ils présentèrent aussi à Shortland un fruit qu'il jugea être celui de l'arbre à pain; il était à-peu-près de la grosseur d'un petit coco, brun en dehors, blanc en dedans, et contenait une substance ou pulpe molle semblable à de la moëlle, s'attachant aux dents, et un peu difficile à mâcher, avec trois ou quatre noyaux ou pepins de la grosseur et de la forme d'une châtaigne, mais parfaitement blancs. Chacun des Indiens avait une espèce de boîte ou de petit coffre fait de feuilles de bananier qui lui servait à serrer ses anneaux, ses bagues, ses grains de collier.

A midi l'on se trouva devant une pointe de terre que l'on nomme *cap Satisfaction*; comme les terres plus loin paraissaient courir au nord, et qu'on n'en découvrait pas au-delà, Shortland conçut l'espérance de trouver bientôt un passage.

Les Indiens avec qui l'on conversait par signes, firent comprendre que l'île d'où ils venaient, se nommait *Simbou*. Chaque fois qu'on essayait de leur adresser la question relative à leur pays, ils indiquaient la terre voisine du cap Satisfaction, et accompagnaient ce geste du mot *Simbou*. Shortland remarqua que ces hommes étaient vigoureux et bien faits; et il en conclut avec raison qu'une si forte constitution atteste que l'île four-

nit avec abondance à ses habitans les fruits, les végétaux et les autres subsistances les plus propres à la nourriture de l'homme. En les comparant, pour la taille et pour la force, aux habitans de la Nouvelle-Hollande, on reconnaissait qu'ils avaient sur ceux-ci la supériorité la plus marquée.

Leurs pirogues portaient de six à quatorze hommes; les pièces en parurent bien assemblées; l'avant et l'arrière en sont très-élevés, ornés de diverses figures sculptées et barbouillées d'une espèce de peinture rouge; enfin elles sont parfaitement semblables, pour la forme et le genre de construction, à celles de l'île de Taïti; chaque Indien avait pour ornement autour du poignet, un ou plusieurs larges anneaux faits d'un os très-blanc, et sur la tête une coquille et une plume. Shortland leur proposa d'acheter une de leurs lances; mais aucun d'eux ne voulut céder la sienne.

Vers deux heures après midi, les Indiens, trouvant qu'ils avaient fait une visite assez longue, et ne voulant pas sans doute se laisser entraîner loin de leur île, abandonnèrent la remorque, et firent route sur la terre. D'après ce que l'on aperçut dans leurs pirogues, il est vraisemblable que l'île produit des cocos, des fruits à pain, des bananes et les autres végétaux communs dans les archipels de ces mers. Shortland regretta beaucoup de

n'avoir pu se rendre aux invitations des habitans de Simbou, et il ne renonça qu'avec peine aux provisions que leur île aurait pu lui fournir en abondance; mais la longueur et l'incertitude de la traversée qu'il avait à faire, semblaient lui interdire la plus petite perte de temps. Il est fort heureux pour lui que cette considération ne lui ait pas permis de faire cette relâche, car, d'après ce qu'avaient éprouvé Bougainville et Surville à la baie Choiseul et au Port-Praslin, on a tout lieu de croire qu'il eût appris à ses périls, que les prévenances des habitans de Simbou préparaient une trahison.

Shortland revit, le 7 août, la terre qu'il avait perdue de vue le soir précédent, et découvrit en même temps, depuis le nord-est jusqu'à l'ouest, de petites îles d'une hauteur moyenne, bien boisées et tapissées de verdure; toutes reçurent des noms. En avançant, il reconnut que les deux îles les plus au nord laissaient entre elles une ouverture qui paraissait former un passage ou détroit. Il était alors à  $156^{\circ} 30'$  est et  $7^{\circ} 10'$  sud. On n'avait presque pas perdu la terre de vue depuis le cap Sidney, situé par  $161^{\circ} 58'$  est et  $10^{\circ} 44'$  sud.

En continuant sa route dans l'ouest au sud des îles qu'il y voyait, Shortland courait le risque de s'engager sur les terres encore inconnues de l'est de la Nouvelle-Guinée. Cette considération le dé-

cida à tenter le passage par le détroit qui s'ouvrait devant lui. Il se convainquit avant la fin du jour que le canal ne présentait aucun danger apparent, et fit route toute la nuit. Le 8 août, à cinq heures du matin, les deux vaisseaux étaient hors du détroit.

Shortland, persuadé qu'il était le premier navigateur qui l'eût passé, lui imposa le nom de détroit de Shortland (*Shortlands Straight*). Cependant, en comparant son récit avec celui de Bougainville, dont il ne possédait pas le voyage, on reconnaît que ce détroit est le même par lequel celui-ci avait passé à la fin de juin 1768 (1); ainsi le nom de détroit de Bougainville doit lui rester.

A sa sortie du détroit, Shortland se félicita d'avoir reconnu cette vaste étendue de côte qu'il avait lieu de regarder comme une terre continue; cependant il supposa qu'il existait peut-être des passages dans quelques points; le temps ne lui permit pas de vérifier si ses conjectures étaient fondées, et il laissa aux navigateurs futurs le soin de s'en assurer.

La totalité des terres que Shortland avait reconnues reçut de lui le nom de *New Georgia*

(1) Voyez *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, tom. XVIII, pag. 407, édition de 1820.

(*Nouvelle Georgie*), mauvaise dénomination, puisque Cook l'avait déjà employée pour désigner une terre au sud-est de l'extrémité méridionale de l'Amérique. D'ailleurs, ce nom ne peut subsister; la côte que Shortland a reconnue forme la partie méridionale de la terre des Arsacides de Surville (1), qui n'est elle-même que les îles Salomon de Mendana (2).

La terre au côté occidental du détroit, continuait d'être fort élevée et s'étendait à perte de vue: c'était l'île de lord Anson de Carteret, ou l'île Bouka de Bougainville.

Le 9 août, l'on vit des îles près de la terre haute; le 10, Shortland fit route pour les reconnaître, mais comme le temps était orageux et incertain, au lieu de suivre la route de Carteret et de passer par le canal de Saint-Georges, il se détermina à contourner le nord de la Nouvelle-Islande.

Jusqu'à ce moment, on n'avait éprouvé d'autres contrariétés que celles qui sont inséparables d'un voyage dans des parages nouveaux, et dont on est dédommagé par le plaisir de faire des découvertes; mais bientôt un fléau horrible vint répandre la

(1) Voyez *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, tom. XVIII, pag. 450, édition de 1820.

(2) *Ibid.* tom. XVII, pag. 140, etc.

désolation dans les équipages des deux vaisseaux. Vers le 10 août, les symptômes du scorbut se manifestèrent, et faute de remèdes convenables, cette maladie acquit bientôt un degré de violence extrême. Le temps était alors très-variable et souvent d'une chaleur étouffante; des coups de vent accompagnés de pluies abondantes, se faisaient sentir par intervalles. Les navires n'étaient pas éloignés de la terre, car de temps en temps l'on apercevait de nombreuses volées d'oiseaux. Quoique le *Friendship* fit signal, le 16, qu'il voyait la terre, l'*Alexander* ne put la découvrir. On harponna des requins; on vit passer des troncs d'arbres et des roseaux. Ce même jour, on passa l'équateur.

Chaque jour, le nombre des hommes capables de service diminuait, malgré les précautions que l'on prenait pour s'opposer aux ravages du mal, en aspergeant les entreponts avec du vinaigre, en y faisant des fumigations, en distribuant aux équipages du vin et de la bière de sapin.

Le 10 septembre, à midi, l'on se trouvait par 6° 49' nord et 133° 6' est; on eut connaissance de la terre: c'était une des îles Péléou, si célèbres par l'hospitalité de leurs habitans envers l'équipage de l'*Antilope*; mais Shortland ignorait ces particularités, la relation de ce naufrage n'ayant pas encore été publiée à son départ d'An-

gleterre. Il se crut au milieu des îles les plus méridionales des Nouvelles-Carolines, dont il supposa que la longitude avait été mal indiquée sur les cartes.

Le 11, à six heures du matin, on aperçut une nouvelle île à l'ouest; on fit route pour passer entre les deux terres; le courant était fort rapide dans le détroit. La côte était bordée de cocotiers; on envoya de chaque navire un canot pour cueillir des fruits. Tandis qu'ils s'approchaient du rivage, des Indiens s'avancèrent en pirogue vers les Anglais, et par des signes, les invitèrent à débarquer, leur donnant à entendre qu'ils leur donneraient des cocos et des végétaux. Les Anglais ayant voulu mettre pied à terre dans un endroit qui ressemblait à un morai, les Péléouans s'y opposèrent et leur en indiquèrent un autre. Cependant, plusieurs Indiens des deux sexes venaient à la nage autour des canots; ils tenaient à la main des bambous remplis d'eau, dont ils croyaient que les Anglais avaient besoin. Voyant que je ne pouvais leur faire comprendre que j'avais besoin de cocos et non pas d'eau, dit le patron d'un des canots, je débarquai au milieu de plus de quatre cents Indiens. Ayant remarqué un vieillard, que je reconnus pour un chef à un ornement en os qu'il portait au bras, je lui fis présent de clous et de grains de verroterie, qu'il

accepta avec plaisir. Il usa plusieurs fois de son autorité pour réprimer l'insolence de quelques insulaires qui tâchaient de dérober ce qu'ils pouvaient. Un matelot perdit son sabre qu'il tenait trop négligemment. Malgré les offres de ces Indiens, lorsqu'ils étaient sur leurs pirogues, je ne pus me procurer qu'une trentaine de cocos, soit qu'ils ne comprissent pas bien mes signes, soit qu'ils ne voulussent pas en livrer davantage. Le lieu où nous avons abordé étant rocailleux et scabreux, je me hâtai de me rembarquer, lorsque je vis que je ne pouvais pas obtenir ce que je désirais. Le vieux chef, en échange de mon présent, me donna une pâte faite d'un mélange de poisson, de racine de taro et d'autres ingrédients; elle avait une odeur infecte qui me dégoûta.

« Au moment où nous mîmes pied à terre, plusieurs Indiens répétèrent le mot *Anglis* (*Anglais*), comme pour s'informer si nous étions de cette nation; et lorsqu'ils eurent compris notre réponse affirmative, ils secouèrent la tête, et prononcèrent le mot *Espagnols*; ce qui me fit croire qu'en apprenant que nous étions Anglais leur bienveillance pour nous diminua. »

Ces circonstances donnent lieu de conjecturer que l'île où les Anglais avaient abordé était celle d'Artingall, où l'équipage de l'*Antilope* avait fait

tant de dégât avec ses armes à feu cinq ans auparavant, lorsqu'il y accompagna la petite armée du roi de Peléou. Peut-être aussi les Espagnols étaient-ils venus dans cet archipel portérieurement au voyage de Wilson.

Quel regret Shortland éprouva par la suite de ne pas s'être arrêté dans ces îles où il eût obtenu des provisions qui auraient sauvé les jours d'un grand nombre de ses compagnons; mais lorsqu'il se trouvait auprès de cet asyle hospitalier, il ignorait qu'il en était à une si petite distance.

Les maux de l'équipage augmentaient. Vers la fin de septembre la fièvre intermittente se fit sentir; plusieurs malades moururent; les hommes en état de travailler éprouvaient des douleurs dans tous les membres.

Le 27 septembre on aperçut la partie méridionale de Mindanao. Des calmes survinrent; les courans entraînèrent l'*Alexander* avec tant de force au sud, que pour ne pas être jeté sur des écueils, il fut obligé de laisser tomber l'ancre qui heureusement prit fond à quarante brasses. Le 17, au soir, le *Friendship* toucha sur des récifs de la côte de Borneo; il sortit sans accident d'un labyrinthe de rochers. Mais bientôt Shortland considérant que l'*Alexander* avait déjà perdu huit hommes, et qu'il n'y restait plus que quatre matelots et deux mousses qui pussent travailler, et

que, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, ils seraient incapables de conduire le vaisseau à Batavia, puisqu'ils avaient à peine la force de lever une petite ancre en cas de besoin, résolut de sacrifier un des vaisseaux pour sauver l'autre. Ce parti fut adopté par le capitaine du *Friendship*; en conséquence, tout ce qui se trouvait à bord de ce navire en ayant été enlevé et transporté à bord de l'autre, on saborda le premier et on l'abandonna.

Malgré la réunion des deux équipages sur un seul bâtiment, le nombre d'hommes nécessaire pour faire le service était à peine suffisant, et l'on devait craindre les ravages ultérieurs de la maladie. En effet, au commencement de novembre il n'y eut plus qu'un seul homme, indépendamment des officiers, en état de monter aux mâts. Dans ces tristes circonstances, une alarme qui, par bonheur fut de courte durée, vint augmenter les maux de ces infortunés. Le 1<sup>er</sup> de novembre, quatre grandes chaloupes, dont trois étaient montées par dix-huit hommes, et la quatrième par quatorze, s'avancèrent vers le vaisseau de manière à faire croire qu'elles avaient des intentions hostiles; lorsqu'elles n'en furent plus qu'à un demi-mille, elles s'arrêtèrent comme pour consulter entre elles, puis continuèrent à s'approcher à la rame. Shortland fit aussitôt hisser le pavillon an-

glais. Une des chaloupes répondit en arborant le pavillon hollandais, et une autre un pavillon portugais; elles continuèrent à suivre l'*Alexander* jusqu'à cinq heures du soir, et l'on supposa que leur dessein était de l'attaquer pendant la nuit. Cependant les Anglais faisaient des préparatifs de défense, et Shortland, pour montrer à ces forbans qu'il était disposé à les bien recevoir, ordonna de leur tirer un coup de fusil. Voyant qu'ils n'auraient pas aussi bon marché des Anglais qu'ils l'avaient espéré, ils se hâtèrent de regagner la côte de Borneo.

Dans l'état affreux auquel l'équipage de l'*Alexander* était réduit, il lui aurait été impossible de gagner Batavia s'il s'en fût trouvé plus éloigné qu'il ne l'était alors. Le 17, le vent étant trop faible pour faire avancer les vaisseaux vers la rade de cette ville, tous les hommes qui pouvaient agir réunirent leurs efforts pour jeter l'ancre entre les îles qui sont à l'entrée. On tira un coup de canon et l'on fit signal de détresse. Le lendemain, comme on ne voyait rien paraître, on leva l'ancre, ce dont on ne vint à bout qu'avec une peine extrême; le vent qui poussait au large ayant fraîchi, il fallut mouiller de nouveau. Alors on envoya un canot à terre pour peindre au commandant de la rade la faiblesse des hommes de l'équipage; elle était telle qu'ils ne pouvaient plus serrer les voiles.

Les Hollandais ne tardèrent pas à envoyer du monde à bord pour gouverner le navire, et le lendemain il en vint un plus grand nombre avec des provisions fraîches. Les malades furent transportés à l'hôpital où quelques-uns moururent.

Les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur la rade de Batavia fournirent des matelots à l'*Alexander*, qui n'en conserva que quatre de son ancien équipage. Le 7 décembre, il partit. Shortland apprit, au cap de Bonne-Espérance, que les deux vaisseaux qui s'étaient séparés de lui sur la côte de la Nouvelle-Hollande étaient revenus par le sud de ce continent. L'*Alexander* mouilla devant Portsmouth le 28 mai 1789.

## VOYAGE

DE G. BLIGH,

EXPÉDIÉ PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE A TAÏTI  
POUR EN RAPPORTER L'ARBRE A PAIN ET D'AUTRES  
VÉGÉTAUX UTILES. (1787 A 1789.)

LES relations de Cook et d'autres navigateurs, ayant fait connaître que les îles de la Société produisaient un fruit salubre qui pouvait tenir lieu de pain, des négocians, des planteurs et d'autres personnes qui prenaient intérêt au bien-être des Antilles, pensèrent que l'introduction de ce précieux végétal dans cet archipel lui serait extrêmement utile. En conséquence, ces personnes présentèrent au roi une requête pour le supplier de faire armer un vaisseau chargé d'aller chercher des plants de l'arbre qui donnait ce fruit, et de le transporter dans les Antilles. Le roi accueillit favorablement la demande; le vaisseau *le Bounty* fut disposé convenablement d'après les avis de sir Joseph Banks, et le commandement en fut donné à G. Bligh, lieutenant de la marine royale, qui avait navigué avec le capitaine Cook; il avait avec

Les Hollandais ne tardèrent pas à envoyer du monde à bord pour gouverner le navire, et le lendemain il en vint un plus grand nombre avec des provisions fraîches. Les malades furent transportés à l'hôpital où quelques-uns moururent.

Les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur la rade de Batavia fournirent des matelots à l'*Alexander*, qui n'en conserva que quatre de son ancien équipage. Le 7 décembre, il partit. Shortland apprit, au cap de Bonne-Espérance, que les deux vaisseaux qui s'étaient séparés de lui sur la côte de la Nouvelle-Hollande étaient revenus par le sud de ce continent. L'*Alexander* mouilla devant Portsmouth le 28 mai 1789.

## VOYAGE

DE G. BLIGH,

EXPÉDIÉ PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE A TAÏTI  
POUR EN RAPPORTER L'ARBRE A PAIN ET D'AUTRES  
VÉGÉTAUX UTILES. (1787 A 1789.)

LES relations de Cook et d'autres navigateurs, ayant fait connaître que les îles de la Société produisaient un fruit salubre qui pouvait tenir lieu de pain, des négocians, des planteurs et d'autres personnes qui prenaient intérêt au bien-être des Antilles, pensèrent que l'introduction de ce précieux végétal dans cet archipel lui serait extrêmement utile. En conséquence, ces personnes présentèrent au roi une requête pour le supplier de faire armer un vaisseau chargé d'aller chercher des plants de l'arbre qui donnait ce fruit, et de le transporter dans les Antilles. Le roi accueillit favorablement la demande; le vaisseau *le Bounty* fut disposé convenablement d'après les avis de sir Joseph Banks, et le commandement en fut donné à G. Bligh, lieutenant de la marine royale, qui avait navigué avec le capitaine Cook; il avait avec

lui quarante-quatre hommes d'équipage y compris les officiers. On embarqua aussi deux jardiniers; le navire était de 215 tonneaux.

Le 27 novembre 1787, Bligh partit de la rade de Spithead; le 6 janvier 1788 il mouilla devant Teneriffe; le 20 mars il était devant le détroit de Lemaire; le mauvais temps l'empêcha de s'y engager; il préféra de faire le tour de la Terre-des-États. Le 31 il se trouvait par 60° 1' sud; le vent devint si contraire et si violent, et la mer si grosse que le vaisseau fatiguait beaucoup; des voies d'eau se déclarèrent; on avait de plus le chagrin de ne pas avancer; le nombre des malades augmentait; les hommes qui se portaient bien ne pouvaient suffire au travail continuel auquel forçaient les tempêtes qui se succédaient sans relâche. La saison était trop avancée pour que l'on pût continuer le voyage en doublant le cap Horn; en conséquence, le 12 avril, Bligh ordonna de faire route pour le cap de Bonne-Espérance, où il arriva le 23 mai.

Après avoir radoubé et ravitaillé son vaisseau, il mit à la voile le 1<sup>er</sup> juillet, et toucha le 20 août à la terre Van-Diemen, où il mouilla dans la baie de l'Aventure; il eut quelques rapports avec les naturels, et en reconnut un qu'il avait vu en 1777, et qui l'avait frappé par sa difformité. Le 4 septembre, il se remit en route pour Taïti, en pas-

sant par le sud de la Nouvelle-Zélande; et le 19 il découvrit par 49° 44' sud, et 179° 7' est, un groupe d'îlots rocailleux et arides, qu'il nomma *les du Bounty*.

Le 26 octobre, Bligh atterrit à Taïti. Avant qu'il laissât tomber l'ancre dans la baie de Matavaï, le vaisseau était entouré des pirogues des insulaires qui s'empressèrent de venir assurer les Anglais de leur amitié, et de leur apporter des provisions de toutes les sortes.

Les Taïtiens demandèrent des nouvelles de Cook, de sir Joseph Banks, et de plusieurs de leurs anciens amis. Ils racontèrent qu'un vaisseau leur avait appris que Cook ne vivait plus, mais il parut qu'ils ignoraient les circonstances de sa mort, et Bligh avait strictement recommandé de ne pas les en instruire. Le vaisseau dont ils parlaient était parti depuis quatre mois, il en avait passé deux dans la baie de Matavaï. Ils en nommaient le capitaine Touna. Les Taïtiens ajoutèrent que le lieutenant Wats, qu'ils avaient parfaitement reconnu, était dans ce vaisseau.

Otou ne tarda pas à venir voir Bligh. Il lui apportait des présents dont il fut bien récompensé, et changea de nom avec lui. Mais déjà il avait quitté celui qu'il portait auparavant et qui était dévolu à son fils avec le titre de roi; il ne s'appelait plus que Tiné.

Bligh dressa ses tentes dans le même endroit où celles de Cook avaient été placées en 1777. Les bienfaits dont ce navigateur avait eu l'intention de combler les Taïtiens n'avaient pas été entièrement perdus. Un des jardiniers l'avait accompagné dans sa dernière expédition; il trouva deux beaux chadeks qu'il avait plantés et qui étaient couverts de fruits. Le maïs et diverses plantes potagères avaient bien réussi, malgré les ravages des insulaires d'Eimeo. Dans les premiers voyages que les Anglais avaient faits à Taïti, les maisons étaient infestées de rats, et ces animaux poursuivaient les personnes qui mangeaient pour en obtenir quelques restes. Dans ce voyage, Bligh n'en vit pas un seul; les chats que Cook avait laissés dans l'île l'avaient délivrée de cette race incommode. Bligh vint à bout de racheter de deux insulaires qui demeuraient dans des cantons éloignés l'un de l'autre, une vache et un taureau qui restaient encore en vie. Il les mit dans un bon pâturage sous la garde de deux chefs qu'il chargea d'en prendre soin jusqu'à son retour; ils le lui promirent, en lui disant que tant que ces animaux seraient regardés comme sa propriété, personne n'oserait y toucher. Avant le départ du *Bounty*, la vache avait été couverte; de sorte que l'on pouvait espérer que ces animaux se propageraient.

Quelques petits vols furent commis; mais les objets ne tardèrent pas à être rendus. Le 5 janvier 1789, on s'aperçut à quatre heures du matin que le petit canot avait disparu. Bligh fit aussitôt faire l'appel de l'équipage, il manquait trois hommes, dont un avait été de faction de minuit à deux heures du matin; ils avaient emporté huit fusils et des munitions, mais personne à bord n'avait eu la moindre connaissance de leur dessein. Bligh alla donc à terre conférer avec les chefs pour qu'ils l'aidassent à recouvrer les objets enlevés et à retrouver les fugitifs. Il apprit que le canot était dans une baie voisine, d'où il fut ramené dans la journée par les naturels. Quant aux déserteurs, ils s'étaient retirés dans une autre partie de l'île; Bligh alla les y chercher; ils se rendirent sans résistance, et l'on reprit les armes, à l'exception d'un seul fusil et de deux baïonnettes.

Le 31 mars, tous les plants d'arbre à pain furent embarqués: il y en avait mille quinze; on emporta aussi des plants d'autres arbres, dont les uns portaient des fruits exquis, et les autres donnaient d'excellentes substances pour la teinture, ou se recommandaient par des propriétés utiles. En revanche, Bligh combla le roi et les naturels de présents; il avait eu l'attention pendant son séjour de planter des pins, une vigne, un figuier, et de semer diverses plantes qu'il avait apportées

d'Europe. Tous ces végétaux croissaient à merveille à l'époque de son départ; mais toutes ces plantations étaient un peu négligées, et les insulaires marchaient sur les plants, car ils ne soignent que le tarro, l'ava, et le mûrier à étoffes.

OEdidi tint fidèle compagnie à Bligh, et lui rendit des services importans. Dès le lendemain de l'arrivée des Anglais, le portrait de Cook avait été apporté en grande cérémonie; le cadre était cassé; Otou pria Bligh de le faire raccommoder; d'ailleurs la peinture était en bon état. Le portrait ne quitta pas le bord pendant tout le séjour du vaisseau sur la rade.

Le 4 avril, *le Bounty* partit de Taïti; la veille, le navire avait été constamment rempli d'insulaires qui amenaient des provisions. Le soir, il n'y eut pas de divertissemens ni de danses sur le rivage, comme à l'ordinaire; tout fut dans un morne silence.

Au coucher du soleil, dit Bligh, nous mîmes à la voile en disant adieu à cette île où, pendant vingt-trois semaines, nous avons été traités avec les plus grands égards et la plus tendre amitié, qui semblait s'accroître à mesure que notre séjour se prolongeait. Les événemens qui se passèrent ensuite prouvèrent que nous n'avions pas été insensibles à tant de marques d'affection; car on peut attribuer à la conduite amicale et prévenante

de ces insulaires les causes d'une catastrophe qui fit échouer une expédition dont tout présageait que l'issue serait heureuse.

Le 5 avril, on était devant Houaheiné. Dans une des pirogues qui accostèrent le vaisseau, se trouvait un jeune homme qui reconnut Bligh et l'appela par son nom; il confirma tout ce que l'on avait appris sur le sort d'Omaï; tous les arbres que Cook avait plantés étaient détruits à l'exception d'un seul. Malgré les sollicitations des insulaires, Bligh ne voulut pas mouiller sur leur rade, et continua sa route. Le 9, le temps se couvrit, le vent souffla par raffales, des nuages épais et noirs se rassemblèrent dans l'est. Peu de temps après on vit à peu de distance du vaisseau une trombe qui se détachait à merveille sur le fond obscur de l'horizon. Son extrémité supérieure avait à-peu-près deux pieds de diamètre, et son extrémité inférieure huit pouces. Elle s'avança rapidement vers le vaisseau. L'on vira de bord à l'instant et l'en serra toutes les voiles excepté la misaine. Bientôt elle passa à moins de trente pieds de l'arrière, en faisant entendre un bruit continu, mais sans que son voisinage produisit aucun effet. On jugea qu'elle marchait avec une vitesse de dix milles par heure: elle se dirigeait à l'ouest; un quart-d'heure après avoir dépassé *le Bounty*, elle se dissipa. Il est impossible d'estimer le dégât qu'il

aurait essuyé, si elle avait passé directement sur le vaisseau; Bligh pensa qu'elle aurait pu emporter ses mâts, mais qu'elle ne l'aurait pas mis en danger de périr.

Comme Bligh tenait à-peu-près la même route qu'il avait suivie dans ses voyages précédens, il ne s'attendait pas à faire de nouvelles découvertes; cependant, le 11, au point du jour, il aperçut une terre au sud-sud-ouest, à cinq lieues de distance. En approchant, on reconnut que c'était une île médiocrement élevée et entourée de récifs, de brisans et d'îlots boisés; son rivage était couvert de cocotiers et d'autres arbres. L'on vit des insulaires sur la plage. Une pirogue se détacha de terre et vint à la rame vers le vaisseau que ces hommes accostèrent sans montrer ni crainte, ni surprise. Bligh leur donna des grains de verroterie, ils montèrent à bord. L'un d'eux qui paraissait supérieur aux autres, examina le navire avec beaucoup de curiosité. Aucun ne voulut descendre dans l'entrepont. Ils demandèrent du porc frais bouilli qui était dans la gamelle d'un des matelots; on leur en donna avec des bananes. Quand on leur eut dit que Bligh était l'éry ou chef du bâtiment, le chef vint frotter son nez contre celui de cet officier, et lui offrit un grande coquille de nacre de perle qu'il portait suspendue au cou, à un cordon de cheveux, et la passa autour de celui

de Bligh, en donnant des marques de la plus vive satisfaction.

Ces insulaires parlaient à-peu-près la même langue que les Taïtiens. Ils dirent que leur île se nommait *Ouaïtoutaki*, et leur chef Lomakaya. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient ni cochons, ni chiens, ni tarros, ni même des ignames, mais qu'ils étaient bien pourvus de cocos, de bananes, de volailles, de fruits à pain et d'autres. Bligh pensa qu'ils ne disaient pas la vérité en prétendant qu'ils n'avaient pas de cochons; car ils connaissaient ces animaux, puisqu'ils leur donnaient le même nom que celui dont les Taïtiens se servaient. Toutefois il fit semblant de les croire, et pour leur procurer ce qui leur manquait, il leur donna un jeune cochon et une jeune truie, et il accompagna ce présent d'ignames et de tarros; il y joignit aussi pour chaque Indien un couteau, une hache, des clous, des grains de verroterie et un miroir. Ce dernier objet fixa surtout leur attention: quant aux outils de fer, ils paraissaient les connaître, car ils les appelaient *aduri*, nom qu'on donne à ce métal dans toutes les îles où il est parvenu.

Lorsqu'ils se préparèrent à quitter le vaisseau, le chef de la pirogue s'empara de tout ce que ses camarades avaient reçu; l'un d'eux témoigna du mécontentement, mais après une courte alterca-

tion, les deux Indiens se réconcilièrent et se frotèrent leurs nez l'un contre l'autre. Bligh crut qu'ils allaient partir, mais il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la pirogue; les deux autres annoncèrent qu'ils passeraient la nuit à bord; et que leurs compatriotes viendraient les chercher le lendemain matin. Le capitaine fut singulièrement touché de cette marque de confiance, mais il n'y put répondre comme il l'aurait désiré, et comme elle le méritait, parce qu'il ne pouvait prévoir quelle distance le vaisseau parcourrait pendant la nuit. Il leur expliqua cette circonstance, alors ils consentirent, quoiqu'à regret, à quitter le bâtiment. En s'en allant, ils sollicitèrent vivement les Anglais d'envoyer quelqu'un de l'équipage à terre avec eux, et ils donnèrent à Bligh une lance de bois qui était la seule chose qu'ils eussent dans leur pirogue; c'était un long bâton ordinaire avec une pointe de bois très-dur.

Ouaïtoutaki, a environ trois lieues de diamètre, elle est située par  $18^{\circ} 50'$  sud et  $100^{\circ} 19'$  est. Bligh trouva que les insulaires qui l'abordèrent, ressembloient aux habitans des îles d'Hervey qu'il avait vus avec Cook; mais leurs manières étaient plus douces et plus honnêtes. Ils n'avaient que les jambes et les bras tatoués. Il supposa que la connaissance du fer leur venait de l'île d'Hervey, avec laquelle ils doivent communiquer, puis-

qu'ils n'en sont éloignés que de cinquante-quatre milles.

Le 21 on eut connaissance d'Eoua la plus orientale des îles des Amis. Le 25 on mouilla dans la rade d'Anamouka. Les pirogues des insulaires entourèrent bientôt *le Bounty*, apportant des ignames et des cocos. Bligh fut surpris de ne voir parmi tous ceux qui vinrent à bord, aucune de ses anciennes connaissances; il voulait s'informer de quelques-uns des chefs, mais il s'aperçut qu'il ne savait pas assez la langue du pays pour obtenir les informations qu'il désirait.

Enfin le 25 il vint un vieillard boiteux, nommé Tépa, que Bligh avait vu en 1777, et qu'il reconnut à l'instant. Il était avec d'autres chefs des îles voisines. Tépa accoutumé à la manière dont les Anglais prononçaient la langue de l'île, comprenait assez bien ce que Bligh lui disait; il lui donna des nouvelles de Poulaho et des autres grandes personnes qui étaient à Tongatabou, ajoutant qu'ils viendraient aussitôt qu'ils sauraient l'arrivée du navire. Tépa s'informa de plusieurs personnes qu'il avait vues avec Cook. On montra le vaisseau aux insulaires, ils furent surpris de voir les plants d'arbre à pain. Bligh leur fit ensuite un petit présent à chacun, et les mena à terre dans son canot. Il embarqua aussi son jar-

dinier, pour remplacer les plants qui étaient morts ou en mauvais état.

Bligh alla visiter un endroit où Cook avait fait des semis et des plantations. Les ananas étaient en très-bon état, dans ce moment ils n'avaient pas de fruits; les naturels dirent qu'ils en produisaient de très-gros qui étaient excellens.

Les insulaires vendirent beaucoup de provisions aux Anglais; mais le 26 avril, des vols furent commis, et il arriva tant de monde à bord, qu'il était impossible de travailler. Bligh fit donc revenir ses gens qui étaient à terre occupés à l'aiguade, et partit.

Le lendemain 27, on se trouvait entre les îles Tofo et Cotou; on resta tout l'après-midi près de cette dernière, parce que l'on espérait que l'on serait accosté par des pirogues; il n'en vint aucune. Le soir, le vent soufflant du nord, on mit le cap à l'ouest, pour passer au sud de Tofo, et Bligh donna ordre de suivre cette direction pendant la nuit.

• Jusque-là, dit Bligh, le voyage avait été constamment heureux; tout avait concouru à le rendre agréable et satisfaisant; mais une scène bien différente était sur le point de s'ouvrir. Il s'était tramé une conspiration qui n'allait faire servir nos travaux précédens qu'à produire des maux et des

calamités: elle avait été conduite avec tant de secret qu'aucune circonstance ne put faire prévoir la catastrophe dont nous étions menacés.

• Le 28, avant le lever du soleil, Fletcher Christian, auquel j'avais donné une commission de lieutenant, et qui commandait le quart du matin, le capitaine d'armes, l'aide canonnier et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans ma chambre pendant que je dormais encore, me saisirent, et me lièrent les mains derrière le dos, me menaçant de me tuer à l'instant si je faisais le moindre bruit. Néanmoins, je criai de toutes mes forces, espérant que l'on viendrait à mon secours; mais déjà ils s'étaient assurés des officiers qui n'étaient pas de leur parti et avaient posé des sentinelles à leurs portes. Il y avait trois hommes à la mienne, indépendamment des quatre hommes qui étaient dedans. Tous, excepté Christian, étaient armés de fusils avec des baïonnettes; il n'avait qu'un sabre. Ils m'arrachèrent de mon lit et me traînèrent en chemise sur le pont; je souffrais beaucoup, parce que mes mains étaient extrêmement serrées. Je demandai pourquoi on me traitait ainsi, on me répondit de me taire, et on m'accabla d'injures. Le maître, le canonnier, le contre-maître, Nelson, un des jardiniers, étaient prisonniers dans leurs chambres; l'écoutille était gardée par des

sentinelles. Le maître d'équipage, le charpentier, l'écrivain, eurent la permission de venir sur le pont, où ils me virent, derrière le mât d'artimon, les mains liées derrière le dos, gardé par des hommes qui n'obéissaient qu'à Christian. Le maître d'équipage reçut l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et on le menaça de lui faire sauter la cervelle s'il ne se dépêchait pas.

« L'embarcation ayant été mise à flot, on dit à MM. Hayward et Hallet midshipmen et à l'écrivain, d'y entrer. Je demandai pourquoi l'on donnait un pareil ordre, et je m'efforçai de ramener aux sentimens du devoir les hommes qui étaient près de moi; mais ce fut en vain; leur réponse constante était: « Taisez-vous, ou vous êtes un homme mort. »

« Le master fit demander la permission de monter sur le pont, on la lui accorda; mais bientôt on le fit rentrer dans sa cabane. Je continuai mes efforts pour ramener les esprits; alors, Christian ayant échangé son sabre contre une baïonnette, me serra rudement par la corde qui tenait mes mains attachées, et me menaça de me tuer à l'instant si je ne restais pas tranquille. Les scélérats qui m'entouraient, tenaient leurs fusils armés et leurs baïonnettes tournées vers moi.

« Plusieurs personnes de l'équipage, qui fu-

rent appelées par leur nom, ayant été forcées de descendre dans la chaloupe, j'en conclus que le projet des révoltés était de m'y mettre avec eux, pour nous abandonner ensuite à la merci de la mer. J'essayai donc une nouvelle tentative pour ramener à la raison ces hommes égarés; elle ne produisit qu'une nouvelle menace de me brûler la cervelle.

« On permit au maître d'équipage et aux matelots qui devaient aller dans la chaloupe, d'y porter du fil de caret, de la toile, des lignes, des voiles, des cordages, un baril contenant cent douze pintes d'eau, cent cinquante livres de biscuit, une petite quantité de rhum et de vin, un cadran et une boussole; on défendit sous peine de mort de prendre ni carte, ni livre de navigation, ni instrument, ni aucun de mes dessins et de mes relèvemens de côtes.

« Les révoltés ayant envoyé dans la chaloupe les matelots dont ils désiraient de se débarrasser, Christian fit verser un coup de rhum à tous ceux qu'il gardait. Alors je fus pleinement convaincu qu'il n'y avait aucun espoir de recouvrer mon autorité, car personne ne parut disposé à me soutenir. Les officiers furent appelés sur le pont; on les contraignit d'entrer dans la chaloupe. Les hommes qui m'entouraient le fusil en arrêt, cessèrent de le tenir ainsi lorsque je les eus dé-

fiés. Un d'eux me montra même de l'inclination à m'aider; pendant qu'il me donnait des quartiers d'orange pour rafraîchir mes lèvres desséchées et brûlantes; nos regards mutuels nous exprimèrent nos sentimens; mais on s'en aperçut, et le matelot fut éloigné. Il descendit alors dans la chaloupe pour quitter le vaisseau; à force de menaces, on l'obligea de remonter; d'autres furent aussi retenus contre leur inclination.

« Il me sembla que Christian avait balancé quelque temps pour savoir s'il garderait le maître charpentier ou ses aides, il se décida pour ces derniers; le maître charpentier eut ordre de s'embarquer dans la chaloupe, et on lui permit, non sans opposition, d'emporter son coffre d'outils.

« Je fus redevable à l'écrivain d'avoir sauvé mes journaux et mes papiers; il s'acquitta de ce service important avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût strictement surveillé. Il essaya de prendre aussi la montre marine, ainsi qu'une cassette renfermant mes plans, mes dessins, et mes observations, fruit de quinze ans de travail; mais on l'en empêcha en lui disant, avec d'affreux juremens, qu'il était bien heureux d'avoir ce qu'il tenait.

« Pendant que tout ceci se passait, les révoltés exprimaient chacun des sentimens différens sur le sort des hommes qui allaient s'éloigner

dans la chaloupe: les uns s'écriaient que je saurais bien trouver ma route pour arriver en Angleterre, pourvu que j'eusse la moindre chose avec moi; d'autres prétendaient qu'avant un mois, j'aurais fait construire un navire; les uns riaient du triste état de la chaloupe, qui enfonçait beaucoup dans l'eau, et qui pouvait à peine contenir tous ceux qu'on y avait entassés. Christian avait l'air sombre; on aurait dit qu'il songeait à se faire périr avec tout son équipage.

« Je demandai des armes, les révoltés se moquèrent de moi, en me disant que je connaissais bien les gens avec qui j'allais et que je n'en avais pas besoin. Néanmoins, on jeta quatre sabres dans la chaloupe.

« Les officiers et les matelots qui devaient être embarqués, ayant tous été placés dans la chaloupe, Christian me dit: « Allons, capitaine Bligh, votre équipage vous attend, il faut le suivre; si vous faites la moindre résistance, vous êtes un homme mort. » Je lui demandai s'il devait reconnaître ainsi les preuves réitérées de confiance et d'amitié que je lui avais données. Il eut l'air troublé, et me répondit avec beaucoup d'émotion: « C'est cela, capitaine Bligh, c'est justement cela... Je suis en enfer... je suis en enfer... » Dès que je fus embarqué, on me délia les mains, on nous fit filer vers l'arrière par le moyen

d'un grelin; on nous jeta quelques morceaux de petit-salé et des vêtemens. L'armurier et les aide-charpentiers me crièrent de me souvenir qu'ils n'avaient eu aucune part à ce qui s'était passé. Après nous avoir retenu quelque temps pour nous faire servir de jouet à leur humeur moqueuse, les révoltés larguèrent l'amarre, et nous laissèrent aller en dérive au milieu de l'Océan.

« Dix-huit hommes étaient avec moi; il en restait vingt-cinq avec Christian, les meilleurs de l'équipage.

« Le vent était faible, nous fîmes route à l'aviron vers Tofo; nous marchions assez vite. Pendant que le vaisseau resta en vue de la chaloupe, il fit voile à l'ouest-nord-ouest; mais ce n'était qu'une feinte, car dans l'instant où l'on nous avait laissé aller, nous avons entendu les révoltés s'écrier à plusieurs reprises : *Vive Taïti*.

« Aussitôt que je pus me livrer à mes réflexions, j'éprouvai une satisfaction intérieure qui soutint mon courage. Fort de ma conscience et de mon intégrité, assuré d'avoir rempli avec exactitude la mission qui m'avait été confiée, je me trouvai parfaitement consolé. Je commençai à concevoir l'espérance de pouvoir un jour rendre un compte satisfaisant à mon roi et à ma nation du malheur qui m'arrivait. Quelques heures auparavant, j'étais

dans une position singulièrement flatteuse : je commandais un vaisseau en très-bon état, pourvu de tout ce qui était nécessaire pour la santé de mon équipage et pour le service; le but de mon voyage était atteint, les deux tiers en étaient achevés; la perspective la plus agréable de succès s'offrait pour ce qui restait à faire.

« On demandera naturellement quelle a pu être la cause de la révolte? Je ne puis répondre que par une conjecture : Les révoltés s'étaient flattés de l'espoir de mener à Taïti une vie plus heureuse qu'en Angleterre. Cette idée, jointe à des liaisons particulières, formées avec les femmes de ce pays, aura probablement occasionné l'événement.

« Les Taïtiennes sont belles et douces, ont des manières agréables et la conversation enjouée, beaucoup de sensibilité et assez de délicatesse pour se faire aimer et admirer. Les chefs de l'île avaient montré tant d'attachement à nos gens, qu'ils avaient eu l'air de les encourager à rester parmi eux, plutôt que de les en détourner, et leur promirent même des terrains considérables. Il n'est donc pas surprenant qu'une troupe de marins qui, la plupart, ne tenaient à rien dans leur pays, se soient laissé entraîner lorsqu'ils l'ont pu, à se fixer dans une des îles les plus belles du monde, où il n'était pas nécessaire de

travailler, et où les amorces de la dissipation et du plaisir sont bien plus fortes qu'on ne peut l'imaginer. Un capitaine pouvait tout au plus s'attendre à voir désertir quelques-uns de ses gens ; c'est ce dont on a eu des exemples dans les voyages qui ont précédé le mien, mais il était impossible de prévoir une révolte telle que celle qui éclata.

« Le secret que gardèrent les auteurs du complot passe l'imagination. Treize des hommes qui étaient avec moi, avaient vécu constamment avec eux ; mais ni eux, ni les compagnons de table de Christian et des autres officiers n'avaient jamais rien observé qui pût donner le moindre soupçon de ce qui se tramait ; il n'est donc pas surprenant que j'aie été la victime de cette machination, car je n'avais pas la plus petite défiance. Peut-être que, s'il y eût eu à bord un détachement des troupes de la marine, une sentinelle, placée à la porte de ma chambre, eût empêché la réussite du projet, car je dormais toujours les portes ouvertes, afin que l'officier de quart pût à chaque moment venir me parler. Si la révolte avait été occasionnée par quelque grief réel ou imaginaire, j'aurais découvert des symptômes de mécontentement qui m'auraient fait tenir sur mes gardes ; mais c'était tout le contraire. J'étais surtout dans les meilleurs termes

avec Christian ; ce jour-là même, je l'avais invité à dîner avec moi, et la veille au soir, il s'était excusé de souper à ma table, sous prétexte d'une indisposition dont je fus très-chagrin, parce que je ne suspectais nullement son honneur et sa loyauté. »

Il est naturel que Bligh cherche à éloigner toute idée défavorable de sa conduite ; mais on a su qu'une des causes de la révolte fut son extrême sévérité, qui allait jusqu'à la dureté. Il avait eu de grands torts envers Christian, et un abus d'autorité qu'il se permit, fut la source de ses malheurs. Christian, malgré son grade d'officier, avait été frappé, par les ordres de Bligh, comme le dernier des matelots. Celui-ci ne dut ainsi son désastre qu'à lui-même, et fit sans doute des réflexions bien amères quand il se vit aussi sévèrement puni. D'un autre côté, Christian commit un crime, en rompant tous les liens de la subordination et entraînant ses camarades dans la révolte. C'était un homme d'un caractère ardent ; poussé à bout par l'extrême rigueur de Bligh, il oublia son devoir, et se précipita dans un abîme de maux.

Mais suivons le capitaine Bligh et ses compagnons d'infortune au milieu de l'océan : « Mon premier projet, dit-il, fut d'aller chercher une provision d'eau et de fruits à pain à Tofo, et ensuite de gagner Tongatabou. J'espérais que Poulaho,

roi de cette île, me fournirait ce dont j'avais besoin pour équiper et avitailler ma chaloupe, de manière à ce que nous pussions aller jusqu'aux Indes-Orientales.

« Je trouvai dans la chaloupe cent cinquante livres de pain, trente-deux livres de cochon salé, vingt-cinq bouteilles de rhum, six bouteilles de vin, et cent douze pintes d'eau.

« Vers quatre heures après midi, il s'éleva un vent d'est qui nous permit d'aller à la voile. Nous atterrîmes sur Tofu au commencement de la nuit. La côte était si escarpée que nous ne pouvions débarquer; il fallut passer la nuit dans cette triste position; je fis distribuer à chaque homme un verre de rhum et d'eau; chacun dormit le mieux qu'il put.

« Au point du jour nous suivîmes la côte pour trouver un lieu de débarquement; à dix heures nous découvrîmes une anse avec une plage pierreuse; je laissai tomber le grapin à soixante pieds du rivage. Le ressac était très-fort; mais ne voulant pas diminuer nos provisions, l'écrivain et d'autres personnes mirent pied à terre pour en chercher; ils revinrent vers midi avec quelques pintes d'eau qu'ils avaient puisée dans des creux de rochers. L'on n'avait pas aperçu une créature humaine. Ignorant à quelle extrémité nous pourrions être réduits, je ne donnai à chacun pour

diner, qu'un morceau de pain et un verre de vin.

« La violence du vent nous empêcha de pousser au large; en avançant le long de terre nous découvrîmes des cocotiers au sommet de falaises élevées. Malgré la force du ressac qui rendait le débarquement dangereux, quelques hommes allèrent à terre, gravirent sur les rochers, et cueillirent une vingtaine de cocos, que l'on fit parvenir à la chaloupe au moyen d'une corde qui traversa les lames. Je retournai à l'anse; chaque homme eut un coco; on passa la nuit dans la chaloupe, comme la veille.

« Le temps et le vent nous forcèrent le lendemain de rester en place. Après que j'eus donné à chaque homme une cuillerée de rhum et un morceau de pain, nous débarquâmes en nous hissant au haut de la falaise par des lianes que les naturels avaient fixés à dessein dans cet endroit. En avançant dans le pays, on rencontra des cabanes abandonnées, et on cueillit quelques branches de bananes. Nous vîmes aussi à bout de recueillir avec beaucoup de peine une quarantaine de pintes d'eau dans les creux d'une ravine profonde près d'une montagne volcanique.

« A l'extrémité de l'anse, à-peu-près à quatre cents pieds du bord de l'eau, il y avait une caverne; la largeur de la plage pierreuse était à-peu-près de trois cents pieds; on ne pouvait arriver de

l'intérieur de l'île à l'endroit où nous étions qu'en gravissant un précipice; ainsi cette position nous mettait à l'abri de toute surprise; je me décidai à passer la nuit à terre avec une partie de mon monde, afin que le reste eut plus de place pour dormir à l'aise dans la chaloupe avec le maître. Je fis bouillir une banane pour chaque homme, j'ajoutai à ce maigre souper un verre de rhum et d'eau; je partageai mes gens pour faire le quart pendant la nuit; chacun à son tour veilla et dormit dans la caverne à l'entrée de laquelle on entretint un bon feu.

Le 1<sup>er</sup> mai, un détachement qui la veille avait été envoyé à la découverte, partit de nouveau en prenant une route différente; il rencontra deux hommes, une femme et un enfant qui les suivirent jusqu'à l'anse. Je fis mon possible pour gagner leur amitié et les engager à nous aller chercher des fruits à pain, des bananes et de l'eau. Bientôt d'autres Indiens arrivèrent; il y en eut bientôt une trentaine; je n'en vis parmi eux aucun qui eût l'air d'un chef; ils se comportèrent tranquillement, et commercèrent loyalement, échangeant des vivres pour des boutons et des grains de verroterie. Les hommes du détachement sorti pour parcourir le pays, me racontèrent qu'ils avaient rencontré plusieurs jolies plantations, marque indubitable que le pays était habité. Je résolus de

ramasser le plus de provisions que je pourrais, et de faire voile à la première occasion.

J'avais jusque-là été fort embarrassé pour savoir ce que je dirais aux Indiens sur la perte de mon navire; enfin je pensai que le mieux était de leur faire croire qu'il avait chaviré et péri, et que nous étions les seuls sauvés du naufrage, et je recommandai à tout mon monde d'être d'accord avec moi sur ce point. Les naturels nous questionnèrent effectivement sur ce sujet; mais leur visage n'exprima ni joie ni chagrin; quelques-uns témoignèrent de la surprise.

Vers le soir, j'eus la satisfaction de voir notre provision de vivres passablement augmentée; mais les naturels ne parurent pas en être abondamment pourvus. Au coucher du soleil, ils nous laissèrent tranquilles possesseurs de l'anse, ce que je regardai comme d'un bon augure, supposant qu'ils reviendraient le lendemain avec une meilleure provision de vivres et d'eau, et que je pourrais faire voile sans délai pour Tongatabou. Notre souper fut le quart d'un fruit à pain, et un coco pour chacun; nous fîmes bon feu, et tout le monde s'endormit excepté l'homme de garde.

Je fus bien content le lendemain matin de voir à tous mes gens l'air plus satisfait et moins découragé; ils ne jetaient plus sur moi des regards inquiets qui me désespéraient.

« Comme il n'était pas certain que les naturels nous fourniraient de l'eau, j'expédiai un détachement dans les ravines des montagnes, avec des écuelles de cocos vides. Durant l'absence de mes gens, les naturels arrivèrent en grand nombre; il vint aussi deux pirogues du nord de l'île. Dans l'une était Macca-Ackavaou, chef d'un âge avancé, et mon détachement revint avec un autre nommé Ifaou. Je leur fis un présent à chacun d'une vieille chemise et d'un couteau. Ils m'avaient déjà vu, ou bien ils avaient entendu parler de moi à Anamouka. Ils m'adressèrent beaucoup de questions sur la perte du vaisseau. Pendant cette conversation, survint Najiti, jeune homme que je me souvins d'avoir aperçu à Anamouka, et qui témoigna une grande joie de me revoir. Ifaou convint de m'accompagner à Tongatabou, si je voulais attendre que le vent diminuât. Je fus très-satisfait de l'empressement et de l'affabilité de cet insulaire.

« Ma joie fut de courte durée; car le nombre des Indiens augmentait à chaque instant, et je découvris quelques indices d'un complot qui se tramait contre nous. Bientôt ils essayèrent de haler notre chaloupe à terre; alors je brandis mon sabre d'une manière menaçante, et je dis à Ifaou de leur ordonner de lâcher prise, ce qu'ils firent à l'instant, et tout redevint tranquille. Mes gens

revinrent peu de temps après avec une vingtaine de pintes d'eau. Je continuai d'acheter le petit nombre de fruits à pain que l'on m'apportait, et aussi quelques lances pour nous armer en cas de besoin, car nous n'avions que quatre sabres, dont deux étaient dans la chaloupe. Dépourvu de moyens d'améliorer notre situation, je prévins mon monde que j'attendrais le coucher du soleil pour partir, parce que, dans l'intervalle, il surviendrait peut-être quelque chose d'heureux pour nous, et que nous ne pouvions nous en aller dans le moment actuel, sans être obligés de nous ouvrir de force un passage au travers des Indiens; qu'au reste, s'il fallait en venir là, ce serait plus aisé dans l'obscurité. Le rivage était bordé d'Indiens, et l'on entendait de toutes parts le bruit des pierres qu'ils frappaient les unes contre les autres; je savais que c'était le signal de l'attaque.

« A midi, je distribuai à chacun de mes gens un coco et un fruit à pain pour dîner; j'en donnai aussi aux chefs, avec qui je conservais toujours l'apparence de l'intimité et de l'amitié. Ils m'invitaient fréquemment à m'asseoir; je refusais constamment, car je craignais qu'ils ne profitassent du moment pour me saisir. Après le dîner, nous commençâmes à transporter peu à peu nos provisions à la chaloupe, ce qui fut difficile à cause du ressac. J'observais attentivement tous les mou-

vemens des Indiens, dont le nombre augmentait continuellement; je vis que bien loin de se préparer à s'en aller, ils allumaient des feux et se disposaient à passer la nuit dans cet endroit. Ils tenaient des conseils; tout me démontrait que nous allions être attaqués. J'envoyai dire au maître de tenir la chaloupe très-près de terre lorsqu'il nous verrait descendre, afin que nous pussions nous embarquer facilement.

« J'avais mon journal à terre avec moi, et j'y écrivais tout ce qui se passait; lorsqu'on le porta à la chaloupe, il aurait été arraché des mains de l'homme qui le tenait, s'il n'avait pas été secouru à temps par le canonier.

« Au coucher du soleil je donnai le signal du départ; chacun prit sa part de nos effets pour les porter à bord; les chefs qui virent ce mouvement me demandèrent si je ne passerais pas la nuit avec eux. « Non, leur répondis-je, je ne découche jamais de mon bâtiment; mais demain matin nous trafiquerons de nouveau avec vous, et je resterai jusqu'à ce que le temps soit plus beau, alors nous irons ensemble, ainsi que nous en sommes convenus, voir Poulaho à Tongatabou.»

Maeca-Ackavaou se levant à ces mots, me dit: « Tu ne veux pas dormir à terre; eh bien *matti*. » Ce qui signifiait nous te tuerons. Aussitôt il me quitta. Tout se préparait pour l'attaque; chaque

Indien frappait sans cesse deux pierres l'une contre l'autre; Ifaou s'en alla aussi. La plupart des choses que nous voulions emporter étaient à bord; je pris Najiti par la main, et nous descendîmes au bord de la mer, en gardant un morne silence.

« Pendant que je faisais embarquer mon monde, Najiti me pria de m'arrêter pour parler à Ifaou; mais je m'aperçus qu'il encourageait les Indiens à nous attaquer; si on lui eût obéi, j'étais résolu à lui passer mon sabre au travers du corps pour le punir de sa perfidie. Je dis au charpentier de ne pas me quitter jusqu'à ce que tout le monde fût dans la chaloupe. Najiti voyant que je ne voulais pas rester, me fit quitter prise et s'enfuit. Nous entrâmes tous dans la chaloupe à l'exception d'un matelot, qui sauta à terre pour défaire l'amarre de l'arrière, malgré les cris de tous ses camarades qui l'engageaient à revenir pendant qu'ils m'aidaient à sortir de l'eau.

« Dès que je fus dans la chaloupe, deux cents Indiens au moins nous attaquèrent; l'infortuné qui était à terre fut assommé; une grêle de pierres fondit sur nous. Plusieurs Indiens se saisirent de l'amarre, et se mirent à haler la chaloupe à terre; ils en seraient certainement venus à bout; heureusement j'avais un couteau dans ma poche; je coupai la corde. Chacun de nous était plus ou

moins blessé. Je vis cinq naturels acharnés sur le cadavre du pauvre homme qu'ils avaient tué, deux d'entre eux le frappaient sur la tête avec des pierres qu'ils tenaient à la main; je regrettai beaucoup ce malheureux qui avait fait deux voyages avec moi comme quartier-maitre et qui se conduisait très-bien.

« Les Indiens ne nous laissèrent pas le temps de la réflexion; à ma grande surprise, ils remplirent leurs pirogues de pierres, et douze hommes nous suivirent; ils renouvelèrent l'attaque avec tant de vigueur, qu'ils nous mirent presque hors d'état d'agir. On travaillait à relever le grappin; il était engagé; la providence vint à notre secours, une des pattes cassa, et nous primes le large à l'aide de nos avirons. Mais les Indiens pagayaient à l'entour de nous, et nous fûmes réduits à recevoir leurs coups sans pouvoir leur riposter, excepté avec les pierres qui tombaient dans la chaloupe. D'ailleurs, la partie était fort inégale; nous ne pouvions espérer d'en voir la fin en nous éloignant, à cause de l'encombrement et du poids de notre embarcation, et nos ennemis savaient tirer parti de cette circonstance. J'eus donc recours à une ruse, je fis jeter quelques hardes à la mer; les Indiens s'arrêtèrent pour les ramasser; je m'y étais attendu. La nuit arriva; ils abandonnèrent leur poursuite et re-

tournèrent à terre, nous laissant réfléchir à notre triste situation.

« J'avais déjà essayé une semblable attaque à Ovaïhy après la mort du capitaine Cook; toutefois, je ne pensais pas alors qu'un homme pût, à l'aide seul de son bras, lancer avec autant de force et de justesse, des pierres qui pesaient depuis deux jusqu'à huit livres. Ici, nous étions malheureusement sans armes à feu; les Indiens le savaient, c'est ce qui les rendit si entreprenans. S'ils nous avaient attaqués pendant que nous étions dans la grotte, notre perte était inévitable; mais nous aurions vendu chèrement notre vie.

« Cet exemple des dispositions des Indiens à notre égard ne nous faisait pas espérer beaucoup d'avantages d'une visite à Poulaho. J'attribuai leur bonne conduite envers nous, lorsque je les avais vus dans mon premier voyage, à la crainte que leur inspiraient nos armes à feu. Il était probable qu'aussitôt qu'ils sauraient que nous en étions dépourvus, ils nous massacreraient, ou au moins nous enlèveraient notre chaloupe, et nous priveraient ainsi du moyen de revoir notre patrie.

« Nous suivions à la voile la côte occidentale de Tofo. Je réfléchissais au meilleur parti à prendre, lorsque tous mes compagnons se réunirent pour me prier de les ramener en Angle-

terre. Je leur dis qu'excepté les secours que nous pourrions trouver à la Nouvelle-Hollande, nous n'en avions aucun à espérer avant d'arriver à Timor, dont nous étions éloignés de plus de 1200 lieues et où il y avait un comptoir hollandais; mais que j'ignorais dans quelle partie de l'île il était. Là dessus ils consentirent à vivre d'une once de pain et d'un huitième de pinte d'eau par jour. Je fis donc la visite de notre provision de vivres, et après leur avoir recommandé de la manière la plus solennelle de tenir fidèlement leur promesse, nous nous disposâmes à traverser, sans aucune carte pour nous guider, une mer immense et peu connue, dans une chaloupe longue de vingt-trois pieds et très-chargée par les dix-huit hommes qu'elle contenait. J'observai avec plaisir que chacun de mes compagnons d'infortune était moins affecté que moi de notre triste position.

« Notre provision était un peu diminuée; nous avions perdu quelque chose dans le désordre de notre embarquement; nous l'avions augmentée de quelques cocos et de fruits à pain, mais ces derniers avaient été foulés aux pieds et écrasés.

« Il était à-peu-près huit heures du soir quand nous mîmes à la voile, le 2 de mai. Ayant réglé les quarts et mis un peu d'ordre dans notre petit bâtiment, nous remerciâmes Dieu de notre déli-

vance miraculeuse; et, pleins de confiance dans sa bonté bienfaisante, je me trouvai l'esprit plus calme que je ne l'avais eu depuis long-temps.

« Le 5, au point du jour, le vent fraîchit, le soleil se leva rouge et enflammé, marque certaine d'un coup de vent. A huit heures, une tempête violente éclata. La mer était si grosse, que, lorsque la chaloupe se trouvait entre deux vagues, la voile était à plat contre le mât comme par un temps calme, et lorsque nous étions sur le sommet d'une lame, elle était si gonflée que nous courions le risque de chavirer; néanmoins, nous ne pouvions pas nous hasarder à l'amener, car nous étions dans le danger le plus imminent; l'eau tombait sans relâche dans la chaloupe; nous fûmes occupés toute la nuit à la vider. Jamais, peut-être, des navigateurs ne se sont trouvés dans une situation plus alarmante.

« Notre biscuit était dans des sacs et exposé à être mouillé par l'eau de mer: accident qui l'aurait gâté et qui nous condamnait à mourir de faim; il fallait donc l'éviter à quelque prix que ce fût. Je me mis à examiner les hardes qui se trouvaient dans la chaloupe et les autres choses dont on pouvait se passer. Je réglai qu'on ne garderait que deux habillemens complets pour chaque personne, tout le reste fut jeté par dessus bord, avec des cordages et des voiles inutiles.

Cette opération allégea beaucoup la chaloupe, et nous eûmes plus d'espace pour vider l'eau. Heureusement, le charpentier avait un coffre excellent dans lequel on plaça le biscuit; au premier moment favorable, son coffre à outils fut aussi vidé, et les outils mis au fond de la chaloupe; on le remplit de biscuit.

Je donnai à chacun une petite cuillerée de rhum, car nous étions mouillés et transis de froid, et le quart d'un fruit à pain qui était à peine mangeable: ce fut notre diner. Je commençai ainsi à exécuter strictement notre règlement économique: j'étais bien résolu à faire durer nos vivres pendant huit semaines, quelque petite que dût être la ration journalière.

Le 4 mai, la mer fut encore plus grosse que la veille; nous fûmes épuisés par la fatigue de vider l'eau qui tombait dans la chaloupe. Nous ne pouvions que courir vent arrière; la chaloupe se maintint si bien de cette manière, que je ne craignis plus aucun danger à cet égard. Mais, de toutes les peines que nous avions à endurer, celle d'être continuellement mouillés n'était pas la moindre: la nuit fut très-froide; au point du jour, nos membres étaient tellement engourdis, que nous pouvions à peine nous remuer. Alors je servis une cuillerée à café de rhum, qui nous fit grand bien à tous.

Un peu avant midi, nous découvrîmes quelques petites îles basses: je passai au milieu de ce groupe; le vent avait beaucoup diminué. Notre souper consista en petits fragmens de fruit à pain; ensuite nous fîmes la prière.

La nuit fut belle; chacun se trouva beaucoup mieux le 6 au matin; on eut à déjeuner des morceaux d'ignames qu'on avait découverts dans le fond de la chaloupe. Une grande partie de notre biscuit était déjà moisie, cependant on le mit en réserve.

Je n'avais pu encore tenir compte de la route que nous faisons; on s'arrangea de manière à la connaître; on disposa une ligne de loch, et plusieurs de nos compagnons ayant l'habitude de compter les secondes, s'en acquittaient avec assez d'exactitude. Le 5, à midi, nous étions par  $18^{\circ} 10'$  de latitude sud, et suivant l'estime, à  $4^{\circ} 29'$  de longitude, à l'ouest de Tofoa. Nous avions parcouru 9 $\frac{1}{2}$  milles depuis la veille.

La plus grande des îles que nous venions de passer peut avoir six lieues de tour. Je crois que les plus étendues sont habitées: elles me parurent fertiles.

Le 5, nous vîmes encore des îles qui parurent grandes, bien boisées et montueuses. Je n'osais pas débarquer, car nous étions encore moins en état de nous défendre qu'à Tofo. Nous prîmes

un poisson à la ligne : ce fut une grande joie, mais elle dura peu, nous le perdîmes en le halant à bord. Nous n'eûmes pour dîner qu'un huitième de pinte de lait de coco et deux onces de viande par personne, et pour souper, qu'une once de pain gâté et un huitième de pinte d'eau. Cette ration fut reçue avec satisfaction, mais nous souffrîmes beaucoup de la soif. On peut aisément se figurer que nous étions fort à l'étroit et très-gênés. Je trouvai le moyen de parer à cet inconvénient, en nous partageant en deux quarts. Une moitié de notre troupe était assise pendant que l'autre restait couchée au fond de la chaloupe ou sur un coffre, avec le ciel pour toute couverture; nous étions perclus par la crampe. Les nuits étaient si froides et nos corps si constamment mouillés, qu'après quelques heures de sommeil, nous pouvions à peine nous remuer.

« Le 7, au point du jour, nous découvrîmes encore une terre qui offrait des rochers d'une hauteur extraordinaire; à mesure qu'on s'en approcha, ils prirent une grande variété de formes. Le pays parut agréablement entremêlé de collines et de plaines, et en quelques endroits, couvert de bois. Au large de la partie du nord-est, on voyait des îlots rocaillieux près desquels nous fûmes poussés à l'improviste par un courant très-fort, et nous ne pûmes nous en éloigner qu'en

nous approchant à la rame d'un récif qui les entourait. Nous vîmes en ce moment deux grandes pirogues à la voile, qui nous poursuivaient avec une grande vitesse. Inquiets sur leurs intentions, nous nous éloignâmes très-alarmés, car nous connaissions notre faiblesse et notre impossibilité de nous défendre. Toute l'après-midi, nous eûmes des vents légers du nord-est; le temps fut pluvieux, avec du tonnerre et des éclairs. Une des pirogues nous gagnait, et à trois heures, n'était plus qu'à deux milles de nous; alors elle abandonna la chasse. Ces pirogues ressemblaient, pour la voilure, à celle des îles des Amis. Peut-être, nos communications avec les Indiens nous auraient été avantageuses, mais dans notre position, il y aurait eu de l'imprudence à la risquer.

« Je crois que ces îles sont les îles Fidji, parce que leur étendue, leur position, et leur distance des îles des Amis, se rapportent avec ce que nous en ont dit les habitans de cet archipel.

« A quatre heures, il tomba une pluie abondante; chacun s'efforça de recueillir de l'eau, et nous parvîmes à augmenter notre provision d'une trentaine de pintes, indépendamment de ce que nous pûmes apaiser notre soif pour la première fois depuis que nous étions à la mer; mais, percés par l'humidité, sans pouvoir changer de vêtements, nous passâmes une très-mauvaise nuit, car

nous éprouvâmes un froid et des frissons dont il est impossible de se faire une idée. Heureusement la matinée du lendemain fut belle; nous pûmes nous dépouiller de nos habits pour les faire sécher. La ration de cette journée fut une once et demie de petit salé, une petite cuillerée de rhum et une once de biscuit; le rhum, quoiqu'en aussi petite quantité, nous fit grand bien; nous avons toujours une ligne de pêche à la traîne; nous apercevions beaucoup de poissons, mais nous n'en pûmes prendre un seul.

« L'après-midi, on nettoya la chaloupe; j'avais jusqu'à ce moment distribué les vivres au coup-d'œil; je fis une balance avec deux écales de coco, une balle de fusil servit de poids.

« J'amusai mes compagnons en leur faisant la description de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande, et je les instruisis le mieux que je pus de tout ce qui concernait le gisement et l'aspect de ces terres, afin que s'il m'arrivait quelque accident, ceux qui me survivraient eussent quelque idée de la route qu'il fallait tenir jusqu'à Timor, dont ils ne connaissaient que le nom, et dont plusieurs n'avaient jamais entendu parler.

« Le 9 après-midi, je fis garnir chaque mât de haubans, je fis arranger une toile à voile en guise de bastingage autour de la chaloupe, et relever les côtés de neuf pouces en clouant des écoutes sur

les bancs de l'arrière, ce qui nous fut très-avantageux. La journée avait été belle; vers neuf heures du soir le ciel se couvrit de nuages; bientôt il tomba une pluie extrêmement forte, avec des coups de tonnerre et des éclairs. A minuit, nous avons recueilli quatre-vingts pintes d'eau; en revanche nous étions trempés et tremblans de froid; je distribuai une petite cuillerée de rhum. Le vent augmenta; la nuit fut affreuse; la plupart de mes compagnons ne purent pas dormir; le jour ne nous apporta pas de soulagement; la mer brisait sur nous avec tant de force, que deux hommes étaient sans cesse occupés à vider la chaloupe.

« Le 11 au matin notre position était alarmante; nous avons été mouillés toute la nuit; nos membres étaient si engourdis que nous ne les sentions pas. La mer passait fréquemment par-dessus l'arrière; nous étions obligés d'employer tous nos efforts à vider l'eau. A midi, le soleil qui parut, nous fit autant de plaisir qu'il en cause en Angleterre dans une journée d'hiver. La latitude observée fut de  $14^{\circ} 50'$  sud; nous avons parcouru 102 milles depuis la veille; nous nous estimions à  $11^{\circ} 59'$  à l'ouest de Tofo.

« Le temps humide continuait, les raffales de vent furent fréquentes et violentes; la nuit fut affreuse. Au point du jour chacun se plaignit des douleurs qu'il éprouvait; car on n'avait pu pren-

dre le moindre repos. A midi, le temps était presque calme, mais le soleil ne se montra pas. Comme je ne voyais aucune apparence que nous pussions faire sécher nos vêtements, je recommandai à mes compagnons de les ôter et de les tordre après les avoir trempés dans la mer, ce qui leur procura une certaine chaleur, tandis que l'eau de la pluie les refroidissait.

Nous vîmes l'après-midi flotter sur l'eau un fruit que le jardinier reconnut pour celui du *baringtonia*; on en aperçut aussi le lendemain, de même que des frégates, ce qui indiquait le voisinage de quelque terre.

Effectivement nous découvrîmes plusieurs îles le 14 et le 15; elles s'étendent de  $13^{\circ} 16'$  à  $14^{\circ} 10'$  de latitude sud, et de  $167^{\circ} 17'$  à  $168^{\circ} 34'$  à l'ouest de Greenwich. Je jugeai que la plus grande avait vingt lieues de tour, et les autres cinq à six. Leur vue ne fit que rendre notre position plus triste. Nous étions presque mourans de faim, avec l'abondance devant les yeux; mais il y avait un danger si imminent à chercher là quelque soulagement à notre misère, que nous préférâmes de la supporter, tant qu'il restait une lueur d'espérance de pouvoir surmonter nos malheurs. Quant à moi, je regardai comme un bienfait de la providence cette continuité de pluie et de temps couvert. Un temps chaud nous eût fait périr de soif,

et il est probable que l'humidité continuelle causée par la pluie et les vagues nous préserva de cette affreuse calamité.

« N'ayant rien qui pût aider ma mémoire, je ne pus décider si ces îles faisaient partie des Nouvelles Hébrides. Je jugeai dans le moment que j'avais fait une découverte, et depuis j'en ai acquis la certitude. Je crois que ces îles sont fertiles et habitées, ayant vu de la fumée dans plusieurs endroits.

« La nuit fut très-noire, on n'apercevait aucune étoile pour se guider, la mer nous inondait sans interruption; je pensai qu'il convenait de nous précautionner contre les effets du vent du sud, pour n'être pas poussés trop près de la Nouvelle-Guinée; c'est pourquoi je gouvernais au sud toutes les fois que le temps le permettait. Ce jour-là j'ajoutai à la ration journalière d'un vingt-cinquième de livre de biscuit et d'un huitième de pinte d'eau; une once de petit-salé. On m'en avait souvent demandé, mais j'avais résisté à toutes les sollicitations; je voulais, pour le faire durer le plus longtemps possible, ne le distribuer qu'en petite quantité. Le vent fut très-fort; nous eûmes un temps sombre et couvert, des tonnerres, des éclairs, de la pluie: la nuit fut vraiment épouvantable.

« Au point du jour, le 17, chacun se plaignait; quelques-uns de mes compagnons demandèrent

une ration extraordinaire : je la refusai avec fermeté. Notre état était déplorable ; toujours mouillés, souffrant du froid excessif de la nuit, sans le moindre abri contre les intempéries de l'air, sans cesse obligés de vider la chaloupe ; mais peut-être ce dernier inconvénient était-il un bien, puisqu'il nous tenait en action.

Notre petite provision de rhum nous était d'une grande utilité : lorsque la nuit avait été bien mauvaise, j'en servais une ou deux petites cuillerées à chacun ; lorsque je l'annonçais, cette nouvelle répandait la joie dans tous les esprits. A midi, une trombe vint bien près de la chaloupe. Nous avons fait cent milles depuis la veille. La nuit fut sombre et triste. Les lames et les vents guidaient seuls notre route. J'étais décidé à atterrir, s'il était possible, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, au sud du détroit de l'Endeavour ; il fallait donc gouverner de manière à ce que les vents du sud pussent nous servir.

Le 20, à la pointe du jour, après une nuit très-pluvieuse, plusieurs de mes compagnons avaient l'air à moitié morts. Notre aspect était effrayant ; partout où je jetais les yeux, ils rencontraient les regards d'un malheureux qui souffrait. Il était trop évident que nous étions livrés aux horreurs de la faim ; mais personne ne se plaignait de la soif : nous n'avions plus envie de

boire ; ce besoin était sans doute satisfait par l'absorption de l'eau à travers la peau. Nous n'avions goûté quelques instans de sommeil qu'au milieu de l'eau, et nous ne nous réveillions qu'avec des crampes et des douleurs dans les os. A midi, le soleil vint nous ranimer : bonheur passager ! l'après midi, la pluie et l'eau de mer nous inondèrent ; nous pouvions à peine voir autour de nous ; enfin, pendant la nuit, la pluie tomba avec une telle abondance, que nous craignîmes qu'elle n'emplit la chaloupe. Chacun fut obligé de travailler de toutes ses forces à la vider.

Nous étions dans un état pitoyable le 22. A midi, le vent souffla avec impétuosité ; l'écume des vagues passait continuellement par-dessus nos têtes. Nous avons fait 150 milles la veille. Les maux que nous éprouvâmes pendant la nuit surpassèrent ceux du jour. La mer fondait sur nous avec une violence inexprimable, et nous forçait de vider l'eau sans interruption, en nous tenant constamment dans la crainte de périr. L'aspect de mes compagnons quand le jour parut le 29, me fit redouter pour la plupart une nuit semblable à celle qui venait de se passer ; ils n'auraient pas été en état de la supporter. Je les soulageai un peu en leur donnant deux cuillerées de rhum ; le soir le temps fut un peu moins mauvais, la nuit fut très-belle.

« J'eus le plaisir, le 24 au matin, de voir un heureux changement sur le visage de mes compagnons. A midi le temps s'embellit encore, et pour la première fois depuis quinze jours, nous sentîmes la douce chaleur du soleil. Nous quitâmes nos vêtements pour les faire sécher; ils étaient si usés qu'ils ne nous garantissaient plus du froid ni de l'humidité. L'après midi, nous vîmes beaucoup de fous, de noddis et d'autres oiseaux aquatiques qui ne s'éloignent pas beaucoup de terre.

« La mer étant moins grosse, et entrant moins dans la chaloupe, je profitai de l'occasion pour examiner ce qui nous restait de biscuit. Il y en avait encore pour vingt-neuf jours, en continuant les rations ordinaires; il ne me fallait pas plus long-temps pour arriver à Timor, mais nous pouvions éprouver des retards, ou peut-être nous trouver obligés d'aller directement à Java. Je me décidai donc à régler les rations de manière à faire durer les provisions six semaines. Je craignais que cette proposition ne fût mal reçue, et que je n'eusse besoin de toute ma fermeté pour la faire adopter. Mes appréhensions étaient vaines. Quand j'eus représenté à mes compagnons la nécessité de nous précautionner contre les retards que nous pourrions avoir à souffrir des vents contraires ou d'autres causes, ils consentirent volon-

tière à la diminution qui était d'ailleurs bien légère. En conséquence, la ration du déjeuner et du diner, ne fut plus que d'un vingt-cinquième de livre de biscuit. On convint de retrancher le souper, ce qui nous donna les moyens de subsister encore pendant quarante-trois jours.

Le 25 à midi, des noddis vinrent si près de la chaloupe, qu'on en prit un à la main: il était de la grosseur d'un petit pigeon, je le divisai, y compris les intestins, en dix-huit parts, qui furent distribuées suivant la méthode usitée, à la mer, par les matelots. L'un d'eux se tient le dos tourné à l'objet qu'il s'agit de répartir, un autre indique du doigt une portion; on demande tout haut *à qui cette part?* celui qui ne la voit pas nomme quelqu'un à qui elle est donnée. De cette manière, la chance est égale pour tous; le noddis fut donc partagé ainsi: on y ajouta la ration ordinaire de biscuit et d'eau, et il fut dévoré ainsi que les os; l'eau de mer tint lieu de sauce.

« Le soir on prit un fou aussi gros qu'un canard. Il fut réservé pour le souper. On en donna le sang à trois de mes compagnons qui paraissaient les plus épuisés par la disette. Ce fut un bon repas en comparaison de ceux que nous faisons ordinairement.

« Le 26 on vit passer le long du bord plusieurs branches d'arbres, quelques-unes semblaient

n'être pas dans l'eau depuis bien long-temps. Le ciel nous envoya un secours extraordinaire, nous primes trois fous. On trouva dans le gésier de deux de ces oiseaux, plusieurs poissons volans et de petits poissons que l'on garda pour le dîner du lendemain. La plupart de mes compagnons trempaient leur biscuit dans l'eau de mer pour le rendre plus appétissant; quant à moi, je le rompais en petits morceaux, je le mettais tremper dans ma ration d'eau et je le mangeais ainsi à la cuillère dans une écalle de coco; évitant de prendre à-la-fois un trop gros morceau, de sorte que mon repas durait aussi long-temps que s'il eût été plus abondant.

« Le temps était beau et serein, la chaleur du soleil devint si incommode, que plusieurs de mes compagnons tombèrent dans un état de langueur et de faiblesse très-alarmant pour leurs jours.

Des branches d'arbres et du bois qui passèrent le long de la chaloupe le 27 et de nombreuses troupes d'oiseaux, me firent penser que nous devions être près des récifs qui bordent la côte de la Nouvelle-Hollande. A midi nous étions par 15° 26' sud. Nous avons parcouru 109 milles depuis la veille; je m'estimais à 59° 4' à l'ouest de Tofu. Le soir les nuages me parurent si fixement arrêtés dans l'ouest que je regardai la terre comme peu éloignée; chacun se réjouit de cette idée.

« Mes conjectures se vérifièrent; le 28 à une heure du matin, le matelot qui tenait le gouvernail entendit le bruit des brisans; je levai la tête, et je les vis à bas bord à moins d'un quart de mille de distance. Je dis de faire route au nord-nord-est, et en dix minutes nous ne les vîmes, ni les entendîmes plus. L'idée d'entrer dans une mer plus tranquille à l'abri du récif qui borde la côte de la Nouvelle-Hollande, et de trouver des vivres sur ce continent, ranima le courage de mes compagnons. A neuf heures du matin nous revîmes les récifs; la mer y brisait partout avec violence; mais l'eau était si calme en dedans, que chacun jouissait d'avance du plaisir de s'y trouver. Je m'aperçus dans le moment que nous étions affalés, car nous ne pouvions nous servir de nos voiles pour éviter les écueils, le vent nous avait coiffés, et la mer nous poussait avec tant de force contre les rochers, que notre situation devint très-périlleuse. Nous ne pouvions nous tirer d'embarras avec nos avirons, ayant à peine la force de les manier: je commençai à craindre que nous ne fussions obligés, pour dernière ressource, de passer par-dessus le récif; je ne désespérais pas d'y réussir, lorsque nous aperçûmes une ouverture au milieu des rochers, à un mille de nous, et au-dedans une île de hauteur médiocre que je nommai *l'île direction*. J'entrai dans le passage à la faveur d'un fort cou-



pagnons de se tenir, dans le milieu du jour, à l'ombre des arbrisseaux, et d'y dormir.

« Les huîtres étaient très-grandes et de bon goût; elles tenaient si fortement aux rochers, que nous prîmes le parti de les ouvrir sur place. Ayant aperçu de l'herbe fine et verdoyante dans un endroit, on creusa, et on y trouva de l'eau excellente; on découvrit aussi un petit ruisseau à la partie méridionale de l'île.

« Indépendamment des restes de feux qu'on avait allumés, on rencontra d'autres marques du séjour des naturels du pays; c'étaient deux méchantes huttes qui n'étaient ouvertes que d'un côté, et un bâton pointu, ayant à un bout une fente, et servant à lancer des pierres; les habitants de la terre Van-Diemen en ont de semblables; on distingua les traces d'un animal: le botaniste pensa ainsi que moi que c'était un kangourou.

« L'île où nous étions a environ une lieue de tour; c'est un amas de pierres et de rochers couverts d'arbres chétifs; il y avait dans le nombre de palmistes dont nous coupâmes le bourgeon qui nous fut d'un grand secours. Le botaniste découvrit des racines de fougère dont les insulaires de la Nouvelle-Zélande font leur nourriture, après les avoir cuites sous la cendre. Même dans leur état naturel, elles sont excellentes pour apaiser la soif; j'en fis donc embarquer une bonne quantité.

« J'avais expressément recommandé à tous mes compagnons de ne toucher à aucune espèce de fruits; cependant, lorsqu'ils furent hors de ma vue, ils se hasardèrent à manger de trois espèces qu'ils trouvèrent, et qui étaient très-communs. Quelques-uns éprouvèrent les symptômes que ressentent les gens qui ont trop mangé; la frayeur leur fit d'abord croire qu'ils étaient empoisonnés; quand ensuite ils questionnèrent ceux qui avaient été plus modérés, ils se tranquillisèrent. Ceux-ci prirent l'alarme à leur tour, craignant d'éprouver les mêmes symptômes, et tous se regardaient mutuellement avec un air extrêmement inquiet sur les suites de leur imprudence. Heureusement le fruit était bon et sain. Comme j'observai que les oiseaux en mangeaient, je conclus qu'on en pouvait faire usage sans danger.

« On voyait beaucoup de pigeons, de perroquets et d'autres oiseaux au sommet de l'île; mais dépourvus d'armes à feu, il était impossible de s'en procurer aucun. On aperçut des guêpes et des lézards; les arbrisseaux à baie étaient remplis de nids de fourmis tissus comme des toiles d'araignée, mais d'une manière si serrée et si compacte, que la pluie n'y pouvait pénétrer.

« A l'exception du lieu où nous avons débarqué, la côte de l'île est bordée de rochers; j'y ramassai plusieurs pierres poncees. Dans la partie du con-

minent la plus voisine, il y a des anses sablonneuses, où, de mer basse, on aperçoit des récifs; ils sont en général très-nombreux dans les environs. Le pays paraissait assez stérile, si ce n'est dans quelques endroits où croissaient des arbres; on voyait des montagnes et des îles dans le sud.

Un tronc d'arbre, long de cinquante pieds, avait été apporté sur la grève par les courans, qui doivent être très-violens lorsque le vent souffle du nord.

Le 30 de mai, mes compagnons se trouvaient bien remis; je les envoyai de nouveau ramasser des huitres. Il ne nous restait plus que deux livres de cochon salé; n'ayant pu tenir cette provision sous clef comme le biscuit, des hommes indiscrets en avaient pris; personne ne voulut s'avouer coupable. Afin d'éviter un pareil inconvénient, je partageai ce reste de viande pour notre dîner. Pendant que l'on cherchait des huitres, je mis la chaloupe en état de reprendre la mer, et je fis remplir d'eau toutes nos barriques: elles en contenaient plus de deux cents pintes. Mes compagnons rapportèrent une bonne quantité d'huitres; on les embarqua. Nous avions du biscuit pour trente-huit jours.

Tout étant prêt pour le départ, je fis faire la prière. A quatre heures après midi nous allions entrer dans la chaloupe, lorsque nous aperçûmes une vingtaine de naturels qui couraient le long

du rivage du continent en nous appelant à grands cris et en nous faisant des signes. Ils tenaient de la main droite une lance ou javelot, et de la gauche une arme courte. On en voyait d'autres sur le sommet des coteaux. Voyant que nous étions découverts, je pensai qu'il était prudent de nous en aller le plus promptement possible, de crainte que ces hommes ne nous poursuivissent en pirogues. Je passai aussi près d'eux que je le pus sans danger; ils étaient tout nus, et paraissaient noirs, avec des cheveux crépus, laineux et courts.

Le 31, au point du jour, je fus très-surpris de voir l'aspect du pays tout différent de ce qu'il était la veille; nous avions devant les yeux une côte basse et sablonneuse presque dénuée de verdure; on n'y découvrait que quelques broussailles, rien n'indiquait qu'elle fût habitable. Plusieurs petites îles étaient en vue; je passai entre la plus proche et le continent: il y en avait de bien boisées; nous étions entourés de bancs de poissons, mais nous n'en pûmes prendre aucun. En naviguant dans ce détroit, nous aperçûmes sept Indiens courant vers nous, criant et nous invitant par signes à débarquer. Quelques-uns agitaient des branches des arbrisseaux qu'ils avaient près d'eux, ce qui est chez ces peuples sauvages un signe de paix et d'amitié; mais tous leurs gestes n'annonçaient pas la même cordialité. Un

peu plus loin, une autre bande plus nombreuse s'avança vers nous; je pris la résolution de ne pas débarquer; mais comme je voulais communiquer avec eux, j'approchai la chaloupe vers les rochers, et je fis signe aux sauvages de venir à nous; aucun ne voulut s'approcher à plus de cent toises. Ils étaient armés de la même manière que ceux que nous avions déjà vus, et leur ressemblaient en tout.

• Nous débarquâmes sur une autre île pour reconnaître la côte voisine. Je dis à deux détachemens d'aller à la recherche des vivres; un troisième devait rester près de la chaloupe. L'excès de la fatigue et de la faiblesse fit, dans cette circonstance, tellement oublier la subordination à quelques-uns de mes camarades, qu'ils se mirent à murmurer d'avoir pris plus de peine que d'autres, et déclarèrent qu'ils se passeraient de diner plutôt que de l'aller chercher. L'un d'eux poussa même l'insolence jusqu'à me dire d'un air impertinent, qu'il me valait bien. Ne pouvant prévoir jusqu'où cette licence s'étendrait, je me déterminai à tout hasarder pour conserver mon autorité, ou à périr. Je pris donc un sabre, et j'ordonnai à l'homme qui m'avait manqué de s'armer de même et de se mettre en défense. Aussitôt il se mit à crier que je voulais le tuer, et il me demanda pardon. Le calme fut bientôt rétabli.

• On trouva sur la côte septentrionale de l'île une vieille pirogue, longue de trente-deux pieds; sa plus grande largeur était de trois pieds; elle était renversée le fond en l'air et à moitié enterrée dans le sable; elle pouvait porter une vingtaine d'hommes. Cette découverte me fit prendre la résolution de chercher un endroit plus retiré pour y passer la nuit. D'ailleurs on n'y trouva pas des vivres en assez grande abondance pour nous décider à y rester. Après le diner, qui consista en huîtres et en sèches cuites avec de petits haricots, nous partîmes.

• Le 1<sup>er</sup> juin, nous débarquâmes sur une île éloignée de quatre lieues du continent, et entourée de rochers et de récifs qui formaient une belle anse. Des détachemens allèrent à la découverte des provisions. Vers midi, Nelson le jardinier revint si faible et si abattu qu'il ne marchait que soutenu par deux hommes. Il se plaignait d'une grande chaleur d'entrailles, d'une soif excessive, et de la perte de la vue: ces maux étaient occasionnés par l'ardeur du soleil qu'il ne pouvait pas supporter, et par trop de fatigue. Heureusement il n'avait pas de fièvre. La petite provision de vin que j'avais si soigneusement gardée nous fut d'un grand secours dans cette occasion. J'en donnai un peu à Nelson avec du biscuit que j'y trempai; je le plaçai à l'ombre d'un arbrisseau, il ne tarda

pas à se rétablir. Le maître d'équipage et le charpentier furent aussi incommodés, et se plaignirent de maux de tête et de maux d'estomac; presque tout le monde souffrait.

• On aperçut des traces de tortue, et les carapaces de deux de ces animaux; du reste on ne vit les vestiges d'aucun quadrupède. La mer était remplie de poissons, on n'en put prendre aucun. Il était probable que nous ne pourrions pas pourvoir à nos besoins dans cette île, pas même nous y procurer l'eau nécessaire à notre consommation journalière. Les carapaces de tortue et les restes d'une lutte annonçaient que les Indiens y venaient quelquefois. Quoique je ne craignisse aucun danger, je pensai qu'un sommeil tranquille serait très-salutaire à mes compagnons; je recommandai donc de ne pas allumer de trop grands feux pendant la nuit; je chargeai deux officiers d'y veiller. Ensuite je parcourus le rivage pour observer si de la côte opposée il ne serait pas possible d'apercevoir notre feu; je venais de m'assurer qu'il ne pouvait pas être découvert; tout-à-coup l'île entière parut en flammes, et on aurait pu la voir de très-loin. J'accourus pour connaître la cause de cet incident, et j'appris qu'un de nos compagnons s'était obstiné, pendant que j'étais éloigné, à vouloir un feu à lui seul; en l'allumant, les flammes avaient gagné l'herbe voisine,

et s'étaient répandues avec une extrême rapidité. Cette imprudence aurait pu produire des conséquences fâcheuses, en faisant connaître aux Indiens le lieu où nous étions; elle me priva seulement du sommeil que j'avais désiré de goûter pendant quelques instans.

• Samuel, l'écrivain et Peckover, le canonnier, allèrent à huit heures du soir pour guêter les tortues, et trois hommes se dirigèrent d'un autre côté pour tâcher d'attraper des oiseaux. Tous les autres qui étaient malades se couchèrent à l'exception de Hayward, midshipman et d'Elphinstone, second maître. Le second détachement revint vers minuit avec douze noddis; on aurait pu en prendre un plus grand nombre sans la sotte opiniâtreté de quelqu'un de la bande qui se sépara de ses camarades et effaroucha les oiseaux. Je fus si outré de voir mes plans dérangés que je battis vigoureusement Robert Lamb, le matelot qui avait fait la sottise. Long-temps après il m'avoua qu'il avait mangé neuf noddis crus. Le détachement chargé de guêter les tortues, revint sans rien rapporter, ce qui ne me surprit pas; le bruit que nous avions fait en éteignant le feu, ayant empêché ces animaux de venir à terre.

• On fit cuire les oiseaux à moitié pour qu'ils se conservassent mieux; et on coupa par tranches des sèches que l'on avait pêchées. J'attachai à un

arbre des boutons dorés et un morceau de fer pour les sauvages qui pourraient venir dans l'île, puis je donnai l'ordre du départ au point du jour.

« Le 2 mai, nous passâmes devant beaucoup d'ilots et de récifs; ayant trouvé dans un endroit la mer très-grosse, je pensai que nous étions devant un large canal qui communiquait avec l'océan. Le canonier avait emporté sa montre, qui nous avait été très-utile pour connaître la marche du temps; elle s'arrêta tout-à-coup, de sorte que le matin, le midi, et le soir sont les seules époques de la journée dont je puis parler avec certitude.

« Au soleil couchant, on descendit sur une île boisée; nous nous y mîmes à l'abri pour la nuit, au-dessous d'une pointe sablonneuse qui était le seul endroit où l'on pût débarquer. Le lieu paraissant passablement sauvage, je pensai qu'il valait mieux passer la nuit à bord. Néanmoins un détachement alla à la découverte pour des vivres; on aperçut des os et des carapaces de tortues, dont il paraît que les naturels avaient mangé la chair; mais on ne rapporta rien. L'île offrait une masse de rochers couverts d'arbres. Le continent vis-à-vis n'est qu'un désert sablonneux; ensuite le terrain devient meilleur.

« Nous passâmes entre plusieurs îles le 3 mai, et peu de temps avant la nuit, on vit à l'ouest une

petite île qui était l'asile des fous ou houbis; elle fut en conséquence appelée *Booby island*. On ne distinguait plus de terre du côté de la Nouvelle-Hollande; c'est là qu'elle se termine au nord-ouest. A huit heures du soir, nous fûmes de nouveau lancés en pleine mer. Quoique notre position fut très-alarmante sous tous les rapports, j'étais intérieurement surpris de voir qu'elle ne semblait affecter personne autant que moi: on eût dit au contraire que nous venions de nous embarquer pour Timor dans un vaisseau commode et bien approvisionné pour une si longue traversée. Cette sécurité me fit le plus grand plaisir, et je suis persuadé qu'elle fut la principale cause de notre salut.

« J'encourageai mes compagnons par l'espérance d'arriver en huit à dix jours dans un pays où nous trouverions des ressources et des secours. Nous adressâmes notre prière à Dieu pour qu'il nous continuât sa protection efficace. Ensuite, je distribuai une ration d'eau pour le souper, et nous fîmes route à l'ouest sud-ouest.

« Nous venions de passer six jours sur la côte de la Nouvelle-Hollande où nous nous étions procurés quelques provisions; de plus, le sommeil, pendant la nuit, et le peu de fatigue dans la chaloupe pendant le jour, nous avaient extrêmement soulagés. Ce fut sans doute à ces avantages que nous dûmes la préservation de nos jours; nous

faisons pitié, mais l'espoir de voir bientôt la fin de nos malheurs soutenaient notre courage. Quant à moi, quelque étonnant que cela puisse paraître, je ne souffrais ni de la faim, ni de la soif; je me contentais de ma ration, parce que je savais que je n'en pouvais pas avoir davantage.

« Nous vîmes le 5 beaucoup de serpens de mer; ils étaient jaunes et noirs. Quoiqu'il fit beau temps, la chaloupe embarquait constamment de l'eau, et deux hommes étaient sans cesse occupés à la vider. Le lendemain dans la soirée des fous vinrent voltiger autour de nous, et j'en pris un avec la main. J'en fis distribuer le sang aux trois hommes qui étaient les plus faibles, et l'oiseau fut réservé pour le diner du lendemain. Je m'aperçus le 6 au point du jour qu'on avait volé des filets de sèche, qui étaient suspendus pour sécher; chacun jura qu'il n'était pas coupable. L'après-midi, j'examinai notre biscuit, et je trouvai qu'il nous en restait pour dix-neuf jours, suivant la ration réglée précédemment; comme je comptais sur une traversée prompte, j'en donnai à souper, repas qui avait été retranché.

« Nous souffrîmes beaucoup pendant la nuit; la mer fut très-grosse, elle brisa sur nous pendant toute la journée du 7. Plusieurs de mes compagnons se plaignaient. Ledward, chirurgien, et Le Bogue, vieux, mais excellent matelot, dépéris-

saient à vue d'œil, je leur donnai une cuillerée de vin que je réservais pour ces tristes extrémités, auxquelles je m'étais attendu.

« Le 8, à quatre heures après midi, nous primes un petit dauphin: c'était la première capture de ce genre que nous faisons. J'en distribuai à-peu-près deux onces à chacun, y compris les intestins, et je réservai le reste pour le lendemain. Le vent fut très-fort pendant toute la nuit; nous embarquâmes beaucoup d'eau, et nous souffrîmes singulièrement du froid et de l'humidité.

« Le 9, au point du jour, j'entendis comme à l'ordinaire des plaintes; ce que j'éprouvais me prouvait qu'elles n'étaient que trop bien fondées. Je donnai un peu de vin au chirurgien et à Le Bogue; je ne pus leur procurer d'autre soulagement que l'assurance que dans peu de jours, si le même temps continuait, nous arriverions indubitablement à Timor. Les fous, les frégates, les paille-en-cul, les goëllans volaient continuellement autour de nous. Je distribuai à diner la portion ordinaire d'eau et de biscuit; j'y joignis le reste du dauphin, dont chaque homme eut à-peu-près une once. Je me trouvai très-incommodé pendant toute l'après-midi, et j'en attribuai la cause à la nature huileuse de l'estomac du poisson qui m'était échue pour ma part.

« On passa une très-mauvaise nuit. Le 10 au matin, j'observai avec chagrin que l'état de beaucoup de mes compagnons était alarmant. Une faiblesse extrême, les jambes enflées, une physionomie hâve et défaite, une altération dans les facultés intellectuelles, m'offraient chez quelques-uns les tristes avant-coureurs d'une mort prochaine. Le chirurgien et Le Bogue étaient surtout des objets dignes de pitié. Je leur donnais de temps en temps une petite cuillerée de vin. Notre principal soutien dans cette cruelle position était l'espoir de voir bientôt la fin du voyage. Le maître d'équipage me dit très-naïvement que j'avais plus mauvaise mine que tous les autres. Sa simplicité m'amusa, et je lui fis une réponse un peu plus flatteuse. Nous avons parcouru cent onze milles depuis la veille.

« Le 11, après midi, nous vîmes beaucoup de goélans et d'autres oiseaux. J'annonçai à mes compagnons que nous avions dépassé le méridien de la partie la plus orientale de Timor, ce qui les combla de joie; et au coucher du soleil, tous les regards étaient fixés du côté où l'on comptait apercevoir la terre.

« Que l'on se figure l'excès de notre joie; le 12 à trois heures du matin nous découvrimus Timor, et au lever du soleil nous n'en étions plus qu'à deux lieues de distance. Je n'essaierai pas de

décrire tout ce que nous éprouvâmes à la vue d'une terre si désirée. Il nous semblait à peine croyable que dans quarante-un jours nous eussions pu venir dans un bateau ouvert de Tofo à Timor, îles éloignées de 3618 milles marins l'une de l'autre, et que dans cette longue traversée, malgré la disette à laquelle nous avons été réduits nous n'eussions perdu personne.

« J'ai déjà dit que j'ignorais dans quel endroit de l'île se trouvait l'établissement hollandais; j'avais seulement une idée confuse qu'il était dans la partie du sud-ouest. Je fis donc route de ce côté. L'aspect du pays était ravissant; il offrait un mélange de bois et de plaines, des montagnes s'élevaient dans l'intérieur; la côte était basse. Çà et là on distinguait des emplacements cultivés, mais seulement un petit nombre de cabanes, ce qui me fit juger que les Européens n'occupaient pas cette partie de l'île.

« La mer brisait avec violence sur le rivage, nous ne pouvions débarquer. Nous suivîmes la côte d'aussi près qu'il fut possible, afin de ne pas passer pendant la nuit devant un établissement sans le voir. Le soir, je mis en panne, et tout le monde dormit, excepté l'officier de quart.

« Le 15 à deux heures du matin nous nous remîmes en route, et jusqu'au jour, nous arrivâmes sur la terre, je m'aperçus alors que nous

avons dérivé de trois lieues dans l'ouest. Comme en examinant la côte je ne vis rien qui annonçât un établissement, je m'avançai à l'ouest avec un vent grand frais qui soufflait dans une direction opposée à celle du courant, ce qui rendait la mer très-grosse. Ayant jeté le grappin dans une baie sablonneuse pour juger plus tranquillement de notre position, nous vîmes un pays charmant qui semblait disposé par l'art en plaines et en parcs de plaisance. On apercevait de la fumée et des cultivateurs occupés à travailler à leurs champs. Pendant le peu de temps que nous fûmes mouillés, le master et le charpentier me sollicitèrent de les laisser aller à terre pour chercher des provisions; je finis par y consentir, mais personne n'ayant voulu les accompagner, ils restèrent à bord.

« A deux heures après midi, après avoir traversé un endroit où la mer était clapoteuse et offrait des dangers, nous découvrîmes une baie spacieuse avec une belle entrée large de deux à trois milles. Je jugeai qu'il devait y avoir un établissement européen dans un emplacement si convenable, c'est pourquoi je laissai tomber le grappin près de la côte orientale de l'entrée où nous apercevions une cabane, un chien et du bétail. J'envoyai tout de suite à terre le canonnier et le maître d'équipage. Ils ne tardèrent pas à

revenir avec plusieurs naturels, dès-lors je regardai nos peines comme finies. Ils me racontèrent qu'ils avaient rencontré deux familles d'Indiens, et que les femmes les avaient traités avec une politesse digne de l'Europe. Ces insulaires m'apprirent que le gouverneur résidait à Coupang, lieu situé à quelque distance dans le nord-est. Je fis signe à l'un d'eux de venir avec nous dans la chaloupe, pour me guider vers cet endroit, en lui donnant à entendre que je le récompenserais; il s'embarqua aussitôt.

« Ces insulaires étaient d'une couleur basanée très-foncée; ils avaient les cheveux longs et noirs. Un morceau de toile leur entourait les hanches; ils portaient un couteau à cette ceinture; ils avaient un mouchoir noué autour de la tête, et un autre suspendu au cou; celui-ci leur servait de poche pour leur provision de bétel qu'ils mâchaient continuellement. Ils nous apportèrent des épis de maïs et des morceaux de tortue séchée, qui était si dure qu'on ne pouvait la manger sans la tremper dans l'eau chaude. Ils auraient apporté d'autres provisions, si je m'étais arrêté plus long-temps; mais je me décidai à partir tout de suite pour profiter de la bonne volonté du pilote.

« La nuit venue, le vent cessa; il fallut aller à l'aviron, et je fus surpris de voir que nous étions encore en état de les faire agir. Cependant à dix

heures du soir je fis jeter le grappin, parce que je m'aperçus que nous avançons très-peu. Pour la première fois je donnai double ration de biscuit et un peu de vin à chaque homme.

« Nous appareillâmes le dimanche 14 juin, après le sommeil le plus doux et le plus heureux que l'on puisse goûter. Le bruit de deux coups de canon nous donna une nouvelle vie, et bientôt après nous aperçûmes un brig et deux autres bâtimens à l'ancre. Le vent nous contrariait, il fallut encore avoir recours aux avirons, et à quatre heures je jetai le grappin; je donnai une nouvelle ration de biscuit et de vin à chacun, et après un peu de repos, on rama de nouveau jusqu'au point du jour, que nous laissâmes tomber le grappin devant un petit fort et une ville; le pilote me dit que c'était Coupang.

« Parmi les objets que le maître d'équipage avait jetés dans la chaloupe, il se trouvait un paquet de pavillons de signaux destinés aux embarcations du *Bounty*. Nous en avons fait pendant la traversée un petit iack; je l'arborai à notre hau-ban comme signal de détresse, car je ne voulais pas débarquer sans permission.

« Un peu après que le jour eût paru, nous fûmes hélés par un soldat qui nous dit de descendre à terre; ce que je fis aussitôt au milieu d'une foule d'Indiens. Je fus bien agréablement

surpris de rencontrer un matelot anglais; il appartenait à un des vaisseaux mouillés sur la rade. Il me dit que son capitaine était la seconde personne du lieu; je le priai de me conduire chez lui, ayant appris que je ne pouvais voir le gouverneur qui était malade. Le capitaine qui se nommait Spikerman, me reçut de la manière la plus affectueuse. Je lui exposai notre situation pitoyable, et le priai de faire prendre soin, sans délai, de mes compagnons d'infortune. Il donna ordre à l'instant de les recevoir dans sa propre maison, et alla chez le gouverneur pour savoir à quelle heure je pourrais être reçu.

« Je fis ensuite débarquer mes compagnons; quelques-uns étaient tout au plus en état de mettre un pied devant l'autre. Avec un peu d'aide, ils arrivèrent tous à la maison du capitaine Spikerman, qui leur avait fait préparer du thé et des tartines de beurre pour déjeuner.

« Je ne crois pas qu'un peintre habile pût trouver pour son pinceau un sujet plus intéressant que les deux groupes de figures qui se présentaient en ce moment l'un à l'autre; d'un côté des spectres affamés, les yeux brillant de joie du secours qu'ils recevaient, de l'autre la surprise mêlée d'horreur de ceux qui secouraient ces spectres, dont l'aspect hideux aurait inspiré la terreur plutôt que la pitié à quiconque en aurait ignoré

la cause. Nous n'avions plus que la peau collée sur les os. Nous étions couverts de plaies, nos vêtemens tombaient en lambeaux. Nous versions des larmes de joie et de reconnaissance, et les regards des Timoriens qui nous considéraient, exprimaient un mélange d'horreur, d'étonnement et de pitié.

M. Guillaume Adrien Van Est, gouverneur de Timor, montra, malgré une maladie très-grave, une sollicitude bienveillante pour nous; il me fit appeler avant l'heure qu'il m'avait indiquée, me combla de témoignages d'amitié, et me prouva, par ses manières, qu'il était doué de toutes les qualités qui appartiennent à un homme humain et obligeant. Il me dit que malgré le chagrin que notre malheur lui causait, il regardait comme le plus beau moment de sa vie celui qui nous avait amenés auprès de lui; et que sa maladie le privant, à son grand regret, de la satisfaction de nous rendre les services de l'amitié, il allait donner des ordres pour que l'on nous fournit tout ce que nous pouvions désirer. Il ajouta que la seule maison de la ville qui ne fût pas habitée me serait destinée, et que mes gens seraient logés, soit à l'hôpital, soit à bord du navire du capitaine Spikerman.

De retour chez ce dernier, je vis qu'on avait fourni à mes compagnons tous les secours imagi-

nables; le chirurgien avait pansé leurs plaies; on les avait lavés et nettoyés, on leur avait donné des habits.

Dans la maison que je devais occuper, je trouvai que tout était prêt pour me recevoir; il y avait aussi des domestiques. Peu disposé à me séparer de mes compagnons d'infortune, je gardai une chambre pour moi, j'en destinai une autre au master, au chirurgien, au jardinier et au canonier; les officiers eurent pour eux une salle haute, et les matelots une galerie. Le gouverneur, informé de cet arrangement, nous envoya des chaises, des tables, des matelas, des lits, et tous les objets dont nous pouvions avoir besoin.

Lorsque j'avais pris congé du gouverneur, il m'avait prié de lui faire connaître les objets qui nous étaient nécessaires; j'appris bientôt que son état lui laissait peu de momens de libres, et que sa maladie était incurable et au dernier période. Je m'adressai donc à son gendre, M. Wanjon, qui était le second personnage de Coupang. Le matelot m'avait mal à propos indiqué comme tel le capitaine Spikerman.

A midi, on servit à mes compagnons un très-bon dîner; ils mangèrent modérément, et évitèrent ainsi les maux qu'aurait produits une avidité bien naturelle chez des hommes privés depuis long-temps de la possibilité de se rassasier. J'al-

lai ensuite dîner avec M. Wanjon, qui s'efforçait, par toutes les attentions possibles, de nous faire oublier nos maux. Je me retirai de bonne heure, mais au lieu de dormir, je me mis à réfléchir à nos malheurs passés; j'étais surtout pénétré de reconnaissance pour la bonté divine qui nous avait donné la force de supporter des calamités si accablantes, et m'avait permis de sauver la vie de dix-huit de mes semblables.

« Les circonstances difficiles pèsent plus sur un commandant que sur les autres. Un de mes plus grands tourmens dans notre triste aventure était l'importunité continuelle de mes compagnons, qui me demandaient, avec l'accent de la douleur, d'augmenter la ration de vivres; j'étais au désespoir de les refuser, mais il le fallait absolument. Les vivres que nous avons au moment où nous quittâmes le vaisseau suffisaient pour cinq jours.

« Il était donc indispensable d'observer la plus stricte économie, et en ne m'écartant pas de la règle que je m'étais prescrite, il nous restait encore à notre arrivée à Timor pour onze jours de vivres, de sorte que si nous eussions eu le malheur de manquer l'établissement hollandais de cette île, nous n'aurions pu continuer notre route jusqu'à Java.

« Un autre désagrément de ma position était

la nécessité d'essuyer le caprice de gens ignorans et mal élevés. Sans ma fermeté ils auraient débarqué au premier endroit de la côte de Timor que nous avons aperçu, sans faire réflexion que descendre à terre au milieu des naturels, et loin de l'établissement européen, c'était s'exposer aux mêmes dangers que parmi les autres Indiens.

« Quand je réfléchissais au bonheur extraordinaire qui nous sauva la vie à Tofo, parce que les insulaires différèrent leur attaque, et à celui de traverser un espace de plus de douze cents lieues de mer dans une barque ouverte, sans abri, et presque sans vivres; quand je me rappelais que malgré le mauvais temps nous n'avions pas coulé à fond, qu'aucun de nous n'avait péri par les maladies, que nous avons passé sans accident au milieu de peuples ennemis; et qu'enfin nous étions arrivés chez des hommes humains qui s'étaient empressés de soulager nos maux, je ne pouvais me lasser de bénir la Providence qui nous avait si manifestement aidés, et je supportais avec plus de courage et de résignation le mauvais succès d'une expédition dont la réussite me tenait tant à cœur.

« Une des causes qui a le plus contribué à nous conserver la santé pendant seize jours de pluie abondante et presque continuelle, a été le moyen que j'imaginai de tremper nos vêtemens dans l'eau

de mer, quand ils avaient été mouillés par la pluie, et de les tordre avant de les mettre de nouveau. Il nous semblaît que c'étaient des vêtemens secs; on ne peut se figurer le bien que nous éprouvâmes de cette pratique salutaire, que je recommande à tous ceux qui se trouveront dans la même position que nous. Nous l'avions si souvent répétée, que nos habillemens avaient fini par tomber en lambeaux; car, excepté le petit nombre de jours que nous passâmes le long de la côte de la Nouvelle-Hollande, nous ne cessâmes pas d'être mouillés, soit de la pluie, soit de la mer.

Grâces aux bienfaisantes attentions du gouverneur de Coupang, et de ses officiers, nous nous remîmes à vue d'œil. Peu de jours après notre arrivée, je remis au gouverneur un mémoire officiel sur la perte du *Bounty*, et une réquisition, au nom du roi de la Grande-Bretagne, d'expédier à tous les établissemens hollandais des instructions pour arrêter ce vaisseau, s'il s'y présentait. Je joignis à cet écrit la liste et le signalement des révoltés.

Voulant arriver à Batavia avant le mois d'octobre, époque du départ des flottes pour l'Europe, j'achetai une goëlette qui me coûta mille piastres; je l'armai, j'y embarquai des armes que me fournit M. Wanjon, et je la nommai la *Ressource*.

Le 20 juillet j'eus le malheur de perdre David

Nelson, le jardinier botaniste; il mourut d'une fièvre inflammatoire. Sa faiblesse avait été extrême depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande, et depuis notre arrivée à Timor il avait gagné un rhume en quittant imprudemment ses vêtemens chauds pour en prendre de plus légers. Je regrettai beaucoup ce brave homme, qui s'était acquitté avec beaucoup de soin et d'activité de l'objet dont on l'avait chargé, et qui avait coopéré de tous ses moyens au bien du service. Ses funérailles eurent lieu le lendemain avec toute la solennité qu'on put leur donner. Je regrettai de n'avoir pu me procurer une pierre convenable pour placer une inscription sur sa tombe.

Notre bâtiment étant approvisionné et prêt à faire voile, je dis un adieu cordial au gouverneur et aux habitans de Coupang. Nous emmenions à la remorque la chaloupe qui nous avait sauvés. Le gouverneur et M. Wanjon me firent présent de plantes et de graines rares; j'ai eu le bonheur d'en rapporter quelques-unes en Angleterre.

Le 6 septembre après midi, nous vîmes les terres hautes du cap Sandana, dans la partie nord-est de Java; le 10 nous laissâmes tomber l'ancre devant Passouronang, établissement hollandais sur la côte du nord; j'y pris un pilote pour Sourabaya où j'arrivai le lendemain. Des bateaux de garde nous environnèrent le 12 avant le jour, et

m'apprirent qu'en conformité des ordres du gouvernement, relatifs à tous les vaisseaux étrangers, je ne pouvais ni débarquer ni envoyer un canot à terre sans permission du commandant. Elle arriva bientôt; le commandant et ses principaux officiers me firent l'accueil le plus amical; il en fut de même à Samarang; enfin le 1<sup>er</sup> octobre nous mouillâmes sur la rade de Batavia.

« Je faillis à être victime de l'insalubrité du climat de cette ville; je me hâtai donc de profiter des premières occasions qui se présentèrent pour l'Europe; je ne pus prendre mon équipage avec moi, ce qui me fâcha beaucoup. La *Ressource* fut vendue 295 piastres; il fallut aussi se défaire de la chaloupe. Le gouverneur me promit de faire partir mon monde dès qu'il en aurait la possibilité. Le 16 octobre je m'embarquai avec l'écrivain du *Bounty* et mon domestique à bord du *Vlydt*, paquebot hollandais destiné pour Middelbourg. Le 15 mars 1790 un bateau de l'île de Wight vint à bord, et me conduisit avec mes deux compagnons à Portsmouth. »

## VOYAGE

## DU CAPITAINE EDWARDS,

CHARGÉ D'ALLER A TAÏTI POUR SAISIR LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY ET DE RECONNAÎTRE LE DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR (1790 A 1792) (1).

La révolte de l'équipage du *Bounty* avait non-seulement fait manquer le but de l'expédition du vaisseau, mais aussi produit un si grand éclat, qu'il importait de punir les auteurs de ce crime. La frégate la *Pandore* fut donc armée pour aller à leur recherche; elle portait vingt-quatre canons, et avait 160 hommes d'équipage. Le commandement en fut donné au capitaine Edwards, qui reçut en même temps l'ordre de reconnaître le détroit de l'Endeavour, pour faciliter la navigation des vaisseaux qui allaient à Botany-Bay.

Edwards partit le 15 août 1790; le 30 janvier 1791 il doubla le cap Horn. Du 17 au 19 mars

(1) Cette relation n'a pas encore été traduite en français.

m'apprirent qu'en conformité des ordres du gouvernement, relatifs à tous les vaisseaux étrangers, je ne pouvais ni débarquer ni envoyer un canot à terre sans permission du commandant. Elle arriva bientôt; le commandant et ses principaux officiers me firent l'accueil le plus amical; il en fut de même à Samarang; enfin le 1<sup>er</sup> octobre nous mouillâmes sur la rade de Batavia.

« Je faillis à être victime de l'insalubrité du climat de cette ville; je me hâtai donc de profiter des premières occasions qui se présentèrent pour l'Europe; je ne pus prendre mon équipage avec moi, ce qui me fâcha beaucoup. La *Ressource* fut vendue 295 piastres; il fallut aussi se défaire de la chaloupe. Le gouverneur me promit de faire partir mon monde dès qu'il en aurait la possibilité. Le 16 octobre je m'embarquai avec l'écrivain du *Bounty* et mon domestique à bord du *Vlydt*, paquebot hollandais destiné pour Middelbourg. Le 15 mars 1790 un bateau de l'île de Wight vint à bord, et me conduisit avec mes deux compagnons à Portsmouth. »

## VOYAGE

## DU CAPITAINE EDWARDS,

CHARGÉ D'ALLER A TAÏTI POUR SAISIR LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY ET DE RECONNAÎTRE LE DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR (1790 A 1792) (1).

La révolte de l'équipage du *Bounty* avait non-seulement fait manquer le but de l'expédition du vaisseau, mais aussi produit un si grand éclat, qu'il importait de punir les auteurs de ce crime. La frégate la *Pandore* fut donc armée pour aller à leur recherche; elle portait vingt-quatre canons, et avait 160 hommes d'équipage. Le commandement en fut donné au capitaine Edwards, qui reçut en même temps l'ordre de reconnaître le détroit de l'Endeavour, pour faciliter la navigation des vaisseaux qui allaient à Botany-Bay.

Edwards partit le 15 août 1790; le 30 janvier 1791 il doubla le cap Horn. Du 17 au 19 mars

(1) Cette relation n'a pas encore été traduite en français.

il découvrit dans le grand océan trois petites îles boisées et inhabitées, qu'il nomma *Ducie*, *Hood* et *Carysford*; elles sont voisines de l'archipel dangereux, ou en font partie. Le 22 il passa devant *Maiétéa*; le 23 il laissa tomber l'ancre dans la baie de *Matavaï* à *Taïti*.

Dès le lendemain, un *Taïtien* vint à bord dans sa pirogue. Après avoir embrassé le capitaine, et témoigné sa joie de voir un bâtiment anglais, il raconta que plusieurs des révoltés étaient encore dans l'île, et que *Christien*, accompagné de neuf hommes, en était parti avec le *Bounty* depuis long-temps, emmenant neuf femmes du pays. Il avait fait croire aux *Taïtiens* que *Bligh* s'était fixé à *Quitoutaki*, auprès du capitaine *Cook* qui vivait encore. Le *Taïtien* fut extrêmement surpris lorsqu'il aperçut le lieutenant *Hayward*, un des compagnons d'infortune de *Bligh*, qui dans le premier moment s'était caché.

Peu de temps après l'arrivée de la *Pandore*, *Coleman*, armurier du *Bounty*, vint se rendre à *Edwards*; bientôt *Haywood* et *Young* midshipmen en firent autant, et à huit heures du soir, *Richard Skinner* matelot suivit leur exemple. Un détachement composé de vingt-six hommes commandés par deux officiers était parti dans deux canots, pour aller à la poursuite du reste des révoltés qui étaient partis pour une expédition dans le

sud-est de *Taïti*. Ils venaient de débarquer à *Paparé*, lorsqu'ils apprirent ce qui se passait à *Matavaï*; aussitôt ils remirent en mer, et gagnèrent une autre partie de l'île. Le 25 le détachement revint; il s'était emparé du canot des révoltés; ceux-ci s'étaient réfugiés dans les montagnes chez *Toumataroa*, chef qui faisait la guerre à *Otou*.

*Edwards* envoya le 27 une bouteille de rhum à *Otou*, et le fit prier d'honorer la frégate de sa présence avec ses deux reines. Il arriva le lendemain; il avait avec lui *OEdidy*. La famille royale fut régaler et comblée de présents; *Otou* promit de contribuer de tout son pouvoir à aider *Edwards* dans la poursuite des révoltés. En conséquence un nouveau détachement s'embarqua le 28. Les principaux personnages de l'île accompagnèrent les Anglais pour leur servir de guides, et beaucoup de *Taïtiens* de la classe inférieure portèrent les munitions et le bagage au-delà des montagnes; secours qui fut très-utile, car il fallut traverser quatorze fois un torrent qui descendait des hauteurs.

Les Anglais ayant fait halte pour se reposer, *Corner*, chef du détachement, fit entendre à un *Taïtien* que lui et ses gens avaient faim. Le *Taïtien* répondit qu'il y avait des provisions toutes prêtes à peu de distance, et aussitôt courut à une espèce

de temple voisin, où l'on place chaque jour des offrandes devant les dieux. Il en rapporta un cochon de lait qui avait été placé sur l'autel le jour même. Corner s'étant récrié sur cette irrévérence, le Taïtien répliqua qu'il restait encore plus de mets que le dieu n'en consumerait.

Il fut très-difficile d'empêcher les Taïtiens de piller le pays haut, tant ils étaient exaspérés contre les habitans de ce canton, qui avaient commis des hostilités contre Otou.

Un autre détachement commandé par Hayward, et auquel OEdidy et d'autres personnages de marque se joignirent, prit une route différente de l'autre pour cerner entièrement les révoltés. Hayward avait aussi avec lui R. Brown, Anglais que son humeur inquiète avait fait débarquer sur l'île un an auparavant par un navire anglais. C'était d'ailleurs un homme actif, spirituel et alerte. Il rendit de grands services aux Anglais dans leur expédition et durant leur voyage.

Edwards persuadé que le meilleur moyen de venir promptement à bout de ce qu'il avait entrepris, était de gagner l'amitié de Toumataroa, chef du canton supérieur, lui envoya de fort beaux présens qui produisirent l'effet désiré; il prit parti contre les révoltés. Alors ceux-ci perdirent tout espoir d'échapper. Les Taïtiens les pressaient d'un côté, le détachement de Hayward

d'un autre. A la faveur de la nuit, ils s'étaient réfugiés dans une cabane au milieu des bois, Brown les y découvrit, se glissa jusqu'à eux dans l'obscurité, et reconnut qu'ils n'étaient pas des Taïtiens en leur tâtant les orteils; car les hommes qui n'ont jamais fait usage de souliers ont les doigts des pieds très-écartés. Le lendemain matin Hayward arriva près des révoltés, qui mirent bas les armes à la première sommation. On leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit sous bonne escorte jusqu'au bord de la mer.

Deux Taïtiens périrent dans cette circonstance. L'un fut tué par une sentinelle anglaise qu'une foule nombreuse attaquait à coups de pierre; deux fois le fusil de ce soldat lui avait été arraché des mains, lorsqu'enfin il se décida à faire feu. L'autre Taïtien fut victime de la colère d'un des révoltés qui voulait venger sa maîtresse, qu'une pierre avait atteinte au passage d'une rivière.

Le capitaine fit construire sur le gaillard d'arrière une dunette pour y renfermer les prisonniers, qui étaient ainsi séparés du reste de l'équipage, et dans un endroit où l'air circulait librement; ils furent d'ailleurs nourris comme les autres matelots.

Oripai, frère du roi, homme intelligent et fin, découvrit que plusieurs Taïtiens avaient formé le complot de couper les câbles de la *Pandore* au



premier coup de vent qui surviendrait. Cet accident était d'autant plus à craindre, que plusieurs révoltés avaient pour femmes les filles des chefs du canton près duquel on était à l'ancre. Afin que ces infortunés pussent goûter les consolations qu'il était possible de leur accorder, les femmes eurent la permission de venir avec leurs enfans voir leurs maris; elles n'y manquèrent pas un seul jour; elles leur apportaient toutes les douceurs qu'elles pouvaient se procurer. Ces entrevues étaient extrêmement touchantes.

A l'instant où l'on amena les révoltés à bord, un troisième midshipman qui se trouvait parmi eux fut aussi mis aux fers. Sa femme éperdue de douleur s'embarqua dans une pirogue, et tenant dans les bras son enfant qu'elle nourrissait, elle se hâta de venir joindre son mari. La scène qui suivit fut si attendrissante et si pénible, que les officiers anglais qui en étaient témoins ne purent retenir leurs larmes, et que le malheureux midshipman pria ses compatriotes de ne plus laisser monter sa femme à bord. Il fallut employer la violence pour arracher cette infortunée des bras de son mari; elle fut ramenée à terre dans un état qui approchait de la folie. La douleur qu'elle éprouvait était trop forte pour qu'elle pût la supporter; séparée de l'homme qu'elle aimait, la pauvre Taïtienne tomba dans la plus affreuse mélancolie;

la vie lui devint à charge; on a su depuis qu'après avoir languï pendant deux mois, elle mourut le cœur navré.

Otou et les principaux chefs veillèrent eux-mêmes pendant la nuit à la sûreté des câbles de la frégate. Ils vinrent ensuite faire une visite à Edwards en grande cérémonie. Les femmes et les parentes du roi s'étaient roulé autour du corps une quantité prodigieuse d'étoffes de leur pays, ce qui les avait rendues si grosses et si lourdes, qu'on fut obligé de les hisser à bord avec des palans. Le roi fit un présent de vivres au capitaine qui, pour prouver aux dames qu'il savait ce que la galanterie exigeait de lui, les débarrassa de leur énorme paquet, en roulant les étoffes autour de son corps. La femme d'Oripaï montra un si grand désir d'avoir l'habit uniforme d'Edwards, qu'il en revêtit aussitôt la belle princesse, et celle-ci eut l'air tout fier de sa nouvelle parure. Le lendemain il y eut à terre une grande fête accompagnée de danses.

Les Taïtiens volaient beaucoup moins que du temps de Cook. Lorsque l'on s'adressait aux chefs pour ravoïr les objets dérobés, ils étaient rendus infailliblement. On punissait les voleurs en leur coupant les cheveux. Une jeune fille très-jolie, qui vivait dans la plus grande intimité avec un des midshipmen employés à terre à l'observa-

toire, se glissa pendant la nuit hors de son lit, et lui vola tout son linge. Elle fut rattrapée, et pour la punir on lui coupa les cheveux d'un côté et on lui rasa un sourcil. A l'instant elle s'enfuit et alla cacher sa honte dans les forêts. Cependant elle revenait deux à trois fois par jour à la tente, pour qu'on lui permit de se regarder dans un miroir. Dès qu'elle se voyait ainsi défigurée, elle jetait des cris affreux et retournait dans les bois.

Les Taïtiens avaient détruit la plupart des arbres que sir Joseph Banks avait plantés pour eux; il ne restait que des pampelmouses. Le tabac et le coton avaient aussi échappé à leur dévastation; ils paraissaient très-fâchés de n'avoir pas pu extirper ces deux plantes. Le maïs que Bligh avait semé poussait très-bien. L'arbre à pain est sujet à plusieurs accidens, et s'il périt, le jeune plant ne donne du fruit qu'au bout de quatre ans au moins; tandis que le maïs et les autres céréales, que les Anglais avaient laissés, produisent tous les ans, et que leur récolte peut se conserver à l'abri pendant que la guerre ravage les campagnes.

Les officiers d'Edwards établirent un jardin où ils plantèrent des citronniers, des orangers, des caféiers et des ananas; il y semèrent aussi des oignons, des choux, des pois, de la laitue et d'autres plantes potagères. Pour engager les Taïtiens à

soigner ces plantations, on leur dit qu'à l'avenir on leur donnerait des haches, des couteaux et du drap rouge en échange de ce qu'elles produiraient; c'était en effet le meilleur moyen de les intéresser à la prospérité du jardin. Quand la *Pandore* partit, on rendit aux Taïtiens le portrait de Cook, qu'ils avaient remis au capitaine Edwards à sa première visite. On inscrivit au dos la date de l'arrivée et du départ de la frégate. Ils croyaient fermement que Cook était encore vivant; la vue du commis aux vivres qui avait fait le troisième voyage autour du monde avec ce grand navigateur, et qui parlait leur langue, les confirma dans cette idée.

On apporta des provisions abondantes à bord de la *Pandore*; on promit même aux Anglais, s'ils voulaient rester quelques jours de plus, de leur amener des vaches qui étaient dans une île voisine. Les Taïtiens n'avaient pas encore pu s'habituer à boire le lait de cet animal; ils disaient que c'était de l'urine. Cependant ils eurent l'air de convenir qu'ils avaient tort, lorsque Edwards leur montra une femme qui donnait à têter à son enfant. A la fin, la plus jeune femme d'Otou surmonta sa répugnance pour le lait, et commença par en boire avec son thé.

Edwards fit embarquer plusieurs caisses de plants d'arbres à pain, afin que les projets bien-

veillans que le gouvernement britannique avait voulu effectuer par l'expédition de Bligh, ne fussent pas frustrés; les officiers offrirent de bonne grâce leur cabanes et tout l'espace dont ils pouvaient disposer, pour placer un plus grand nombre de caisses.

Les Anglais avaient profité de leur séjour à Taïti, pour construire un petit bâtiment ou tender, qui devait servir de conserve à la *Pandore*, dans la reconnaissance du détroit de l'Endeavour. On le lança à la mer; Oliver, master de la *Pandore*, en eut le commandement. On y embarqua un midshipman, un quartier-maître et six matelots.

Tout étant prêt pour le départ, Otou vint à bord avec ses femmes: il désirait qu'on le menât en Angleterre; ses reines le demandaient aussi. Oripia et les autres chefs prièrent Edwards de ne pas condescendre aux souhaits du roi, parce qu'ils craignaient que la guerre n'éclatât bientôt. La frégate étant entourée de pirogues, les Taïtiens donnèrent toutes sortes de marques d'attachement aux Anglais; les femmes manifestaient leur chagrin en se tailladant la tête et le corps de mille manières. Otou fit ses adieux le dernier, pleura amèrement et pria Edwards de le rappeler au souvenir du roi George.

Le 8 mai les deux bâtimens appareillèrent, et

favorisés par le vent, eurent bientôt atteint Eimeo. Quelque temps auparavant, Matouara, roi de cette île, étant en guerre avec un prince voisin, avait prié Otou, son beau-frère et son allié, de lui prêter un fusil. La guerre terminée, Otou redemanda son arme. Matouara répondit que comme homme d'honneur il était prêt à le rendre, mais que comme roi, son amour pour son peuple ne le lui permettait pas. Ce fusil et deux cartouches donnaient une grande importance à Matouara.

Le lendemain on était devant Houaheiné. OEdidy qui avait obtenu des Anglais la permission de les accompagner jusqu'à Ouitoutaki, descendit à terre avec les officiers pour prendre des renseignemens sur les révoltés; leurs recherches furent vaines.

Le 10 on visita Oulietea et Otaha, où l'on n'apprit rien non plus. Le 11 on laissa tomber l'ancre devant Bolabola. Tatahou, roi de l'île, vint à bord et assura Edwards qu'il n'y avait point de blancs chez lui, non plus que dans les petites îles voisines. OEdidy qui était allé voir ses amis de Bolabola, s'enivra si complètement avec eux, qu'il s'endormit profondément et ne rejoignit pas la frégate. Le 15 on perdit de vue les îles de la Société.

Un des prisonniers ayant demandé à parler au capitaine, l'instruisit de la route que les révoltés

avaient dû prendre. En conséquence, on attérit à Ouitoutaki le 19 mai. Le *Bounty* n'y avait pas paru. Les Indiens reconnurent Hayward qu'ils avaient vu à bord de ce vaisseau.

Le 22 mai on arriva aux îles Palmerston. Le lieutenant Corner débarqua sous la protection du *Tender*. Il aperçut des vergues et des pièces de bois marquées du nom du *Bounty*. D'après cette découverte, il se tint sur ses gardes et n'avança qu'avec précaution. On avait vu de loin les naturels traverser en pirogue la lagune que l'île principale entoure, ce qui fit supposer qu'ils n'avaient pas des intentions amicales. La chaloupe fut expédiée pour faire le tour de l'île. Hayward et Corner, revêtus de leur corsets de liège, s'approchèrent à la nage des îlots qui forment ce groupe singulier; quelques-uns sont si escarpés, que les officiers n'y purent aborder et coururent beaucoup de dangers. S'ils n'eussent pas été d'excellens nageurs, ils eussent infailliblement péri; car ils étaient obligés de veiller à eux-mêmes et à leurs gens, et de prendre garde à ce que leurs armes et leur poudre ne fussent pas mouillées.

Le midshipman Sival qui commandait le petit canot, revint à bord vers midi, amenant plusieurs pirogues bizarrement peintes de figures d'hommes, de poissons et d'oiseaux. Étant retourné à temps pour achever ce dont on l'avait chargé, il

ne reparut plus. Peu de temps après qu'il eut quitté la frégate, le temps devint très-brumeux, et le vent souffla avec violence; on ne put, malgré les lunettes d'approche, apercevoir si le petit canot était arrivé à terre.

Le vent continua pendant toute la nuit à être si fort, que les Anglais débarqués sur l'île ne purent la quitter. A leur retour ils racontèrent qu'ils avaient passé toute la journée à la parcourir, la vue des vergues et des pièces de bois marquées du nom du *Bounty* leur ayant fait penser que les révoltés s'y trouvaient. Le soir épuisés de faim et de fatigue, car ils n'avaient rien mangé et avaient marché sans cesse ou passé les récifs à la nage, ils ne trouvèrent pour se nourrir que des coquillages énormes. Une des valves leur servit de marmite, pour faire cuire les animaux qui les emplissaient. Ils burent du lait de coco; ensuite ils posèrent des sentinelles et s'endormirent. Ils avaient laissé des cocos auprès du feu; la chaleur en fit bouillir le lait, et ces fruits crevèrent avec un si grand bruit, que les Anglais se réveillèrent en sursaut croyant être attaqués. Ce ne fut qu'après avoir reconnu la cause du tapage qu'ils se rassurèrent entièrement.

Edwards fut très-chagrin d'apprendre qu'ils n'avaient pas revu le petit canot. Il donna aussitôt au *Tender* un supplément de provisions et de mu-

ditions, et lui recommanda de croiser autour des îles Palmerston, et de les bien visiter pour tâcher de découvrir l'équipage de cette petite embarcation. Il envoya aussi la chaloupe pour examiner tous les récifs de l'île; elle revint sans avoir rien découvert. Alors la frégate mit à la voile en suivant la direction du vent qui avait soufflé la veille, et navigua toute la journée dans le même air de vent; elle retourna ensuite vers l'île en louvoyant: peines inutiles; on ne vit plus le petit canot. Le soir le *Tender* de retour de sa recherche, raconta qu'elle avait été infructueuse: on retourna aux îles Palmerston, on les visita de nouveau, on ne fut pas plus heureux. Alors Edwards perdant tout espoir de retrouver ses compagnons embarqués sur le petit canot, prit le parti de continuer sa route.

Le 6 juin on découvrit une terre, qui fut nommée *île du duc d'York*. Un canot et le *Tender* y abordèrent. On aperçut en débarquant le jable d'une ancre; on visita des cabanes, où l'on trouva des filets de diverses grandeurs et beaucoup d'outils de pêche. On vit sur le rivage des chantiers et des échafaudages pour la construction des pirogues, ce qui fit supposer que les habitans de quelque île voisine venaient dans celle-ci pour y pêcher. A peu de distance de la grève, on rencontra le squelette d'un grand animal marin,

que l'on prit pour celui d'un cétacé. Une espèce de monument religieux frappa aussi les regards; c'était une enceinte de rochers formée par la nature; un arbre immense renversé par les vents offrait une voûte sous laquelle se déployait l'intérieur du temple, placé dans une situation très-pittoresque. On voyait au fond trois pierres qui ressemblaient à des autels, celle du milieu étant la plus haute; elle était couverte de coquillages blancs qui parurent disposés en ordre.

Les Anglais, après avoir parcouru l'île, retournèrent aux cabanes, et y déposèrent des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles, afin que les habitans connussent à leur retour que des hommes qui n'étaient pas leurs ennemis étaient venus la visiter. Cette île est située par  $8^{\circ} 33'$  sud et  $172^{\circ} 4'$  ouest de Greenwich.

On découvrit le 12, par  $9^{\circ} 9'$  sud et  $171^{\circ} 30'$  ouest, une autre île qui fut nommée *île du duc de Clarence*. On aperçut des pirogues qui n'aviguaient dans la lagune intérieure; bientôt quelques-unes s'avancèrent vers les canots en faisant des signes de paix; mais soit crainte, soit effet de leur occupation qu'ils ne voulaient pas quitter, les naturels ne s'approchèrent pas des Anglais. Un morai que l'on rencontra, donna lieu de penser que l'île était constamment habitée; on vit aussi

de vieux troncs de cocotiers creusés dans toute leur longueur pour servir de réservoirs.

Une île plus grande que celles que l'on avait rencontrées précédemment, fut découverte le 18 ; on la nomma *île Chatam* : elle est située par  $13^{\circ} 52'$  sud et  $172^{\circ} 18'$  ouest. Sa surface est agréablement diversifiée de collines et de vallées. Ses habitans sont robustes et belliqueux. Ils indiquèrent aux Anglais une belle rivière qui se jette dans une baie où il y a un bon mouillage. On apprit dans cette île la mort de Feinou, roi d'Anamouka. Après avoir passé une journée entière à faire des échanges avec les insulaires qui se conduisirent avec beaucoup d'honnêteté, on continua la route au sud-est.

Le 21 une nouvelle île longue d'une quarantaine de milles se montra aux regards des Anglais ; les naturels la nomment *Otoutouéla* ; elle est bien boisée. Les habitans sont très-bien faits ; quelques-uns des principaux se peignent la peau en jaune, ce qui fit d'abord croire aux Anglais qu'ils étaient malades. Ces insulaires sont tout nus à l'exception d'une ceinture de feuillage dont la forme varie, et qu'ils portent autour de la taille. Lorsqu'ils accostèrent la frégate pour la première fois, ils étaient tremblans de peur ; ils semblaient n'avoir pas encore vu de vaisseau européen. Tout ce qu'ils aper-

çurent leur causa le plus grand étonnement. Entre autres provisions, ils donnèrent aux Anglais une sorte de pouding de très-bon goût et très-épicé.

Une femme frappa les yeux des Anglais par sa taille extraordinaire, qui était de près de six pieds anglais ; elle était en même temps belle et bien faite. Sa nudité, dont elle ne rougissait pas, donnait la facilité de l'admirer. La prudence du capitaine l'avait engagé à défendre tout commerce avec les femmes. Elles furent très-contrariées de cette mesure, dont cependant elles devaient se féliciter. Après avoir visité la grande chambre et s'y être mirées à loisir, elles retournèrent à terre avant la nuit.

Les hommes finirent par devenir incommodes ; ils se mirent à voler, enlevèrent un habit neuf au troisième lieutenant, et emportèrent tous les morceaux de fer qui leur tombèrent sous la main. Comme le vent soufflait bon frais, Edwards s'éloigna d'Otoutouéla. Les Indiens, en train de faire des trocs à bord, étaient si occupés de leur affaire, que leurs pirogues furent hors de la portée de la vue avant qu'ils se fussent aperçus du mouvement de la frégate ; alors ils se jetèrent tous à la mer. Il y en eut un plus obstiné que les autres qui se suspendit à la chaîne du gouvernail, croyant par là retenir le vaisseau, et qui se fit traîner ainsi pendant plus de deux milles. Otoutouéla

est la même île que La Pérouse a désignée sous le nom de Maouna.

A cinq heures de l'après-midi, la *Pandore* fut séparée de sa conserve. Croyant qu'elle était à peu de distance, on lança des fusées, on tira des coups de canon; ce fut inutilement, car le temps devint brumeux et se mit à l'orage.

Le 23 et le 24, Edwards croisa pour retrouver le *Tender* auquel il avait d'ailleurs donné rendez-vous à Anamouka; ce bâtiment était assez bien approvisionné de vivres, et avait diverses marchandises ainsi que des armes à feu.

En allant à l'est, on vit encore une des îles des Navigateurs; le 28 on eut connaissance d'Hapaï, une des îles des Amis; le 29 on mouilla dans la baie d'Anamouka. Un canot qui fut envoyé à terre ne rapporta des nouvelles ni du *Bounty* ni du *Tender*; il revint chargé de provisions. Le lendemain Tatafi, roi de l'île, vint à bord; il descend en ligne directe de celui qui régnaît quand Abel Tasman en fit la découverte.

Les Anglais furent frappés de l'état de civilisation d'Anamouka, où les limites de chaque propriété étaient marquées par des bornes et entourées de haies à la manière chinoise, les chemins bordés de fossés et les sentiers qui conduisaient aux maisons bien garnis en cailloux et ombragés par des allées d'arbres. On enseigna

aux insulaires à multiplier les ananas; ils s'en montrèrent très-reconnaissans. Ils prouvèrent qu'ils connaissaient toute l'étendue du droit de possession, en se faisant payer pour les arbres que l'on abattit, pour le moindre brin d'herbe que l'on coupa, pour l'eau que l'on puisa à l'aiguade. D'un autre côté, ils marquèrent peu de respect pour la propriété de leurs hôtes. Quoique les Anglais fussent accompagnés d'un détachement sous les armes, ils furent sans cesse inquiétés par les naturels; un d'eux se glissa derrière Corner, et lui donna un grand coup de massue qui heureusement n'atteignit pas cet officier à la tête: il ne le frappa que sur le col; mais l'étourdit assez pour que l'insulaire pût lui prendre son mouchoir. Heureusement Corner se releva avant que le voleur eût le temps de s'enfuir, et le terrassa.

Tatafi s'embarqua sur la *Pandore* pour aller lever le tribut dans les îles de sa domination. Avant de s'éloigner, Edwards laissa une lettre pour le commandant du *Tender*.

On voguait vers Tofo: le volcan de cette île offrit pendant la nuit un spectacle magnifique. Dès le matin, deux pirogues allèrent à terre pour annoncer l'arrivée de Tatafi et de Tabou. Ces deux monarques voulant s'attirer plus de considération de la part de leurs sujets, se firent conduire dans

la penniche de la frégate. Les vassaux de Tatafi vinrent à sa rencontre en pirogue, et lui rendirent hommage en posant leur tête sur le bord du canot; Tatafi, selon l'usage du pays, la foula aux pieds. Dès qu'il eut mis pied à terre, il distribua à ses sujets les présens qu'il avait reçus des Anglais, et déploya une générosité digne d'un grand prince.

Il se trouvait dans la foule quelques-uns des insulaires qui avaient attaqué le capitaine Bligh et son équipage en 1788. Ayant reconnu Hayward, ils conçurent de grandes craintes; en effet Edwards témoigna au roi qu'il était indigné de la conduite atroce de ces hommes; ils se tinrent à l'écart, mais on les tint quittes pour la peur, parce que l'on craignait que le *Tender* ne tombât entre leurs mains.

Le vent s'opposant à ce que l'on allât visiter Tongatabou, on fit route pour Katoua et pour les îles des Navigateurs, que l'absence du *Tender* avait jusqu'alors empêché de reconnaître; on s'efforça d'atteindre les plus orientales.

Le 12 juillet on découvrit au nord-ouest un groupe d'îles, que l'on se réserva d'examiner au retour. Le 14 on vit trois autres îles que l'on regarda comme faisant partie du groupe des Navigateurs. Les insulaires donnent à la plus grande le nom de Toumaloua. On en passa à peu de distance.

Malgré les invitations réitérées des Anglais, les naturels ne voulurent pas venir à bord.

Le 15 on atteint à Otoutouéla, l'on y aperçut entre les mains des Indiens des lambeaux d'habit et des boutons de marins français; ils provenaient sans doute du massacre de De Langle et de ses malheureux compagnons. Les Anglais parcoururent ensuite successivement les îles qu'ils avaient déjà vues en allant à Anamouka. Les habitans ont de fréquentes relations avec celle-ci, la religion, les mœurs, les usages y sont les mêmes. Quelques chefs vinrent à bord; l'un était de la famille de Tatafi, l'autre de celle de Toubaou; le principal chef ne parut pas. Le mouillage est meilleur dans ce groupe qu'aux îles des Amis; l'eau y est excellente et le terrain bien boisé. Les naturels furent tranquilles et montrèrent beaucoup de loyauté dans les échanges. Ils apportèrent entre autres choses aux Anglais de très-jolis perroquets d'un plumage éclatant et varié.

Les Anglais nommèrent ce groupe *les Howe*; il est composé de quatre îles qui reçurent les noms de *Barrington*, *Sawyer*, *Hotham* et *Jarvis*; le canal qui les sépare eut celui de *détroit de Curtis*. On comprit sous la dénomination générale d'îles *Howe* d'autres terres situées au sud-est, et auxquelles on n'en donna pas de particulier: on y en joignit aussi deux à l'ouest et deux autres plus

petites qui furent appelées *les Bickerton*. Le milieu des îles Howe est par  $18^{\circ} 32'$  sud, et  $175^{\circ} 53'$  ouest; celui des îles Bickerton par  $18^{\circ} 47'$  sud, et  $174^{\circ} 48'$  ouest.

Edwards avait très-inutilement imposé le nom de Howe au groupe que Cook avait désigné par celui de *Vavav*. La dénomination imaginée par Edwards n'a pas été adoptée; car il y a bien assez d'îles et de groupes Howe. L'île de Bickerton est Latté.

En se rapprochant d'Anamouka, Edwards rencontra l'île Gardner par  $17^{\circ} 57'$  sud, et  $175^{\circ} 16'$  ouest. Il pensa que l'on pouvait facilement aborder à sa côte nord-ouest. Elle est inhabitée et absolument plate; elle porte des traces visibles d'éruption volcanique; on vit de la fumée sortir de terre tout le long du rivage. Cette île est l'Amargoura de Maurelle (1).

Edwards alla au sud jusqu'à l'île Pylstaart, qu'il vit le 23, et qu'il reconnut à deux sommets de montagnes très-élevées; le 26 il passa entre Eoua et Tongatabou. Le 29 il mouilla dans la rade d'Anamouka; le *Tender* n'avait paru ni dans cette île, ni dans aucune de celles que l'on avait visitées. On en partit le 5 août.

(1) Voyez tom. I, pag. 258 de cet ouvrage.

Le 5 Edwards vit l'île Onouefou, à laquelle il donna le nom d'*île Proby*; elle est par  $15^{\circ} 53'$  sud, et  $175^{\circ} 51'$  ouest. Schouten et Lemaire qui l'avaient découverte, l'avaient appelée *Hope-Eyland* (île de l'*Espérance*), parce qu'ils espéraient y être bien accueillis, et y trouver des provisions. Cette île est grande et montueuse; on fit quelques échanges avec les habitans; leurs maisons étaient plus grandes que celles que l'on avait aperçues jusqu'alors dans le grand océan.

Comme on avait suffisamment visité les îles des Amis et les groupes voisins, Edwards se dirigea au nord, et arriva le 6 août aux îles Wallis; il fit, suivant l'usage, un cadeau à la première pirogue qui s'approcha. Les naturels montèrent à bord; ils commirent un vol, et s'enfuirent de peur d'être punis. Ils ont, comme beaucoup d'autres insulaires, la coutume de se couper le petit doigt de la main.

On prit ensuite la route suivie par Carteret, et postérieurement par Bligh, et l'on se dirigea pour passer entre la terre du Saint-Esprit et Santa-Cruz. Le 8 août on eut connaissance d'une île dans l'ouest; mais l'on ne trouva pas fond en sondant. On passa le long de l'île, qui parut montueuse, et l'on vit plusieurs maisons entre les arbres qui bordaient le rivage. Les collines sont cultivées

jusqu'au sommet, indice d'une population nombreuse. L'île à environ sept milles de long; elle est située par  $12^{\circ} 29'$  sud, et  $185^{\circ} 5'$  ouest. Les habitans lui donnent le nom de *Rotouma*; Edwards lui imposa celui de *Grenville*. A la vue de la frégate les Indiens s'embarquèrent sur leurs pirogues, et sortirent en grand nombre. Cette flotte s'avança à la rame vers la *Pandore*, et poussa le cri de guerre : tous ces hommes étaient armés de massues. On reconnut qu'ils étaient venus dans des intentions hostiles, car ils n'avaient pas de femmes avec eux. Pour éviter toute aventure fâcheuse, on leur tira un coup de fusil à poudre; sans doute les armes à feu leur étaient inconnues, tant ils montrèrent de frayeur. Enfin quelques-uns s'approchèrent de la frégate et y montèrent; leurs mouvemens exprimaient la crainte et l'admiration : ces sentimens ne les empêchèrent pas de se livrer au vol, qu'ils paraissaient avoir étudié à fond. Leur peau était tatouée en relief, et offrait des figures d'hommes et d'animaux.

En continuant à naviguer vers le nord-ouest, on ne vit pas de terre; mais le 11 août, en sondant on se trouva tout à coup sur un banc de corail où la sonde ne rapporta que onze brasses; on conçut de vives inquiétudes qui heureusement se dissipèrent au bout de cinq minutes; on ne trouva

plus de fond avec une ligne de cent-cinquante brasses. Cet écueil fut nommé *récif de la Pandore*; il est situé par  $11^{\circ} 29'$  sud, et  $188^{\circ} 8'$  ouest.

Le 12 on aperçut une île boisée et inhabitée; elle était remarquable par deux promontoires, dont un ressemblait à un clocher, et l'autre à une mitre; on lui donna le nom de ce dernier objet. En faisant route à l'ouest, on vit une autre île qui n'avait qu'un mille de long, mais qui était bien cultivée et bien peuplée. La côte de l'est au sud est bordée d'un rivage de sable blanc, et si escarpée que l'on ne put y aborder. Cette terre fut nommée île *Cherry*. Le 13 une autre île boisée fut découverte; quoiqu'on n'aperçût pas d'habitans, on vit de la fumée en différens endroits; cette île, qui eut le nom d'île *Pitt*, est située par  $11^{\circ} 50'$  sud et  $193^{\circ} 14'$  ouest.

Il était nécessaire de naviguer avec la plus grande précaution au milieu d'une mer peu connue. Le 17 à minuit la frégate dut son salut à la vigilance de B. Well, matelot qui était en vigie; il avertit qu'il voyait des bas-fonds, et à l'instant on aperçut à l'avant des rochers des deux côtés. On n'eut que le temps de virer de bord. Le jour venu, on examina le danger, et l'on reconnut que l'on avait été sur le point de se trouver engagé entre deux récifs, qui ne devaient pas tarder à former une île avec une lagune dans le centre.

Le 23 on vit les terres de la Louisiade ; on navigua ensuite à l'ouest, et bientôt on eut devant soi le détroit de l'Endeavour. On espérait avoir échappé aux dangers que Cook avait courus, cependant le 25 on aperçut beaucoup d'écueils. La mer n'y brisoit pas avec beaucoup de force ; il y en avait en avant. On fit petites voiles, on changea de route : bientôt leur nombre augmenta ; il n'y eut plus moyen de s'en dégager en s'avançant vers le sud. On courut à l'ouest où la mer paraissait ouverte ; ce ne fut pas pour long-temps, on y découvrit une île et des brisans qui s'étendaient très-loin ; ils bouchaient le passage. On passa toute la nuit à louvoyer.

On s'éloigna de ces dangers le 26 au matin, et l'on découvrit quatre îles que l'on nomma *les Murray* ; on était alors par  $9^{\circ} 57'$  sud et  $216^{\circ} 37'$  ouest. On vit sur la plus grande une espèce de construction qui ressemblait à un fort. Trois pirogues à deux mâts voguaient au milieu des écueils. Le 28 en prolongeant le récif, on crut voir une ouverture ; alors Edwards donna ordre au lieutenant Corner d'aller reconnaître si la frégate pouvait passer ; cet officier, avant de partir, monta au haut du grand mât pour mieux observer la nature de ces parages difficiles. Quelque temps auparavant on avait toujours mis à la cape pendant la nuit, parce que Bougainville décrit cette

mer comme très-orageuse ; cependant le voyage durant depuis si long-temps, lorsque le vent était favorable, on en profitait avec petites voiles, surtout après avoir quitté les parages voisins du détroit de Bougainville : on était empressé de sortir d'une mer inconnue.

A cinq heures après midi la penniche avertit par un signal qu'elle avait trouvé un passage pour la frégate au milieu des récifs. Cette indication ne parut pas suffisante à Edwards dans une mer semée d'écueils ; il voulut attendre le retour de Corner : on lui fit signal de se rapprocher, et on le répéta plusieurs fois. Sur ces entrefaites la nuit arriva. Edwards se souvenant du malheur qu'il avait eu de perdre son petit canot et le *Tender*, eut recours à tous les moyens possibles de faire revenir la penniche pour être bien sûr de la marche que la frégate devait tenir. On alluma des fanaux, on tira des coup de fusil ; la penniche y répondit : on vit la lumière de ses signaux ; on supposa qu'il serait bientôt le long du bâtiment. En jetant la sonde, on ne trouva pas fond à 110 brasses. Un moment après on aperçut la penniche à l'arrière ; aussitôt Edwards donna ordre de mettre à la cape. Déjà on avait amené la grande voile, on allait serrer les autres, lorsque la frégate toucha sur des rochers. Au même instant la penniche fut le long du bord ; on mit toutes les voiles

dehors pour se dégager : ce fut inutile ; les embarcations furent lancées à la mer pour aller mouiller une ancre ; mais avant qu'elles fussent toutes dehors, le charpentier annonça que la frégate faisait dix-huit pouces d'eau par cinq minutes ; un quart d'heure après, il y en avait neuf pouces dans la cale. On fit jouer les pompes, on vida l'eau par les sabords ; pour augmenter le nombre des bras, on ôta les fers à quelques-uns des prisonniers, et on les mit aux pompes. Dans ce moment terrible, il s'éleva une raffale, qui poussa la frégate contre les rochers avec tant de force, que chacun crut qu'elle allait s'entr'ouvrir. La nuit était noire et orageuse, la position des Anglais devenait à chaque instant plus périlleuse. Vers dix heures le mouvement de la mer éleva le bâtiment au-dessus des écueils, et on laissa tomber l'ancre par quinze brasses.

Edwards ordonna de jeter les canons à la mer ; toutes les personnes qui n'étaient pas absolument nécessaires aux pompes, travaillèrent à passer une grande voile sous la quille du bâtiment pour tâcher de boucher le trou. Par un malheur affreux, une pompe à chaîne rompit ; l'eau augmenta aussitôt à vue d'œil. Il fallut renoncer à tirer parti de la voile. Chacun se mit à pomper et à vider l'eau. Un seul des canots put s'approcher de la frégate, parce que la mer brisait de tous côtés

avec une violence inconcevable. Bientôt le bâtiment se pencha sur un des côtés et s'enfonça. Des canons que l'on voulait jeter à la mer suivirent le mouvement du vaisseau en roulant ; ils écrasèrent un homme ; un autre fut tué par la chute d'une vergue.

La fatigue des hommes qui pompaient était extrême ; on leur donna pour les rafraîchir de la bière forte qui avait été brassée à Anamouka et qui était très-bonne ; heureusement il y en avait une barrique sur le pont. Ce soulagement fit grand bien aux matelots et n'eut pas l'inconvénient de l'eau-de-vie qui les aurait enivrés. Au reste, dans cette circonstance si critique, tous se conduisirent avec beaucoup de courage et de docilité. On ranimait ceux qui étaient aux pompes par l'espoir de voir bientôt paraître le jour.

Vers quatre heures du matin, les officiers, sur l'invitation du capitaine, tinrent conseil sur le parti qu'il convenait de prendre. La frégate continuant à s'enfoncer, l'avis unanime fut qu'il n'était plus possible de rien faire pour la sauver, et qu'il fallait uniquement s'occuper du salut de l'équipage. On détacha les mâts de hune et de perroquet, ainsi que les vergues et tout ce qui pouvait surnager, afin que si le bâtiment allait tout à coup à fond, chacun pût saisir quelque chose ; on ôta les fers aux prisonniers.

Cependant l'eau entra par les sabords avec plus de vitesse qu'on ne l'enlevait avec les pompes. Malgré l'imminence du danger, chacun restait à son poste. Enfin la frégate se coucha entièrement sur le côté en donnant une violente secousse. Dans ce moment un des officiers cria au capitaine qui était sur le gaillard d'arrière : « L'ancre au bossoir est sous l'eau, la frégate coule à fond : que Dieu ait pitié de nous ! » Le bâtiment donna une dernière secousse, et s'enfonça dans l'instant où chacun cherchait à gagner le côté qui n'était pas encore submergé. L'équipage eut le temps de sauter par-dessus le bord en jetant un cri effroyable. Le bruit des vagues et le sifflement du vent se joignaient aux gémissemens des hommes qui se noyaient, et qui apelaient du secours. Il est impossible d'imaginer une catastrophe plus déchirante ; l'obscurité de la nuit en redoublait l'horreur. Les courans poussaient les canots à une distance considérable du lieu du naufrage ; pendant une demi-heure et plus, ces embarcations recueillirent les infortunés qui étaient encore en vie.

Enfin le jour parut, et le soleil vint éclairer la triste situation des Anglais. Un ilot sablonneux, long de quatre milles, et large de trente pas, fut le seul espace solide qui s'offrit à leurs yeux pour y prendre du repos. Tous les canots étant réunis,

Edwards fit la revue de son monde ; trente-cinq hommes et quatre prisonniers s'étaient noyés.

Après qu'on eut repris un peu de force, on hala les embarcations à terre, et on établit un poste de garde pour veiller sur les prisonniers. Heureusement qu'en envoyant la penniche reconnaître la passe, on y avait jeté une barrique d'eau, une barrique de vin, un peu de biscuit, des fusils et des cartouches. Mais la chaleur du soleil, augmentée par la réverbération du sable, devint insupportable, et la quantité d'eau de mer que chacun avait avalée occasiona une soif ardente ; on en souffrit incroyablement. Toutefois on ne distribua pas d'eau fraîche le premier jour ; car en examinant la provision, l'on trouva qu'elle ne durerait que seize jours en réduisant chaque homme à la ration journalière de deux petits verres.

On découvrit heureusement dans un canot une scie et un marteau ; ces deux outils mirent les Anglais à même de faire à leurs canots les réparations nécessaires pour entreprendre un long voyage. On cloua des planches contre les bords et on les garnit de toiles à voile. Ces préparatifs prirent le reste de la journée. Au milieu de la nuit on fut réveillé par le tapage que fit un matelot. On craignit qu'ayant volé du vin, il ne se fut enivré ; mais on découvrit que ce malheureux ne pouvant supporter le tourment de la soif qui le

dévorait, avait bu de l'eau de mer; il en était résulté une fièvre chaude, qui dégénéra en frénésie, et il mourut dans le cours du voyage.

Le 30 le maître d'équipage alla examiner la carcasse de la frégate, pour voir s'il en pourrait retirer quelque chose. Il revint au bout de deux heures avec un chat qui s'était sauvé sur la hune du grand mât; il apporta aussi un grand morceau de ce mât, qu'il avait coupé, et une quinzaine de pieds de la chaîne du gouvernail, qui était en cuivre; on la brisa, et on en fit des clous.

On avait fait cuire de grands coquillages que l'on coupa en morceaux pour les manger; mais l'on était trop altéré pour toucher à ce mets, qui eût encore augmenté l'ardeur de la soif. Le soir chacun eut un verre d'eau; les officiers donnèrent leur ration pour faire du thé: on en distribua une cuillerée à chaque homme; cette petite quantité rafraîchit et humecta le palais de ces malheureux, et leur procura ainsi un grand soulagement.

Le 31 août à midi tout était prêt; la petite escadre appareilla, après que le capitaine eut indiqué aux embarcations la longitude et la latitude de Timor, dont on était alors éloigné de 1100 milles, ou de 275 milles géographiques. L'écueil sur lequel la *Pandore* avait fait naufrage est situé par  $11^{\circ} 22'$  sud, et  $216^{\circ} 22'$  ouest.

La chaloupe portait trente-six hommes, la pen-

niche vingt-cinq, chaque yole vingt-quatre à vingt-cinq; les prisonniers étaient répartis dans les diverses embarcations. On plaça les avirons en croix pour former un abri qui couvrait les deux tiers de l'équipage. On avait des balances en bois pour mesurer la ration de biscuit de chaque homme, qui était du poids d'une balle de fusil. On aperçut bientôt dans le sud une île de rochers, qui était toute entourée de brisans très-étendus. Comme la plus grande partie des provisions se trouvait à bord de la chaloupe, les embarcations naviguaient de conserve pendant la nuit; elles s'amarrèrent les unes aux autres avec des grelins qu'on larguait pendant le jour.

A huit heures du soir les deux yoles allèrent de l'avant pour reconnaître la côte de la Nouvelle-Hollande et chercher une aiguade. Quoiqu'on leur eût dit que toute cette contrée était d'une aridité extrême, elles découvrirent dans une jolie baie une source peu éloignée du rivage; on se gorgea d'eau; on en emplit une chaudière et deux bouteilles. Sur ces entrefaites la chaloupe et la péniche avaient continué leur route; on leur fit des signaux pour les instruire de la découverte; mais elles étaient trop éloignées de l'avant pour les apercevoir; on força de voile pour les atteindre.

Tandis que les yoles faisaient le tour de la baie, deux pirogues s'en approchèrent; les hommes qui

les montaient, au nombre de trois dans chacune, étaient tout noirs : ils firent signe aux Anglais de venir à eux ; ils étaient entièrement nus et avaient une physionomie farouche ; comme les relations des voyageurs donnaient une très-mauvaise idée du caractère de ces Indiens, les Anglais ne jugèrent pas à propos de les aller trouver.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures que les yoles rejoignirent les grandes embarcations. A dix heures du soir un cri terrible se fit entendre : « Rochers de l'avant ! » On était au milieu des récifs ; il est difficile de concevoir comment les Anglais, épuisés et abattus par la fatigue, firent pour se tirer du milieu de ces écueils.

On aborda une île habitée : on espérait y renouveler la provision d'eau ; mais à l'approche des Anglais, les naturels se rassemblèrent sur le rivage ; ils étaient d'un noir foncé et absolument nus. On leur fit signe que l'on avait besoin d'eau, ce qu'ils comprirent très-bien ; car en échange d'un couteau et de quelques boutons, ils apportèrent un grand vase plein d'eau qui était excellente ; il fut vidé en un clin d'œil : on le leur rendit pour qu'ils l'emplissent de nouveau ; ils le posèrent à terre en donnant à entendre par signes de venir le prendre. On s'en garda bien, car on aperçut les femmes et les enfans qui accouraient avec des flèches et des arcs. Les sauvages s'armèrent, et en

un clin d'œil lancèrent aux Anglais une grêle de traits, qui fort heureusement n'atteignirent personne ; en effet une flèche qui passa entre le capitaine et le troisième lieutenant, alla percer un bordage épais d'un pouce. Aussitôt on fit feu sur ces sauvages ; ils prirent la fuite ; on n'en vit tomber aucun. Cette aventure désagréable fit perdre tout espoir de pouvoir se procurer aucun secours sur cette île.

On observa que les passes entre les récifs étaient parfaitement saines, et laissaient un espace suffisant pour y naviguer. En plantant des arbres sur ces îles, elles pourraient servir de point de reconnaissance.

On vogua vers d'autres îles que l'on avait en vue, et l'on envoya des hommes armés à terre, en leur recommandant bien de ne pas trop s'écarter du rivage. Ils revinrent sans avoir rencontré personne. On appela ces îles *Plum-Islands* (îles aux Prunes), à cause d'un petit fruit d'un goût aigrelet et âpre, qui n'est pas mangeable et que l'on y trouva en grande quantité.

Le soir on alla mouiller près d'autres îles ; c'étaient les dernières où l'on pouvait se flatter de trouver quelque secours ; la nuit était extrêmement noire. On dormit tranquillement, et ce sommeil paisible permit aux naufragés de reprendre un peu de force.

Avant que le jour parut, on entendit le hurlement de loups qui avaient découverts les Anglais pendant la nuit. Dès que l'on vit clair, le lieutenant Corner partit avec un détachement pour chercher de l'eau. A son approche les loups s'enfquirent. Un sentier conduisit à un enfoncement où l'on supposa que l'on découvrirait ce que l'on désirait. Effectivement, à peine eut-on creusé à la profondeur de quatre à cinq pieds, que l'on eut le plaisir inexprimable de voir jaillir une source. A l'instant un homme fut dépêché au rivage pour communiquer cette bonne nouvelle aux hommes qui étaient restés sur le bord de la mer. On marcha ensuite le long du rivage, et l'on rencontra un tombeau, ou plutôt un monceau d'ossements; on y distingua deux crânes humains, quelques gros os d'animaux, et des écailles de tortue. Ces débris étaient entassés en forme de monument sépulcral, et surmontés d'un très-long aviron couché sur deux branches fourchues qui le supportaient. On vit tout à l'entour des traces récentes de feu. La terre y avait été fraîchement foulée aux pieds; divers sentiers aboutissaient à cet endroit. Les Anglais présumèrent que les naturels y faisaient fréquemment des sacrifices.

Les naufragés se désaltèrent complètement; mais ce besoin satisfait, ils éprouvèrent le tourment de la faim, auquel leur soif ardente les avait

jusqu'alors rendus insensibles. Quelques-uns eurent le bonheur de découvrir des huitres le long du rivage; ils aperçurent aussi à des arbrisseaux le fruit aigrelet et astringent qui ressemble à une prune. Ayant remarqué que les oiseaux les avaient béquetés, on en mangea sans aucune crainte; on trouva aussi une petite baie d'un goût acide assez agréable. Quoique les oiseaux fussent très-nombreux, on se gardait bien de leur tirer des coups de fusil, parce que le bruit que l'on entendait de temps en temps, et la quantité de sentiers qui se prolongeaient jusqu'aux collines, firent juger que les naturels fréquentaient ces environs, et que sans doute ils n'étaient pas loin. Dans les cas de nécessité on a recours à tous les moyens de se tirer de peine. Chacun ayant bu à sa soif, on emplit d'eau tous les vases que l'on avait, et jusqu'aux bottes du charpentier; ce fut le premier que l'on vida, parce qu'il était le plus sujet à couler.

Le 2 septembre, à trois heures après midi, la petite escadre remit en mer. On vit des tortues, et malheureusement on n'en put prendre aucune. Après avoir reconnu un grand nombre d'îles, de canaux et de récifs, on débouqua du détroit de l'Endeavour dans la mer des Indes. La navigation devenait moins périlleuse, parce que l'on avait moins à redouter des écueils et des bancs; mais

elle offrait des dangers continuels par la force des lames. Dès que l'on fut éloigné de terre, elles vinrent briser avec une violence extrême contre les embarcations des naufragés, et menacèrent de les engloutir. Si ces petits bâtimens venaient à se séparer, les infortunés qu'ils portaient n'avaient pour unique perspective qu'une mort certaine; car ils manquaient de vases de petite dimension pour partager leur mince provision d'eau. On amarra donc les canots les uns aux autres, pour la conservation mutuelle de la troupe. Faible et inutile ressource! la mer était si grosse, qu'elle cassa les amarres trop tendues. La nuit était très-sombre; on craignait de s'aborder, et d'essuyer un choc qui serait fatal à un des canots. Enfin on réussit à les rattacher de nouveau; le grelin que l'on avait employé cassa encore. Ces malheureux furent ainsi obligés de s'abandonner à la fureur des vagues; ils avaient un espace de mille milles anglais à parcourir dans ces bateaux ouverts.

Le 5, au point du jour, tous les canots se réunirent. A midi l'on aperçut des serpens de mer rayés de noir et de jaune. Dans la nuit du 5 au 6 la mer fut très-houleuse; les vagues étaient très-hautes. Les amarres rompirent plusieurs fois; les bordages de la chaloupe s'entr'ouvrirent; il y entra beaucoup d'eau. Cet accident fit prendre le parti de laisser les canots aller isolément, car

ils auraient fini par s'ouvrir entièrement. Le 7 les hommes de la penniche prirent une hirondelle de mer: on suçà le sang de cet oiseau, et l'on en fit vingt-quatre portions.

Les hommes qui tenaient la barre du gouvernail attrapaient fréquemment des coups de soleil; les autres trempaient leur chemise dans la mer, puis se la mettaient sur la tête, pour la préserver; car la plupart de ces malheureux l'avaient entièrement exposée à l'ardeur des rayons du soleil, presque tous ayant perdu leurs chapeaux pendant qu'ils nageaient à l'entour de la frégate, lorsqu'elle s'abîma dans la mer. L'absorption de l'eau salée finit par les incommoder. Les fluides du corps acquirent une âcreté extrême: chacun était incommodé de sa salive, tant elle avait contracté une amertume désagréable, et ne pouvait plus la supporter dans sa bouche. Ceux qui burent de leur urine moururent misérablement par la suite.

On ne songeait plus à peser la chétive ration qui revenait à chacun. La bouche de ces infortunés était desséchée à un tel point, qu'un petit nombre seulement conservait le désir de manger: la part refusée était distribuée aux autres. Les hommes âgés souffraient beaucoup plus que les jeunes gens. Un midshipman vendit deux rations journalières d'eau pour une ration de pain.

A la longue les esprits s'aigrirent : les matelots devinrent indociles et turbulens. Un de ceux de la penniche se mit à réciter ses prières à haute voix ; ses camarades l'écoutaient avec beaucoup d'attention ; elle aurait fini par aller jusqu'au recueillement et à la dévotion ; si le capitaine , qui avait des doutes sur la pureté de la doctrine de cet homme , ne lui eût enjoint de se taire. Il défendit de plus à qui que ce fût de s'arroger le droit de prier tout haut.

Le 9 un grand nombre de nautes passèrent le long des canots ; on en prit plusieurs , et la coquille servit à boire la ration d'eau. On eut ainsi la facilité d'y tremper les doigts , et de s'humecter graduellement le palais. On aperçut de nombreuses bandes d'oiseaux qui volaient du côté où l'on savait que la terre que l'on cherchait était située. Cet indice rendit le courage aux naufragés , et leur fit concevoir l'espérance d'arriver bientôt au terme qu'ils étaient si impatiens d'atteindre. Elle ne fut pas remplie aussitôt qu'il s'en étaient flattés , et quatre jours encore ils voguèrent en proie au tourment de la faim et de la soif mal satisfaites.

Enfin le 15 de grand matin , on aperçut Timor : le matelot qui l'avait découverte le premier reçut un verre d'eau pour récompense ; mais comme si la misère de ces malheureux n'eût pas été assez grande , il survint bientôt un calme plat.

Chaque canot navigua séparément : c'était à qui arriverait le premier.

Le 14 on s'approcha davantage de la côte de Timor ; mais elle était garnie de brisans terribles. Deux matelots s'attachèrent une bouteille au cou , et allèrent à la nage au travers des écueils. Ayant mis pied à terre , ils firent plusieurs milles , et arrivèrent sur le bord d'une petite rivière qui leur barra le passage. Alors ils firent signe que leur tentative avait réussi. La penniche vint jusque là , aussi près des brisans qu'elle le put , et prit les deux matelots à bord. En continuant à naviguer le long de la côte , on s'aperçut avec une vive satisfaction qu'une des yoles était entrée dans une crique. La penniche avait arboré une flamme anglaise à son mât , afin que les autres embarcations ne la perdissent pas de vue. Les brisans étaient extrêmement forts , et plusieurs bancs de sable rendaient l'entrée de la crique très-dangereuse. Toutefois , on était si transporté de l'idée d'une délivrance prochaine , que l'on partagea jusqu'à la dernière goutte d'eau qui restait. Chacun en eut à peu près une demi-bouteille , qui fut avalée en un clin d'œil.

Après avoir , par ce léger soutien , repris du cœur , on fit de nouveaux efforts pour arriver au port , si ardemment désiré. Grâce au sang-froid imperturbable et à l'habileté de l'aide-pilote , on

passa sans accident au-dessus de tous les récifs, et on acosta la terre. L'équipage d'une des yoles qui avait débarqué depuis deux heures, aida les autres naufragés à descendre. Une source d'eau fraîche, située à peu de distance du lieu où l'on atterit, leur procura à l'instant même le rafraîchissement après lequel ils soupiraient. Dès que l'on fut désaltéré, Edwards plaça une garde autour des prisonniers, et chacun s'étendit sur l'herbe, pour goûter les douceurs du repos.

L'après-midi, un Chinois de distinction, accompagné de quelques habitans du pays, vint en canot pour examiner les nouveaux débarqués. C'était un homme âgé, qui avait l'air respectable. Les Anglais allèrent à sa rencontre, et tâchèrent de lui faire connaître leurs besoins. Il ne comprit pas le sens des mots anglais et français qu'on lui adressa; mais la détresse était peinte en caractères si frappans sur le visage des naufragés, que les paroles étaient en quelque sorte superflues pour l'exprimer. Les larmes que l'on vit répandre à ce Chinois persuadèrent aux Anglais qu'il compatissait à l'excès de leur misère. Des deux côtés on gardait un silence plus éloquent que tous les discours du monde. Le Chinois fit entendre par signes aux Anglais, que, sans exiger d'eux ni paiement, ni aucune sorte de dédommagement, on leur fournirait des chevaux pour aller à Cou-

pang, établissement hollandais situé à soixantedix milles de distance, et qu'ils avaient fixé pour leur rendez-vous; mais ils déclinerent poliment son offre, parce qu'elle ne pouvait s'accorder avec la surveillance rigoureuse que les prisonniers exigeaient. Alors il prit congé d'eux, après leur avoir promis de leur envoyer des vivres. Quelques instans après, plusieurs habitans de l'île arrivèrent avec des poules, des cochons, du lait, du pain et des fruits. Par bonheur l'aide-chirurgien avait un peu d'argent monnoyé dans sa poche. Ils essayèrent les pièces sur une pierre de touche; mais ne voulurent rien donner pour des guinées. Les boutons de métal que les Anglais avaient à leurs habits les tirèrent d'embarras, et les Timoriens leur fournirent en échange de ces morceaux de cuivre les denrées qu'ils refusaient de leur livrer pour la même quantité de pièces d'or; mais un garçon charpentier gâta toute l'affaire, en troquant une veste d'officier sur laquelle il avait mis la main, et qui était garnie de boutons, contre deux poules qu'il aurait pu avoir pour deux boutons.

On se mit à faire rôtir les poules et bouillir les cochons, et ensuite on commença avec un appétit extraordinaire un repas qui parut exquis. Tandis que l'on reprenait ainsi des forces autour d'un grand feu, on entendit une bête sauvage qui remuait dans les broussailles. Quelques-uns des

naufragés, qui avaient été dans les Indes, prétendirent que c'était un chacal : on en conclut que le lion ne devait pas être éloigné. Alors il y en eut qui observèrent que le roi des animaux ferait un triste régal s'il croquait de pauvres diables exténués par un jeûne forcé de plusieurs jours. Cette plaisanterie produisit le plus mauvais effet imaginable. Le repas fut triste, et la peur devint contagieuse ; car chacun ne songea plus qu'aux bêtes féroces et aux sauvages qui se repaissent de chair humaine. On se rappela que plusieurs navigateurs représentent les Timoriens comme farouches et méchans, et recommandent de ne débarquer qu'à Coupang.

Leur coutume, comme on l'apprit par la suite, est de travailler pendant la nuit, afin d'éviter l'ardeur du soleil. Or les habitans d'un village situé à peu près à deux milles de l'endroit où les Anglais reposaient après leur repas, entonnèrent une chanson en bêchant la terre, comme on fait partout pour alléger la besogne. Comme ils avaient prié avec instance les Anglais de leur céder des cartouches, ceux-ci prirent ce chant pour un cri de guerre, et crurent qu'ils allaient être assaillis par ces hommes, qui viendraient essayer d'arracher par la force ce qu'ils n'avaient pu obtenir de bon gré. Cependant l'ennemi tardant trop à s'avancer, l'épuisement des Anglais finit par les

faire succomber au sommeil. Mais au point du jour nouvelles alarmes. Le pilote en chef éveilla ses camarades par un cri de chasse. Il y en eut qui crurent que c'était le cri de guerre des sauvages, et qui, encore à moitié endormis, se mirent, dans leur frayeur, à courir à quatre pattes vers la mer, en demandant grâce. La fraîcheur de l'eau les eut bien vite tirés de leur rêve.

On remonta ensuite la rivière dans laquelle on était entré, et à quatre milles de distance, on rencontra une ville, où l'on entra pour y acheter des provisions. Dans le même moment, le roi en sortait à cheval ; il était suivi d'une vingtaine de cavaliers bien armés qui formaient son escorte. Il vit passer les Anglais en conservant tout le sang-froid de sa dignité, et ne daigna pas les honorer d'un seul regard.

Après qu'on se fut bien muni de vivres, on redescendit la rivière, on remit en mer, et le soir on s'arrêta dans une baie pour ne pas dépasser pendant la nuit le fort de Coupang. Un instant après on aperçut de la lumière, alors on fit du bruit et on appela. Les habitans accoururent sur le rivage avec des torches à la main, et marchèrent dans l'eau pour s'approcher des canots. Ils offrirent leurs services aux Anglais, et leur donnèrent du feu, ce qui permit d'apprêter le repas à bord sans être obligé de descendre à terre.

Dès la pointe du jour on continua le voyage, et à cinq du soir on arriva devant Coupang. Vanjon gouverneur de cet établissement et Fry vice-gouverneur reçurent les Anglais de la manière la plus amicale, et remplirent envers eux les devoirs de l'hospitalité la plus généreuse. Les naufragés passèrent cinq semaines dans cet établissement, et ce séjour dans un lieu où l'air est sain, les remit de leurs fatigues.

A peu près une quinzaine de jours auparavant, il était arrivé à Coupang un canot où se trouvaient huit hommes, une femme et deux enfans. Ils se donnèrent pour le supercargue et le reste des matelots et des passagers d'un navire anglais qui avait fait naufrage dans les mers voisines. Sur ce récit qui ne présentait rien d'in vraisemblable, la maison du gouverneur, qui est toujours l'asile des malheureux, leur fut ouverte. Ils fournirent des lettres de change sur le gouvernement anglais, en paiement des objets qui leur furent fournis; on ne les laissa manquer de rien, et ils se disposaient à partir sur un navire hollandais qui faisait la navigation de l'Inde.

Le capitaine de ce bâtiment parlait l'anglais; instruit de l'arrivée d'Edwards et de ses compagnons d'infortune, il courut en porter la nouvelle à ces gens. « Votre capitaine est arrivé, leur dit-il. — Quel capitaine ? » répliqua l'un deux,

d'un air déconcerté : que le diable l'emporte ! nous n'avons pas de capitaine. » Cependant ils avaient raconté que le leur avec le reste de l'équipage qui s'étaient embarqués sur un autre canot, avaient été séparés d'eux en pleine mer par un coup de vent. Leur discours dans la circonstance actuelle ayant fait naître des soupçons, ils furent arrêtés et conduits au fort; un des hommes et la femme parvinrent à s'enfuir dans les bois; on les rattrapa bientôt, et on les réunit à leurs camarades. Interrogés par le gouverneur, ils avouèrent qu'ils étaient des malfaiteurs qui s'étaient échappés de Botany-Bay. Un navire hollandais qui était à l'ancre à Port-Jackson leur avait fourni un octant, une boussole, une carte marine, des armes à feu et un peu de poudre. Le pêcheur du gouvernement, dont le temps de bannissement était expiré, les avait conduits; c'était un bon marin qui entendait passablement l'astronomie. En suivant les côtes de la Nouvelle-Hollande, ils tiraient tous les soirs leur canot à terre, et y passaient la nuit lorsque les attaques des naturels ne les en empêchaient pas.

Ces fugitifs furent remis au capitaine Edwards, qui les embarqua avec lui le 6 octobre. Le voyage fut pénible; les Anglais crurent que leurs malheurs allaient recommencer. En doublant l'île Florès, ils furent assaillis par une tempête épouvantable.

En quelques minutes toutes les voiles furent emportées, les pompes bouchées et hors d'état de servir; l'eau entrant de toutes parts dans le navire, que le vent poussait avec une violence extrême contre une côte escarpée. L'air était en feu; le tonnerre roulait sans cesse avec un bruit effroyable; il tombait des torrens de pluie. Dans cette fâcheuse circonstance, les matelots anglais contribuèrent par leur activité au salut du navire. Le détroit d'Alice, où l'on était alors, n'est cependant pas aussi dangereux que le détroit de Sapy; mais il est tellement sinueux, et il faut y faire tant de tours et de détours, qu'un bâtiment hollandais qui allait de Timor à Batavia y resta un an entier à louvoyer, et au bout de ce temps se retrouva au même point d'où il était parti.

Le 5o octobre les Anglais arrivèrent à Samarang. Quelle agréable surprise ils éprouvèrent en revoyant leur *Tender*, qu'ils croyaient perdu depuis si long-temps! Dans la nuit où il s'était séparé de la *Pandore*, les insulaires d'Otoutouéla vinrent l'attaquer en pirogues. Ils marchaient en ordre de bataille. L'action dura très-long-temps, parce que les sauvages ne voyant aucune blessure apparente sur le corps des hommes qui tombaient, ne croyaient pas qu'ils fussent morts, et combattaient avec un acharnement incroyable. Une espingle causa de grands ravages dans leurs rangs.

Leur ardeur était inconcevable : un d'eux eut la hardiesse de sauter par-dessus le filet d'abordage du *Tender*, et leva sa massue pour en frapper le capitaine; mais cet officier le renversa d'un coup de fusil.

Le lendemain le *Tender*, n'apercevant pas la *Pandore*, fit voile pour Anamouka, où Edwards lui avait assigné le rendez-vous. Il ne pouvait pas s'occuper de la chercher, car il éprouvait une si grande disette d'eau, qu'un jeune homme en devint furieux le lendemain, et resta quelques mois dans cet état.

Le *Tender* ayant abordé à Tofo pour s'y procurer de l'eau et des vivres, les naturels, qui d'abord avaient échangé très-loyalement leurs denrées contre du fer, changèrent subitement de conduite. La petitesse du bâtiment leur fit croire qu'ils s'en empareraient sans peine; ils l'attaquèrent donc; mais ils furent repoussés avec une grande perte. Cette circonstance engagea les Anglais à se tenir sur leurs gardes, lorsque, par la suite, ils se trouvèrent dans le voisinage d'îles habitées.

Après avoir prodigieusement souffert de la disette de vivres et du manque de beaucoup de choses, ils arrivèrent aux chaînes de récifs situées entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande. On croisa d'une côte à l'autre. On ne voyait d'ou-

verture nulle part entre ces écueils. Enfin le commandant, placé entre le naufrage et la nécessité de mourir de **faim**, prit hardiment son parti; il passa par-dessus les brisans. Cette démarche téméraire lui réussit; il n'en résulta aucun accident.

Les Anglais venaient de sortir du détroit de l'Endeavour, lorsqu'ils rencontrèrent un petit navire hollandais, qui leur fournit tous les secours dont il pouvait disposer. Ayant atterri à un petit établissement hollandais, le gouverneur, à qui l'on avait envoyé le signalement des révoltés du *Bounty*, conçut des soupçons contre l'équipage du *Tender*. Ils furent en quelque sorte confirmés par la construction de ce navire, qui était en bois étranger, et par l'impossibilité dans laquelle les Anglais se trouvaient de produire aucune pièce justificative à l'appui de ce qu'ils racontaient de leurs aventures. Les Hollandais mirent donc une circonspection extrême dans leur conduite envers eux, sans cependant s'écarter des règles de la politesse. Ils leur donnèrent tous les secours dont ils avaient besoin, et les firent conduire sous bonne escorte à Samarang.

Edwards s'embarqua avec tout son monde à Batavia, et arriva heureusement en Angleterre, en 1792.

Les dix révoltés du *Bounty* amenés, furent traduits le 12 septembre devant un conseil de guerre

assemblé à bord du *Duke*, dans le port de Portsmouth. Il y en eut quatre acquittés comme étrangers au complot; deux furent condamnés, mais recommandés à la clémence du roi; trois furent pendus; et le dixième, quoique reconnu coupable, fut mis hors de cour, à cause de quelques nullités dans la procédure.

## SECOND VOYAGE

## DE BЛИGH A TAITI,

POUR ALLER CHERCHER L'ARBRE A PAIN.

(1792 A 1793.)

Le mauvais succès de la première tentative faite par le gouvernement britannique pour procurer à ses colonies des Antilles l'arbre à pain et d'autres végétaux utiles des îles du grand océan, ne l'arrêta pas dans la poursuite d'un si beau projet. Avant même qu'il fût informé du résultat du voyage d'Edwards, il chargea le capitaine Bligh de retourner à Taïti, pour y remplir de nouveau la mission qui lui avait déjà été confiée, et dont l'objet avait réussi jusqu'au moment où ce navigateur fut forcé, par une catastrophe extraordinaire, de quitter son bâtiment. Pour prévenir tout accident semblable à celui dont il avait été la victime, on mit sous ses ordres deux vaisseaux, la *Providence* et l'*Assistance*. Il eut le commandement du premier; celui du second fut confié à

Portlock, lieutenant de la marine royale, connu par un voyage autour du monde.

Bligh partit d'Angleterre le 2 août 1791. Il relâcha au cap de Bonne-Espérance, pour y renouveler sa provision d'eau et de vivres, et fit voile le 23 décembre. Le 8 février 1792, il eut connaissance de la terre Van-Diemen, et le lendemain les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie de l'Aventure. On resta treize jours à faire du bois et de l'eau. On ne vit les naturels qu'une seule fois, et pendant un instant. De même que les navigateurs qui avaient vu ce coin du monde, Bligh ne trouva dans les terres voisines de cette baie aucune substance propre à la nourriture de l'homme; cependant la force de la végétation prouvait la nature fertile du sol; mais à quoi est-elle utile, lorsqu'un pays n'est habité que par des sauvages placés au degré le plus bas de l'échelle de la civilisation? Pour faire à cette contrée, qui n'attend que le travail de l'homme pour être féconde, tout le bien qui était en son pouvoir, Bligh laissa à terre un coq et deux poules, planta des pêchers, des abricotiers et d'autres arbres fruitiers, et sema diverses espèces de plantes potagères. On a vu plus haut, dans la relation du voyage de d'Entrecasteaux, que les bonnes intentions de Bligh n'avaient pas été entièrement inutiles.

On quitta la baie de l'Aventure le 21 février, et

on fit route pour reconnaître en passant la pointe méridionale de la Nouvelle-Zélande; mais les brumes continuelles et les frimas empêchèrent pendant plusieurs jours de faire aucune observation dans le voisinage des côtes de cette île, de sorte que l'on courut jusqu'au 50° de latitude australe, où l'on éprouva un froid excessif. Pendant toute cette navigation, on vit des baleines de plusieurs espèces, des cachalots, des albatros, et de nombreuses troupes de goélans, beaucoup d'herbes marines, et parfois une lumière phosphorique sur les vagues de la mer. Le 5 avril on était remonté jusqu'à 21° 40' de latitude australe, et l'on se trouvait par 219° 30' de longitude orientale. L'on eut connaissance d'une terre nouvelle: c'était une île très-basse; on ne l'aperçut que lorsque l'on n'en était plus qu'à la distance d'un petit nombre de milles. La côte était entourée de brisans. Une lagune bordée d'arbres occupe le centre de l'île. On ne distingua pas la moindre trace de feu, ni le plus léger indice que l'île fût habitée. On la nomma *Lagoon island* (île de la Lagune.)

Le 10 avril les deux vaisseaux arrivèrent à Taïti. Bligh apprit que la *Pandore* avait quitté l'île le 9 mai 1791, emmenant ceux des révoltés du *Bounty* que l'on avait pu saisir; quant aux autres, voici ce que les Taïtiens racontèrent.

Le 6 juin 1788 ils avaient été surpris de voir revenir le *Bounty*. Christian avait d'abord conduit le vaisseau à Toubouaï, petite île à 90 lieues au sud de Taïti, la préférant à celle-ci, parce qu'elle était moins fréquemment visitée par les Européens; mais quand il eut reconnu qu'elle était dénuée de toute espèce d'animal, il ramena le vaisseau dans la rade de Matavaï, afin de se procurer les objets dont il avait besoin pour l'établissement qu'il projetait. En conséquence il mit à profit l'idée que l'on avait cherché jusqu'alors à répandre sur le sort du capitaine Cook; il assura qu'il l'avait rencontré, et que ce navigateur l'avait renvoyé avec le vaisseau pour prendre tout le bétail dont les Taïtiens n'auraient pas besoin, parce qu'il lui était nécessaire pour former une colonie dans un endroit que le capitaine Bligh avait découvert en allant aux îles des Amis. Les Taïtiens ajoutèrent foi à ce conte, et s'efforcèrent à l'envi de rendre service au capitaine Cook, tellement que le 16 juin ils avaient rassemblé quatre cent soixante cochons, cinquante chèvres, et une grande quantité de volailles, de chiens et de chats; ils donnèrent aussi le taureau et la vache que Bligh avait confiés aux soins d'Otou; mais le premier fit une chute en venant du lieu où il était, et mourut des suites de cet accident. Onze femmes s'embarquèrent avec les révoltés, et on ne tarda

pas à s'apercevoir que treize Taïtiens s'étaient cachés dans le vaisseau. Quand ils furent instruits de sa véritable destination, et du peu de probabilité qu'il y avait qu'il revissent jamais leur patrie, ils ne manifestèrent pas de mécontentement; au contraire ils montrèrent un attachement et une fidélité inébranlables aux révoltés, pendant la vaine tentative qu'ils firent de s'établir à Toubouaï.

Arrivés dans cette île, les révoltés débarquèrent leurs provisions et leur bétail, ayant l'intention de détruire le vaisseau; mais leur conduite n'était pas propre à leur concilier l'approbation des naturels de Toubouaï. Ils voulaient s'emparer de toutes les femmes; ils devinrent extrêmement turbulens; enfin ils se divisèrent entre eux, et la majorité résolut, contre l'avis de Christian, de s'en aller et de remporter le bétail. Les naturels qui n'avaient pas été long-temps à s'apercevoir de l'utilité des animaux dont ils avaient jusqu'alors été privés, montrèrent de l'opposition à ce qu'ils fussent rassemblés pour être enlevés. Ils s'ensuivit des dissensions: on en vint aux mains; une centaine de ces malheureux insulaires perdit la vie. Désespérant de pouvoir s'établir à Toubouaï, les révoltés s'embarquèrent de nouveau, et arrivèrent bientôt à Taïti. Pendant la traversée, Christian fut très-mélancolique; il adressait ra-

rement la parole à ses camarades, et se tenait presque toujours enfermé dans sa chambre.

Le *Bounty* arriva pour la troisième fois à Taïti le 22 septembre 1789. Treize des révoltés qui voulaient débarquer allèrent à terre, emportant leurs armes, ainsi que leur part des animaux, des marchandises et des provisions de tout genre; ils avaient même formé le dessein de mettre la main sur Christian à bord et de le faire prisonnier. Celui-ci instruit du complot par une Taïtienne qui lui était attachée, coupa pendant la nuit le câble, et mit à la voile avec neuf révoltés et trente-cinq insulaires de Taïti, hommes, femmes et enfans; on crut qu'ils avaient péri en mer, car on n'en entendit plus parler. On savait seulement que le projet de Christian était de s'établir dans quelque île déserte hors de la route ordinaire des Européens. Nous verrons plus tard quelle fut la destinée de ces hommes, dont la conduite agitée prouve que la tranquillité d'esprit ne peut être le partage d'un criminel.

Parmi les hommes de l'équipage du *Bounty*, qui restèrent à Taïti, il y en avait plusieurs qui n'avaient pas pris une part active au complot; les révoltés qui avaient besoin de leurs services, les avaient forcés à rester avec eux, d'autres avaient témoigné l'envie de s'embarquer avec Bligh quand on le descendit dans la chaloupe du vaisseau;

mais il n'y avait plus de place pour eux; et d'ailleurs les révoltés les retinrent par violence. Les Taïtiens accueillirent tous ces Anglais comme d'anciens amis, leur assignèrent en propriété des terres dans les territoires de Matavaï et d'Oparré, que ces derniers préférèrent, parce qu'ils les connaissaient mieux.

Les plus intelligens et les plus laborieux de ces Anglais se mirent à construire une goëlette; il était difficile de trouver dans les montagnes les arbres dont ils avaient besoin, et de les en descendre, mais surtout de suppléer au fer, au goudron et aux cordages, avec les productions de l'île. Les insulaires leur volaient différentes choses qui leur faisaient envie; cependant ils ne leur prirent jamais leurs outils: ils les aidèrent souvent dans leur travail, quand il était très-pénible, et montrèrent moins de surprise de leur habileté que de leur persévérance à poursuivre cette entreprise.

On ne pouvait guère s'attendre à ce que tous les hommes qui l'avaient commencé finissent bon jusqu'à la fin: Charles Churchill, capitaine d'armes du *Bounty*, et qui avait été un des promoteurs les plus actifs de la révolte, fut invité par Ouaidoua, souverain de Tiarrabou à l'époque du dernier voyage de Cook, à venir demeurer auprès de lui; Mathieu Thomson, matelot, un des plus grossiers et des plus brutaux de l'équipage, l'ac-

compagna; ces deux hommes ne tardèrent pas à se brouiller. Ouaidoua étant mort peu de temps après sans laisser d'enfans, Churchill, qui avait été son tayo, succéda à ses biens et à sa dignité, conformément aux usages du pays. L'élévation de Churchill excita si vivement l'envie de Thomson, qui d'ailleurs lui en voulait pour des tours qu'il lui avait joués, qu'il profita d'une occasion favorable, et le tua d'un coup de fusil. Les Taïtiens de Tiarrabou, furieux de la mort de leur nouveau souverain, la vengèrent en lapidant Thomson. Ainsi à défaut du glaive des lois, la justice divine punit quelquefois les crimes des hommes coupables. Un enfant de quatre ans, neveu d'Ouaidoua, et fils du chef d'Oueïourou, fut reconnu pour successeur de son oncle, dont le nom lui fut donné, de même qu'il avait auparavant été porté par Churchill.

Les autres révoltés prirent une part plus ou moins active aux guerres des Taïtiens; ils refusèrent néanmoins de marcher contre Eimeo, mais nettoyèrent les armes que Bligh et un autre capitaine avaient donné à Otou. Les Taïtiens qui avaient accompagné le *Bounty* jusqu'à Toubouaï, et ensuite étaient revenus dans leur pays, avaient appris à se servir des armes à feu: il ne leur fut donc pas difficile de faire pencher la victoire en faveur de leurs compatriotes.

Les révoltés avaient en partie adopté les mœurs des Taïtiens; ils se flattaient de l'espoir de couler en paix le reste de leurs jours au milieu de ces insulaires, qui les comblaient de marques d'amitié et de considération, lorsque l'arrivée soudaine de la *Pandore* mit fin à leurs projets. Ils laissèrent dans l'île trois filles et un fils.

Depuis le départ de la *Pandore*, Vancouver était venu à Taïti; quelque temps après qu'il eut quitté cette île, la *Matilde*, navire marchand de Londres, commandé par le capitaine Weatherhead, y aborda. Il arrivait de Port-Jackson, et allait à la pêche de la baleine dans la partie méridionale du grand océan. S'étant ravitaillé pour achever son voyage, il partit. Après seize jours de navigation, il périt le 5 février 1792, sur une île basse et entourée de récifs, dont la position a fait conjecturer qu'elle est la même que l'île d'Osnabruck, découverte par Carteret en 1767; l'équipage de la *Matilde* eut le bonheur de se sauver dans les canots et la chaloupe du navire, et arriva sans accident à Taïti le 2 mars. Les insulaires accueillirent humainement ces malheureux. Cependant le chef du canton de Matavaï leur enleva leurs fusils et divers objets qu'ils avaient retirés du naufrage. La possession de ces armes fut un grand sujet de discorde entre les chefs taïtiens. Pendant qu'Otou en exigeait la restitution, comme ami du roi

George, en ravageant les terres du ravisseur, le *William-Henry*, navire de Bristol, mouilla dans la rade de Matavaï; le capitaine et deux matelots de la *Matilde* s'y embarquèrent. Un autre avec deux de ses camarades conçurent le projet hardi d'aller dans un canot à Botany-Bay, et l'exécutèrent avec succès.

Bligh à son arrivée trouva l'île de Taïti en combustion; deux jours après il y eut un combat entre les troupes d'Otou et celles de son ennemi; sa plus jeune femme marchait à la tête de l'infanterie. Otou fut vainqueur; cependant Bligh, qui au milieu de ces dissensions, n'aurait pas pu remplir l'objet de son voyage, interposa ses bons offices, et les hostilités cessèrent. Le chef rebelle fit à Otou la proposition d'offrir un sacrifice humain en signe de réconciliation; elle fut acceptée, et la paix se rétablit.

Aussitôt Bligh s'occupa de rassembler des plants d'arbres à pain; il en embarqua deux mille six cent trente, ainsi que plusieurs autres grands végétaux. Deux Taïtiens l'accompagnèrent pour prendre soin des plantes. Cette opération importante terminée, il partit le 16 juillet, emmenant vingt hommes de l'équipage de la *Matilde*; il y en eut cinq qui préférèrent de rester à Taïti. Durant un séjour de plus de trois mois dans cette île, jamais le moindre accident ne troubla la bonne harmo-

nie entre les équipages de Bligh et les Taitiens.

Le 25 juillet Bligh eut connaissance d'Ouitoutaki, île qu'il avait découverte dans son premier voyage. L'aspect en était varié et très-agréable. On sonda, et l'on ne trouva pas fond à cent quatre-vingts brasses, à une petite distance des brisans qui entourent l'île, et qui la défendent de l'approche des canots.

Le 2 août l'on vit trois îles de *Mayorga* découvertes par les Espagnols en 1784. Le 5 Bligh aperçut celles qu'il avait vues dans sa précédente expédition, trois jours après s'être échappé de Tofo; il passa au nord de la plus septentrionale, et longea la côte méridionale de quelques-unes de celles que Tasman avait découvertes en 1643. Ayant coupé sa première route, il doubla la plus méridionale du groupe, et continua sa navigation au nord-ouest. Il ne débarqua nulle part; les insulaires essayèrent inutilement dans leurs pirogues d'attraper le navire; on leur supposa des intentions hostiles. Ces îles, qui font partie de l'archipel de Fidji, forment un groupe auquel on a donné le nom de Bligh.

Favorisés par un très-beau temps et un vent favorable, les deux vaisseaux poursuivirent leur voyage sans rien rencontrer de remarquable jusqu'au 2 septembre, qu'ils aperçurent la terre dans l'ouest. C'était une des îles voisines de la Nou-

velle-Guinée, qui forment le détroit de Torrès. L'*Assistance* tirant moins d'eau que la *Providence*, allait en avant avec les embarcations des deux vaisseaux pour indiquer la passe qu'il convenait de choisir. Bligh prit sa route beaucoup plus au nord que la première fois qu'il avait passé le détroit. On avait constamment la sonde à la main; plus on avançait, plus la profondeur de l'eau diminuait; la différence fut de vingt à quatre brasses. On put croire quelquefois qu'il ne serait pas possible de sortir de ce labyrinthe d'écueils, de bas-fonds et d'îlots, au milieu duquel on se trouvait; il n'y avait pas moyen de retourner en arrière; on était dans la mousson de l'est, et la passe suivie par les deux vaisseaux avait si peu de largeur, qu'elles ne leur laissaient pas l'espace suffisant pour virer de bord. Cette circonstance rendait la position des Anglais extrêmement critique. Quelquefois on mouillait des ancrs pour éviter les dangers que faisait courir cette navigation hasardeuse. Un jour on eut le malheur de casser deux ancrs, et la *Providence* fut sur le point d'échouer.

A ces désagrémens continnels et inséparables de la route que l'on avait choisie, se joignait celui de n'avoir, dans une climat aussi brûlant, qu'une ration d'eau modique. On n'en usait qu'avec une extrême économie depuis le commencement du

voyage, à cause de la grande quantité que les plantes qui étaient à bord en exigeaient. Il fallut encore diminuer la ration, quand on fut engagé dans le détroit : chaque homme n'en recevait qu'une pinte par jour.

Durant la navigation des vaisseaux au travers de cet archipel d'écueils, qui contient une centaine d'îles, hors deux, on n'en vit pas beaucoup de très-élevées; quelques-unes sont assez grandes et assez hautes, et la plupart bien boisées. La verdure avait une certaine apparence brûlée qui annonçait un pays sec et aride. En effet, pendant les vingt jours que l'on passa dans ces parages, il ne tomba pas de pluie, et pendant la nuit les rosées furent peu abondantes. On vit quelques naturels; ils étaient de taille moyenne et entièrement noirs; ils avaient la barbe et les cheveux crépus, les dents mauvaises et mal rangées, les yeux petits et très-enfoncés dans la tête, le nez ordinairement aquilin; un très-petit nombre l'avaient aplati; leurs lèvres n'étaient pas épaisses; la plupart avaient la cloison du nez percée et traversée par un anneau rond fait avec une coquille; d'autres y plaçaient des plumes ou des morceaux d'écale de coco. Un de ces sauvages, à qui l'on donna un grand clou de fer, se le fourra aussitôt dans ce trou, sans avoir l'air d'en ressentir le moindre malaise.

Les femmes avaient des tabliers d'une étoffe grossière, qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Les hommes étaient entièrement nus; quelques-uns seulement cachaient avec un coquille l'extrémité de leurs parties naturelles. Ils avaient la lèvre supérieure percée, et y fichaient de petites chevilles. Leurs bras et leurs poignets étaient ornés d'anneaux et de colliers de coquillages blancs et de graines rouges arrangées avec goût. Tous, hommes et femmes, avaient la peau tailladée au-dessus de l'épaule. On ne peut pas savoir si c'était un ornement ou une marque de deuil. Quelques personnes penchèrent pour la première opinion, en voyant une jeune fille dont la peau était ainsi découpée. Le langage de ces sauvages est doux : on eut plusieurs entrevues avec eux, à bord et sur le rivage. Lorsque les Anglais leur distribuèrent des présents, ils se conduisirent avec une tranquillité qui donna la meilleure idée de leur caractère; mais ces préventions favorables ne tardèrent pas à s'effacer.

Le 10 septembre huit pirogues eurent l'audace d'attaquer l'*Assistance*. Les sauvages lancèrent une grêle de flèches qui blessèrent dangereusement trois hommes. L'un d'eux mourut peu de jours après. Cet acte d'hostilité, que rien n'avait provoqué, obligea de faire feu sur eux, et sans doute on en tua un grand nombre. Dégoutés

du combat, ils cessèrent leurs attaques, et les Anglais poursuivirent tranquillement leur route. Les armes de ces sauvages sont la massue, le javalot, l'arc et les flèches; quelques-unes de celles-ci ont cinq pieds de long; en général elles sont de longueur inégale; les pointes en sont garnies d'os ou d'un bois rouge dur. Les blessures qu'elles avaient faites aux Anglais donnèrent lieu de conclure qu'elles n'étaient pas empoisonnées. Quelques-unes de leurs pirogues avaient soixante à soixante-dix pieds de longueur, et on y compta jusqu'à vingt-deux hommes.

Le passage que Bligh trouva entre les deux premiers récifs qu'il rencontra à l'ouverture du détroit, reçut le nom d'*Entrée de Bligh*; elle est par  $9^{\circ} 53'$  sud, et  $145^{\circ} 1'$  est. Arrivé à l'extrémité occidentale du détroit, où la passe était le plus étroite, et qui sans doute n'avait encore été franchie par aucun vaisseau européen, il la nomma *Bligh's farewell* (Adieu de Bligh).

Il prit possession, au nom du roi de la Grande-Bretagne, de toutes ces îles, et les nomma *Archipel du duc de Clarence*. Une des plus remarquables est l'île Banks, qui a sept à huit milles de longueur; on y distingue le mont Augustus, le plus haut de toutes ces terres.

La vigilance et la persévérance des Anglais leur firent vaincre en dix-neuf jours les obstacles in-

nombrables qui les entouraient. Le 20 septembre ils entrèrent dans la mer des Indes.

Le 2 octobre ils arrivèrent à Timor, où ils apprirent le naufrage de la *Pandore*. Les bœufs étaient rares et chers dans cette île à cause de l'extrême sécheresse de l'année précédente. Le 10 ils en repartirent. Peu de jours après, plusieurs matelots furent atteints de catarrhes, de fièvre et de dysenterie; il en mourut un.

Bligh, pour reconnaître les services que le gouverneur de Timor avait rendus aux Anglais malheureux, lui laissa dix plants d'arbres à pain, qui furent placés dans le jardin de la Compagnie. Ensuite il alla directement au cap de Bonne-Espérance, où un vaisseau qui revenait de l'Inde lui remit des plants qu'il apportait de cette contrée, et que l'on joignit à celles qui étaient destinées pour les Antilles.

Le 17 décembre les deux vaisseaux étaient à l'ancre devant Sainte-Hélène, et y restèrent jusqu'au 26. En vingt jours ils arrivèrent à l'île Saint-Vincent, où ils déposèrent trois cents plants d'arbres à pain qui étaient extrêmement vigoureux; le reste fut réservé pour la Jamaïque, où Bligh alla ensuite. Un des Taïtiens resta dans cette île pour enseigner la manière de cultiver les plantes; l'autre suivit les deux vaisseaux en Angleterre,

où il mourut peu de temps après y avoir débarqué dans le milieu de 1795.

L'arbre à pain et les autres végétaux apportés par Bligh dans les Antilles anglaises y ont parfaitement réussi, et se sont successivement répandus dans les autres îles de cet archipel (1).

(1) L'extrait de ce voyage n'a pas encore été publié en français.

## VOYAGE

DU CAPITAINE JACQUES WILSON,

DANS LE GRAND OcéAN (1796 à 1798) (1).

Ce ne fut ni pour découvrir des terres nouvelles, ni pour reconnaître celles qui avaient déjà été vues, ni pour ouvrir au commerce et à l'industrie de l'Angleterre de nouveaux débouchés, que fut entrepris le voyage dont on va lire la relation : un motif plus noble guida les hommes qui en conçurent l'idée. Ils voulurent répandre parmi les insulaires du grand océan les arts qui leurs étaient devenus indispensables depuis que les fréquentes visites des Européens leur avaient fait abandonner les procédés qu'ils employaient auparavant. Ils voulurent de plus les retirer des ténèbres de l'ignorance, et améliorer leur caractère moral en leur prêchant la religion chrétienne.

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.

où il mourut peu de temps après y avoir débarqué dans le milieu de 1795.

L'arbre à pain et les autres végétaux apportés par Bligh dans les Antilles anglaises y ont parfaitement réussi, et se sont successivement répandus dans les autres îles de cet archipel (1).

(1) L'extrait de ce voyage n'a pas encore été publié en français.

---

## VOYAGE

DU CAPITAINE JACQUES WILSON,

DANS LE GRAND OcéAN (1796 à 1798) (1).

---

Ce ne fut ni pour découvrir des terres nouvelles, ni pour reconnaître celles qui avaient déjà été vues, ni pour ouvrir au commerce et à l'industrie de l'Angleterre de nouveaux débouchés, que fut entrepris le voyage dont on va lire la relation : un motif plus noble guida les hommes qui en conçurent l'idée. Ils voulurent répandre parmi les insulaires du grand océan les arts qui leurs étaient devenus indispensables depuis que les fréquentes visites des Européens leur avaient fait abandonner les procédés qu'ils employaient auparavant. Ils voulurent de plus les retirer des ténèbres de l'ignorance, et améliorer leur caractère moral en leur prêchant la religion chrétienne.

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.

Une société de mission se forma dans la Grande-Bretagne, et encouragée par les suffrages et la coopération du gouvernement et du public, elle put exécuter le projet louable qu'elle avait formé. Beaucoup de personnes offrirent leurs services à la société; elle fixa son choix sur ceux qui, soit par leur profonde connaissance des doctrines religieuses, soit par leur habileté dans les arts usuels, étaient les plus propres à remplir l'objet que l'on avait en vue, et dont la conduite devait faire espérer qu'ils prouveraient, par leur propre exemple, l'excellence des préceptes dont ils recommandaient la pratique. Trente-six hommes furent destinés à composer le premier établissement que la société allait former. Six d'entre eux étaient mariés: il y avait de plus trois enfans.

La société arma le navire le *Duff*, et en donna le commandement au capitaine J. Wilson, qui était un de ses membres. Il prit vingt-deux hommes d'équipage, qui étaient des officiers et des matelots choisis, et connus pour la régularité de leurs mœurs.

Le 24 septembre 1796, le *Duff* appareilla de Portsmouth avec un convoi destiné pour les Indes orientales. Le 14 octobre il mouilla dans la rade de Sant-Iago, une des îles du cap Verd. On y fit de l'eau; mais on ne put s'y procurer des bœufs.

Le 11 novembre il entra dans le port de Rio-Janeiro; il en repartit le 20. Wilson avait eu le dessein de doubler le cap Horn: la continuité et la violence des vents d'ouest l'en empêchèrent. Il prit donc la route de l'est, passa à quelques degrés au sud du cap de Bonne-Espérance, et le 21 février doubla l'île de Toubouaï. On n'essaya pas d'y descendre, parce que l'on craignait d'y être mal reçu, à cause des préventions que les naturels avaient dû concevoir contre les Anglais, depuis que Christian et les révoltés du *Bounty* y avaient fait périr une centaine de personnes, lorsqu'ils s'en allèrent de cette île.

En approchant de Taïti, les missionnaires qui devaient y rester, et qui étaient au nombre de dix-huit, élurent un comité qui fut chargé de la direction des affaires. Le 4 mars on vit cette île. On fit route pour passer entre son extrémité occidentale et Eimeo.

Le 5 la matinée fut très-belle, et à l'aide d'un vent favorable, on longeait la côte. Il s'en détacha plusieurs pirogues qui s'avancèrent à la hâte vers le *Duff*. « Un calme qui survint, dit le narrateur, seconda leurs désirs, et en peu de temps nous comptâmes soixante-dix pirogues: plusieurs étant doubles, contenaient chacune environ vingt insulaires. Nous essayâmes, vu leur grand nombre, de les empêcher d'encombrer le vaisseau;

mais, malgré tous nos efforts, il y en eut bientôt plus d'une centaine qui se mirent à danser et à cabrioler sur le pont, en criant comme des frénétiques : *Tayo! tayo!* et répétant fréquemment quelques phrases en mauvais anglais. Ils n'avaient aucune espèce d'armes. Toutefois, pour les tenir en respect, le capitaine fit sortir de la cale deux canons. Les Taïtiens, aussi éloignés de concevoir de la crainte que de mauvaises intentions, aidèrent gaiement à les poser sur leurs affûts. Les premières cérémonies terminées, nous examinâmes nos nouveaux amis avec un œil de curiosité. Leur conduite folle et turbulente, l'odeur forte d'huile de coco qu'ils exhalaient, et les plaisanteries de leurs arreoïs diminuèrent la bonne opinion que nous nous étions faite de ces insulaires. Nous ne trouvâmes pas non plus leurs femmes douées de ces formes élégantes et de cette beauté qui les ont rendues si célèbres. Le premier moment fut donc défavorable aux Taïtiens dans l'esprit des missionnaires; mais la gaieté, la douceur, la générosité de ce bon peuple eurent bientôt fait disparaître cette prévention momentanée. Manné-Manné, vieillard qui se donnait pour prêtre de l'étoa, importunait le capitaine pour être son tayo; d'autres, qui prétendaient être des chefs, choisissaient parmi nous, pour leurs tayos, ceux qui paraissaient être des officiers; mais comme ils n'exer-

çaient aucune autorité sur ceux qui faisaient du train, ni ne portaient la moindre marque de distinction, on pensa qu'il convenait de décliner leur proposition, jusqu'à ce qu'on connût mieux leur personne, ainsi que la nature de l'engagement. Ils en semblèrent surpris, mais bien plus encore de notre indifférence pour les cochons, les poules et les fruits qu'ils avaient apportés en abondance. Nous tâchâmes de leur faire comprendre, et je crois bien inutilement, que c'était le jour de l'étoa, et que par conséquent nous ne pouvions rien acheter. Cependant voir repousser leurs femmes leur causa encore un plus grand étonnement. Ils continuèrent à courir sur le pont jusqu'à ce que les transports de leur joie se fussent peu à peu calmés. Alors la plupart s'en allèrent de leur plein gré; d'autres furent chassés par le vieillard et par un nommé Maoura, qui commença d'exercer un peu d'autorité. Ceux qui restèrent étaient principalement des arreoïs d'Oulietea, au nombre d'une quarantaine. Quand on les eut ramenés à l'ordre, l'office divin se fit sur le pont du navire. On choisit les hymnes dont les airs étaient les plus harmonieux: le service dura une heure un quart. Pendant le sermon et la prière les Taïtiens furent tranquilles et pensifs; mais quand le chant commença, ils eurent l'air charmés et remplis d'admiration. Quelquefois ils se mettaient à par-

ler et à rire; mais un simple signe de tête leur imposait silence. En général nous fûmes frappés de leur constance et de leur calme.

« Nous n'avions reçu jusqu'alors que des informations peu satisfaisantes sur l'équipage de la *Matilde*. A la fin il arriva dans une pirogue deux hommes, dont un en avait fait partie. C'étaient deux Suédois, vêtus à la mode des Taïtiens, avec les bras et les jambes tatoués : l'un nommé André-Corneille Lind, natif de Stockholm; l'autre, Pierre Haggerstein, était de Helsingfors en Finlande. Ils parlaient passablement l'anglais, et comme ils savaient bien le taïtien, nous espérions qu'ils nous seraient très-utiles.

« Ils nous apprirent que le vieillard qui désirait si vivement d'avoir le capitaine pour tayo avait été autrefois roi d'Oulietea, qu'il était proche parent de la famille royale, et jouissait d'une grande importance dans les îles, en sa qualité de grand-prêtre de Taïti et d'Eimeo. Alors Manné-Manné fut invité à entrer dans la chambre, et traité très-affectueusement. Il redoubla ses importunités pour que le capitaine devint son ami : celui-ci lui dit d'attendre au lendemain, et qu'il y réfléchirait. Les Suédois nous racontèrent aussi que le roi Otou avait transmis sa dignité à son fils, et avait pris le nom de Pomarri (1); que dans un

(1) On a vu dans une autre relation qu'il avait pris le

combat qui avait eu lieu vingt mois auparavant avec Temarri, chef de la partie méridionale de la grande péninsule, le premier avait eu l'avantage et réduit ce dernier à un état de dépendance. Bientôt Tiabou fut conquis, et ainsi toute l'île devint sujette d'Otou. Motouara, chef d'Eimeo, étant mort, Pomarri réclama la souveraineté de cette île; et n'ayant à combattre que la veuve du défunt, il fut, après quelques escarmouches, reconnu roi.

« Une trentaine de naturels, principalement des arreois, ayant l'intention d'aller à Matavai, restèrent toute la nuit à bord, ainsi qu'une partie du jour suivant, jusqu'à ce que nous eûmes mouillé dans cette baie : les Suédois en firent autant, et tous dormirent sur le pont. Les missionnaires veillèrent : tout fut parfaitement tranquille. Le 6 à la pointe du jour, le vieux prêtre s'éveilla, impatient de s'assurer l'amitié du capitaine, et le réveilla aussi. Il n'y avait plus moyen de lui refuser sa demande, et la politique voulait qu'elle lui fût accordée. En conséquence ils échangèrent leurs noms; et Manné-Manné ayant roulé une longue pièce d'étoffe autour du capitaine, et lui ayant mis un tebouta sur la tête, demanda en retour un fusil, des balles et de la poudre. Apprenant le nom de *Tiné* : ces deux noms furent portés successivement ?

nant qu'on n'avait pas assez de ces objets pour pouvoir en disposer, et qu'il serait bien payé de tous les services qu'il nous rendrait, il eut l'air atisfait.

« On ne put laisser tomber l'ancre dans la rade de Matavaï qu'à une heure après midi; aussitôt tout les arreoïs, hommes et femmes, sautèrent dans la mer et gagnèrent la côte à la nage; leur place fut bientôt remplie par d'autres, qui entourèrent le vaisseau avec toutes sortes de provisions. On n'en acheta qu'une petite quantité, parce que le vieux prêtre nous promit de pourvoir le lendemain à tous nos besoins.

« Il plut abondamment pendant la plus grande partie de l'après-midi; à quatre heures il y eut quelques intervalles de beau temps; le capitaine, accompagné de Manné-Manné, des deux Suédois et de quelques missionnaires, alla à terre pour examiner une grande maison située sur l'extrémité de la pointe Vénus. Les insulaires l'appelaient *E Fouarne no Pretané* (la Maison des Anglais). Ils nous dirent que Pomarri l'avait fait construire pour le capitaine Bligh, qui avait promis de revenir et d'y demeurer. C'était un grand bâtiment de forme oblongue; sa longueur était de cent huit pieds, sa largeur de quarante-huit; il ressemblait aux autres maisons du pays, et était très-convenable pour le climat.

« Païti, vieillard, chef de ce canton, félicita Wilson et ses compagnons sur leur arrivée dans l'île, leur dit que la maison leur appartenait, et que le lendemain elle serait prête à les recevoir. Puis il leur montra le portrait du capitaine Cook, sur le dos duquel étaient écrits les noms des vaisseaux du roi et de leurs capitaines qui avaient visité Matavaï depuis ce grand navigateur. Les Taïtiens eurent l'air enchantés de l'idée que des hommes de Pretané étaient venus exprès de leur pays pour demeurer dans leur île; cette disposition encouragea beaucoup les missionnaires destinés à s'y fixer.

« Manné-Manné tint parole. Le 7 de grand matin il arriva le long du bord avec des provisions et des étoffes qu'il offrait en présent à son tayo, le capitaine. Il prononça un long discours, dans lequel il parla de tous les navires et de tous les capitaines qui avaient touché à Taïti, et répéta les noms des dieux d'Oulietea; mais il dit que Taïti n'avait que ceux qu'il lui avait donnés, et reconnut que le dieu des Anglais était le meilleur, ajoutant qu'il engagerait Otou à l'adorer, et à ordonner à son peuple d'en faire autant.

« Ce prêtre avait amené avec lui cinq de ses femmes; aucune n'avait plus de quinze ans. Il demanda à coucher dans la chambre avec elles; et suivant l'usage du pays, pria cordialement le

capitaine d'en choisir une. Il crut que celui-ci ne parlait pas sérieusement en déclinant son offre; le lendemain il lui demanda laquelle il avait préférée. Il s'ensuivit une conversation dans laquelle M. Wilson expliqua au prêtre que cet état de polygamie n'était pas propre à faire le bonheur, parce qu'aucune femme ne pouvait être aussi attachée, aussi fidèle, aussi affectionnée, aussi soigneuse de s'occuper de la félicité domestique, que lorsque le cœur est fixé sur un seul objet sans rivale. Le vieux prêtre ne goûtait pas du tout cette doctrine, et répliquait que ce n'était pas l'usage de Taïti; mais les femmes l'approuvaient hautement, et répétaient que la coutume de Pre-tané était *my-ti*, *my-ti* (très-bonne).

« Manné-Manné voulait absolument que le capitaine allât à Eimeo, et y débarquât les missionnaires, parce qu'ils y seraient bien mieux sous sa protection qu'à Taïti sous celle de Pomarri, qui n'était qu'un égoïste. Les deux Suédois appuyaient ses raisonnemens de tout leur pouvoir. Mais on considéra que probablement ils avaient quelque grief particulier contre Pomarri, qui ayant trouvé leurs prétentions exorbitantes, ne les avait pas satisfaits, et que le vieux prêtre ne parlait que par motif d'intérêt. D'ailleurs Taïti étant l'île la plus convenable, il fut résolu d'y former le premier établissement, et de travailler à gagner les bonnes

grâces de Pomarri et de son fils Otou, en lui témoignant des égards et de l'attachement à ses intérêts dans toutes les occasions; mais de ne jamais prendre part à aucune guerre, et de se borner au rôle de médiateur.

« La continuité de la pluie empêcha les missionnaires de débarquer avant onze heures du matin. Les naturels s'étaient rassemblés sur la plage au nombre de cinq cents, et à mesure que le canot s'approcha, quelques-uns sautèrent dans l'eau, et le saisissant, le halèrent à terre; ensuite ils prirent le capitaine et les missionnaires sur leur dos, et les portèrent sur le rivage. Otou et Tetoua, sa femme, nous reçurent; des hommes les portèrent sur leurs épaules; le couple royal prit le capitaine par la main, et l'examina attentivement de la tête aux pieds en gardant un profond silence; il regarda aussi les frères avec la même curiosité. La reine ouvrit la chemise de M. Cover, l'un d'eux, à la poitrine et aux manches, et parut surprise de ce que la couleur bleue des veines se voyait si distinctement. Quelques lecteurs en seront sans doute étonnés, après qu'un si grand nombre d'Européens avaient visité l'île; mais il faut se rappeler que si les Taïtiens les plus âgés et ceux d'un âge moyen avaient pu satisfaire leur curiosité, il n'en était pas de même des plus jeunes, puisqu'il n'y avait pas grande différence

entre la couleur de leur peau et celle des matelots qui après leur naufrage étaient venus à moitié nus chercher un refuge au milieu d'eux.

« Le capitaine se servant du Suédois Pierre comme interprète, dit au roi que notre seul motif pour quitter Pretané et venir le voir, était de lui faire du bien ainsi qu'à ses sujets, en leur enseignant les choses les meilleures et les plus utiles; qu'en conséquence quelques-uns de nous, hommes très-bons, comptaient s'établir parmi eux; et qu'il demandait pour eux la concession volontaire d'un terrain suffisamment garni d'arbres à pain et de cocotiers, et assez grand pour qu'on y fit un jardin et pour qu'on y bâtît des maisons. Il ajouta que ces hommes ne se mêlèrent pas des guerres des insulaires, et ne se serviraient de leurs armes que pour leur défense personnelle; qu'ils ne demandaient qu'à vivre librement et tranquillement dans l'île, que s'il y consentait, ils y resteraient, et que dans le cas contraire ils iraient ailleurs. Quoique le capitaine eût fait tous ses efforts pour s'exprimer clairement, je doute que le roi, qui paraît être fort distrait, ait bien compris la moitié du discours; il dit néanmoins que la grande maison était à nous, et que nous pouvions prendre le terrain qui nous plairait.

« Ensuite Manné-Manné se plaça au milieu du cercle, et fit un long discours rempli des louanges

de Pretané. Quand tout fut fini, le roi tenant toujours le capitaine par la main, le mena à la maison, puis au rivage, et continua ainsi jusqu'à ce que fatigué, M. Wilson demanda à retourner à bord. Arrivé auprès du canot, Otou le pria de faire tirer des coups de fusil; nous fîmes deux décharges des quatre fusils que nous avons, ce qui lui causa une grande joie.

« Après le dîner Otou et sa femme vinrent dans une petite pirogue conduite par un seul homme; ils firent plusieurs fois le tour du vaisseau. Pendant tout le temps, la reine vidait fréquemment l'eau avec une écale de coco, ce qui peut donner une idée de ce que c'est qu'une reine de Taïti. Ni le roi, ni la reine ne voulurent monter à bord, parce que tout endroit où ils vont est réputé sacré, et que personne, excepté leurs domestiques, n'y peut entrer après eux.

« Otou est grand et bien fait; il paraît avoir dix-sept ans; sa femme est jolie et bien proportionnée: elle est à peu près du même âge. Le roi a l'air réfléchi, et parle peu; mais il examine les choses avec attention. Les avis différencient beaucoup sur son compte: les missionnaires lui trouvèrent quelque chose de majestueux dans le maintien; le capitaine jugea qu'il annonçait peu de capacité, et devait être stupide. Tandis qu'il rôdait autour du vaisseau, on lui proposa de tirer les ca-

nons pour lui faire honneur ; mais il nous pria de n'en rien faire , parce que cela l'effrayait , et que le bruit incommoderait ses oreilles.

« Le roi et la reine sachant qu'il y avait des femmes et des enfans à bord , témoignèrent le désir de les voir ; quand ils les eurent aperçus , ils jetèrent un cri d'admiration et de surprise. Le mauvais temps les fit retourner à terre.

« Le 8 à neuf heures du matin les missionnaires débarquèrent avec leurs lits et leurs effets , et prirent possession de leur maison. Le frère du capitaine les accompagnait. Une foule innombrable les attendait sur la plage. La reine ouvrit le col et les manches de la chemise de Wilson : quand elle eut bien regardé ma peau , dit ce marin , elle remit tout en ordre. Elle me tint par une main , le roi par une autre , et ils se promenèrent ainsi très-long-temps avec moi ; cela aurait pu durer la plus grande partie de la journée , si je n'avais pas dit que j'avais affaire dans l'intérieur de la maison , où leur dignité ne leur permettait pas d'entrer. Ils se firent porter jusqu'à la porte , et avant de me laisser aller , Otou me présenta Ouairidi , sœur d'Aïddi ; et de même que celle-ci , femme de Pomarri , et m'invita à la prendre pour tayo. Considérant que je n'habiterais l'île qu'en passant , et ne sachant pas jusqu'à quel point un refus pourrait désobliger le roi , je consentis à échanger nos

noms ; aussitôt on m'enveloppa d'étoffe , et dans le cours de la journée je reçus en présent des cochons en vie et cuits.

« La première chose que nous fîmes dans notre maison , fut de la garnir tout à l'entour des bambous les plus gros , et de placer une porte de chaque côté , ce qui nous mit à couvert des importunités des Taïtiens ; ensuite nous commencâmes des cloisons avec de petits bambous pour séparer les appartemens. L'ouvrage n'avancait pas rapidement , parce que les Taïtiens étaient obligés d'aller chercher ces bambous dans le haut de la vallée : un homme en dépouilla sa maison pour nous ; ce ne fut pas suffisant. D'après la distribution que nous fîmes , les hommes mariés avaient un côté de la maison , et les célibataires un autre : ces appartemens étaient à une extrémité , et furent tirés au sort ; on en réserva à la suite d'autres pour le magasin , pour la bibliothèque , pour le médecin et les drogues. L'espace qui restait fut destiné à former la chapelle , qui communiquait avec le dehors.

« Plusieurs arreoïs d'Oulietea étaient arrivés à Taïti à peu près en même temps que notre vaisseau. Ils faisaient à Matavaï , avec leurs heivas , le même tapage que cause en Europe une troupe de comédiens ambulans dans un petit village. L'espoir de plaire aux étrangers les aiguillonnait pro-

blement, car toute la journée ils se tinrent assez près pour que nous pussions voir ou entendre les jeux qui succédaient les uns aux autres. L'après-midi ils se rassemblèrent en grand nombre devant la porte de notre maison, et commencèrent une espèce de lutte; elle a été décrite par Cook.

« Manné-Manné nous envoya trois cochons cuits, ainsi que des fruits à pain, des cocos, etc.; il plaça ces provisions sur une grande pièce d'étoffe, et nous invita à les manger, mais après avoir invoqué Dieu pour qu'il les bénit. Le repas nous sembla très-bon, quoique nous n'eussions ni plat, ni cuillère, ni couteau, ni fourchette, ni table, ni chaise. Il nous arrivait continuellement des présents des chefs, qui cherchaient à gagner notre amitié; nous étions vêtus d'étoffe de Taïti.

« Comme pendant le jour la maison fut remplie de Taïtiens, la prudence voulait qu'une sentinelle veillât sur nos effets, quoique nous ne vissions ni dessein ni tentative de nous voler. A l'approche de la nuit nous commandâmes de faire silence, et après que nous eûmes chanté une hymne, un des missionnaires fit la prière. Les naturels furent paisibles et attentifs durant le service. Quand il fit tout-à-fait sombre, nous les priâmes de se retirer, et de revenir le lendemain matin, ce qu'ils firent très-tranquillement, et ils ne nous causèrent pas le moindre trouble. Alors nous remplîmes nos

devoirs de dévotion, et après avoir soupé avec ce qui restait des provisions abondantes que nous avions reçues, nous nous endormîmes, admirant la providence miraculeuse de Dieu.

« Les Taïtiens furent chez nous le 9 avant sept heures du matin, allumèrent du feu, firent bouillir notre eau, et préparèrent les fruits à pain et les cocos. Le roi et la reine nous rendirent plusieurs visites dans le courant de la journée, et nous prirent tous par la main, examinèrent nos habits dans le plus grand détail, et fixèrent particulièrement leurs regards sur le parapluie d'un missionnaire. Comme il le déploya pour leur en montrer l'usage, ils lui firent signe de ne pas le lever sur leur tête, parce que, suivant la coutume du pays, il serait exclusivement consacré à leur usage. Leurs attentions pour nous étaient singulièrement flatteuses.

« Inna Madoua, veuve d'Oripia, frère de Pomarri, qui était mort récemment, nous rendit visite, accompagnée de deux de ses femmes. Oripia était très-attachée aux Anglais; sa veuve supposant que nous étions très-chagrins de sa mort, fondit en larmes en entrant dans la chambre du navire, et continua à donner des marques de sa douleur, jusqu'à ce que nous eussions fait comme elle. Toutefois cela ne durera pas long-temps, car ces femmes eurent bientôt repris leur gaieté;

elles déjeunèrent et dinèrent à bord de même que Manné-Manné. Le soir tout ce monde regagna l'île. L'on n'avait pas encore retiré de la cale des présens convenables ; on pria donc nos hôtes de renouveler leur visite le lendemain. Les présens qu'ils apportèrent, et ceux que l'on reçut des tayos des missionnaires et de l'équipage, remplirent le navire de vivres et d'étoffes.

« La maison n'avancait pas beaucoup, parce que les Taïtiens devenaient moins obligeans ; cependant comme on leur promit de les bien payer de leurs peines, ils apportèrent le soir une quantité suffisante de bambous pour nous occuper le lendemain.

« Le capitaine vint à terre le 10 pour offrir au roi et à sa femme toutes sortes de beaux habits. Otou suivant son usage l'attendait sur le bord de la mer. Pierre l'informa du dessein de M. Wilson, et lui montrant le coffre qui renfermait le trésor, pria Otou d'aller à sa maison ; c'était un hangar temporaire, élevé pour qu'il pût être près de nous. Quand on en fut arrivé à peu de distance, le capitaine s'arrêta sous un arbre, dit aux spectateurs de se ranger en cercle, plaça le coffre au centre, et invita Otou à descendre de dessus les épaules de son porteur, pour que les frères pussent l'habiller. « Tout à l'heure, » répondit le roi, qui d'un air morne regarda si long-temps tout ce qui

l'entourait, que la patience de Wilson en était presque à bout, car il avait beau réitérer sa prière, il ne recevait pas de réponse. A la fin il ouvrit le coffre ; quand on en tira la parure destinée à la reine, elle mit à l'instant pied à terre ; Otou suivit son exemple. Le bonnet de fantaisie allait très-bien à Tétoua ; mais ce ne fut qu'en élargissant les autres vêtemens qu'elle ou Otou purent les mettre. Le capitaine lui dit que les éris de Pretané n'avaient pas cru qu'il fût si fort. La foule regardait d'un air ébahi ses souverains revêtus de ces beaux habits. Tétoua conformément au caractère de son sexe était ravie ; Otou au contraire faisait peu de cas de sa nouvelle parure ; il dit qu'une hache, un fusil, un couteau ou une paire de ciseaux étaient plus précieux. Cette réflexion de sa part nous surprit, car nous étions loin de nous y attendre.

« Le 11 les frères informèrent les Taïtiens que le lendemain ils ne travailleraient pas à la maison, ni ne recevraient la moindre chose, parce que c'était le jour de l'éatoua : en conséquence ceux-ci apportèrent des provisions qui devaient durer jusqu'au lundi ; il y en avait pour une semaine.

« L'après-midi la penniche conduisit à terre les femmes et les enfans. On ne peut se faire une idée du concours de peuple que la curiosité avait attiré sur le rivage ; cette foule se comporta très-

bien. Otou et sa femme restèrent quelque temps à une petite distance, ayant l'air d'hésiter à s'approcher des femmes; on lui fit un salut en passant, ce qui l'encouragea un peu; mais il garda le silence, et regarda tout d'un air stupide en allant à la maison. Elle fut entourée toute l'après-midi par les naturels, qui étaient enchantés des enfans; ils envoyaient souvent prier les femmes de se montrer avec eux à la porte. Le soir ils se retirèrent tous: ce qui avait été leur coutume invariable depuis qu'on avait débarqué. L'ordre ayant aussi été donné au vaisseau de ne pas laisser approcher les pirogues pendant la journée du dimanche, les naturels nous approvisionnèrent aussi abondamment que les missionnaires.

« Manné-Manné nous ayant déjà rendu des services nombreux, et nous ayant fourni beaucoup de vivres, le capitaine lui fit un beau présent, et lui laissa l'option de choisir les objets dont il avait besoin; il ne fut pas du tout embarrassé dans cette circonstance, car sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais; il nomma une infinité de choses qui lui étaient nécessaires pour une petite goëlette qu'il faisait construire à Eimeo.

« Le dimanche se passa très-bien. Après le service divin, que le roi, la reine et le peuple regardèrent fort tranquillement, les frères discutèrent entre eux la question de savoir s'il était à propos

de parler aux Taïtiens de l'important objet de leur mission; il fut résolu que M. Jefferson président leur adresserait la parole par l'intermédiaire d'André le Suédois. En conséquence on se réunit à trois heures; plusieurs Taïtiens étaient présens tant dehors de la maison que dedans; et aussitôt qu'André leur eut expliqué la première phrase, voyant que le discours s'adressait à eux, ils prirent une posture attentive. Quand ils comprenaient tant soit peu ce qu'on leur disait, ils faisaient des questions très-sensées; ils observèrent entre autres qu'il était douteux que nous pussions leur donner quelque chose qui pût être regardé comme avantageux pour tous. Ils demandèrent si le message du dieu des Anglais était pour les toutous aussi bien que pour le roi et les chefs; on leur répondit affirmativement, et M. Jefferson montrant les frères, dit au naturels qu'ils étaient les messagers du seul dieu véritable, et que quoique tous les hommes l'eussent offensé, il était un dieu miséricordieux, comblant ceux qui croyaient à la parole de biens dans cette vie, et après la mort leur faisant goûter la félicité éternelle. Le roi parut le moins touché de toute l'assemblée.

« Les Taïtiens avaient très-bien compris que la cessation de travail ne devait avoir lieu que le dimanche. Le lundi de grand matin plusieurs pi-

rogues furent le long du bord. Manné-Manné vint avec plusieurs chefs et leurs femmes. On vit aussi Otiou, père de Pomarri, vieillard âgé de soixante-dix ans, et qui avait tous les cheveux gris : une longue barbe blanche ombrageait son menton, et lui donnait un air respectable. Il apportait un présent, et il en reçut un du capitaine, qui combla tous ses désirs. Quand on servit le déjeuner, presque tous ces Taïtiens s'en allèrent sur le pont, comme par un sentiment de discrétion, de crainte de gêner les Anglais. Manné-Manné resta et s'assit à table près de son tayo : il aimait beaucoup le thé et les tartines de beurre dont les Anglais ont coutume de se régaler; aussi prit-il sa bonne part du repas. On reçut un très-beau présent d'Otou, qui vint en pirogue le long du vaisseau, et demanda qu'on tirât un coup de canon. Sa requête lui fut accordée : pour lui faire honneur, on en tira deux. Manné-Manné prit la mèche, et quoiqu'il fût presque aveugle de vieillesse, il mit hardiment le feu aux pièces, acte de courage qui le transporta de joie.

« L'après-midi Pomarri et sa femme Aïddi vinrent à bord; mais ce ne fut qu'après que le capitaine se fût fait voir. Il l'enveloppa de quatre pièces d'étoffe, puis les ôta, et répéta la même cérémonie avec quatre autres : c'était son présent et celui de sa femme. Je l'observai pendant tout ce

temps, et je remarquai dans sa figure l'expression de la joie, preuve d'un bon naturel, que n'annonce pas son portrait dans quelques éditions du *Voyage de Cook*, où on lui a donné un air sérieux et triste.

« Après les premières cérémonies, il dit au capitaine qu'il lui enverrait des provisions et toutes les choses dont il aurait besoin pendant son séjour à Taïti. Quand il fut assis dans la chambre, il exprima son attachement pour les Anglais, et appela le roi George son ami. Alors l'interprète fut chargé de lui dire que le roi George l'aimait, que les éris de Pretané partageaient ce sentiment, et que par amitié pour lui et pour son peuple, on lui avait envoyé ce vaisseau, avec des hommes excellens, exprès pour leur faire du bien. M. Wilson finit par lui demander s'il serait content qu'un certain nombre d'entre nous demeurât dans son île : il s'empressa de faire une réponse affirmative. Le capitaine lui parla ensuite d'un terrain pour l'usage de ces hommes. Après avoir conféré quelques minutes avec Aïddi, dont il prend toujours les conseils, il dit que tout le territoire de Matavaï serait concédé aux Anglais, qui en feraient ce qui leur plairait. Il observa que Païti, chef actuel de ce canton, était un bon vieillard, et qu'il serait avantageux pour nos compatriotes de lui permettre de demeurer près de leur

maison, parce que, conformément aux ordres qui lui seraient donnés, il maintiendrait les Taïtiens dans le devoir, et les obligerait d'apporter les productions du canton dont les Anglais auraient besoin.

« Ces points importans réglés autant qu'ils pourraient l'être pour le moment, Pomarri songea aux divertissemens. Il demanda d'abord qu'on tirât des fusées, ensuite qu'on jouât du violon et qu'on dansât. Enfin il mentionna la cornemuse, qu'il décrivit gaiement, en mettant sous son bras un paquet de vêtemens, et remuant le corps comme un Écossais qui joue de cet instrument. Quand nous lui dîmes que nous n'avions rien de tout cela, il eut l'air triste. Cependant, pour l'égayer, M. Bowel et un des matelots jouèrent de la flûte traversière; mais on voyait clairement qu'une musique plus vive aurait plu davantage aux Taïtiens.

« On permit à Pomarri, ainsi qu'à sa femme et à son domestique, de passer la nuit à bord. Aïddi, quoiqu'elle soit encore regardée comme sa femme, ne cohabite plus avec lui depuis long-temps. Un de ses toutous ou domestiques a remplacé Pomarri; elle en a eu un enfant, et elle est de nouveau enceinte. Ouairidi, sa jeune sœur, fut ensuite la femme de Pomarri; mais elle s'en dégoûta, et prit un homme d'un rang bien inférieur. La femme actuelle de ce chef est une jeune femme très-forte.

Nous ne pûmes apprendre de quelle condition elle est. Il est évident, d'après ces exemples et ceux que d'autres voyageurs ont cités, que les personnes d'un rang élevé ne se font pas grand scrupule de s'allier avec celles d'un ordre inférieur; mais s'il résulte un enfant de ces liaisons, il est rare que l'orgueil du rang permette à la pauvre petite créature de vivre une heure après sa naissance.

« Manné-Manné et plusieurs autres personnages de distinction, qui vinrent à bord le 14 au matin, se conduisirent respectueusement envers Pomarri. Le capitaine, pour cultiver son amitié, lui fit présent d'une montre qui le combla de joie, car il observa que personne ne lui avait encore donné rien de semblable. Pierre lui enseigna la manière de la monter tous les jours. Pomarri, sa jeune femme, Aïddi, et le vieux prêtre déjeunèrent et dînèrent avec nous. Le thé leur plaisait beaucoup. A dîner les deux chefs burent copieusement du vin. Comme le capitaine montrait un peu de répugnance à remplir davantage le verre de Manné-Manné, celui-ci repartit que devant sacrifier un homme à l'éatoua, il buvait pour se donner plus de courage. Nous lui exprimâmes l'horreur que ce projet nous inspirait: il garda le silence. Son ami Pierre lui recommanda de ne jamais nous parler d'une chose semblable.

« Cependant les missionnaires établis à terre

étaient livrés à de vives alarmes sur la sûreté de leurs personnes et de leurs biens. Ils se défiaient des intentions des Taïtiens et de leurs protestations d'amitié. Ils les soupçonnaient d'avoir formé le projet de les attaquer et de les dépouiller, et désiraient en conséquence que leur troupe entière restât à Taïti, au lieu de se séparer pour se répandre dans différentes îles. Leurs appréhensions parurent dénuées de fondement au capitaine, car il était impossible de voir des hommes plus paisibles, plus doux, plus soumis que les Taïtiens, qui s'empressaient d'ailleurs de rendre aux missionnaires tous les services possibles. M. Wilson devina que c'étaient les Suédois qui les entretenaient dans ces craintes. L'après-midi Pomarri et Aïddi visitèrent la maison, et marquèrent leur étonnement et leur satisfaction des améliorations qu'elle avait éprouvées. Ils assistèrent aux dévotions des missionnaires. Le président de ceux-ci instruisit Pomarri de la nature de leur emploi, qui était de leur faire connaître notre Dieu et notre Sauveur, de leur enseigner à lire le livre de la Sagesse, et de les instruire dans les arts utiles. Pomarri approuva ce dessein, comme il avait déjà fait sur le vaisseau, et dit que c'était *my-ti, my-ti* (très-bon). Il ajouta qu'il enverrait ses fils pour prendre part aux instructions.

« Il ne vint pas le 15 près du vaisseau; mais il

renvoya sa montre en très-mauvais état. On supposa que c'était le motif qui l'avait empêché de paraître. Sans doute une hache aurait eu plus de valeur pour lui; mais le brillant de la montre lui plut d'abord beaucoup.

« Le 16 étant le jour fixé par Pomarri pour faire une cession formelle du territoire de Matavaï aux Anglais, le capitaine débarqua sur la pointe de Vénus, et fut reçu par le chef du canton, qui le conduisit près de la maison des missionnaires. La plupart des frères furent présens à cette cérémonie. Une corde tendue tenait la foule écartée. Pomarri, Aïddi, Otou, sa femme et ses frères restèrent aussi en dehors de cette enceinte. Manné-Manné resta seul en dedans avec le capitaine, les frères et l'interprète. Il recommanda à celui-ci de répéter fidèlement au capitaine tout ce qu'il dirait, et avant de commencer, prononça plusieurs fois le mot *toua, toua*, pour engager les spectateurs à porter toute leur attention à son discours. Ensuite il énuméra par ordre tous les états de Taïti, d'Eimeo et des îles de la Société, ensuite les divers territoires et leurs chefs, enfin les vaisseaux européens et leurs capitaines, depuis Wallis, Bougainville et Cook jusqu'au *Duff* et à Wilson. Il termina par la cession formelle du territoire de Matavaï, observant que nous pouvions prendre les maisons, les fruits, les cochons qui nous convien-

draient. Cette étrange harangue fut débitée du ton le plus résolu par le vieux prêtre, dont la posture était étrange. Il se tenait à moitié penché sur ses talons, ayant une corde dans une main, et de l'autre se grattant la tête et se frottant les yeux. Cette singularité n'échappa point à ses compatriotes naturellement imitateurs, qui s'amuserent à le contrefaire.

Manné-Manné importuna ensuite le capitaine, pour qu'il lui fournit du secours contre les insulaires d'Oulietea, dont il avait été roi, et d'où on l'avait chassé plusieurs années auparavant. M. Wilson lui répondit que nous n'avions ordre de nous battre que pour notre défense, et qu'il pourrait arriver d'autres navires qui n'ayant pas des instructions semblables, se joindraient peut-être à lui pour des entreprises de ce genre. « Oh ! reprit-il, je serai peut-être mort avant que cela ait lieu. » — « Eh bien ! repartit le capitaine, votre fils vous remplacera et sera rétabli dans votre royaume. » — « J'aimerais mieux voir cela de mes propres yeux, répliqua-t-il gaiement. » — Les frères remarquant la peine que lui causerait un refus positif sur ce point, M. Cover lui dit qu'ils l'aideraient à finir le navire qu'il construisait, et que lorsqu'ils auraient appris le langage du pays, ils iraient à Oulietea, et parleraient aux habitans sur ce sujet. Cette promesse parut le sa-

tisfaire pour le moment. Pomarri, Otou et les autres chefs donnèrent la main au capitaine et aux frères : ceux-ci étaient enchantés de l'idée de pouvoir aller prêcher l'évangile à Oulietea.

« Dans une visite que le jeune roi et Pomarri firent aux missionnaires dans leur maison, le 17, M. Jefferson, l'un d'eux, profita de l'occasion pour parler au roi de l'éducation de ses enfans, lui représentant que c'était un objet de la plus haute importance, et qu'il serait très-blâmable de ne pas mettre à profit leur venue dans l'île. Pomarri eut l'air persuadé de la vérité du discours de M. Jefferson, et il en parla aussitôt à Otou. « Je n'ai pas besoin d'apprendre l'anglais, » repartit brusquement celui-ci. Cette réponse ne donna pas une opinion favorable de lui; mais on espéra que l'exemple des Anglais, et la vue des arts dont les effets lui paraîtraient miraculeux, pourraient faire naître dans son esprit le désir de s'instruire.

Les Taïtiens furent charmés de la pompe de jardin, qui jetait de l'eau jusque sur le toit de la maison. Les missionnaires de leur côté augurèrent favorablement de leurs efforts, lorsque le dimanche 19, les insulaires, avertis qu'on leur adresserait un discours comme le dimanche précédent, se rassemblèrent en grand nombre autour de la maison des Anglais. Pomarri et sa sœur étaient parmi les auditeurs. Deux jours

auparavant il avait demandé si l'on parlerait aux Taïtiens, et raconté qu'il avait rêvé du livre que l'éatoua devait lui envoyer. A dix heures les naturels étant réunis à l'ombre de quelques arbres touffus, on y fit asseoir Pomarri avec les frères : les autres Indiens se rangèrent à l'entour en cercle; les uns s'assirent à terre, les autres restèrent debout. Le sermon qu'on leur adressa avait pour texte ces paroles de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient en lui soient sauvés. » Le Suédois interprétait chaque phrase; les Taïtiens furent silencieux, et montrèrent une attention recueillie. Après le service, Pomarri prit par la main le frère Cover qui avait prêché, et lui témoigna son approbation par les mots de *my-ti*, *my-ti*. On lui demanda s'il avait compris ce que l'on venait de dire; il répondit : « Auparavant il n'y avait pas de choses semblables à Taïti, et on ne peut pas les apprendre tout d'un coup. Mais j'attendrai l'arrivée de l'éatoua. » Il s'informa ensuite s'il pourrait assister à un autre discours, et fut très-content quand on lui eut dit qu'il en avait la faculté.

« Le Suédois Pierre nous avait offert d'aller avec nous aux îles des Amis; le capitaine y consentit, pensant que cet homme nous serait utile comme interprète, et on lui permit d'embarquer avec lui

Tanno-Manno, jeune femme avec laquelle il avait vécu quelque temps, un Taïtien que les révoltés avaient nommé Tom, et Harraouac, jeune homme. Tout était prêt pour le départ, lorsqu'il arriva d'Eimeo une pirogue portant un Suédois nommé Jean, que nous n'avions pas encore vu; ses compatriotes nous dirent qu'il avait l'esprit aliéné, et ses discours le prouvaient. Il manifesta le désir de retourner en Europe; le capitaine lui dit qu'étant sur le point de mettre à la voile pour parcourir le grand océan, il ne pouvait pas le prendre à bord; mais qu'il reviendrait dans quelques mois: il l'invita, en attendant, à demeurer dans la maison des missionnaires, et lui promit de l'embarquer, s'il se conduisait bien.

« Une question de conscience s'était élevée entre les missionnaires; ceux qui restaient à Taïti avaient annoncé qu'ils s'armeraient et feraient bonne garde le jour et la nuit; ceux qui étaient à bord désapprouvaient cette mesure: les autres leur montrèrent très-justement que leur intention en prenant les armes n'était pas de faire du mal aux Taïtiens, et encore moins de planter l'évangile à l'aide de pouvoirs humains; mais qu'ils voulaient seulement employer un moyen ordonné par Dieu pour la protection de leurs personnes et de leurs biens pendant l'absence du vaisseau. ®

« Le 21, continue le narrateur, nous levâmes

l'ancre avant le jour; le vent du sud-est soufflait faiblement; nous ne pouvions sortir de la baie. Les Taïtiens voyant les voiles déferlées, se hâtèrent de venir dans leurs pirogues pour recevoir quelques marchandises de plus avant notre départ. A sept heures le vent sauta au nord-est et souffla grand frais, changement qui fut accompagné de coups de tonnerre et d'éclairs; nous nous éloignâmes de Taïti, et à dix heures nous atteignîmes la côte nord-est d'Eimeo; alors le vent faiblit de nouveau. Après avoir prolongé le récif de corail qui ferme le port de Talou, nous donnâmes dans l'entrée, et nous laissâmes tomber l'ancre par dix brasses d'eau. Ce port, qui mérite le nom de baie, est situé sur la côte nord d'Eimo, a une entrée large d'un quart de mille, et d'une profondeur prodigieuse; dans l'intérieur le fond est si clair que l'on y distingue parfaitement les branches de corail; de beaux arbres entourent cette baie, longue de trois milles et large de deux: quelque vent qui souffle, on n'aperçoit pas la moindre agitation à la surface de l'eau. Nous étions mouillés sous une montagne dix fois aussi haute que notre mât de perroquet, et perpendiculaire. La baie reçoit une rivière limpide, que l'on peut remonter jusqu'à deux milles en canot. C'est le port le plus sûr que je connaisse; il est environné, comme les rivages de Taïti, d'un terrain bas cou-

vert d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres arbres. Quelques-uns sont d'une si grande dureté que nous ne pûmes les entamer avec la hache, et qu'il fallut avoir recours à la scie.

« Je vis ici pour la première fois un toupapo, ou mort exposé. La chair avait disparu; la peau, semblable à un parchemin, était étendue sur les os: les naturels semblaient nous voir avec répugnance l'examiner.

« Après le diner, le capitaine, deux frères et Pierre allèrent dans la penniché à l'endroit où Manné-Manné faisait construire sa pirogue: ils n'en rendirent pas un compte favorable; les proportions en étaient mauvaises. Le vaisseau fut constamment entouré de naturels et de beaucoup de femmes, qui par leurs gestes lascifs témoignaient un grand désir qu'on les fit monter à bord; elles eurent la mortification de ne recevoir aucun encouragement. Parmi les objets que les insulaires offrirent pour échange, il n'y avait pas de cochons, à cause du tabou qui avait lieu en ce moment dans toute l'île. Heureusement nous n'en éprouvâmes aucun inconvénient, car nous étions bien approvisionnés de vivres.

« Le 22 dans la matinée huit des frères ayant obtenu la permission du capitaine, allèrent dans le petit canot au fond de la baie pour laver leur linge à un ruisseau; ils revinrent bientôt. Nous

n'avions pas pris d'armes, dirent-ils. Une double pirogue et deux simples, toutes les trois pleines de monde, nous suivirent, et quand notre canot entra dans la rivière, nous vîmes un grand nombre d'insulaires tenant des bâtons à la main, qui couraient le long du rivage, d'autres avec des cliquettes faites en écailles d'huître, avaient l'air d'en appeler davantage. Lorsque nous débarquâmes, ils accoururent en foule de tous les côtés; cependant leur conduite fut tranquille; ceux qui avaient des lances, nous montraient de quelle manière ils s'en servaient. Comme ils devenaient à chaque instant plus nombreux, nous crûmes qu'il était prudent de tenir ferme nos paquets, et de regagner le vaisseau; la quantité de linge que nous avions apportée était peut-être trop considérable, pour qu'ils pussent résister à la tentation de s'en emparer.

« Nous avions eu toute la journée des pirogues autour du vaisseau; quelques insulaires n'avaient pour se soutenir sur l'eau qu'un bloc de bois; d'autres nageaient constamment. Si on leur jetait la moindre bagatelle, ils plongeaient à plusieurs brasses pour l'attraper, et manquaient rarement leur coup. La nuit fut très-sombre; vers onze heures l'homme de garde vit un insulaire tout nu qui se tenait dans les chaînes de haubans; il voulut le saisir; l'autre sauta dans l'eau et s'é-

chappa, emportant douze pieds du conducteur électrique.

« L'air d'admiration avec lequel une partie des naturels regardait le vaisseau, fit supposer qu'ils n'en avaient jamais vu dont la figure et les ornemens eussent autant captivé leur attention. Aucun d'eux n'était armé; cependant ils montraient des dispositions hostiles: c'est pourquoi on n'en laissa monter aucun à bord; malgré toutes nos précautions, ils trouvèrent le moyen de voler le gouvernail du petit canot, qui était le long du bord. Pendant que nous étions à dîner dans la chambre, une pirogue vint au-dessous de la poupe, et un grand gaillard s'appuyant sur le gouvernail, avança la main, et prit un livre qui était en dedans de la fenêtre de la chambre; il se retira aussitôt et plongea dans la mer. Nous entendîmes le bruit; nous nous levâmes, et dîmes aux naturels d'amener leur pirogue le long du bord; ils ne le voulurent pas absolument, et se mirent à ramer de toutes leur force pour regagner le rivage; les autres pirogues qui nous entouraient en firent autant. Jugeant qu'une action aussi audacieuse ne devait pas se pardonner, et que la clémence dont on avait toujours usé ne faisait que les encourager à de nouveaux larcins, on tira quelques coups de fusil chargé à petit plomb; alors les insulaires se

jetèrent à l'eau et se cachèrent derrière leur pirogue. Deux matelots se mirent dans le petit canot à la poursuite du voleur; ils ne purent l'attraper. Il éluda tous leurs efforts en plongeant comme un canard; ce ne fut qu'avec l'aide de la penniche, et en le menaçant d'un coup de fusil, que l'on finit par le saisir. Quand on l'eut amené le long du bord, il tremblait de peur qu'on ne le fit mourir, et s'efforçait de se jeter à la mer; mais on lui passa une corde autour du corps, on le hissa à bord et on l'attacha aux manœuvres, à la vue de ses compatriotes qui s'attendaient à lui voir infliger une punition. Pierre étant alors à terre, on tint le délinquant dans la même posture jusqu'au retour du premier. Les naturels voyant que l'on ne maltraitait pas le coupable, revinrent autour du vaisseau. Quand Pierre fut de retour, on le chargea de dire au voleur sous quel jour nous envisagions son offense, et que si lui, ou un de ses compatriotes en commettaient une semblable, il serait puni très-sévèrement; que dans ce moment nous le laissions aller, parce que nous ne l'avions pas averti des conséquences de son action. Il répondit qu'il ne le ferait plus, et partit tout joyeux.

« Sa promesse fut peut-être sincère; mais il ne put s'engager pour ses compatriotes. Vers une heure du matin on entendit nager un homme sous l'avant du navire tout près du câble, peut-être

avec l'intention de le couper. On lui tira un coup de fusil, et il s'enfuit précipitamment.

« Le 26 on quitta le port de Talou à six heures du matin: plusieurs Indiens nous suivirent dans leurs pirogues jusqu'au large; ils manifestaient un désir de trafiquer avec nous plus vif que pendant tout le temps que nous avions resté parmi eux. Nous n'avions pas eu beaucoup de rapports avec eux, ne nous souciant pas d'aller à terre en petits détachemens, de crainte qu'ils ne voulussent user de représailles pour la vengeance que Cook avait tirée de la chèvre qu'on lui avait volée. Nous observâmes que ceux qui vinrent le long de notre bord n'avaient pas envers les étrangers ces manières pleines de franchise et d'amabilité qui distinguent généralement les Taïtiens. Ils ne sont pas non plus aussi habiles dans leurs échanges, et à tous égards paraissent bien moins civilisés que ce peuple dont ils sont si voisins. La cause en vient sans doute de ce que les habitans d'Oulietea et des autres îles vont moins souvent chez eux que chez les Taïtiens. Il est certain en effet que le grand nombre d'arreois qui viennent chez ces derniers, non-seulement les forcent en vertu de leurs privilèges à exercer l'hospitalité, source de beaucoup de qualités sociales, mais par leurs manières aimables, leur connaissance des diverses îles et leur talent de plaire contribuent à éclairer

et adoucir les mœurs de ceux qu'ils visitent. Les insulaires d'Eimeo ne diffèrent d'ailleurs en rien de ceux de Taïti, excepté peut-être qu'ils ont des traits qui ressemblent davantage à ceux des peuples de l'occident de l'Asie, et qu'un plus grand nombre de leurs femmes est de petite taille.

« Nous ne vîmes pas beaucoup de pirogues : elles n'étaient remarquables ni par leurs dimensions ni par leurs qualités ; et il nous parut qu'ils n'en possédaient pas beaucoup.

« L'île semble avoir souffert de grandes convulsions, soit de tremblemens de terre, soit d'autres causes violentes. La plupart des montagnes sont hautes, aiguës, avec les flancs crevassés et raboteux, notamment autour du port de Talou. Les productions végétales sont les mêmes que celles des autres îles. Les insulaires n'ont pas pris beaucoup de soin des vaches que le capitaine Cook leur laissa, car on dit qu'elles sont devenues sauvages, et que personne n'ose les approcher ; il n'y a pas de taureau. Nous avons dessein de descendre à terre pour poursuivre les vaches et les porter ensuite à Matavaï ; mais comme tous les chefs étaient absens, on jugea plus prudent de renoncer à ce projet, de crainte d'être mal reçu par les naturels.

« Dans la soirée nous vîmes Tétouroa, terre basse, éloignée de vingt-quatre milles de Taïti ;

elle consiste en six à sept îlots très-rapprochés les uns des autres, peu élevés au-dessus du niveau de la mer, et couverts de cocotiers. Il n'est pas permis aux habitans de cultiver l'arbre à pain. Les monopoles sont donc aussi connus chez ces peuples encore dans l'enfance de la civilisation ! L'île appartient au roi Otou ; Manné-Manné en réclame la propriété. Les insulaires dont le nombre est à peu près de 3000, sont occupés à pêcher pour les chefs de Taïti ; ils rapportent en échange de leur poisson des fruits à pain et d'autres objets.

Le 26 Wilson revint dans l'après-midi à Taïti ; aux signaux qu'il fit, plusieurs frères arrivèrent dans une double pirogue et lui dirent que tout s'était bien passé, qu'ils n'avaient plus aucun motif de concevoir des alarmes de la part des naturels. Ceux-ci quittaient ordinairement la maison des missionnaires à six heures du soir et y revenaient régulièrement le lendemain de bon matin ; les chefs aussi se conduisaient très-bien. Depuis le départ de Wilson, les frères avaient fait un coffre à Manné ; il en était très content. Pomarri venait de partir pour un autre territoire, en promettant de revenir dans un jour ou deux. Tout le monde était en bonne santé ; et quant aux provisions, les naturels continuaient à en apporter abondamment. Ces bonnes nouvelles firent grand plaisir à

tout le monde. Après que Wilson et les frères qui étaient à bord eurent pris congé de leurs amis, ils firent voile pour les îles des Amis. Le vent soufflait bon frais de l'est; on eut bientôt perdu de vue Taïti.

Le lendemain le *Duff* passa au sud de Houaheiné, d'Oulietea, d'Otaha et de Bolabola; le temps était beau et le vent favorable: on se dirigeait sur l'île Palmerston que l'on avait l'intention de visiter, puisqu'elle était sur la route. Le 1<sup>er</sup> avril on en eut connaissance un peu avant le jour, et quand on s'en fut approché, on mit à la mer la penniche et le petit canot. Les Anglais ne purent aborder sur l'îlot le plus au sud-est à cause de la violence du ressac: ils allèrent donc à l'îlot voisin, qui est le plus au sud-ouest; le débarquement n'y était pas beaucoup plus facile. Il survint un coup de vent et de la pluie; les embarcations retournèrent à bord de crainte d'accident. Le temps s'étant éclairci à huit heures, on fit une seconde tentative; quoique le ressac fût moins fort, parce que la mer avait baissé, on ne vit aucun endroit que les embarcations pussent accoster sans risque. L'îlot était couvert de cocotiers; on désirait s'en procurer. Le Taïtien Tom, le troisième maître et un matelot prenant chacun le bout d'une corde, se hasardèrent à affronter les brisans; effectivement ils mirent pied à terre sur

les rochers de corail qui composent le récif; mais ce ne fut pas sans avoir eu leurs jambes, leurs bras, et plusieurs endroits de leur corps coupés par les pointes des rochers. Ils avaient ensuite à faire un quart de lieue avant d'arriver sur la plage sèche, de sorte que la petite quantité de cocos qu'ils auraient pu apporter, n'aurait pas compensé la peine qu'ils auraient prise. A demi-marée nous observâmes une petite ouverture dans le récif; nous nous y engageâmes; elle était assez profonde pour que les embarcations pussent passer sans danger jusqu'à la plage, où l'on avait la facilité de mettre pied à terre sans se mouiller; et les canots n'étaient qu'à trois cents pieds de distance des arbres. On ne tarda pas à renvoyer à bord les embarcations remplies de cocos; elles revinrent ensuite en prendre une nouvelle charge, et on y ajouta de l'herbe pour les chèvres que l'on avait à bord.

Rien n'annonce que l'île Palmerston ait jamais été habitée. Une portion de pirogue que l'on vit sur la plage était probablement la même que Cook y avait aperçue dans son second voyage; la mer l'y aura sans doute poussée: cependant comme il y a des rats sur cette île, on se demande comment ils y sont arrivés? C'est peut-être avec la pirogue; mais où ces animaux s'y seraient-ils cachés? S'il y avait des hommes dans la pirogue,

on peut supposer qu'ils eurent beaucoup à souffrir de la faim : il serait donc absurde de penser qu'ils ne cherchèrent pas dans tous les coins de leur bateau pour y trouver quelque chose, et s'ils découvrirent un rat de supposer qu'ils l'épargnerent. Il est donc plus raisonnable de penser que ces animaux y ont été poussés sur un arbre ou un tronçon de racine creux, qui leur servant auparavant d'abri, et ayant été arraché par une tempête, a pu être jeté sur ce rivage.

« Le 5 avril on vit l'île Sauvage; on n'en fut proche que lorsqu'il faisait sombre. En doublant l'extrémité septentrionale, on aperçut trois lumières, et sept autres sur la côte occidentale; leur mouvement fit croire qu'elles se trouvaient sur l'eau, et probablement dans des pirogues occupées à la pêche. Les naturels de cette île montrèrent des dispositions hostiles et farouches envers Cook et son équipage en 1774, lorsqu'il la découvrit; c'est ce qui lui fit donner le nom qu'elle porte, *île Sauvage*. La relation de cet illustre navigateur prouve le danger de débarquer au milieu des insulaires qui n'ont pas encore eu de communication avec les Européens, ainsi que l'absolue nécessité, lorsque l'on est obligé de prendre terre, d'être en état de repousser une attaque par la force. On peut regarder comme un axiome incontestable, que ni dans les endroits déjà connus où

les habitans se sont constamment conduits d'une manière hostile, ni dans les îles nouvelles que les voyageurs découvrent, on ne doit pas confier sa vie au pouvoir des sauvages; car ils sont en général si obstinément attachés à leur territoire et à leurs pirogues, si envieux de tout ce que nous possédons, et tellement persuadés que tous les étrangers sont leurs ennemis, qu'ils tâchent, soit par force, soit par adresse, d'ôter la vie à ceux qui sont assez malheureux pour avoir quelque confiance en eux, avant que des relations amicales aient été établies. »

On aperçut Eoua le dimanche 9 avril, et le lendemain on se dirigea sur Tongatabou. Les naturels de la première île avaient observé le *Duff* dès le premier moment, car une pirogue qui avait dû partir de l'île au point du jour, se trouva derrière le vaisseau à sept heures du matin. Cette circonstance fit grand plaisir aux Anglais, car elle annonçait que les insulaires recherchaient leurs marchandises, et qu'ils avaient confiance en eux. D'autres pirogues se joignirent à celle-là; on en distingua une fort grande qui avait une soixantaine de personnes sur sa plate-forme; elle allait à la voile, et marchait beaucoup mieux que le *Duff*, qui vint mouiller dans la rade de Tongatabou, à trois quarts de mille de distance de la petite île de Panghaimodou.

« Les Indiens qui nous suivaient, dit le narrateur, étaient empressés de venir à bord; quoique nous fussions disposés à leur accorder tout ce que permettait la prudence, cependant ils étaient trop nombreux pour les admettre tous: on n'en reçut donc qu'une vingtaine; et en plaçant des sentinelles de chaque côté du pont, nous réussîmes à tenir les autres écartés, malgré leurs importunités continuelles. Ils offrirent à échanger des cochons, des fruits à pain, des cocos, des ignames, des lances, des massues; chaque homme en avait une, et divers objets façonnés avec beaucoup d'adresse; mais il demandaient un prix si élevé de toutes ces choses, que l'on n'en acheta pas beaucoup. Ni les Suédois, ni les Taitiens ne comprirent plus que nous le langage de ces insulaires; ce qui non-seulement augmenta la difficulté de commercer avec des traficans si fins, mais aussi nous embarrassa beaucoup pour savoir comment nous nous y prendrions pour l'affaire des missions, qui était d'une bien plus grande importance. Après le diner Fatafé, un des chefs, fut présenté au capitaine comme un personnage très-puissant à Tongatabou. Tout en effet annonçait en lui un homme d'un rang distingué. Il était âgé d'une quarantaine d'années, robuste et bien proportionné; il avait l'air ouvert, les manières aisées et nobles, le maintien assuré, la démarche im-

posante; l'attention qu'il donnait à tout ce qu'il voyait annonçait un esprit actif. Il parla beaucoup dans la chambre; mais tout ce que l'on put recueillir de ses discours fut qu'il était un chef puissant, qu'il y avait des hommes blancs sur l'île, et qu'il les amènerait le lendemain. Le capitaine lui fit présent d'une hache, d'un miroir et de quelques autres objets, et il s'en alla.

« Il venait de quitter le vaisseau, lorsque l'on vit deux Européens arriver sans hésiter le long du bord, et sauter lestement sur le pont. Quel plaisir nous éprouvâmes en les entendant parler anglais! sentiment qui prouvait à la fois et la nécessité d'un interprète et notre immense éloignement de notre patrie; car ces deux hommes, et surtout l'un d'eux, avaient tellement le caractère de la perversité empreint sur la figure, qu'en Angleterre toute personne honnête l'aurait pris pour un aigrefin ou pour un filou. Néanmoins malgré leur mauvaise mine, comme ils vont jouer un rôle dans cette relation, je dois donner quelques détails sur eux. L'un nommé Benjamin Ambler dit qu'il était né à Londres et que ses parens étaient cabaretiers; c'est un grand gaillard, hardi, parlant volontiers; il possède bien le langage de Tongatabou, et prétend qu'il l'a appris avec beaucoup de facilité. L'autre Jean Connelly, est un Irlandais, tonnelier de profession, et bien plus taci-

turne que son compagnon. Ambler nous a raconté qu'ils étaient partis de Londres pour la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, sur un navire qui en passant s'arrêta quelque temps aux îles de Saint-Paul et Amsterdam, pour y prendre des phoques, et ensuite vint aux îles des Amis pour s'y procurer des vivres; mais comme il n'avait que de vieux cerclés à donner en échange, les naturels ne voulurent pas se défaire de leurs cochons. Cette circonstance engagea ces deux hommes et quatre autres à quitter le navire, car les viandes salées étaient si mauvaises, qu'on ne pouvait plus les manger, et en si petite quantité que l'on n'en avait qu'une mince ration. Ainsi craignant que les choses n'allassent de mal en pis, ils demandèrent leur congé au capitaine. Il le leur accorda, et ils débarquèrent à Anamouka. Un navire américain qui arriva peu de temps après, avait besoin de matelots; trois de leurs camarades s'y embarquèrent. Le quatrième, un Irlandais nommé Morgan, était resté à Anamouka. Quant à eux, ils étaient depuis treize mois à Tongatabou; ils n'avaient pas plus de trente-ans.

« Ambler nous dit que Fatafé était un grand chef qui gouvernait toute la partie orientale de l'île; mais que Tibo-Moumoué, vieillard très-âge, jouissait d'un pouvoir plus étendu, et était regardé comme le roi de l'île. Il était malade en

ce moment, ce qui l'avait empêché de satisfaire son vif désir de venir à bord lorsque le vaisseau avait laissé tomber l'ancre; il avait dessein, s'il le pouvait, de nous rendre visite le lendemain, ou le jour suivant. Les louanges qu'Ambler et son camarade donnaient à ce vieux chef nous firent connaître qu'il se distinguait par son humanité envers ses sujets, et son hospitalité envers les étrangers. Ce rapport favorable encouragea le capitaine à faire part à Ambler du motif de notre arrivée, à lui parler du caractère et des talents des missionnaires, de leurs intentions bienveillantes pour les naturels, et à lui montrer les avantages que ceux-ci en retireraient, si on permettait aux frères de vivre tranquillement dans l'île. Ambler répondit que les naturels recevraient certainement les missionnaires avec plaisir, et les traiteraient bien; mais quant à leurs marchandises et leurs effets, il ne put pas donner l'assurance qu'ils seraient respectés. Connelly, qui semblait parler avec la candeur propre à ses compatriotes, s'exprima sur le danger que courrait la vie des missionnaires, s'ils avaient beaucoup d'outils de fer, et essayaient de se défendre contre les voleurs, qualification applicable à chaque habitant de l'île, quand il éprouve une tentation de ce genre.

« Quant à une maison, aucun des deux ne douta que Tibo-Moumoué n'en donnât une aux

frères; mais ils pensaient que si les dix missionnaires destinés pour Tongatabou demeuraient ensemble, ils ne seraient pas si bien pourvus de vivres, que s'ils vivaient séparément dans différentes parties de l'île. Ils nous promirent de nous apporter une réponse le lendemain.

Sur ces entrefaites, une grande pirogue double s'approcha; elle portait plusieurs chefs qui, soit pour nous rendre service, soit pour faire parade de leur pouvoir, se mirent à chasser les pirogues qui entouraient le vaisseau, et les forcèrent à retourner à force de rames à terre. Quelques-unes ayant une partie de leur monde sur le *Duff*, ne pouvaient pas s'en aller aussi vite que les autres; les chefs s'en apercevant, vinrent rapidement sous la poupe du bâtiment où elles étaient, passèrent par-dessus une de ces embarcations, et auraient probablement maltraité ceux qui s'y trouvaient, sans la dextérité de ceux-ci à plonger et à nager. Les chefs avaient l'air totalement indifférens sur ce qu'ils venaient de faire, et aucun obstacle ne les arrêtant plus, ils accostèrent le vaisseau. L'un d'eux, homme grand et robuste, était, suivant ce que nous apprîmes, amiral, ou plutôt conducteur des flottes, quand on fait des expéditions contre les autres îles; un autre était Feimou, frère, nous dit-on, de celui qui montra tant d'attachement au capitaine Cook. Ils reçurent chacun un pré-

sent, et retournèrent bientôt à terre; alors les pirogues nous entourèrent de nouveau. Les naturels nous demandaient, pour une demi-douzaine de cocos, ce qui aurait suffi pour en acheter une centaine à Taïti. A l'approche de la nuit, ils s'en allèrent tous très-tranquillement.

Le soir le capitaine et les missionnaires tinrent conseil: il fut convenu que si l'on recevait une réponse favorable de Moumoué, quelques-uns des frères débarqueraient aussitôt que ce serait possible, pour examiner le lieu, visiter les naturels chez eux, et voir quelle serait, probablement pour l'avenir, leur conduite envers eux; il leur serait ensuite plus aisé de décider quelles marchandises il conviendrait d'abord de porter à terre, et quel parti on prendrait pour sa défense personnelle.

A la pointe du jour, le 11, la grande pirogue double revint avec plusieurs des chefs qui nous avaient rendu visite la veille; ils nous apportaient quelques provisions, sans doute en retour des présents qu'ils avaient reçus; ils entrèrent dans la chambre sans cérémonie, et s'assirent tranquillement pendant que nous déjeunions. Ils refusèrent du thé; quelques-uns mangèrent du biscuit et du beurre qu'ils eurent l'air de trouver à leur goût. A dix heures Ambler et Connelly arrivèrent avec un présent en provisions, de la part de Moumoué, qui avait l'intention de venir bientôt. Effectivement

ce vieillard fut bientôt le long du vaisseau ; mais il se passa long-temps avant qu'il osât monter à l'échelle ; il craignait de n'avoir pas assez de force pour en venir à bout. A la fin il essaya , et fut tellement épuisé de fatigue , que parvenu en haut il se reposa ; ses gens le conduisirent ensuite au pied du gaillard d'arrière, où il s'assit de nouveau, disant qu'il ne voulait pas se présenter devant le capitaine avant d'avoir été rasé. Pour le satisfaire sur ce point , un des freres commença l'opération, et la finit à la grande satisfaction de Moumoué , qui alors salua le capitaine , et entra dans la chambre, suivi d'une vingtaine de personnes qui étaient des chefs ou des domestiques. Ceux-ci s'assirent sur le plancher ; Moumoué se plaça sur une chaise qu'il admira beaucoup , et s'y trouva si commodément qu'il la demanda : elle lui fut donnée. Il regarda attentivement la chambre et son ameublement, exprimant son admiration de tout ce qu'il voyait, et faisant beaucoup de questions judicieuses. La beauté de ce qu'il voyait le frappait moins que le fini et la délicatesse du travail ; ainsi que ses compatriotes, il montra beaucoup d'étonnement de ce que leurs ouvrages étaient bien inférieurs à ceux-là ; car ils se flattent de l'idée de l'emporter sur tous leurs voisins. Quand on lui eut dit que les hommes que nous avions amenés pour demeurer parmi eux leur en-

seigneraient ces arts , et d'autres choses qui valent mieux , ils furent transportés de joie. Le capitaine profita de cette circonstance favorable pour dire ce qui pouvait leur donner la plus haute idée des missionnaires ; puis demanda à Moumoué s'il consentait à ce qu'ils demeurassent dans l'île , et s'il leur ferait fournir des vivres. Moumoué répondit qu'ils auraient actuellement une maison près de la sienne, jusqu'à ce qu'on pût leur en procurer une plus convenable, et un terrain pour leur usage, et qu'il veillerait à ce que ni leurs personnes ni leurs biens ne fussent inquiétés, ajoutant que, s'ils voulaient, ils pouvaient aller à terre pour voir la maison, et que si sa situation ne leur plaisait pas, il la ferait transporter dans l'endroit qu'ils préféreraient, ce qui pouvait s'effectuer dans quelques heures.

« J'allai donc dans la penniche avec Ambler et quatre des freres, vers un point de la côte situé à quatre milles à l'ouest de notre mouillage. A mesure que nous approchions du rivage, les naturels y accouraient en foule ; c'était probablement par un pur motif de curiosité, car ils furent fort tranquilles et nous laissèrent passer sans nous inquiéter. Le terrain désigné était à un demi-mille du bord de la mer, entouré d'une palissade en roseaux, haute de six pieds, et pouvait contenir quatre acres. Il y avait cinq maisons, deux grandes

et trois petites; toutes étaient fort bien construites et très-propres; le plancher, élevé d'un pied au-dessus du sol, était couvert de nattes fortes. Dans l'intérieur de la plus grande était suspendue une ancre du poids de six cents livres; les insulaires étaient parvenus à couper l'anneau avec des haches, et l'avaient partagé entre les chefs; elle était de forme anglaise: c'était probablement la même que Cook avait perdue en 1774; cependant Ambler nous dit qu'elle venait d'Anamouka, où elle avait été laissée par un brig américain.

• L'autre grande maison était, suivant ce que nous dit Ambler, consacrée au dieu de Pretané; Moumoué, quand il est malade, y vient coucher dans l'espérance d'être guéri. Il y avait sur le plancher quatre énormes coquillages, dont ils se servent comme de trompettes pour sonner l'alarme dans tout le pays aux jours du danger; les poutres de traverse étaient couvertes de lances, de massues, d'arcs et de flèches: toutes ces armes étaient placées là par les naturels, pour recevoir de leur dieu imaginaire une vertu surnaturelle qui leur donne la victoire sur leurs ennemis.

• Quand nous fûmes de retour au vaisseau, le capitaine et les missionnaires tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire. On trouva que les maisons étaient suffisamment grandes, mais que le terrain n'avait pas assez d'étendue. De plus, Mou-

moué étant très-vieux, pouvait mourir d'un instant à l'autre; alors il s'élèverait peut-être une dispute entre les chefs à leur sujet, surtout si on regardait les missionnaires comme des hommes utiles, chacun voulant les avoir à soi, ou être leur protecteur immédiat. Si un tel événement arrivait avant que les frères eussent acquis la connaissance de la langue du pays, ils courraient non-seulement le danger d'être dépouillés de leurs biens, mais aussi celui de perdre la vie. On considéra encore que les chefs demeurant ordinairement à Eliffo, lieu situé à l'extrémité occidentale de l'île, et attirant à eux la plus grande partie de la population, ce serait un grand obstacle au succès de la mission. On convint donc de s'établir dans la maison, si l'on ne pouvait pas mieux faire, mais d'envoyer dès le lendemain matin Ambler à Feinou-Touga-haou pour lui proposer de laisser demeurer les missionnaires près de lui; s'il embrassait cette offre, ils débarqueraient aussitôt avec la partie de leur bagage la plus indispensable.

• Pendant que Moumoué et tout son monde remplissaient la chambre, ils s'étaient régalés d'une jatte de kava. Cette boisson, qu'ils avalèrent avec délices, parut si dégoûtante aux Anglais, qui la voyaient préparer pour la première fois, qu'il leur fut impossible de diner avant que

les insulaires eussent fini, et il était alors près de quatre heures.

« Parmi les personnes de marque qui vinrent à bord le 12, le premier fut Fatafé. Il avait avec lui Connelly, qu'il chargea d'engager le capitaine à placer cinq des missionnaires auprès de lui. La proposition ne fut pas acceptée; on lui promit seulement qu'ils iraient le voir quand ils seraient établis, ce qui ne le satisfit pas beaucoup.

« A neuf heures arriva Tougahaou; il était convenu avec Ambler de prendre tous les frères sous sa protection, et de leur donner une maison et un terrain. Tougahaou, nous dit Ambler, est le chef le plus puissant de l'île. C'est le plus grand guerrier; en conséquence il est la terreur des chefs de Tongatabou et de ceux des îles adjacentes, auxquels il a récemment fait la guerre, et qu'il n'a pas tardé à soumettre. Nous apprimes aussi qu'à la mort d'un chef, la veuve de Poulaho, qui résidait à Eoua, avait envoyé son monde pour s'emparer des terres que le défunt avait occupées, et qui de droit lui appartenaient; mais avant qu'ils fussent arrivés, Tougahaou s'était emparé de la propriété, et refusa de la rendre. La veuve, qui avait beaucoup de partisans, essaya de le déposer par force: elle échoua dans cette tentative, et fournit ainsi un prétexte à Tougahaou de lui

enlever toutes ses possessions, et de la chasser de Tongatabou avec tous ses partisans. Depuis il a constamment tenu ses voisins dans un état de crainte; et on pense qu'à la mort de Moumoué, il le remplacera comme grand chef ou roi de l'île. C'est un homme vigoureux, âgé d'une quarantaine d'années; il a l'air sérieux, parle peu; quand il est en colère sa voix ressemble au rugissement d'un lion.

« Quand il approcha du navire, les naturels se dépêchèrent de ranger leurs pirogues pour faire place à la sienne; le respect mêlé de crainte qu'ils lui témoignaient, confirma le récit que nous avions entendu, et nous porta à le regarder comme la personne la plus propre à protéger efficacement les frères. Ambler l'avait déjà informé de notre dessein et de nos désirs; mais, pour la satisfaction des missionnaires, le capitaine les lui exposa de nouveau en leur présence, ajoutant que notre seul motif en venant si loin, était de faire du bien à ses compatriotes; que par conséquent nous ne croyions pas leur avoir la moindre obligation pour nous permettre de nous établir dans leur pays, comme Moumoué l'avait fait entendre la veille; mais qu'au contraire, s'ils avaient de la répugnance à recevoir nos compagnons aux conditions dont on avait parlé, on ne voulait point qu'ils demeurassent parmi eux, et que le projet du capi-

taine était de les quitter amicalement, sans débarquer personne. Tougahaou eut l'air de comprendre la plus grande partie de ce discours : il répondit que si les missionnaires voulaient descendre à terre, ils pourraient vivre comme il leur plairait, et que personne ne leur ferait du mal; ajoutant que dans l'après-midi il enverrait une pirogue double pour porter leurs effets à terre.

« Mais la satisfaction que nous éprouvions ne tarda pas à être troublée. Ambler nous raconta bientôt qu'une partie des insulaires avait formé le complot d'attaquer le navire : huit pirogues doubles et plusieurs centaines de simples, instruites de ce projet, se préparaient à se joindre aux assaillans dès qu'ils auraient commencé l'affaire. Quoique nous fussions enclins à regarder cette nouvelle comme forgée par Ambler, il était néanmoins à propos d'y ajouter foi, jusqu'à ce que nous eussions pris des moyens secrets et prompts de repousser toute tentative hostile. En conséquence on mit toutes les armes en état; les canons furent chargés à mitraille, et chacun se tint à son poste. Ensuite on renvoya du vaisseau tous les naturels, excepté Tougahaou et les gens de sa suite, et on ordonna à toutes les pirogues qui étaient le long du bord de s'éloigner. Les Indiens apercevant un mouvement extraordinaire sur le pont, et les canons pointés vers eux, obéirent précipitamment,

et allèrent se ranger sur deux lignes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du navire; ils restèrent long-temps dans cette position, ayant l'air d'attendre un salut de notre grosse artillerie pour les divertir, comme d'autres navigateurs avaient sans doute déjà fait. Quand ils virent que ce n'était pas ce qu'ils avaient supposé, ils voulurent revenir le long du *Duff*; on ne permit qu'à un petit nombre de pirogues simples d'approcher. Nous refusâmes aussi par la suite de laisser les pirogues accoster le vaisseau, ni d'y attacher leur grelin.

« Nous n'avons jamais pu savoir la vérité sur l'avis que nous avait donné Ambler. Quant aux pirogues, qui après s'être retirées si promptement allèrent se ranger à l'avant et à l'arrière, comme si ces Indiens n'avaient eu aucun mauvais dessein, ce n'est pas une preuve de leur innocence; car l'indifférence apparente est un artifice naturel au sauvage, jusqu'à ce qu'on le surprenne en flagrant délit. Ce qui les offense est quelquefois tellement insignifiant, que l'homme civilisé qui n'y a pas fait la moindre attention, est tout surpris de voir éclater leur vengeance. On nous dit que Feinou était à la tête du complot. Il était choqué de n'avoir pas reçu un présent en retour d'un cochon qu'il avait apporté la veille, et que le capitaine avait pris pour une marque de reconnaissance de ce qu'il avait reçu à sa première vi-

site. Quand nous le vîmes ensuite, il nia complètement qu'il eût jamais eu la pensée de nous faire le moindre mal. Cependant nous fûmes très-contens de ce que les pirogues s'étaient dispersées, car elles contenaient au moins trois cents hommes, tous armés de massues ou de fleches; de sorte que s'ils se fussent précipités sur le pont du vaisseau, où il n'y avait pour les recevoir que trente personnes peu aguerries, leur attaque eût eu tout le succès qu'ils auraient pu désirer.

« Cette affaire venait de finir, quand Moumoué vint le long du bord avec un petit présent de provisions pour le capitaine, auquel il demanda en retour un verre de vin rouge, disant que celui qu'il avait bu la veille lui avait fait grand bien. On lui en donna une bouteille, et il partit. Nous étions tous favorablement prévenus pour ce bon vieillard, et nous pensions avec chagrin qu'il ne pouvait pas pousser bien loin sa carrière.

« Fatafé et Maïtaïli, deux grands chefs, descendirent dans l'entrepont, et prirent part à nos dévotions; ils imitèrent toutes nos attitudes, et gardèrent le plus profond silence. Ils auraient bien voulu nous engager à aller avec eux; mais Ambler nous ayant promis de nous instruire dans la langue des naturels, nous convinmes de nous fixer chez lui.

« L'après-midi la pirogue vint prendre les effets

des missionnaires; elle fut aussitôt chargée, et les frères, accompagnés d'Ambler, s'embarquèrent pour Ehifo. Tougahaou ordonna à Commabaï, chef subalterne, d'aller avec eux, et de veiller à ce que rien ne s'égarât.

« Trois des frères revinrent le lendemain à trois heures après midi. Ils nous dirent qu'Ehifo était bien plus éloigné du mouillage qu'ils ne l'avaient d'abord supposé, et que le débarquement des marchandises y était très-périlleux à cause d'une batture qui s'étend à un demi-mille du rivage, et sur laquelle ils avaient été obligés de marcher ayant de l'eau jusqu'au genou. Ils avaient employé six heures à mettre leurs effets en sûreté chez eux: cet extrême embarras avait à un certain point été diminué par les naturels. Quoiqu'il fit déjà sombre, ils n'avaient pas perdu la moindre chose. Il était une heure du matin avant que tout fût rentré, et qu'on les laissât seul dans leur maison. Pleins de confiance dans la Providence céleste, ils s'étaient endormis profondément. Le lendemain matin les Indiens leur portèrent un déjeuner à la manière du pays.

« Les frères retournèrent à terre avec d'autres marchandises; à l'instant où ils abordèrent, une centaine de naturels les entourèrent. Les Anglais en ayant paru alarmés, Maïtaïli ordonna aux Indiens de porter les coffres dans une maison voi-

sine, et les renvoya en les prévenant que si quelqu'un s'approchait pendant la nuit pour voler, il serait à l'instant mis à mort. Les frères se couchèrent sur des nattes, et dormirent dans une sécurité parfaite. Maïtaili les éveilla vers une heure pour prendre part à un régal de poisson, d'ignames cuites, de cocos, etc., qu'il avait fait préparer.

• Dans la matinée une femme d'un haut rang était venue à bord, accompagnée de plusieurs chefs et d'un grand nombre de femmes qui prenaient le plus grand soin d'elle, car elle était si grosse qu'elle avait eu beaucoup de peine à monter à bord. Elle fut suivie de quatre grands gaillards portant un paquet d'étoffes, qui n'aurait pas fatigué deux d'entre eux. C'était un présent pour le capitaine, qui lui donna en échange des choses dont elle fut très-contente. Les égards que les insulaires de Tongatabou montraient à cette vieille femme et à plusieurs autres, formaient un contraste singulier avec la condition servile à laquelle ce sexe est réduit chez la plupart des peuples sauvages.

• Le temps devint sombre et variable dans la soirée. Nous devons par conséquent redouter les projets des hommes qui profitent des ténèbres pour mettre leurs mauvais desseins à exécution. Vers minuit on observa en avant du vaisseau une pirogue avec quatre hommes, qui sans doute n'é-

taient pas venus là dans de bonnes intentions ; nous les soupçonnâmes de vouloir couper le câble, afin que le vaisseau fut poussé sur les récifs de corail dont nous n'étions alors qu'à un demi-mille de l'arrière. Comme nous les avions aperçus à temps, nous résolûmes de les chasser sans tirer un coup de fusil. A cet effet le canonnier et ses camarades de garde placèrent sur le gaillard d'avant une quantité d'écales de cocos. Ensuite ils descendirent au-dessous du bossoir, et sans faire le moindre bruit : de crainte qu'un des Indiens ne plongeât sans qu'on s'en aperçût et n'endommageât le câble, ils lancèrent une volée de de cocos par-dessus la tête des naturels ; ceux-ci frappés de surprise, sautèrent dans l'eau, et nagèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre ; la pirogue abandonnée vint à l'arrière du vaisseau. On tira aussi un coup de fusil par-dessus la tête des Indiens, afin de leur faire connaître que ces instrumens de terreur étaient constamment prêts la nuit comme le jour. Comme il faisait très-sombre, on eut bientôt perdu ces Indiens de vue ; mais comme on pensa que la pirogue pourrait les faire connaître, on descendit le petit canot qui alla s'en emparer. Pendant tout ce temps la pluie tombait à torrens, et le vent soufflait grand frais ; quelquefois on voyait l'écume blanchissante des vagues qui brisaient sur le récif. Ainsi le

vaisseau aurait certainement péri sur ces écueils, si les insulaires avaient réussi dans leur desseïn de couper le câble, pour assouvir leur désir insatiable des marchandises qu'il renfermait.

« A cette nuit désagréable succéda une matinée tranquille et sereine; on en profita pour continuer la recherche d'une passe au nord, que l'on avait commencée la veille. On prit à l'ouest de la route tenue par Cook en 1777, quand il entra dans la rade, parce qu'il toucha sur des rochers, et qu'il décrit son passage comme dangereux. Nous vîmes heureusement à bout de notre tentative.

« Nous pensions que la distance à laquelle nous étions de la côte, nous empêcherait de recevoir beaucoup de visites; au contraire plusieurs pirogues nous suivirent jusqu'en dedans des récifs; mais l'aventure de la nuit précédente fut cause que nous ne reçûmes à bord que Fatafé, qui fit présent au capitaine d'une belle tortue. Il témoigna un grand mécontentement de la conduite de ses compatriotes, et dit qu'il connaissait les coupables; toutefois comme ils n'appartenaient pas à la partie de l'île qu'il gouvernait, il n'était pas en son pouvoir de les punir.

« Quand nous fûmes hors des brisans, nous naviguâmes vers l'extrémité occidentale de l'île, pour nous rapprocher des frères. A trois heures de l'après-midi il en vint deux dans une pirogue;

ils nous apprirent qu'ils étaient tous très-contens de leur position: on leur dit un adieu affectueux, et on leur promit d'attendre jusqu'au lendemain, si le temps le permettait; mais le vent augmenta tellement de force le lendemain, que pour la sûreté du bâtiment nous ne pûmes nous occuper que de le retirer du milieu des écueils qui entourent Tongatabou. Nous n'en pûmes venir à bout que par une manœuvre hardie; ensuite passant entre Eoua et Eouraidji, nous dirigeâmes notre route vers les Marquésas; satisfaits d'avoir semé la parole divine dans un lieu où nous espérons qu'elle prendra racine et florira jusque dans les générations les plus éloignées.

« Nous eûmes d'abord très-beau temps et un vent favorable après notre départ de Tongatabou; mais au bout de cinq jours nous éprouvâmes des coups de vent violens de l'est; la mer était très-grosse, le temps froid et rude: il en fut ainsi pendant que nous fûmes au sud du tropique. Nous allâmes jusqu'à 39° 7' de latitude méridionale, où nous espérons trouver des vents d'ouest; mais notre attente fut trompée; le temps fut plus mauvais, et le vaisseau fatigua beaucoup: nous fîmes donc route au nord vers un climat plus agréable, et nous nous tîmes par le 30<sup>me</sup> parallèle sud, profitant de toutes les occasions de nous avancer à l'est.

« Le froid incommoda beaucoup nos Taïtiens: cependant Harraouai ne perdit pas courage. Tanno-Mannou se comporta aussi très-bien; elle n'avait plus le mal de mer; sa conduite modeste, affable et obligeante lui gagna l'affection de tout le monde; elle avait du bon sens et un esprit susceptible de culture. Elle fut très-utile aux frères et à ceux qui voulaient apprendre la langue de Taïti, car elle corrigea les vices de prononciation que l'on aurait pris en imitant celle des Suédois, et donna une meilleure explication des mots. Le capitaine lui donna un vêtement chaud pour tous les jours de la semaine, et une robe de parure pour les dimanches. Comme elle se tenait très-propre, elle avait une tournure très-décente quand elle était habillée; prenant plus de peine pour couvrir son sein, et même pour cacher ses pieds, que les dames anglaises ne le faisaient il y a peu de temps. Tom, livré à de vives alarmes, était persuadé qu'il mourrait avant de retourner à Taïti. Dans un coup de vent il demanda au capitaine si le bâtiment n'allait pas mourir. Il fut généralement très-abattu, et souffrit plus du froid que ses deux compatriotes. On ne put lui rien apprendre, et on eut beaucoup de peine à l'engager à prendre de l'exercice. Harraouai au contraire devint très-utile; il comprenait presque tout ce qu'on lui disait, et s'empressait de faire ce qu'on lui indiquait.

Un frère lui enseigna l'alphabet, et parvint à lui faire lire des mots courts en taïtien, qu'il avait imprimés exprès. Cet exemple prouve que si on prend des Taïtiens dans leur jeunesse, et si on s'abstient de les faire voir comme des bêtes curieuses, ce qui fut le lot d'Omaï, et si on les préserve de l'enivrement des plaisirs de leur île, ils sont susceptibles d'instruction. Ces deux-ci étaient déjà trop âgés; ils avaient écouté et cru les histoires que leurs camarades ont l'habitude de raconter: peut-être tous les raisonnemens ne pourraient pas écarter les préjugés dont ces contes ont imbu leur imagination, si l'esprit de Dieu ne porte pas la conviction dans leur conscience.

« Le 25 mai on découvrit une terre nouvelle; on reconnut que c'était une île très-basse, de la forme d'un croissant: elle en reçut le nom de *Crescent island* (île du Croissant). Elle est située par 25° 22' sud, et 255° 55' est. Elle renferme une lagune dans son centre; la mer y entrant en brisant sur plusieurs parties de la côte du sud-ouest; mais on ne vit aucune ouverture qui pût admettre un canot. On reconnut qu'elle était habitée; alors quand on en fut à la distance d'un mille, on mit le vaisseau en travers, et deux hommes s'embarquèrent dans un petit canot avec Tom le Taïtien, qui se revêtit d'une étoffe de son pays.

Nous avions le dessein de débarquer, si ces Indiens montraient des dispositions amicales; et pour gagner leur bienveillance, on prit de la verroterie, des miroirs et des outils en fer, ainsi que des pièces de monnaie d'Angleterre, pour laisser un témoignage de notre visite. A notre approche les Indiens se réunirent en troupe pour nous empêcher de descendre à terre. Pendant qu'ils marchaient le long du rivage, les femmes les suivaient avec des lances; c'est la seule arme que nous leur ayons vue; ils la brandissaient d'une manière menaçante, et nous faisaient signe de nous en aller. Tom se leva, leur montra sa peau, son vêtement, et le tatouage de son corps, et leur parla sa langue, qu'ils eurent l'air de ne pas comprendre. Occupés uniquement de leur sûreté et de la défense de l'ilot stérile qu'ils habitaient, ces insulaires agirent envers nous comme si nous eussions été des ennemis qu'ils connaissaient, et nous regardaient avec peu de curiosité et d'étonnement. Voyant que toutes nos manœuvres pour gagner leurs bonnes grâces étaient sans effet, et que nous approcher suffisamment pour leur donner quelque chose serait s'exposer à recevoir une pierre, ou un coup de lance, et peut-être nous obliger à faire feu sur eux, nous regagnâmes le navire, et nous fîmes voile pour une autre île plus haute, et

située à peu près à dix lieues dans l'ouest-nord-ouest.

• On vit sur l'île Crescent beaucoup d'arbres nommés ouarias, et d'autres peu utiles. Le rivage est composé de corail gris et de pierres que la violence de la mer y a lancées, et qui forment à la pointe sud-est un mur élevé de vingt à trente pieds au-dessus de la surface de l'eau. Il y avait sur cette pointe trois piles de roches de corail, deux de forme ronde; la troisième carrée, haute de six pieds, et large de douze; un côté offrait un trou, qui sans doute servait à pénétrer dans l'intérieur.

• Les Indiens que nous vîmes étaient au nombre de vingt-cinq, en y comprenant trois femmes portant leurs enfans sur leur dos; il n'y en avait probablement pas un plus grand nombre dans l'île. Ces gens sont de couleur cuivrée claire, et de taille moyenne. Il nous parut que leur langage ressemblait à celui des Indiens que nous connaissions; mais le bruit produit par les lames qui brisaient sur le rivage, empêcha Tom d'entendre assez distinctement pour comprendre ce que ces hommes disaient.

• Quelques-uns étaient entièrement nus, à l'exception d'un grand morceau d'étoffe jeté sur leurs épaules, et qui descendait jusqu'à mi-jambe: l'un d'eux, qui était peut-être le chef, avait au-

tour de la tête une bande d'étoffe très-blanche, roulée en forme de turban. On ne leur vit aucune espèce d'ornement.

« Il serait difficile de deviner de quoi ces hommes se nourrissent; car ils n'ont sur leur île ni arbre à pain, ni cocotier, ni arbre à fruit d'aucune espèce. Nous apercevions à la fois toute l'étendue de l'île; nous ne vîmes pas une seule pirogue occupée à pêcher. Ainsi ces hommes étaient peut-être des habitans de la grande île, qui étaient venus sur celle-ci en passant; s'ils y demeurent constamment, ils doivent mener une vie bien misérable.

« Il était midi quand nous nous éloignâmes de l'île-Crescent. Celle que nous avions en vue était remarquable par deux hautes montagnes voisines l'une de l'autre; on peut les découvrir à la distance de quatorze à quinze lieues. On ne peut approcher qu'à trois lieues de cette terre, qui est entourée de tous côtés de récifs et d'écueils; l'île a trois lieues de long: elle a au sud et à l'est d'autres îles, dont quelques-unes sont grandes et élevées. Leur ensemble forme un groupe long de cinq à six lieues; le récif situé à trois milles au large de la grande île, et qui probablement environne le groupe entier, et lui forme une barrière qui lui sert de défense, s'étend de tous côtés à perte de vue. On observa sur ce récif plusieurs

espaces secs, sur lesquels croissaient des bouquets d'arbres, et qui ressemblaient à de petites îles basses placées en dehors des plus hautes. Les naturels de l'extrémité septentrionale de l'île avaient vu approcher notre vaisseau; pour donner l'alarme à leur compatriotes, ils allumèrent un grand feu dès qu'il fit sombre, et ils l'entretenirent jusqu'au jour. Ils nous rendirent par là un grand service, car cette clarté guida notre marche pendant une nuit très-noire. Le vent était variable et soufflait par rafales, et il pleuvait à torrens.

« Le 25 à six heures du matin nous ralliâmes la partie septentrionale du récif, où se trouve un petit flot. Nous y vîmes une troupe d'une cinquantaine de sauvages armés de lances. Ayant passé à moins d'un quart de mille de l'endroit où ils étaient, nous remarquâmes des jeunes gens qui ramassaient des pierres sur le rivage et qui faisaient le geste de nous les jeter: les hommes qui montraient aussi des dispositions hostiles, marchaient le long de la plage pour être toujours vis-à-vis du flanc du vaisseau. Comme nous les eûmes bientôt quittés, ils se retirèrent derrière des arbres qui nous semblèrent aussi peu utiles que ceux de l'île-Crescent; les naturels nous parurent aussi n'offrir aucune différence entre eux. Quoique nous n'ayons aperçu aucune pirogue, ces Indiens doivent en avoir, car pour aller de l'île

principale à celles qui sont au milieu des récifs, il faut qu'ils se servent d'embarcations, ou qu'ils marchent à gué, et ce dernier moyen paraît impraticable. Toutes ces terres sont hautes; le récif qui les environne au large maintenant la mer qui les entoure immédiatement dans une tranquillité constante, elles offrent une perspective pittoresque: elles paraissent âpres et stériles; mais il y a des vallées où croissent des arbres que nous ne pûmes distinguer; cependant quelques-uns de nous crurent y reconnaître des cocotiers. Du reste il est probable que ces îles ont les fruits et les racines communes à celles de cette région, et sans doute elles ne manquent pas de poisson.

Les montagnes, depuis leur sommet jusqu'à la moitié de leur hauteur, sont principalement tapissées d'herbe desséchée par le soleil; il y a dans quelques endroits des espaces de sol rougeâtre, comme dans les terrains du milieu à Taïti. Ce groupe reçut le nom d'*îles Gambier*, en l'honneur d'un amiral qui avait protégé l'expédition; leur centre est situé par  $23^{\circ} 12'$  sud et  $225^{\circ}$  est.

Nous étions alors avancés suffisamment à l'est, et nous nous trouvions dans la zone des vents alisés; ainsi nous fîmes route au nord. Tout le monde à bord se portait fort bien, et nous ne manquions de rien. Cependant la traversée depuis le départ des îles des Amis ayant été plus

longue qu'on ne s'y était attendu, le capitaine jugea qu'il convenait de gagner au plus vite les Marquésas: ainsi quoique nous eussions des motifs de croire que nous étions dans une partie dangereuse du grand océan, nous fîmes route la nuit comme le jour; toutefois nous tenions les voiles disposées de manière à changer la direction du vaisseau dans un cas de nécessité soudaine.

« Cette précaution était indispensable. Le 26 à la pointe du jour on crut voir de l'avant une terre basse; aussitôt on vira de bord pour s'en éloigner; au bout d'un quart d'heure on s'en rapprocha, et au grand jour l'on reconnut le danger imminent auquel on venait d'échapper. Le point sur lequel nous courions précédemment et d'autres parties de cette terre étaient au niveau de la surface de la mer, qui passait par-dessus pour entrer dans la lagune centrale. Il est très-probable que si le temps eût été brumeux ou le jour plus éloigné, nous eussions touché sur ces écueils avant de les avoir vus ou d'avoir entendu la mer qui brisait dessus, car elle faisait bien peu de bruit. Cette île a environ dix-sept milles de longueur de l'est à l'ouest, et huit à neuf de largeur. Il y a plusieurs bouquets d'arbres sur le récif qui entoure la lagune; on n'y vit d'ailleurs ni cocotier ni d'autres arbres fruitiers, et on n'aperçut pas

d'habitans. La situation de cette île par  $21^{\circ} 36'$  sud et  $224^{\circ} 36'$  est, fit conjecturer qu'elle est la même que l'île Hood découverte par Edwards en 1791.

« On crut voir le soir une autre terre dans l'ouest ; mais comme pour s'assurer de la vérité il aurait trop fallu tomber sous le vent, le capitaine préféra de continuer sa route. Le 28 on découvrit par  $18^{\circ} 24'$  sud une île basse : c'était encore une ceinture de récifs entourant une lagune. Il y croissait des bouquets d'arbres, parmi lesquels on distinguait des cocotiers. Le petit canot essaya inutilement d'y débarquer : la mer brisait avec trop de violence sur les rochers de corail. Une tentative que l'on fit le lendemain avec la penniche fut plus heureuse ; mais il fallut se mettre dans l'eau jusqu'au genou, et affronter le ressac, qui était très-fort. La marée ayant baissé, continue le narrateur, sa violence diminua ; de sorte que je pus avancer l'arrière de la penniche tout contre les rochers, et je mis pied à terre sans même mouiller mes souliers. Mes compagnons, encouragés par cette facilité, continuèrent à cueillir des cocos, que nous avions eu auparavant beaucoup de peine à tirer à bord avec une corde. D'un autre côté, ceux qui étaient à bord observant ce qui se passait, envoyèrent le petit canot avec des hommes à notre aide. Alors nous conçûmes l'espoir

de faire sans difficulté ni danger une provision abondante de fruits. Nous nous trompions.

« Le terrain, dans la partie nord-est de l'île où nous étions, a environ six cents pieds de largeur. Il n'y croit que des cocotiers, qui sont du côté de la lagune, par conséquent de celui qui se trouvait le plus éloigné de nous. A force de chercher, nous trouvâmes une route moins scabreuse que celle que nous avions suivie à travers les autres arbres. Elle se prolongeait le long d'un canal qui communiquait de la mer à la lagune, et qui était assez profond pour que le petit canot y pût passer de mer haute. En conséquence nous résolûmes de cueillir autant de cocos que nous pourrions avant quatre heures de l'après-midi, et alors de faire entrer le canot pour les prendre.

« Nous en avions rassemblé à peu près trois cents à l'heure fixée ; mais il survint un inconvénient auquel nous n'avions pas songé. A mesure que la marée montait, le ressac augmentait avec une telle violence, qu'il était presque impossible de le traverser sans danger pour nous ou pour les cocos. Cependant on amena le canot vis-à-vis de la passe, et en saisissant le moment favorable, on parvint à franchir les brisans ; toutefois ce ne fut pas sans avoir touché sur les rochers, ce qui nous annonça que la penniche ne pourrait pas entrer. Nous étions treize à terre ; le petit canot

n'était pas assez grand pour nous contenir tous. Pour rendre notre position plus critique, le vent fraîchit et le temps se couvrit. On convint, pour se tirer de ce mauvais pas, que ceux de nous qui ne savaient pas bien nager s'embarqueraient dans le petit canot, pour tenter les premiers l'aventure; que les autres resteraient sur l'île pendant toute la nuit, et le lendemain matin gagneraient les bateaux à la nage. En conséquence quatre d'entre nous furent désignés pour faire le premier essai. Ils auraient certainement réussi; mais deux autres qui prétendaient être aussi de mauvais nageurs, sautèrent dans le canot. Cette surcharge le fit enfoncer davantage; il toucha, et s'arrêta sur les rochers contre lesquels la mer brisait; elle le remplit, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent retourner dans une eau plus tranquille. Cet échec abattit notre courage; car nous savions qu'on avait besoin de plus de monde qu'il n'en restait à bord pour manœuvrer le vaisseau et pour l'empêcher de tomber sous le vent, circonstance qui l'aurait mis dans l'impossibilité de venir à nous. Pressé par la nécessité, le troisième officier, accompagné de deux matelots, fit une seconde tentative, et réussit; mais le canot fut à moitié rempli d'eau. Sortis du ressac, ils allèrent vers la penniche, et ramenèrent les deux embarcations à bord, en annonçant au capitaine la nou-

velle désagréable qu'ils m'avaient laissé à terre avec neuf hommes.

« Quant à nous, notre position sur cette île déserte était désagréable et alarmante; cependant il fallait en tirer le meilleur parti possible. Ayant donc vu les deux embarcations s'en aller sans qu'il leur fût arrivé de malheur, nous nous acheminâmes vers un petit bouquet d'arbres; et comme nous étions légèrement vêtus, nous voulûmes faire du feu. Tom le Taitien employa deux heures à frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec, suivant l'usage de son pays; il y perdit sa peine: nous fûmes réduits à la triste nécessité de passer la nuit sans feu. Vers dix heures la pluie commença à tomber, et continua jusqu'à trois heures du matin. Après un très-court intervalle de beau temps, elle reprit sans discontinuer jusqu'à midi. Nous n'en perdîmes pas une goutte. Les arbres ne nous mirent à l'abri que jusqu'au moment où leurs branches furent complètement mouillées, ce qui ne tarda pas. Je craignais beaucoup que des fièvres ne fussent le résultat de cette aventure. Pour diminuer le mauvais effet de l'humidité, je recommandai à mes compagnons de se promener et de se tenir en mouvement: ils se conformèrent à mon avis. Ils se consolèrent les uns les autres en disant qu'ils voyaient quelquefois la lumière du navire.

Le 31 au point du jour le *Duff* rangea l'île de très-près, et le capitaine, inquiet sur notre sort, envoya la penniche pour essayer de nous emmener. Quel fut notre chagrin en voyant que le ressac était plus fort que la veille ! Il fallut donc attendre que la marée baissât. La penniche retourna au vaisseau. Elle revint ensuite près du bord des brisans : un homme sauta sur les rochers, et arriva près de nous avec une bouteille d'eau-de-vie. Ce fut un secours précieux pour ranimer le courage de mes compagnons, qui avaient passé une si mauvaise nuit, et avaient à remplir une tâche difficile. La penniche regagna ensuite le vaisseau, et reparut avec un radeau de planches de sapin, qui devait être lancé à travers de la lame pour nous tirer de l'île. On le mit à la mer : le mouvement rétrograde des lames l'empêcha de pénétrer dans les brisans. Cette ressource nous ayant manqué, nous marchâmes le long du rivage, pour voir si nous ne découvririons pas un endroit plus favorable pour le radeau : il ne s'en présenta aucun. Deux d'entre nous voulurent essayer d'aller à la nage jusqu'au radeau ; les lames les enlevèrent et les poussèrent contre les rochers, où ils furent presque écrasés avant que l'on pût venir à leur secours.

Quoique la mer baissât, elle n'était pas moins furieuse, même à l'endroit par lequel j'étais ar-

rivé. Désespérés de ce contre-temps, Tom et plusieurs autres se retirèrent vers le bouquet d'arbres, pour essayer de nouveau de faire du feu. Ils avaient un besoin urgent de se réchauffer, étant transis d'humidité et de froid. Ils venaient de nous quitter, lorsqu'à notre joie inexprimable la mer devint si tranquille par intervalles, qu'un homme arriva sur le radeau ; il fut halé à la penniche. Aussitôt nous rappelâmes les autres, et chacun saisissant à son tour le moment favorable pour aller à la nage jusqu'au radeau, nous sortîmes l'un après l'autre de l'île. En essayant de retirer le grappin, il se trouva tellement engagé dans les creux de rochers de corail, qu'il fallut couper le grelin et abandonner le grappin. Ces creux augmentent le danger de gagner les bateaux à la nage ; car si la mer arrive ou se retire soudainement, on risque de tomber dans ces trous, et de rester caché sous des pointes de rochers. La crainte d'éprouver ce malheur et de se noyer dans les vagues du ressac, faisait disparaître le danger dont nous menaçaient des requins, qui étaient fort nombreux dans cet endroit. Enfin nous arrivâmes à bord du vaisseau, qui avait dérivé à quatre milles sous le vent. Le capitaine et tout l'équipage nous témoignèrent une joie sincère de nous revoir. Chacun était guéri de la fantaisie de descendre sur des îles

à moitié noyées, à moins d'y être contraint par une extrême nécessité.

Cette île fut nommée *tle Serle*. Son milieu est par 18° 18' sud et 223° est. Elle a sept à huit milles de longueur et quatre à cinq de largeur. On voit plusieurs petits rochers s'élever au-dessus de la lagune centrale, où le poisson est très-abondant, de même que dans le récif extérieur. On y aperçut des milliers de petits requins. Les mulets y sont très-communs; lorsque la mer basse eut laissé une partie du récif à sec, des anguilles tachetées sortirent de leurs trous, et quand nous en approchâmes, elles se levèrent sur leur queue, en ouvrant la gueule pour se défendre. Les oiseaux étaient les mêmes que ceux que l'on rencontre sur les autres îles basses. On en vit aussi un de la grosseur et de la couleur d'une alouette, et pendant la nuit on en entendit un qui sifflait comme un merle. Les divers ramages qui frappèrent nos oreilles, malgré la pluie continue, nous donnèrent lieu de supposer que ce petit coin rocailleux donnait asile à un grand nombre d'oiseaux. Les rats, les crabes et une espèce d'écrevisse étaient très-nombreux.

Les arbres sont aussi variés qu'aux îles Palmerston. Les cocotiers sont rares; ils ne croissent que sur l'extrémité nord-ouest. Ceux qui forment

le groupe sont d'une espèce particulière: ils s'élèvent à une soixantaine de pieds; leurs troncs ont de quatre à douze et quinze pieds de circonférence, se partageant à la moitié de leur hauteur en grandes branches, dont les feuilles sont larges et d'un vert foncé. Le sol ayant très-peu de profondeur, plusieurs de ces arbres étaient tombés à terre, leurs branches avaient pris racine, et il en était résulté une demi-douzaine d'arbres aussi gros que les vieux. Le bois n'en paraissait bon qu'à brûler. Un morai en pierre avait été construit à l'abri de ce bosquet. A quelque distance s'élevait une pierre isolée, qui est placée perpendiculairement. On trouva aussi les restes de deux cabanes, et un espace uni avec une cabane circulaire à son extrémité. Tout auprès, des quantités de coquilles de pétoncles étaient éparses à terre. Il résultait de tous ces indices que l'île avait été habitée. Mais la population a-t-elle émigré ailleurs, ou s'est-elle éteinte? c'est ce qu'il est difficile de décider, la seconde conjecture étant aussi probable que la première; car il est vraisemblable qu'elle ne consistait que dans l'équipage d'une pirogue, qui, si l'on en juge par le nombre des coquilles, a dû vivre long-temps dans cet endroit, peut-être jusqu'à ce que le bateau ait été mis en état de transporter tout ce monde dans une autre île. Il est vraisemblable aussi que les cocotiers, qui ne se trouvent

que dans un endroit particulier, et si près du morai, ont été plantés par ces hommes; et l'inspection de ceux qui étaient tombés nous fit juger que la plantation n'avait pas eu lieu depuis plus de cinquante ans.

Une particularité remarquable est l'existence du morai. Quelque peu nombreuse qu'ait été la troupe des infortunés qui se réfugièrent sur ces flots, ils pensèrent qu'ils ne pouvaient se dispenser d'y avoir un lieu d'adoration. Elles prouvent que quoique ces hommes aient des idées erronées de l'Être suprême, ils conservent parmi eux les mêmes traditions, et que malgré les noms particuliers que les habitans de chaque île donnent à leur divinité protectrice, le mode d'adoration étant partout le même, annonce que la tradition dérive d'une source commune.

Les opinions des hommes varient sur la formation de ces îles basses. Cette masse de matière croît-elle comme un arbrisseau, ou est-elle l'ouvrage de millions d'animalcules? c'est ce que je laisse à décider aux savans. Il paraît toutefois que dans leur état parfait ces masses n'approchent de la surface de la mer que dans les endroits où elle brise sur elle. La partie de l'île sur laquelle nous étions me parut s'être élevée sur une largeur de douze cents à dix-huit cents pieds. L'action violente de la mer contre le bord extérieur avait

brisé les parties saillantes. Celles-ci, poussées par les lames vers la lagune, en brisent d'autres parties et les emportent. Une tempête impétueuse les porte à une certaine distance du bord de la mer, en forme de chaîne, et sur le bord de la lagune. C'est évidemment ce qui a eu lieu ici. La première chaîne est à moins de trois cents pieds de la lagune, et à peu près à dix-huit cents pieds du bord du récif voisin de la mer. La seconde chaîne est à moins de trente pieds de la première, et le sillon qui les sépare a dix à douze pieds de profondeur. Les autres chaînes, en grand nombre, sont à peu près à la même distance entre elles; elles ne diffèrent qu'à proportion de la force des tempêtes qui les ont élevées. Elles ne sont composées que de grands blocs de corail qui dénotent leur origine; et leur direction, qui est à peu près du nord au sud, prouve que des coups de vent de l'ouest ont pu seuls produire cet effet de ce côté de l'île. L'on sait que les vents qui soufflent de ce côté, bien qu'ils ne soient pas très-forts, élèvent des vagues plus creuses et plus pesantes que ne le font les autres. A peu près à six cents pieds du bord extérieur du récif, les pierres après avoir roulé sur un espace plat de cette largeur, forment un mur escarpé, qui n'a pas moins de vingt-cinq à trente pieds au-dessus de la surface de la mer; mais elles sont poussées même par-dessus

cette élévation, et se portant à une distance considérable au-delà, couvrent quelques-unes des chaînes précédentes, et forment une pente douce. On ne peut se faire une idée des blocs énormes de corail solide jetés jusqu'au milieu de la hauteur du mur escarpé dont je viens de parler. Je ne remarquai aucune autre partie de l'île où de semblables effets de tempêtes fussent visibles. Dans quelques endroits, surtout au sud-est, et où le terrain n'a pas plus de six cents pieds de largeur, il était bas et couvert de sable de corail blanc très-fin, mêlé de végétaux décomposés et de feuilles de plantes qui y croissent. C'est en général la nature du sol. Cette substance d'origine végétale et le sable de corail sont portés par le vent même sur les plus grandes pierres, et les arbres y sont plus vigoureux et plus abondans que dans les autres endroits.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 4 de juin que nous vîmes Santa-Christina; une des îles Marquésas. Le 5 nous étions à cinq milles de la baie de la Résolution, lorsque nous vîmes deux hommes qui venaient à nous dans une chétive petite pirogue, qu'ils n'enaient à flot qu'en vidant sans cesse l'eau. Ignorant qu'ils eussent l'intention de venir à bord, et ne concevant pas dans ce cas qu'ils pussent nous y être utiles, nous continuâmes à porter toutes nos voiles, et pas-

sâmes auprès d'eux avec une grande vitesse; ils s'en aperçurent, et plus jaloux de venir à bord que nous ne l'imaginions, l'un d'eux sauta dans l'eau, saisit un cordage que nous lui jetâmes, et parvint très-adroitement en s'aidant de ses mains à la galerie de derrière, où nous les primes tous. D'abord il regarda la chambre avec surprise; mais il se remit bientôt et courut sur le pont. Il était tellement tatoué de la tête aux pieds, que l'on ne voyait pas la couleur naturelle de sa peau. Il parlait très-vite; Crook et les Taïtiens le comprirent assez bien. Il avait l'air très-sérieux, parce qu'il désirait de nous voir virer de bord pour recueillir son compagnon; il nous fit entendre que c'était son père, ajoutant que si nous ne nous dépêchions pas, il lui serait impossible d'aller jusqu'à l'île dans une pirogue si délabrée, car le vent était fort. Ses inquiétudes furent dissipées, nous primes son père à bord et la pirogue à la remorque; mais bientôt elle se brisa en morceaux, ce qui ne parut pas les inquiéter beaucoup. Ils donnèrent leur avis sur la manière de manœuvrer pour entrer dans la baie; on s'y conforma: l'on s'en trouva bien, et l'on admira leur habileté dans l'art nautique.

Quoiqu'il fit déjà sombre lorsqu'on laissa tomber l'ancre à sept heures du soir, deux femmes vinrent de terre à la nage, sans doute dans l'es-

poir d'être bien reçues. Quand elles virent qu'on refusait de les admettre, elles restèrent à nager autour du vaisseau pendant plus d'une demi-heure, criant d'un ton dolent : *Ouahéiné, ouahéiné*, c'est-à-dire, femme ! ou nous sommes des femmes. On resta inflexible; elles retournèrent à terre de la même manière qu'elles étaient venues. Nos deux pilotes les suivirent; mais ce ne fut qu'après avoir employé tous leurs raisonnemens auprès du capitaine pour leur permettre de passer la nuit à bord; certainement on leur aurait accordé leur demande pour les récompenser de la confiance implicite qu'ils avaient en nous, si par là on n'avait pas établi une règle dont d'autres auraient voulu profiter.

Les mêmes personnes qui nous avaient accosté les premières, revinrent le 6. Sept femmes jeunes et belles nageaient dès le matin autour du vaisseau; elles étaient entièrement nues, à l'exception d'une ceinture de feuille qui leur entourait la taille; elles restèrent trois heures autour du vaisseau en répétant : *ouahéiné!* Enfin plusieurs Indiens étant venus à bord; l'un d'eux qui était le chef de l'île demanda que sa sœur fût prise à bord, ce qui lui fut accordé. Elle était d'une couleur claire qui tirait sur un jaune agréable; ses joues offraient une teinte de rouge; elle était forte, mais si bien proportionnée, ainsi que ses compa-

gnes, qu'il eût été difficile de trouver des modèles plus parfaits pour les peintres et les sculpteurs. Notre Taitienne qui était de couleur claire, jolie et bien faite, se trouva éclipsée par ces femmes, et je crois sentit vivement son infériorité; néanmoins elle l'emportait sur elles par l'amabilité de ses manières, et possédait à un plus haut degré la douceur et la sensibilité naturelles à son sexe. Elle fut honteuse de voir sur le pont une femme entièrement nue, et lui donna un vêtement complet en étoffe de Taiti neuve; il lui allait très-bien. Celles qui étaient encore dans l'eau, et dont le nombre s'accroissait à chaque instant, nous importunèrent alors davantage pour être admises à bord, espérant en recevoir autant. On eut pitié d'elles, et on les laissa monter à bord; elles furent un peu déçues dans leur espérance, car elles ne furent pas toutes habillées comme la première; et les chèvres leur enlevèrent leur espèce de vêtement en mangeant les feuilles qui les couvraient; elles avaient beau se tourner d'un autre côté pour éviter ces animaux, d'autres les attaquaient, et elles furent mises complètement nues.

Le chef était Tenaé fils aîné de Honou qui régnait du temps de Cook; il arriva dans une pirogue assez belle, et présenta au capitaine une

canne longue de huit pieds, et ornée à un bout de boucles de cheveux humains très-proprement tressés, des ornemens de tête et de poitrine. Ayant aperçu un fusil sur le pont, il le porta avec précaution au capitaine, et le pria de le faire dormir. Il reçut une hache, un miroir, une chaîne de cou pour le suspendre, et une paire de ciseaux; ce dernier objet très-estimé aux îles des Amis et de la Société, n'excita pas son attention, et il sembla qu'il en ignorait l'usage. Deux de ses frères qui l'accompagnaient, ne témoignèrent de désir pour aucun objet. Ils avaient tous l'air préoccupés, et ressemblaient à des gens qui ne peuvent qu'avec peine se procurer la subsistance, bien qu'ils eussent quelquefois des accès de rire extravagans, et qu'ils se missent à parler avec une volubilité excessive; naturellement les femmes ne le leur cédaient pas sur ce point. Il paraît qu'ils éprouvaient une grande disette, car tout le temps qu'ils furent à bord, ils se plaignirent de la faim, et demandèrent à manger. Nous ne pûmes en donner qu'à quelques-uns de ces pauvres affamés, car ils étaient en trop grand nombre: quant aux femmes, elles sont dans un tel état de sujétion, que si elles obtenaient quelque chose, et ne pouvaient pas le cacher, les hommes le leur enlevaient. Le soir ceux qui n'avaient pas

de pirogues, et c'étaient les plus nombreux, sautèrent tous ensemble dans la mer et gagnèrent l'île à la nage.

« Quand nous eûmes communiqué au chef notre intention d'établir deux de nos compagnons parmi eux, il parut enchanté de la proposition, et dit qu'il leur donnerait une maison et une part dans tout ce qu'il avait.

« Je le suivis à terre avec M. Harris, M. Crook, Pierre et Tom. Ténéa nous reçut sur la rive, et après avoir un peu marché nous pria de nous arrêter. Nous supposâmes que c'était pour satisfaire la curiosité des insulaires, qui formèrent un cercle autour de nous; les plus proches s'assirent afin que ceux qui étaient par derrière pussent voir par-dessus leurs têtes. La sœur de Ténéa ne suivant pas l'exemple des autres, il la réprimanda, ce qui la fit pleurer. Après que nous fûmes ainsi restés un quart d'heure, nous remontâmes une vallée avec le chef et son frère, que beaucoup de jeunes gens accompagnaient. Les racines des arbres qui traversaient la route et les gros cailloux qui les remplissaient, la rendaient mauvaise: aussi étions-nous très-fatigués en arrivant à la maison du chef, quoique nous nous fussions reposés trois fois; à chacune on nous apporta dans des écales de coco de l'eau excellente d'un ruisseau qui coule dans la vallée. L'arbre à pain, le cocotier

et d'autres grands arbres nous procurèrent un ombrage bien nécessaire par la grande chaleur. Ténéa nous conduisit à une de ses meilleures maisons, et nous dit qu'elle était destinée aux frères, qui pourraient l'occuper aussitôt qu'il leur plairait; elle avait vingt-six pieds de long, sur six de large, dix pieds de haut sur le derrière et seulement quatre sur le devant; le toit en était très-aigu. Une grande natte en couvrait le plancher d'une extrémité à l'autre, et on voyait aussi dans l'intérieur de grandes calebasses, des appareils de pêche et quelques lances. Le chef avait à une des extrémités ses ornemens renfermés dans deux caisses de bambou; il nous montra entre autres deux énormes touffes de plumes de la queue du paille-en-cul, qui formaient une parure très-élégante, et à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

« Le chef ne nous offrit à manger que quelques cocos; c'était tout ce que les insulaires avaient, avec un peu de pâte de fruit à pain aigre. On voyait courir çà et là des cochons et de la volaille, mais en petite quantité; on était dans la saison de la disette; lorsque nous mîmes pied à terre, un Indien courut à moi, et me fourra dans la bouche un morceau de pâte aigre, croyant sans doute, vu la circonstance, me faire un grand plaisir. Du reste, Ténéa nous traita très-

bien, et les naturels témoignèrent beaucoup de joie de nous voir.

« Quand nous fûmes de retour à bord, le capitaine appela les deux frères, pour connaître leur opinion sur l'île, et savoir s'ils étaient toujours décidés à s'y établir. M. Crook répondit qu'il y était encouragé par l'accueil qu'ils avaient reçu; qu'il était content de la maison qu'on leur avait assignée, et que si les subsistances n'y étaient pas aussi abondantes que dans les autres îles, ce ne pouvait être un obstacle à ce qu'il s'y fixât, puisque, dans son engagement, il n'avait pas eu ni n'aurait jamais ses aises en vue. « D'ailleurs cette saison de disette doit avoir un terme, ajouta-t-il, et il y a, suivant les apparences, des temps de fécondité... » M. Harris hésita dans sa réponse, comme un homme agité de craintes. Son opinion fut absolument contraire à celle de M. Crook. Il exprima une désapprobation absolue de tout ce qu'il avait dit; en un mot sa fermeté et son ardeur semblaient l'avoir totalement abandonné. Toutefois la bonne réception que le chef et les naturels avaient faite aux Anglais, repoussait toutes les objections qui auraient pu concerner ceux-ci. Il fut convenu que les frères descendraient à terre le lendemain avec leurs lits, et feraient un essai. Si ensuite ils jugeaient qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à rester, et en donnaient de bonnes rai-

sons, ils pourraient revenir à bord, car ils ne devaient pas agir par contrainte.

« On a observé que l'honnêteté n'est pas une vertu connue chez les insulaires du grand océan, surtout quand nos marchandises sont exposées à leurs regards. Les naturels de Santa-Christina n'avaient pas paru très-empressés de faire des échanges avec nous; mais quelques-uns avaient trouvé le moyen, le 6 dans la soirée, de soulever le verre d'une de nos meilleures boussoles, et de voler le carton et l'aiguille, puis ils avaient remis le verre en place. Nous en parlâmes au chef et à plusieurs autres. Toutes nos tentatives de recouvrer ces objets par la douceur furent inutiles: nous ne voulions pas en employer d'autres. L'affaire en resta là; mais les naturels semblèrent reconnaître qu'ils avaient fait quelque chose de mal, car le 7 ils ne vinrent à bord que long-temps après l'heure du déjeuner.

« L'après-midi M. Crook alla à terre, emportant son lit et quelques habits. Je l'accompagnai, pour voir comment il serait reçu. M. Harris refusa d'aller avec lui, sous prétexte de faire de ses effets de petits paquets qu'il lui serait plus aisé de transporter dans le haut de la vallée. Le frère du chef quitta le vaisseau avec nous. Tenaé nous reçut sur le bord de la mer, et nous traita avec les mêmes égards et la même bonté que la veille. Une foule

immense nous suivit. Quelques insulaires se chargèrent du bagage, et le portèrent dans la maison destinée aux frères. Un instant après on l'en ôta, et on nous conduisit dans une autre maison plus grande, éloignée de trois cents pieds de la première. Elle était sur une plate-forme carrée construite en pierres, et soutenue par-devant par un mur haut de six pieds; car elles sont toutes bâties sur des pentes. Il y avait dans l'intérieur une sorte d'écusson à la mémoire de Honou; il était artistement fait en petits roseaux placés perpendiculairement, obliquement et horizontalement, et hauts de huit pieds, qui composaient un côté de la pyramide. Il y avait à chaque extrémité un tambour qui ressemblait à ceux de Taïti, et beaucoup plus long. Sur la même plate-forme s'élevait une autre maison sur une petite éminence. En avant, et à une petite distance de sa façade, étaient placées deux statues humaines, grossièrement sculptées en bois, à peu près de grandeur naturelle. Par derrière et contre la paroi de la maison, on voyait trois autres écussons faits comme celui dont il vient d'être question. Celui du milieu, qui était le plus grand, portait au sommet une figure d'oiseau: les roseaux qui le composaient étant teints de diverses couleurs, produisaient un bel effet. La maison n'avait ni porte ni aucune ouverture;

ma curiosité, vivement excitée, me porta à ouvrir un trou sur un des côtés, pour regarder ce qu'elle renfermait : je vis un cercueil fixé sur deux poteaux, à peu près à trois pieds au-dessus de terre. Tenaé survint : voyant qu'il n'avait pas l'air fâché, je rouvris le trou, et lui indiquai le cercueil : Honou, s'écria-t-il à l'instant, et répéta ce mot plusieurs fois. Je sus ainsi que c'était son père, et je crus m'apercevoir qu'il était content de ce que je faisais attention à l'honneur qu'il avait rendu à sa mémoire. Le cercueil était de forme cylindrique et enveloppé de tresses de fibres de coco peintes de diverses couleurs. Ce sépulcre, la maison de Crook, les arbres, en un mot tout ce qui se trouvait dans l'enceinte de la plate-forme était tabou, c'est-à-dire sacré, et l'approche en était interdite aux femmes.

« Je laissai le Taïtien Tom tenir compagnie à Crook pendant la première nuit, et je retournai à bord. En descendant la vallée, j'observai qu'elle était bien garnie d'arbres à pain : les fruits n'étaient pas mûrs. Les cocotiers étaient moins nombreux. Il y avait aussi des bananiers, des chis et d'autres arbres à fruit; ils sont généralement plantés dans des enclos entourés de mur en pierre hauts de six pieds, et qui renferment aussi la maison du propriétaire. Quelques-uns de ces ver-

gers sont tellement infestés de mauvaises herbes, qu'ils ne font guère honneur à l'activité des insulaires.

« Lorsque le canot arriva pour me prendre, il était chargé d'autant de naturels qu'il avait pu en contenir, et qui profitaient de cette occasion pour s'épargner la peine de nager. Le frère du chef marqua le désir de m'accompagner à bord. Je refusai de le prendre, parce qu'il était presque nuit; il en fut si affecté, qu'en s'en allant il fondit en larmes.

« Il vint tant d'Indiens à bord le 8, que nous ne pouvions travailler qu'avec beaucoup de difficultés à raccommo-der les manœuvres. Les femmes étaient en grand nombre, et toutes dans le même état de nudité qu'auparavant, ce qui engagea nos gens à donner à chacune une pièce d'étoffe de Taïti. A terre ces femmes sont vêtues décentement; mais quand elles vont se jeter à la mer pour nager, elles laissent derrière elles leur vêtement, qui ne supporte pas l'eau, et ne couvrent leur nudité qu'avec quelques feuilles.

« Dans la matinée le capitaine reçut une lettre de M. Crook, qui exprimait sa satisfaction de son nouveau logement. « A l'approche de la nuit, disait-il, on me laissa seul. Je me recommandai à Dieu, et je me couchai, après avoir mis mes habits à terre, près de mon hamac. Surpris le matin

en m'éveillant de ne pas les trouver, je pensai que j'aurais à rendre un compte peu favorable de cette nuit d'essai; mais avant que j'eusse eu le temps de me livrer à des soupçons injustes, le chef vint avec chaque objet soigneusement enveloppé dans un paquet.

« Un instant après que le capitaine eut fini de lire cette lettre, il vit arriver Ténéaé, son frère et M. Crook. On s'efforça de leur faire la meilleure réception possible: M. Wilson donna à Ténéaé une couronne ornée qui lui plut beaucoup, un morceau d'étoffe, un couteau et quelques vrilles. Ce qui lui fit le plus de plaisir fut une grande conque. Ces insulaires donnent volontiers en échange des cochons, ou tout autre chose. Au reste ils sont dans un état de nature et d'ignorance, ou plutôt de stupidité tel, que malgré la grande quantité d'outils de fer qu'on a laissés parmi eux, ils ne se sont pas encore occupés d'en connaître l'usage. C'est pourquoi ils mettaient peu de valeur aux objets que nous avions, à moins qu'ils ne pussent les voler, ce qui augmente toujours le prix d'un objet. Ils ne s'embarrassaient pas des clous et des outils; ils recherchaient avec assez d'empressement les chats et les chèvres. Ils obtinrent quelques-uns des premiers; mais nous n'avions pas de boucs. Ils se servent des conques lorsqu'ils vont se faire une visite d'une vallée à une autre; et ar-

rivés au sommet des montagnes, ils en sonnent de toutes leurs forces, et écoutent avec un plaisir et un orgueil inexprimables l'écho qui retentit au loin.

« Ténéaé montra aujourd'hui plus de familiarité qu'à sa première visite: il examina la chambre avec beaucoup d'attention; mais ce ne fut pas avec la pénétration et le discernement des naturels des îles des Amis. Ayant touché par hasard le cordon de la sonnette de la chambre, il fut frappé d'un étonnement mêlé d'admiration qui n'appartient qu'à un sauvage; il fit aller de nouveau la sonnette, et se tourmenta pendant plus d'un quart d'heure pour savoir d'où venait le son. Ténéaé a l'air réfléchi, et tous les dehors du chef et du père d'un village. Nous étions émus de pitié de voir un homme auquel la nature a peut-être départi des talens capables d'explorer ses mystères, confondu par une chose si simple. Hélas! dans ces contrées lointaines, éloignées de toutes les routes des sciences, les talens et les qualités d'un génie isolé sont plongés dans l'obscurité, et de même que les beautés cachées dans le bloc de marbre, attendent l'habileté de l'ouvrier pour les en tirer.

« Nous n'étions pas peu touchés, d'un autre côté, de voir nos matelots occupés à réparer les agrès, servis par des troupes de femmes charmantes, qui leur passaient les matériaux ou portaient les seilles à goudron, et se livraient à ce tra-

vail avec assiduité, sans redouter aucun inconvénient; car souvent elles se salissaient avec le goudron. Aucun équipage n'aurait pu, sans l'aide puissant de la grâce divine, résister à une tentation semblable. Quelques-uns des nôtres auraient probablement succombé, si la vigilance des officiers et la bonne conduite de leurs camarades ne les eussent pas tenus en respect.

« M. Crook, bien résolu de rester, s'attachait à tout ce qui l'entourait; il se mit à manger du mahié ou pâte aigre, et se contenta de la nourriture que l'île lui fournissait. Elle n'est pas d'une nature très-délicate; le mahié étant préparé ici en petite quantité, et avec moins de propreté qu'à Taïti, n'y est pas si bon. M. Crook dit que les naturels lui servent toujours le meilleur qu'ils ont; et comme il espère avoir du cochon une ou deux fois la semaine, et du poisson frais aussi souvent qu'il désirera, il pense qu'il peut vivre satisfait, et ne pas jeter un œil d'envie sur les délices de Taïti. Ténéaé l'avait adopté pour son fils, acte regardé comme sacré, et les insulaires le considèrent comme un de ses enfans: c'est ce qu'ils avaient expliqué à M. Crook, qui ayant pris beaucoup de peine pour apprendre leur langue, comprenait presque tout ce qu'ils disaient. Ténéaé instruit que M. Harris avait l'intention de rester, pria M. Crook de l'inviter à venir à terre; mais on ne put le lui

persuader, ce qui était certainement mal de sa part, puisqu'il aurait embrassé toutes les occasions de connaître l'état réel de l'île, et aurait ainsi jugé de la possibilité de s'y établir avant le jour où il devait aller à terre, plutôt que de laisser M. Crook seul, sans être en état de donner des raisons plausibles, comme il le pourrait s'il débarquait à temps.

« Le 10, à deux heures du matin, il y eut une éclipse de lune totale. Le temps était si mauvais, que nous ne pûmes l'observer avec l'exactitude suffisante pour en tirer parti. Le vent soufflait par raffales qui venaient des montagnes, et notre câble rompit à l'instant où le phénomène finit. On mouilla aussitôt une autre ancre à l'entrée de la baie.

« Personne ne fut admis à bord le 11, qui était un dimanche; on dit aux insulaires que le navire était tabou, et ils retournèrent à terre en nageant. Ténéaé et son beau-frère arrivèrent le 12 avec Tom le Taïtien; ils nous apprirent que Harraouaï les avait quittés, et était allé dans l'autre partie de l'île; n'ayant pas fait connaître ses intentions, ils supposaient que son intention était d'y rester; projet dont Tom le blâmait beaucoup. Le capitaine voulut alors éprouver l'amour de Tom pour sa patrie, qu'il avait toujours élevée jusqu'aux nues depuis que nous étions à Santa Christina, il lui ordonna d'embarquer tous ses effets dans la

pirogue, et d'aller aussi à terre, parce qu'il était complice de l'évasion de Harraouai. Le pauvre garçon protesta de son innocence, et les larmes aux yeux, rassembla ce qui lui appartenait, et avant de s'en aller, serra la main de tous les matelots, puis partit en pleurant et sanglotant. Satisfait de son épreuve, le capitaine le rappela lorsqu'il se fut un peu éloigné; il se passa quelque temps avant qu'il se consolât et reprit sa gaieté. D'un autre côté, plusieurs Marquésans importunaient continuellement le capitaine pour qu'il les menât à Taïti.

« Pendant que nous étions à dîner le 13, un Marquésan vola une clavette de la pompe; il s'en allait avec sa capture, lorsque le second lieutenant le découvrit, et, avec l'aide du canonnier, l'empêcha de s'enfuir; tous les autres Indiens sautèrent par-dessus bord, et s'en allèrent à la nage; nous liâmes le voleur par manière de punition, et nous lui montrâmes un fusil chargé : il se croyait à son dernier moment. Un homme d'une certaine importance, qui était venu dans la même pirogue, amena le second frère du chef, et apporta en même temps deux cochons et une feuille de bananier, qu'il offrait en expiation du crime; le coupable était son père. Nous ne voulûmes rien accepter. Il était touchant de voir le fils embrasser son père, et lui dire un dernier

adieu. Pour ne pas prolonger trop long-temps leurs angoisses, nous fîmes partir le fusil en l'air, et nous mîmes le voleur en liberté. Dans le premier moment il ne pouvait pas croire qu'il n'eût pas été tué du coup. Quand on l'eut délié, et qu'on l'eut présenté à son fils, tous deux furent si transportés de joie, qu'ils pouvaient à peine s'en fier au témoignage de leurs yeux; la consternation, la reconnaissance les avait rendus muets. Nous leur avons adressé des remontrances solennelles pour l'avenir sur des actions de ce genre, et nous les avons renvoyés à terre avec le cochon, que nous avons refusé d'accepter, pour qu'ils vissent que nous n'avions que notre avantage en vue.

« Le vent souffla avec tant de violence le 14 dans la matinée, que le navire chassa sur son ancre; de sorte que, comme il était encore désagrégé, l'on fut dans la nécessité ou de mouiller une autre ancre, ou de dériver en mer. En conséquence on laissa tomber par cinquante brasses d'eau une ancre de réserve qui était toute prête, et l'on fila cent cinquante brasses de câble avant que le bâtiment fut arrêté. Nous étions alors à un mille et demi en dehors de l'entrée de la baie, et le vent continuant à souffler avec la même force, nous craignîmes d'être poussés sous le vent de l'île : M. Harris fut donc envoyé à terre dans la penniche avec tous ses effets. L'après-midi fut

employée à mettre le grément en ordre et à enverguer les voiles, le capitaine ayant l'intention de rentrer le lendemain dans la baie, si le temps le permettait. Il plut beaucoup pendant la dernière partie de la journée; cependant, malgré la rudesse du temps, et notre grand éloignement des terres, plusieurs naturels vinrent à la nage à bord. Nous étions tellement occupés que nous ne pûmes les recevoir; on leur permit seulement de se reposer dans les embarcations qui étaient le long du vaisseau. Quelques-uns ne prirent aucune relâche; voyant par ce qui arrivait à leurs compatriotes, que le vaisseau était tabou, ils retournèrent de leur plein gré à terre; effort très-considérable surtout pour les femmes, puisque ces deux distances réunies faisaient au moins cinq milles.

« Ce ne fut pas sans peine que l'on entra le 14 dans la baie où l'on reprit le premier mouillage. Le 20 M. Crook et M. Harris vinrent à bord pour conférer avec le capitaine. Aucun des deux n'avait changé d'avis. Harris se plaignait de l'île; Crook s'y trouvait bien, et était décidé à y rester même tout seul; ils retournèrent à terre pour faire un nouvel essai avant le départ du vaisseau.

« Un Marquésan vola le couperet du cuisinier, et décampant dans sa pirogue, fut près du rivage avant qu'on s'en aperçût; quand il se vit poursuivi par la penniche, il s'engagea au milieu des

rochers, tira sa pirogue à terre, s'enfonça dans les broussailles, et s'échappa. Les naturels étaient devenus des voleurs si experts, qu'il restait à peine un seul couteau aux matelots. Pour remédier à cet inconvénient; aussitôt qu'ils revinrent le 25, chaque homme de l'équipage se choisit un jeune homme pour gardien de ses effets; celui-ci suivait son maître pendant toute la journée avec son couteau, et d'autres objets pendus à son cou: cet expédient eut un plein succès, les jeunes gens n'ayant jamais manqué à la fidélité.

« Le 24 au point du jour notre pêcheur vint nous annoncer que M. Harris était resté toute la nuit sur le bord de la mer, et que les naturels l'avaient dépouillé de la plus grande partie de ses effets. D'abord nous n'en voulûmes rien croire, ne pouvant pas supposer notre compatriote assez imprudent pour avoir apporté tout son bagage avec lui sur la plage sans nous en faire avertir, afin qu'un canot se trouvât prêt pour le recevoir. Le petit canot fut aussitôt envoyé à terre; la chose se trouva vraie. Il était venu à la brune, et personne du bord n'étant à terre, parce que toutes les embarcations étaient occupées à retirer les ancrés, et le vaisseau étant trop éloigné de terre pour que l'on pût entendre sa voix, il avait passé une nuit désagréable assis sur son coffre. Vers quatre heures du matin quatre naturels le tirèrent

de dessus le coffre pour voler ses habits. Craignant qu'ils ne voulussent lui faire du mal, il s'enfuit dans des montagnes voisines. Le troisième lieutenant le trouva dans un état pitoyable; il était comme un homme qui a perdu les sens. Le ressac était si fort que l'on ne pût pas débarquer. On fut donc obligé de haler le coffre et le maître à bord avec une corde. Voici ce qu'il raconta des motifs qui l'avaient porté à quitter si brusquement son compagnon. Ténéa les pria d'aller avec lui dans une vallée voisine : Crook y consentit; Harris refusa. Alors le chef ne voulant pas qu'il restât seul, et ne croyant pas pouvoir trop faire pour lui, lui laissa sa femme, lui disant de la traiter comme la sienne. Harris eut beau lui dire qu'il n'avait pas besoin de cette femme, elle resta et pensa qu'elle devait le regarder comme son mari. Quand elle vit qu'il la négligeait entièrement, elle conçut des doutes sur son sexe, et en fit part à quelques-unes de ses compagnes, qui vinrent avec elle pendant la nuit, et se satisfirent sur ce point; mais ce ne fut pas assez tranquillement pour ne pas le réveiller. La vue de toutes ces femmes le glaça d'effroi, et ce qu'elles faisaient, le détermina à quitter un lieu dont les habitans étaient si vicieux et si adonnés à la perversité; raison qui aurait dû lui inspirer une résolution contraire.

« Crook persistait dans sa résolution; il se contenta de demander au capitaine qui lui avait annoncé son prochain départ, des outils d'agriculture et d'autres objets qui pourraient rendre son séjour plus utile au milieu d'un peuple qu'il devait éclairer et instruire. « J'aurais été beaucoup plus heureux, mandait-il, d'avoir un compagnon dont la conversation et la sympathie de sentimens m'auraient consolé dans les momens désagréables; mais puisque le Seigneur en a ordonné autrement, je me résigne, et plein de confiance dans sa sollicitude paternelle, je me repose sur ses promesses, plutôt que de quitter un lieu où il est si évident que la porte est ouverte au bien : s'il plaisait à notre Sauveur, dont le nom soit béni, de me faire l'heureux instrument qui doit préparer la voie à des serviteurs plus habiles, j'aurai au moins le bonheur de penser que ma vie n'a pas été employée inutilement. »

« Crook, observe le narrateur, est un jeune homme de vingt-deux ans, d'un caractère sérieux et ferme, constamment occupé à éclairer son esprit; il s'applique avec une grande assiduité à apprendre la langue des naturels. Il est doué en même temps d'un très-bon esprit et de beaucoup d'imagination, et je ne doute pas qu'il n'invente plusieurs choses, qui seront utiles à ces pauvres créatures au milieu desquelles il est décidé à

vivre. La vallée étant susceptible de grandes améliorations, je ne serais pas surpris d'apprendre que cette île et celles qui l'entourent sont, grâce à lui, devenues très-fertiles. Il a diverses graines de jardin, des drogues médicinales, des outils de toutes sortes, une Encyclopédie et d'autres livres utiles.

Le capitaine alla pour la première fois à terre le 26 avec le troisième lieutenant. A leur débarquement ils furent suivis par une foule de naturels, qui furent extrêmement joyeux de voir le capitaine dans leur village. Ils se rafraîchirent chez Ténacé, et ensuite le frère de ce chef les accompagna dans leur excursion aux montagnes, qu'ils voulaient gravir pour examiner la position des îles voisines. Elles sont si escarpées, que dans plusieurs endroits ils furent obligés de s'accrocher aux branches des arbres pour monter; le capitaine ne put parvenir au sommet; le troisième lieutenant y atteignit, et aperçut tout l'archipel des Marquésas. La chaîne à la cime des montagnes est extrêmement étroite; elle est partout couverte d'arbres. Le chef pria l'officier de tirer un coup de fusil du côté de l'île Trévenen, et fut enchanté de l'entendre partir. Quand ils furent de retour, Ténacé les régala d'un cochon rôti; comme il n'était pas très-gras, quelques-uns des spectateurs firent l'observation qu'il n'était pas bon, ce qui

affecta si fort Ténacé, qu'il s'en alla dépité; il ne reprit sa bonne humeur que lorsque le capitaine lui eut dit que le cochon était bon, et ne voulut manger que lorsque M. Wilson se fut assis à côté de lui. Le soir on revint à bord avec Crook et Ténacé, qui venaient prendre congé de nous. En conséquence, après que l'on eut mis différens objets dans la pirogue, nous lui dîmes un adieu affectueux; il partit. Sa conduite mâle en cette occasion lui fit beaucoup d'honneur: les larmes lui roulaient dans les yeux; mais il n'en laissa pas échapper une; il ne montra pas non plus la moindre crainte d'entreprendre seul sa tâche.

On leva l'ancre le 27. Bientôt arriva une pirogue qui apportait une lettre de Crook pour sa sœur et un billet pour le capitaine. On lui envoya du savon qu'il avait oublié, et l'on gratifia chaque messenger d'une hache: l'un était le frère de Ténacé, l'autre un vieillard qui avait été notre pêcheur. Celui-ci pleura amèrement en se séparant de nous, en partie parce que le capitaine refusait de le mener à Taïti.

Nous ne pûmes pas nous instruire beaucoup des mœurs et des usages des naturels de l'île, où nous n'allâmes pas souvent; Crook à qui j'adressai une série de questions, était trop occupé de ses propres affaires pour avoir le loisir de prendre les informations nécessaires pour répondre à tou-

tes. Comme il connaît la langue du pays, on peut compter sur la fidélité du petit nombre d'observations qu'il a pu recueillir.

« Les cérémonies religieuses des insulaires, dit-il, ressemblent à celles des îles de la Société : chaque canton a un morai dans lequel les morts sont enterrés sous de grandes pierres, et à peu d'exceptions près, comme dans la case du chef Honou. Ils ont une multitude de divinités ; celles dont le nom est mentionné le plus fréquemment sont Opouamanné, Okio, Oenamoe, Opi-Pitai, Onouko, Oetanaou, Fati-Aïtapou, Onoetaï. Aucune ne paraît avoir la prééminence sur les autres. Ils n'offrent que des cochons en sacrifice, et jamais des hommes.

« Ténacé gouverne quatre cantons : Ohitahou, Tahéouay et Innameï, qui aboutissent à la baie de la Résolution, et Onopoho, vallée contiguë au sud. Il a quatre frères : Aeaoutaytay, Natouafidou, Ohipi et Moenini ; aucun ne jouit de la moindre autorité. Ténacé en a moins que les chefs de Taïti. Il n'existe pas de forme de gouvernement régulière, de lois ni de punitions fixes ; la coutume sert de règle générale.

« De même que la plupart des peuples non civilisés, les insulaires n'ont pas d'heure déterminée pour leurs repas ; ils mangent quand ils ont faim, et peu à la fois, puisque nous sommes dans leur

saison de disette. Lorsqu'ils ont un cochon, ils en mangent cinq à six fois par jour ; quand ils n'ont pas de nourriture animale, ils font leurs repas de fruit à pain rôti, de poisson, de mahié, d'un pouding fait avec cette pâte et d'autres végétaux, de noix d'éhi, et une pâte faite avec une racine qui ressemble à l'igname. Les femmes n'ont pas toujours la permission de manger du cochon, et sont sans doute soumises comme à Taïti à d'autres restrictions. Elles semblent être beaucoup plus dépendantes des hommes, et plus durement traitées que dans cette île. Elles font les vêtemens et les nattes ; mais elles n'appêtent les alimens que pour elles-mêmes. Je n'ai observé aucun homme occupé, depuis le chef jusqu'au toutou, excepté des vieillards qui fabriquent des cordes et des filets. Le reste se promène de côté et d'autre, et s'étend nonchalamment au soleil, raconte des histoires, et tue ainsi le temps.

« On dit que Ténacé a trois femmes : la plus jeune est ici avec lui ; les autres sont dans différentes parties de l'île. Il a plusieurs enfans : quelques-uns demeurent ici avec lui ; les autres vivent avec leurs mères. Voyant une femme grosse, je lui demandai combien elle avait d'enfans : trois, répondit-elle. Je m'informai s'ils avaient tous le même père : « Oui, reprit-elle, sans hésiter, — A-t-il une autre femme ? — Non. » Ce qui

me donne lieu de supposer que, quoique Ténéait plusieurs femmes, ce n'est pas l'usage; c'est peut-être un des privilèges du chef. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfans. En me promenant dans la vallée, j'ai souvent vu les hommes jouer avec eux et les faire danser sur leurs genoux.

« Je ne suis pas encore en état de décrire leurs coutumes particulières; cependant j'ai appris que le fils ne doit pas toucher les habits de son père, et doit marcher devant lui. Le père ne peut toucher aucun objet, ni manger les choses qui ont passé par-dessus la tête de son fils. Avant d'atteindre à l'âge de la puberté, on fend le prépuce aux hommes, et on les tatoue jusqu'aux lèvres et aux paupières. Leurs maladies sont peu nombreuses: j'ai à peine aperçu l'apparence d'une seule, et ils sont heureusement encore exempts du mal funeste qui a fait de si grands ravages dans les îles de la Société. »

Les autres observations de Crook sur les insulaires, leur habillement, leurs pirogues, sont parfaitement conformes à celles qu'on lit dans le *Second Voyage de Cook*. Les femmes sont de taille médiocre, mais bien faites; elles ont généralement la peau brune. Quelques-unes, qui à notre arrivée étaient presque aussi blanches que des Européennes, devinrent ensuite d'une couleur foncée, lorsqu'elles furent venues au vaisseau et se

furent exposées au soleil: il n'y en avait qu'un petit nombre qui fussent tatouées. La sœur du chef avait quelques lignes parallèles sur les bras, et des piqûres légères sur l'intérieur des lèvres, et même sur les paupières. Elles s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe étroite, qui leur fait deux à trois fois le tour du corps, et dont les extrémités sont retroussées entre les jambes. Par-dessus elles en mettent une autre aussi large que nos draps de lit, et qu'elles nouent par le haut. Le nœud se place sur une épaule, et le reste du vêtement descend jusqu'à mi-jambe.

En partant on laissa deux chèvres à ces insulaires, en regrettant beaucoup de ne pas avoir de boucs; car ils aimaient tant ces animaux, que le chef les menait avec lui, ainsi que Crook, partout où il allait.

« Le 28 on aperçut avant le jour plusieurs lumières sur l'île Trevenen d'Hergest: les naturels la nomment *Ouapoua* (1). En prolongeant pendant la matinée la côte occidentale de cette île, on découvrit trois baies sablonneuses, d'où partaient des vallées fertiles, qui se dirigeaient vers le centre du pays, couvert de montagnes âpres et déchirées, dont quelques-unes se termi-

(1) C'est l'île Marchand, voyez tome II, page 41 et page 51 de cet ouvrage.

ment par des cônes très-hauts, qui donnent à l'île une apparence singulière. Une pirogue se détacha d'une des baies; elle portait quatre hommes, qui au bout d'un certain temps accostèrent le *Duff*. Ils reçurent de nous quelques marchandises; ils n'avaient rien à nous donner en retour. Saisis d'une terreur panique, ils s'en allèrent précipitamment. Derrière la pointe nord-est il y avait une autre pirogue montée par une vingtaine d'hommes; ils se tenaient tous contre les rochers. Nous mîmes le vaisseau en travers pour les attendre; mais ils eurent aussi l'air effrayé, et ne s'approchèrent pas. Une pirogue simple parut alors: elle venait d'une belle baie dans le nord-ouest, et était construite comme celles de Santa-Christina; elle avait la même espèce de voile latine. Les insulaires s'avancèrent hardiment près du vaisseau et nous parlèrent. Ayant vu Tanno-Manou sur le pont, l'un d'eux se leva et fit des gestes très-indécens. Nous les invitâmes à venir le long du vaisseau. Ils le firent; mais ils avaient perdu tout leur courage, car ils tremblèrent de peur pendant qu'ils y restèrent. Ils nous dirent le nom de leur île. Ils nous engagèrent à mouiller dans la baie: comme nous n'en avions ni le dessein ni le désir, nous leur fîmes des présens et nous leur dîmes adieu. C'étaient des hommes robustes et bien faits, qui ne différaient en rien des habitans de la baie

de la Résolution, si ce n'est qu'ils étaient un peu moins tatoués. Leurs pirogues, bien que construites de la même manière que celles de Santa-Christina, sont plus propres et plus fortes. Leurs maisons aussi, autant du moins que nous pûmes en juger du vaisseau, l'emportent sur celles de cette île.

Le *Duff* alla ensuite reconnaître la partie sud-est de Noukahiva. L'intérieur en parut plus habité que les autres Marquésas: la plupart des montagnes étaient couvertes d'arbres; les vallées annonçaient la fertilité. On vit des maisons au fond d'une anse, un grand nombre d'habitans rassemblés sur le rivage, et plusieurs pirogues halées à terre près d'eux. A cinq heures du soir Wilson fit route au sud pour Taïti. Le 3 juillet il vit Tioki, île à lagune, sur laquelle les Anglais étaient descendus dans le second voyage de Cook. Le 6 il laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï.

« Les Taïtiens s'empressèrent en foule d'arriver à bord, dit le narrateur. Ils témoignaient tous la plus grande joie de nous revoir. Les frères arrivèrent bientôt dans un bateau à fond plat, qu'on les avait priés de construire pour transporter les marchandises d'un côté à l'autre de l'embouchure de la rivière, qui est fort basse. Le rapport qu'ils firent nous satisfît. Ils avaient généralement joui d'une bonne santé. Les naturels avaient constam-

ment tenu envers eux une conduite aussi respectueuse que dans le commencement, et n'avaient jamais manqué un seul jour de leur fournir des vivres. Quant à l'objet principal de la mission, tout ce qu'ils pouvaient dire pour le moment, c'est que toutes les apparences étaient encourageantes. Le peu d'expérience qu'ils avaient de ce peuple, le leur faisait regarder comme susceptible d'instruction; et quoiqu'il fût profondément imbu des traditions et des préjugés de ses ancêtres, ils espéraient que la connaissance de la langue et leur persévérance dans leur devoir, produiraient un bon effet sur la génération qui s'élevait. Leur exemple avait déjà réprimé la légèreté naturelle aux Taïtiens, leur avait imposé du respect. Ils essayèrent rarement de célébrer un heiva assez près des missionnaires pour que ceux-ci pussent l'entendre; quand ils viennent près de leur maison le dimanche, ils se comportent toujours avec beaucoup de décence. Leur habillement et leurs manières annonçaient qu'ils avaient beaucoup gagné en modestie.

Les frères s'étaient surtout attachés à faire concevoir aux Taïtiens l'horreur que méritaient le meurtre des enfans nouvellement nés et les sacrifices humains. Un des arreoïs, qui était le tayo de frère Henry, étant venu le voir avec sa femme, qui était enceinte, on saisit cette occasion de lui

adresser des remontrances sur l'atrocité de l'usage des arreoïs, qu'il allait mettre en pratique; car le but de sa visite était de prendre congé des frères, qu'il ne devait pas revoir jusqu'après l'accouchement de sa femme. La mère fut émue de tendresse, et parut disposée à épargner son enfant; mais le mari endurci persista opiniâtement dans son affreux projet. Tout en reconnaissant que c'était une action sanguinaire, il s'excusa sur la coutume établie, ajoutant qu'il perdrait tous ses privilèges, et que la société se dissoudrait si l'infraction à ce point de ses statuts devenait générale. On leur offrit de bâtir une maison pour les femmes grosses, et de prendre soin de tous les enfans qui naîtraient. On le menaça, s'il commettait une action aussi inhumaine, de la perte de l'amitié des frères, et du châtimement de l'éatoua leur dieu. Il dit que s'il voyait les arreoïs exterminés par l'éatoua pour cette action, il s'en abstiendrait, et demanda si leurs ancêtres en avaient souffert. Les frères ne manquèrent pas de lui parler du courroux de Dieu contre toutes les impiétés et les injustices des hommes. Il s'en alla l'air abattu, mais nullement décidé à se garder du mal. Quelques jours après il revint, et promit que si l'enfant naissait vivant, il l'apporterait aux frères; et à une visite subséquente avec sa femme, il renouvela sa pro-

messe, sous peine de perdre la bienveillance de ses amis les Anglais.

On ne fut pas aussi heureux avec un personnage d'un plus haut rang. Le dimanche 9 mars un frère prit pour texte du discours qu'il prononça devant le roi, la reine, Manné-Manné et un grand nombre de naturels, ces paroles du Décalogue : « Tu ne tueras point. » Il fut écouté avec beaucoup d'attention, et les Taïtiens répétèrent plusieurs fois : « Il parle bien l'homme de la Bretagne : il n'est bon ni de tuer les enfans ni de sacrifier les hommes. » Le grand-prêtre dit quelques mots à voix basse; on lui demanda ce que c'était: il répondit qu'il engageait le peuple à quitter la voie du vice.

Pomarri vint à midi avec Aïddi. Étant allés dans l'appartement des frères mariés, ils les trouvèrent qui parlaient avec les arreoïs sur le mal de détruire les enfans. On adressa particulièrement la parole à Aïddi, qui était enceinte. Les frères essayèrent de la convaincre de l'atrocité du meurtre, surtout de la part d'une mère. Ils lui promirent de se charger de l'enfant aussitôt après sa naissance, et qu'ainsi il ne l'embarrasserait pas. Elle eut l'air de mauvaise humeur, et ne répondit rien. Alors ils s'adressèrent à Pomarri, et le supplièrent d'interposer son autorité pour abolir ces pratiques sanguinaires,

et de donner des ordres pour que l'on n'offrit plus à l'avenir de sacrifices humains. Il répliqua qu'il le ferait, ajoutant que le capitaine Cook lui avait déjà dit qu'il ne fallait pas les souffrir; mais qu'il n'était pas resté assez long-temps pour les instruire. Un des frères dit alors qu'ils étaient venus exprès pour cela. J'espère, s'écria-t-il, que vous voudrez bien écouter nos conseils. Il lui fit voir tous les dangers et tous les désavantages qui résultaient pour les Taïtiens de ces pratiques abominables, et l'avertit que s'il y persistait et méprisait leurs instructions, ils l'abandonneraient lui et les siens, et iraient dans une autre île. Pomarri parut très-affecté de ce discours; l'idée d'être quitté par les frères lui était surtout insupportable. Il s'engagea à employer toute son autorité pour mettre une fin à cet usage détestable. Cette docilité à des avis sages et humains causa une vive satisfaction aux frères. Durant cette conversation, Manné-Manné arriva; ils lui dirent sans détour que s'il offrait encore des sacrifices humains, il perdrait entièrement leur amitié, et devrait les considérer comme ses ennemis; il répondit qu'il s'en garderait bien. Ils lui répliquèrent que leur Dieu connaissait son cœur, et savait si sa promesse était sincère.

On renouvela les tentatives auprès d'Aïddi; elle fut invitée à rester auprès des frères, et à permettre que leurs femmes prissent soin de son enfant.

Ils lui dirent que son exemple aurait le plus heureux effet sur la nation, et comme ils n'ignoraient pas qu'elle aimait beaucoup tous les tissus venant d'Europe, ils lui promirent trois chemises et d'autres objets, à l'arrivée du *Duff*; ils ajoutèrent qu'ils apprendraient sa conduite à la reine Charlotte et aux femmes des îles de la Grande-Bretagne, qui concevraient beaucoup d'affection pour elle, si elle suivait leurs avis, et que le nouveau vaisseau lui apporterait sans doute des présents précieux. Elle répondit que l'enfant qu'elle portait était d'un sang vil; que s'il eût été de Pomarri il aurait vécu; mais qu'à présent ils étaient des arreoïs. Là-dessus elle s'en alla avec son amant, qui était assis auprès d'elle et l'écoutait avec la plus grande indifférence.

L'après-midi on adressa de nouveau la parole aux Taïtiens, par le canal de l'interprète. On leur demanda s'ils comprenaient ce qu'on leur avait dit; ils répondirent oui, et que c'était très-bon. Au nombre des auditeurs se trouvait Maouroa, mari de la sœur de Pomarri, et précédemment chef d'Eimeo. Il dit dans la conversation qu'il était résolu de rejeter les dieux qui ne pouvaient ni entendre, ni voir, ni parler, et d'adorer le dieu des Anglais. Il fit différentes questions aux frères, notamment s'il était licite à un homme d'avoir une femme. Certainement, lui dit-on; car c'est un

commandement de Dieu. *My-ty, my-ty*, répliquait-il, ou très-bien, très-bien.

Aïddi que l'on n'avait pas vue depuis deux jours, reparut en public le 12. Manné-Manné apprit aux frères la triste nouvelle qu'elle s'était défait de son enfant nouvellement né. En conséquence les frères résolurent de ne plus recevoir de présents d'elle, et de lui témoigner leur indignation de sa conduite, quand elle viendrait chez eux. Le lendemain elle arriva avec Pomarri: ils apportaient un grand présent de provisions, partagées en quatre portions. Les frères demandèrent à Pomarri de qui chacune venait: ils acceptèrent avec reconnaissance ses dons; et refusèrent de toucher à ceux d'Aïddi, et ils exposèrent les motifs de leur conduite, dont l'interprète André instruisit Aïddi. Elle en fut extrêmement choquée, dit qu'elle avait le droit de faire de ses enfans ce qu'elle voulait, et qu'elle se conformerait aux usages de son pays, sans se soucier du déplaisir des frères; puis elle s'en alla avec le toutou qui lui tient lieu de mari, laissant son présent. On avait fait pour elle un coffre; comme les matériaux lui en appartenaient, on le lui donna, et elle l'emporta. Mais son crime horrible ne resta pas tout-à-fait sans châtement; elle eut un dépôt de lait qui lui causa un abcès affreux; il fallut qu'elle vint trouver le chirurgien, pour qu'il le perçât, et elle essuya des reproches

amers. Son cœur parut encore endurci ; elle était d'un caractère hardi et audacieux, et beaucoup plus belliqueuse que Pomarri. Les frères prièrent Manné-Manné de distribuer son présent parmi les naturels. Il n'en fit rien, et le garda tout pour lui.

Il est remarquable, observent les frères, qu'Aïddi ne fut que deux jours sans paraître chez nous, et quand nous la revîmes, on aurait dit qu'il ne lui était rien arrivé, tant les femmes de cet heureux climat ressentent peu d'inconvéniens de la plus pénible opération de la nature.

Les frères reçurent un jour la visite de Temarri, grand-prêtre de Papara, un des quartiers de Taïti. On le regarde comme égal à Manné-Manné ; on l'appelle un éatoua, et quelquefois l'homme de l'éatoua. Il était vêtu d'une enveloppe d'étoffe de Taïti, et par-dessus d'un habit d'officier, ployé dans la longueur, qui lui servait de ceinture. Il montra de la timidité dans le premier moment, et n'entra qu'après des invitations réitérées. A peine était-il assis, qu'une horloge à coucou se mit à sonner, et le remplit d'étonnement et de terreur. Le vieux Païti avait apporté du fruit à pain à l'oiseau, en observant qu'il devait mourir de faim si on ne lui donnait jamais à manger. Les frères invitèrent Temarri à déjeuner : il étendit d'abord d'un air solennel la main dans laquelle il

tenait un morceau de banane. Un Taïtien nous dit que c'était une offrande à l'éatoua, et que nous devions la recevoir. Lorsque nous l'eûmes prise de sa main, et que nous l'eûmes mise sous la table, il s'assit et mangea de bon appétit. Les frères ayant chez eux une réunion de Taïtiens d'un rang distingué, l'un d'eux fit la lecture d'un discours traduit dans leur langue sur la religion. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention, notamment le prêtre : cependant il eut l'air fâché quand on le pressa de rejeter ses faux dieux, et quand il entendait les noms de Jehovah et de Jésus, il se retournait et disait quelques mots à voix basse. Les frères ayant ensuite examiné leurs auditeurs, pour savoir s'ils comprenaient ce qu'on leur avait dit, ils en répétèrent une grande partie, et eurent l'air très-contens.

Le lendemain Temarri revint avec le roi et la reine. Les frères apprirent qu'il était de la race royale, et fils d'Oberea, dont il a été tant question dans les premières relations de Taïti. Il était le premier chef, après Pomarri, qui l'avait soumis, et qui actuellement vivait en bonne intelligence avec lui et avait adopté son fils. Ils lui parlèrent de son titre d'éatoua ; ils lui dirent que l'éatoua n'était pas comme lui sujet à la mort. Un spectateur s'écria qu'il devait être en effet un mauvais éatoua, car il en avait vu un de son espèce tué d'un coup

de fusil, et que quiconque pouvait être tué n'était pas un dieu.

Les frères observent dans leur relation que les prêtres prétendent avoir un grand pouvoir comme sorciers, entre autres celui de tuer et de rendre la vie, et que le peuple les redoute beaucoup.

« Un jour, dit un des missionnaires, un prêtre qui se donnait pour un grand sorcier me montra un jonc enveloppé d'une figure d'oiseau, et me fit voir comment ils adoraient leurs dieux avec cet instrument; en me donnant à entendre qu'il donnait leurs réponses comme notre bible. L'ignorance et l'idolâtrie grossière de cet homme me firent pitié, et je n'eus pas la curiosité d'examiner ce qu'il me vantait avec tant d'emphase. Mais ce même personnage n'était pas absolument dépourvu de connaissances médicales, qui sont sans doute le fruit de l'expérience chez lui et chez ses confrères. J'avais mal aux jambes, et depuis trois semaines j'employais des remèdes pour me soulager; il me les frotta avec le suc d'une herbe qui, en moins de vingt-quatre heures, me fit plus de bien que tout ce dont je m'étais servi auparavant. »

Pour témoigner à Manné-Manné leur reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, les frères décidèrent que cinq d'entre eux iraient avec lui à Eimeo, pour finir son bâtiment. Ils y furent très-bien accueillis. Cependant Micklewright, mauvais

sujet qu'on avait chassé du vaisseau, et qui se trouvait dans cette île, vint à bout de circonvenir André le Suédois, qui, prévenu contre les missionnaires, s'excusa sous différens prétextes d'interpréter leurs discours au peuple. Enfin sa mauvaise volonté céda, et les frères purent instruire les insulaires, qui les écoutèrent avec une attention infinie. Les frères ayant avancé leur travail, revinrent à Taïti. Quelque temps après ils apprirent que l'Anglais Micklewright et le Suédois avaient fait feu sur les habitans d'Eimeo. Cette nouvelle fâcheuse les alarma beaucoup, et ce ne fut que plus de quinze jours ensuite qu'ils reçurent une lettre du Suédois, du 30 mai. Il les pria au nom de Manné-Manné d'envoyer au moins un d'entre eux avec une scie, pour achever le navire. « Actuellement, ajoutait-il, il court le risque d'être réduit en cendres, par suite du dépit que la femme de Pomarri a conçu contre Manné-Manné et moi, et même contre vous autres, pour lui avoir dit qu'elle avait eu tort de faire mourir son enfant. Elle a ordonné aux habitans d'Eimeo de se saisir de Manné-Manné et de le tuer, ainsi que nous, et quiconque prendra son parti. Le 8 de ce mois nous avons été attaqués par une troupe de trois cents hommes. Instruits quelques jours avant de leurs intentions, nous nous tenions, Micklewright et moi, sur nos gardes. Dès qu'ils commencèrent

à insulter Manné-Manné, nous fîmes deux décharges sur eux. Personne n'a été tué ni blessé : j'ai cependant reçu un coup de sabre. Ils nous demandèrent ensuite pardon et la paix ; mais nous nous défions toujours beaucoup d'eux, parce qu'ils ont transporté dans un endroit éloigné tout ce qu'ils possèdent. »

Les frères, après avoir lu cette lettre, pensèrent qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à aller à Eimeo ; ils ne pouvaient pas non plus se passer d'une scie, qui leur était utile pour leurs travaux. D'ailleurs ils ne se souciaient pas beaucoup de mettre Micklewright et André à même de terminer leur ouvrage, puisqu'ils avaient de fortes raisons de croire que l'intention de ces deux hommes était de s'emparer du bâtiment de Manné-Manné aussitôt qu'il serait prêt, et de s'y embarquer pour Port-Jackson.

Le 12 juin les frères répondirent à André qu'il était impossible qu'aucun d'eux allât le rejoindre à Eimeo, parce que dans le moment ils avaient trop de choses à achever avant le retour du *Duff*. Ils ne lui cachèrent pas que quant au tumulte du 8 mai, ils avaient reçu des avis qui les inquiétaient beaucoup, et leur apprenaient que deux Indiens avaient été tués. « Nous espérons, ajoutaient-ils, que vous n'avez pas donné sujet aux naturels de commencer cette attaque. Si elle provient réelle-

ment de la haine d'Aïddi, ulcérée de la part que vous avez prise aux reproches qui lui ont été adressés sur son crime, ne craignez pas son déplaisir. Le Seigneur, qui déteste l'iniquité, peut vous délivrer de ses mains. Vous nous demandez nos conseils sur ce qu'il y a de mieux à faire dans cette conjoncture : nous ne savons en vérité que vous dire. Nous espérons que maintenant vous ne courez plus aucun danger du ressentiment d'Aïddi ; s'il en était autrement, nous vous accorderions un asile sous notre toit. »

C'était se tirer en gens d'esprit d'une difficulté qui aurait pu entraîner des désagréments pour eux. Ils avaient bien assez à faire de veiller sur les objets qui leur appartenaient. Toujours il se commettait de petits vols ; les frères ne savaient comment se conduire avec les voleurs. Nous avons de la répugnance à les punir, disent-ils, et d'un autre côté l'impunité les encourage. Quand ils découvraient les voleurs, ils les chassaient en leur adressant des remontrances ; quelquefois les effets étaient rendus, et les voleurs avouaient qu'ils avaient mal fait et qu'ils étaient des méchants.

Un jour on enleva les effets d'un des missionnaires qui se baignait : quatre d'entre eux se mirent à la poursuite du voleur qui s'enfuit ; ils tournèrent leurs pas d'un côté où ils entendaient le son d'un

tambour. Apprenant que le voleur était dans cet endroit, ils y coururent et le saisirent dans ses habits de danse : une centaine d'insulaires prirent aussitôt la fuite; les frères les engagèrent à ne pas avoir peur, disant qu'ils n'en voulaient qu'au voleur. Ils l'emmenèrent, et l'enchaînèrent à un poteau de leur maison : il trouva le moyen de s'en aller avec le cadenas; il fut rattrapé et ensuite renvoyé. Jamais les Taïtiens ne songeaient à faire la moindre résistance, quoiqu'ils affrontassent tous les dangers possibles pour voler. Ils se servaient rarement de ce qu'on leur donnait; ils le mettaient de côté. Pomari et Otou avaient chacun plus de marchandises qu'aucun des frères : on ne leur voyait néanmoins sur eux rien de ce qu'ils avaient reçu; ils ne portaient qu'un morceau d'étoffe autour des reins, et demandaient sans cesse quelque chose.

L'exemple des chefs était, sous un autre rapport, pernicieux pour les insulaires. Le 1<sup>er</sup> juillet Otou envoya dire aux frères qu'ils feraient bien de renvoyer de chez eux quelques-uns des gens qui étaient à leur service, prétendant que c'étaient de grands voleurs; en même temps il en recommandait d'autres, pour qu'on les prit à la place de ceux-là. Les frères, qui savaient que les hommes appuyés par Otou étaient ses créatures ou plutôt faisaient partie d'une troupe de mauvais sujets,

virent clairement qu'il ne désirait les avoir auprès d'eux, que pour qu'ils pussent voler avec plus de facilité : ainsi ils rejetèrent sa proposition. Ils ne regardaient pas leurs domestiques comme coupables des vols qui avaient été commis; tandis que les gens d'Otou allaient de tous côtés enlever aux pauvres insulaires tout ce qui leur tombait sous la main : cette conduite était suffisante pour n'en garder aucun près de la maison.

Si la douceur dont les frères en usaient envers les voleurs, surprenait les Taïtiens qui avaient vu précédemment les Européens châtier avec rigueur toute espèce de larcin, la retenue de ces hommes ne leur semblait pas moins étrange. Un jour, tandis qu'un des frères était occupé à écrire dans sa chambre, une jeune fille entra, et lui témoigna son étonnement de ce qu'ils se conduisaient d'une manière si différente de celle de leurs compatriotes qui avaient auparavant abordé l'île. Le frère lui dit que ces actions étaient vicieuses, et que s'ils s'en permettaient de semblables, leur dieu serait courroucé. « Oh ! reprit-elle, je viendrai vous trouver pendant la nuit, et personne ne nous verra. — Rien, répliqua-t-il, ne peut être caché à Dieu; la nuit est pour lui aussi claire que le jour, et il n'y a pas d'obscurité ni d'ombre de la mort où ceux qui font le mal puissent se cacher. Mais si vous commencez par renoncer à vos

usages condamnables, alors nous vous aimerons. » Ce discours était peut-être un peu trop subtil pour un peuple naturellement léger, et habitué dès l'enfance à ne regarder aucun des plaisirs des sens comme défendu. Toutefois à force d'entendre parler du dieu des Anglais, quelques insulaires commençaient à chanceler dans leur croyance aux divinités de leur pays. Un Taïtien était allé voir un des frères; celui-ci saisit cette occasion de l'entretenir de Dieu. Le Taïtien avoua que ceux de Taïti étaient méchans, car ils mangeaient des hommes, des cochons, du fruit à pain, etc., ce que le dieu des Anglais ne faisait pas, et ajouta que c'était un bon garçon; c'était une expression qu'ils avaient retenue. Il dit de plus que, lorsque les frères parlaient au dieu des Anglais, la bonne pluie arrivait; et que lorsqu'ils ne s'adressaient pas à lui, le contraire avait lieu, et le soleil lui-même sautait avec trop de force. Il avait tombé une pluie abondante deux dimanches de suite.

Une nombreuse troupe d'arreoïs venait d'arriver chez Païti; ils avaient commencé leurs divertissemens de l'autre côté de la rivière. Plusieurs la passèrent et écoutèrent le discours d'un des frères. Cependant le voisinage de ces hommes, qui ne s'occupaient que de plaisirs bruyans, et dont la conduite est un scandale perpétuel, contrariait beaucoup les frères: heureusement l'ar-

rivée du *Duff* apporta de la distraction à leurs ennuis.

Le vaisseau ne devant pas faire un long séjour à Taïti, on s'occupait de mettre à terre sa cargaison, notamment les objets en fer et en acier, qui devaient être partagés entre les missionnaires des îles de la Société et ceux des îles des Amis. L'opération ne fut pas difficile; mais elle prit beaucoup de temps.

Chaque jour le vaisseau était rempli de Taïtiens. Aucun ne venait les mains vides, chacun apportait à son tayo un présent qui lui en valait un en retour; jamais la bonne harmonie ne fut troublée. Le 27 juillet Guillaume Tucker, matelot, s'enfuit du bâtiment. On avait été instruit de son intention de rester dans l'île, et l'on savait que la plupart de ses effets étaient à terre. Aussitôt on mit des hommes dans le grand canot pour aller à sa poursuite. Le vieux Païti et les missionnaires se joignirent à nous, dit le narrateur: toutes nos recherches furent vaines; nous eûmes beau visiter toutes les maisons du canton de Matavaï, il fallut s'en aller comme nous étions venus. Les deux Suédois avaient été absens toute la soirée précédente, ce qui nous donna lieu de soupçonner qu'ils avaient été concernés dans l'affaire; car à l'instant même où nous retournions à la maison des frères, ils entrèrent entièrement mouillés, di-

sant qu'ils étaient allés pêcher, occupation à laquelle cependant ils ne se livraient guère pendant la nuit : d'ailleurs leurs regards mêmes les condamnaient. Tout ce que nous pûmes faire de plus, fut d'aller aux cabanes d'Otou et d'Aïddi, et de les prier d'envoyer des hommes à la poursuite de Tucker; ils nous le promirent. Le lendemain André le Suédois étant venu à bord, on le renferma, parce qu'il était évident que c'était lui qui avait débauché Tucker, et on savait qu'il s'efforçait de former un parti qui aurait pu être dangereux pour les missionnaires. Le capitaine résolut donc de ne pas le laisser dans l'île.

« Son compatriote Pierre, qui vint peu de temps après, confessa que Matémou, habitant de Matavaï, avait caché Tucker dans un petit bois. Aïddi étant arrivée sur ces entrefaites, on sollicita son secours; elle le promit, et alla aussitôt à terre. Je l'accompagnai; elle dépêcha une troupe de gens d'Otou, aidés de plusieurs des frères, auxquels je me joignis avec le canonier. Nous fouillâmes le bois; ce fut en vain. Nous apprîmes que Tucker avait pris le chemin d'Oparré, avec le dessein d'aller à Attaourou : en conséquence de cet avis, trois des frères s'armèrent et se mirent à ses trousses; le capitaine était décidé à le ravoïr à tout hasard, afin de prévenir tout désagrément pour les frères, et aussi de décourager la désertion.

tion. Les frères revinrent le 29, très-fatigués de leur poursuite. Enfin, le 30 Aïddi arriva dans une pirogue avec trois missionnaires, deux domestiques d'Otou, et Tucker garrotté, qui maudissait cordialement Otou de sa perfidie. Il paraît que ce prince a trempé dans toute cette affaire, et qu'il a tous les jours fourni des vivres à Tucker; mais le capitaine ayant dit en présence d'Aïddi que si le fugitif ne se retrouvait pas, il emmenerait Otou à bord, celui-ci fut tellement effrayé de la menace, qu'il envoya dire à Tucker qu'il avait besoin de lui, et fit mettre des missionnaires en embuscade derrière le rivage, qui se saisirent de lui quand il parut, et le traînèrent dans la pirogue, ce qui ne se fit pas sans une grande résistance et des imprécations de sa part. Il fut enfermé. Comme Aïddi était toute tremblante, nous lui en demandâmes la raison; elle dit que c'était de crainte qu'André ne fût relâché, et ne se vengeât d'elle, et de tous ceux de ses compatriotes auxquels le capitaine avait montré de la bienveillance; et qu'il se ferait un jeu de leur enfoncer son couteau dans le corps.

« Manné-Manné, qui avait été si assidu auprès de nous et nous avait témoigné tant d'amitié et de bienveillance, n'envoya que le 31 présenter ses devoirs au capitaine son tayo; un présent accompagnait le message : il faisait dire en même temps

que le lendemain il serait à bord. Le 1<sup>er</sup>. août il entra dans la baie de Matavaï, sur le navire qu'il venait de construire à Eimeo; il l'emmena ensuite le long du *Duff*, pour que le capitaine pût le voir. C'était réellement une chose étonnante pour le coup d'essai des insulaires. Manné-Manné demandait avec instance des voiles, des cordages, une ancre, enfin tout ce qui était nécessaire pour gréer et équiper son petit bâtiment : on n'avait malheureusement rien de trop. Le capitaine, pour le consoler, lui donna son propre chapeau à trois cornes, et divers objets. Manné-Manné n'était cependant pas satisfait. « Oh ! s'écria-t-il, beaucoup de gens m'ont dit que vous vouliez voir Manné-Manné : me voici ; vous ne me donnez rien. » Il fit un jour la même observation aux missionnaires. « Vous me donnez, leur dit-il, beaucoup de paroles et beaucoup de prières pour l'éatoua, mais très-peu de haches, de couteaux, de ciseaux, ou d'étoffe. » Au reste, l'avidité n'était pas le défaut de Manné-Manné ; quand il a reçu quelque chose, il le distribue entre ses amis et ses serviteurs : de sorte que des nombreux présens dont nous l'avions gratifié, il ne lui restait à notre départ qu'un chapeau retapé, une culotte et un vieil habit noir, qu'il a garni d'une frange de plumes rouges. Il excuse cette prodigalité en disant que s'il ne se conduisait pas ainsi, il ne serait

jamais roi ni ne resterait un personnage d'importance.

Les Anglais purent espérer que leurs efforts pour arracher les Taïtiens à leurs superstitions cruelles ne seraient pas entièrement inutiles. Plusieurs jours après le retour du *Duff*, on apprit à Wilson que le jeune roi était venu à Matavaï. Il se mit aussitôt dans un canot pour aller le voir. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'il avait sacrifié un homme; les missionnaires lui témoignèrent en des termes si énergiques leur horreur pour cette action épouvantable, qu'il décampa aussitôt pour Pappara. Le capitaine qui débarquait en ce moment, l'arrêta ainsi que la reine, et lui demanda où il allait de si bonne heure en courant le long du rivage. Il répondit que les missionnaires étant fâchés, il supposait que le capitaine l'était aussi. Wilson lui dit que c'était fort mal de sacrifier un homme : Otou nia le fait; le capitaine le supplia de ne pas commettre de cruauté semblable, et l'invita à retourner, lui promettant de lui donner une pirogue qu'il avait exprès amenée de Tongatabou. Le lendemain il vint avec sa femme le long du bord, et reçut la pirogue; après l'avoir examinée pendant près de deux heures, il s'y embarqua: elle paraissait lui plaire beaucoup.

Pendant l'absence du *Duff*, plusieurs des frères qui avaient fait des voyages dans l'île, en esti-

maient la population à 50,000 âmes, dans les deux péninsules qui la composent. Quoique ce nombre d'habitans ne fut que le quart de celui auquel Cook l'évalue, il parut à Wilson bien au-dessus de la réalité. Il chargea donc son frère Guillaume Wilson, auteur de la relation du voyage, de faire le tour de l'île avec le Suédois Pierre, et d'essayer quelque moyen d'estimer la population dans chaque territoire. Ils étaient accompagnés de deux insulaires qui portaient le bagage; un troisième s'était engagé à les transporter au-delà des nombreux ruisseaux qu'ils devaient nécessairement traverser. Cette précaution était très-nécessaire; les courans d'eau qui descendent des hautes montagnes du centre de l'île, sont la plupart très-rapides, et quelques-uns sont très-larges.

Le pays est souvent rempli de broussailles; quelques routes sont assez bonnes; mais les meilleures sont désagréables, à cause de fort longues herbes, dont la graine, munie de crochets, s'attache aux bas et fait du mal; les naturels la nomment *piri-piri*. Les mouches furent aussi très-incommodes. Quelques cantons sont très-fertiles. L'arbre à pain et le cocotier y sont très-communs et très-beaux, et procurent un ombrage salutaire contre la chaleur du soleil. Certains territoires produisent aussi le cotonnier; il était en ce moment en fleur, qui ne produisait pas un grand effet, à cause de la petitesse de la

plante. Il y avait des terrains plantés en avoine et en canne à sucre; cette plante croissait naturellement dans quelques endroits.

Souvent interrompu dans sa marche par les ruisseaux, le voyageur anglais rencontrait aussi des obstacles dans le peu de largeur du pays bas, le long de la côte; il ne consistait quelquefois que dans une lisière très-étroite, où l'on apercevait à peine un arbre à pain ou un cocotier; on marchait au sommet de falaises rocailleuses, d'où la vue, en regardant en bas, était réellement effrayante; ensuite succédaient des vallées resserrées entre deux montagnes, et baignées par de larges rivières. Le secours des Taïtiens fut souvent utile à Wilson dans des passages difficiles, où il croyait ne pouvoir faire usage ni de ses mains, ni de ses pieds. Les hautes montagnes séparent ordinairement les territoires, et une pierre marque les limites.

Près de l'isthme qui joint ensemble les deux péninsules, je trouvai, dit Wilson, plus de mauvaises herbes et de broussailles que je n'en avais rencontré jusqu'alors; des espaces d'une longueur considérable en étaient tellement couverts, que l'on ne pouvait passer que le long de la mer; les maisons étaient peu nombreuses et peu habitées; dans la plupart on construisait de petites pirogues. Tous les Taïtiens de cet en-

droit avaient des outils de fer. Je demandai une hache de pierre; ils n'en avaient pas; bientôt ce sera une rareté dans le pays. Je m'informai du temps qu'ils mettaient à faire une pirogue avec des outils de fer: «A peu près une lune, répondirent-ils. — Combien vous en fallait-il quand vous vous serviez de haches de pierre?» Ils se mirent à rire de bon cœur, et contèrent dix lunes.

Un peu plus loin, le voyageur gravit avec Pierre au sommet des montagnes voisines, bordées de chaque côté d'une vallée profonde. «Les montagnes depuis le milieu de leur hauteur jusqu'à la mer, dit-il, étaient couvertes de cocotiers et d'arbres à pain, et les parties intérieures l'étaient de bananiers de montagne, de tarro, et d'une diversité infinie de plantes auxquelles les naturels ont recours, lorsque le pays inférieur ne peut fournir à tous leurs besoins. Frappé de ce coup d'œil, je questionnai Pierre sur les causes qui empêchaient les Taïtiens de cultiver un plus grand nombre de ces végétaux dans le pays inférieur, où il était évident qu'ils croîtraient aussi bien, et même mieux. Il me dit qu'il fallait les attribuer aux dégâts commis par les arreoïs, et les hommes qui accompagnent Otou dans ses excursions de divertissement. Quoique cette troupe vagabonde ne reste que deux à trois jours dans chaque territoire, elle consomme ou détruit follement toutes

les productions, et souvent les jeunes plants, ne laissant aux habitans du lieu, pour subsister, que ce qu'ils peuvent tirer des montagnes. Ceux-ci préfèrent donc prendre la peine de graver sur des endroits presque inaccessible, plutôt que d'exposer les plantes qu'ils auront cultivées aux ravages de ces voleurs privilégiés.

«Je vis aussi très-bien, de cette hauteur, les récifs de corail qui par intervalles bordent la côte; quelques-uns en sont assez éloignés. Il y a des passes dans plusieurs endroits, et probablement un bon mouillage en dedans; mais je crains que le fond n'y soit rocailleux et mauvais pour les câbles.

«Le terrain de l'isthme est une espèce de désert couvert de plantes grimpantes et d'arbres inutiles, même dans les endroits où le pays inférieur pourrait être rendu fertile. Nulle part il n'a plus de douze cents pieds de largeur. Dans certains passages où nous étions obligés de nous écarter du bord de la mer, le voyage devint très-fatigant par les longues herbes, les roseaux, les marais et les nombreux ruisseaux. Dans d'autres les montagnes s'avancent au large, et forment des précipices escarpés et dangereux. D'ailleurs cet isthme est très-peu habité.»

Dès le commencement de sa course, le voyageur était arrivé à la maison d'Inna-Madoua, veuve

d'Oripiā, l'ami des Anglais. Elle était absente. « Aheiné-Eno, son principal domestique, me reçut très-bien, continue Wilson; il voulait faire cuire du poisson. Je n'avais pas le temps d'attendre que le repas fût prêt; je déclinai son offre. L'air intelligent de cet homme m'inspira l'idée de dire à Pierre de lui faire part du sujet de notre voyage, et de lui demander à quel nombre il pensait que s'élevaient les habitans fixes d'Ouiripou, lieu de sa demeure, donnant pour motif de nos recherches le désir des éris de Pretané, de rendre service aux Taïtiens en raison de la population de l'île. Alors cet homme m'indiqua un mode de calcul que j'adoptai par la suite. Il dit qu'Ouiripou renfermait quatre *matteynas*, et chaque *matteyna* dix *tis*; et il estima par chacune de ces divisions le nombre des hommes, des femmes et des enfans à deux cent cinquante pour tout le territoire. L'ayant prié de me dire ce que c'était qu'un *matteyna* et un *ti*, il répondit que le *matteyna* était une maison principale, distinguée par le rang de son possesseur actuel ou précédent, ou par une portion de terre qui lui est attachée, quelquefois par sa situation centrale relativement à d'autres maisons. Il ajouta que le *matteyna* place un *ti* ou une image au morāi, ce qui lui donne la faculté d'y aller adorer. Les autres maisons du ressort du *matteyna* réclament leur portion du

même privilège, ce qui leur a fait donner le nom de *tis*. Dans quelques *matteynas* le nombre des personnes de chaque famille est de huit à dix; dans d'autres seulement de deux à trois; et souvent il arrive qu'un *matteyna* ou un *ti* est totalement abandonné. D'après cet exposé fort clair et ce que j'ai vu depuis par moi-même de la faiblesse de la population, je n'ai compté que six personnes par *matteyna* et autant par *ti*; car un *ti* est souvent occupé par une famille plus nombreuse que ne l'est le *matteyna*, et souvent les deux mots s'appliquent à la même maison. Ainsi, chaque fois que cela arrive, il y aurait un excédant de six personnes dans le calcul. »

A chaque endroit où le voyageur s'arrêta, il prit des informations sur la population. Les explications qu'on lui donna, coïncident avec celles qu'il avait reçues d'Aheiné-Eno, et il en résulta que les vingt territoires de Taïti et de Tiarabou ne renfermaient que 16,000 habitans de tout âge et de tout sexe.

Cette faible population, qui n'est nullement proportionnée à la surface habitable de l'île, est due à la coutume affreuse de tuer les enfans nouvellement nés, coutume en usage non-seulement parmi les arreois, mais aussi parmi les femmes de tous les rangs. Wilson en vit une dans la foule que son arrivée avait rassemblée. « C'é-

taît, dit-il, une femme d'une figure agréable; elle passait parmi ses compatriotes pour une beauté accomplie. Ce motif l'avait sans doute portée à détruire son enfant, parce que le nombre des femmes n'étant pas proportionné à celui des hommes, celles qui ont la réputation d'être belles sont courtisées et reçoivent beaucoup de présens. Elles s'accoutument à changer de maris, à aller avec eux d'un endroit à un autre, et à courir après les divertissemens et les plaisirs; plutôt que de s'en priver, elles étouffent les sentimens les plus naturels et les plus doux, et sacrifient leurs enfans. Comme il n'y a pas la moindre idée d'horreur attachée à cette action inhumaine, des milliers d'enfans qui viennent d'être mis au monde ne voient jamais la lumière. Lorsque le père ou la mère sont disposés à sauver l'enfant, ils y réussissent quelquefois. Si la femme déclare qu'elle ne veut pas élever l'enfant, l'homme se soumet en général à sa volonté. D'un autre côté, si la tendresse maternelle parle à son cœur, et que le mari persiste dans son dessein atroce, l'enfant est souvent sauvé, parce qu'elle arrange les choses de manière à ce que les voisins interviennent; et si la pauvre créature n'est pas mise à mort à l'instant même où elle vient de naître, les parens n'osent plus la tuer ensuite, et les plus insensibles deviennent aussi passionnés pour leurs enfans qu'on peut

l'être dans un pays civilisé. En général les Taïtiens épargnent les enfans mâles plutôt que les filles, ce qui rend raison en partie de la disproportion des sexes, et n'est pas une des moindres causes de la faiblesse de la population. Les hommes qui ne sont pas assez riches en étoffes, en cochons ou en outils anglais pour acheter une femme, doivent s'en passer, ce qui les conduit à des désordres abominables, que la plume se refuse à tracer.

Le voyageur rencontra Inna-Madoua dans la maison d'un chef. Quoiqu'elle ne fût pas chez elle, les ordres qu'elle donna pour qu'on lui préparât un bon diner furent exécutés à l'instant. « Je pus, continue Wilson, me convaincre de la faiblesse de la population; car dans cette maison, où je pris des informations sur celle du territoire qui en dépendait, il ne s'y est jamais trouvé plus de trente personnes à la fois durant mon séjour, en y comprenant la suite d'Inna-Madoua et les Taïtiens attirés par la curiosité de me voir. Cette maison présentait un abrégé des occupations de ce peuple: à une extrémité des femmes collaient ensemble des portions d'étoffe; des hommes faisaient des filets et des lignes; d'autres dormaient; d'autres buvaient de l'ava. Bien différens des naturels des îles des Amis, qui se rangent en cercle au nombre de cent à deux cents, et ont chacun leur portion d'une jatte immense, les Taïtiens ne

se réunissent que deux ou trois, et boivent l'ava dans une petite écale de coco. Du reste il paraît que cette boisson funeste est ici très-rare, et que les éris seuls sont livrés à son usage immodéré.

« Le lendemain Inna-Madoua me mena à sa maison, située un mille plus loin. Je crus voir un jardin d'Europe : les plants d'ava étaient bien alignés ; chaque carré formait un parallélogramme régulier, composé de tranchées profondes de deux pieds, et disposées avec beaucoup de goût. Le tout était entouré d'une haie de bambous. La maison, longue de cent pieds, était entre le jardin et la mer. »

Les relations précédentes ont parlé de la promptitude avec laquelle les Taïtiens passent de la douleur à la joie, et de l'espèce d'indifférence qui forme la base de leur caractère. Wilson arriva dans le hameau où demeurait la mère du jeune homme qui portait son bagage. Pour témoigner la joie qu'elle éprouvait en revoyant son fils, elle se frappa plusieurs fois la tête avec une dent de requin, jusqu'à ce que le sang lui coulat en abondance sur la poitrine et les épaules. Son fils la regardait faire avec une insensibilité parfaite. « Je n'avais pu prévenir cette action insensée, dit Wilson ; mais comme elle continuait sans miséricorde, je leur parlai à tous deux avec humeur, et

j'obligeai la mère de finir. Le fils voyant mon déplaisir, observa froidement que c'était l'usage de Taïti.

« Un peu plus loin nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, dans une maison qui avait appartenu récemment à une femme avec laquelle Pierre avait vécu. Elle était morte. Elle avait auparavant été la femme d'un des révoltés, qui eut le malheur de se noyer dans le naufrage de la *Pandore*. Elle avait eu de lui deux jolies filles, qui étaient âgées de six à sept ans : elles ont le teint plus blanc que les mulâtres, sont très-vives, et parlent beaucoup. Depuis la mort de leur mère, Pierre a pris soin d'elles ; elles témoignèrent une grande joie de le voir. Je leur donnai à chacune un petit miroir, ainsi qu'à la maîtresse de la maison. Nous nous reposions depuis quelques minutes, lorsque Pierre leur dit que depuis que le soleil était à telle hauteur, nous n'avions rien mangé. Aussitôt ces bonnes femmes manifestèrent une joie bien vive de l'occasion qui s'offrait de me régaler. Elles apprêtèrent aussitôt deux poulets pour mon diner, et un cochon pour celui des Taïtiens et de Pierre, parce qu'il prétendit qu'obligé de se conformer à quelques-uns de leurs usages, il ne pouvait pas manger dans la maison où j'étais.

« Je recus dans cet endroit un messenger de Pomari, qui l'avait chargé de venir au-devant de moi, pour me conduire dans le lieu de Tiarabou,

où avec sa suite il préparait une grande fête. Comme cela me détournait de ma route, je n'aurais pas accepté la proposition, si Pierre ne m'avait souvent parlé des précipices de la partie orientale de l'île comme impraticables pour tout autre que pour les naturels; encore, quoiqu'ils fussent accoutumés à franchir ces endroits escarpés, il leur arrivait souvent de tomber et de se tuer. Il ajouta que, sans courir ce risque, je pourrais aussi bien me procurer les renseignemens dont j'avais besoin des chefs des différens territoires, qui seraient probablement avec Pomari dans la partie méridionale de la péninsule.

« Je me rendis à ces raisons, et le lendemain nous gravâmes du côté de Taïti une montagne de hauteur médiocre; ensuite nous fîmes un mille dans un beau terrain qui va en pente vers l'isthme. Il est couvert d'une couche de terre végétale brune, et me parut, de toute l'île, le plus susceptible de culture. Quelques arbres sont dispersés sur sa surface, qui n'offre presque partout que des graminées et des fougères. L'isthme semblait être boisé dans toute sa largeur. Au-delà, du côté de Tiarabou, le pays, dans une étendue de deux à trois milles, présentait un aspect semblable à celui que je parcourais, tapissé de fougères et uni à son sommet, coupé ou déchiré par des cavités ou ravines profondes, et s'élevant graduellement vers

les hautes montagnes qui occupent les divisions du milieu et de l'est de Tiarabou. Du côté méridional de l'isthme, où nous descendîmes, on trouve une anse large de cent quatre-vingts pieds, et d'une profondeur suffisante pour admettre un vaisseau. Ce serait un mouillage excellent, si l'on pouvait trouver une passe sûre entre les grandes roches de corail qui sont en dehors.

« Indépendamment de cette anse, nous en avons traversé deux autres peu profondes, et ensuite nous sommes entrés dans le premier territoire de Tiarabou. Le terrain bas y est si marécageux, qu'à chaque pas nous enfonçons presque jusqu'au genou. Il est aussi couvert de broussailles; mais il abonde en fruits à pain et en cocos. Plus à l'est, le sol est plus sec et plus ferme. Nous avons rencontré plusieurs maisons où les femmes battaient l'écorce pour faire de l'étoffe, et les hommes construisaient des pirogues. Nous y reçûmes des renseignemens sur la population et l'aspect du sol de ce territoire, ainsi que de ceux qui en sont voisins.

« La pluie, qui commençait à tomber avec force, nous obligea de nous arrêter dans un endroit où était un chef qui connaissait Pierre. Sa pirogue fut tirée sur le rivage, et la petite cabane en fut tirée, pour qu'il y pût passer la nuit avec sa femme; c'est leur usage constant. Partout où les Taïtiens débarquent, s'ils sont venus dans une

grande pirogue, ils ont toujours une maison toute prête. Nous nous étions assis sous un hangar contigu, et nous nous faisons mutuellement des présens, le chef et moi. Un petit garçon me vola dans ma poche; ce fut avec maladresse, car découvert aussitôt, il laissa tomber ce qu'il avait pris; mais le chef fut si provoqué par l'imprudence du filou, qu'il se mit aussitôt à le poursuivre, et promit de le bien punir s'il l'attrapait.

« Après que la pluie eut cessé, nous nous remîmes en route. Bientôt nous rencontrâmes Otou et sa femme, portés chacun sur le dos d'un de leurs sujets; il me demanda une hache, des ciseaux, etc.; n'en ayant point de reste, je lui dis d'aller au vaisseau, où on lui en donnerait. Enfin j'atteignis le quartier-général, où je ne vis qu'un petit nombre de cabanes, de pirogues, et des hangars temporaires, dont Pomarri occupait le meilleur. On m'y conduisit, et on me dit qu'il était un peu plus loin dans une maison, occupé avec ses domestiques à préparer des étoffes. Averti de mon arrivée par un messenger qu'on lui avait dépêché, il ne tarda pas à paraître; il témoigna beaucoup de joie de me voir, et toucha son nez contre le mien. Lui ayant demandé pourquoi il n'allait pas à Matavaï, il me répondit qu'il ne le pouvait pas pour le moment, parce que c'était le temps d'un grand travail pour lui: il fallait qu'il rassem-

blât des pirogues, des étoffes, des cochons, etc., pour distribuer aux chefs et aux arreoïs qui l'accompagneraient à la grande fête à Pappara; elle devait avoir lieu sous peu de jours, et fixait sur lui les regards de toute l'île. Cette excuse était sans doute très-plausible; car la sollicitude publique semblait empreinte sur son visage. Au reste il avait envoyé Aiddi à sa place. Je lui dis qu'elle ne recevrait pas autant de présens que s'il y fût allé en personne: « Oh! reprit-il, je fais moins de cas des présens que de l'amitié du capitaine. »

Ainsi qu'on l'avait dit à Wilson, la plupart des chefs de Tiarabou étaient réunis dans cet endroit. Leurs pirogues étaient tirées sur le rivage, et devant leurs cabanes de grandes quantités de provisions étaient suspendues à des pieux fichés en terre; il en arrivait un plus grand nombre des cantons voisins. Cet ensemble donnait peut-être une image assez exacte du camp des Grecs près des bords de l'Hellespont, dans les temps héroïques. Ces chefs donnèrent les renseignemens les plus détaillés sur la population du Tiarabou.

Toute la pointe orientale de cette presque île consiste en montagnes hautes et raboteuses, qui se prolongent jusqu'au bord de la mer, et forment des falaises escarpées, dont le passage est extrêmement dangereux. Le terrain bas est par conséquent étroit et inégalement réparti. Mais depuis la

baie d'Ohaïtapha, sur la côte septentrionale, et depuis le point opposé sur la côte du sud, en allant vers l'isthme, le terrain bas a trois cents à six cents pieds de largeur, et il en a davantage lorsqu'il se trouve des vallées. Il n'y avait là et dans les environs qu'un petit nombre de cotonniers assez chétifs. Aucune partie de cette péninsule ne vaut les bons territoires de la grande presqu'île.

Le soir, dit le voyageur, je déployai mon lit dans la même maison où couchaient Pomarri, plusieurs chefs et Pierre. Je ne pus pas beaucoup dormir, parce que l'un ou l'autre ne cessa de parler pendant toute la nuit. Pomarri fit plusieurs questions adroites à Pierre sur les lieux et les choses qu'il avait vues pendant son voyage, et notamment sur les naturels de Tongatabou, les plumes rouges et plusieurs objets manufacturés de cette île ayant donné aux Taïtiens une grande idée du peuple qui l'habite. On parla de toutes les productions de Taïti, les chefs demandant si elles se trouvaient à Tongatabou, si le sol y était fertile, s'il y avait de bonnes pirogues et de belles femmes; ils interrogèrent aussi Pierre sur les Marquésas, dont ils dirent que les habitans leur étaient aussi inférieurs en civilisation qu'eux-mêmes l'étaient aux Européens. Du reste, ils parurent enchantés de la relation que Pierre leur fit de tous ces pays; mais quand il les entretint des

choses merveilleuses de l'Europe, ils témoignèrent d'abord de la surprise; mais incapables de se former une idée de ce qu'il leur racontait, leur plaisir diminua bientôt; tandis que les habitans des îles des Amis leur ressemblant à peu près en tout, ont les mêmes usages, le même habillement, ainsi que des pirogues, des fruits à pain, des cocos et des bananes; et voilà selon eux ce qui donne du prix à un pays, quoiqu'il ne contestent pas notre supériorité sur tout autre point. Pomarri et les hommes de sa suite regrettaient surtout de n'avoir pas des vaisseaux, et d'ignorer l'art de les conduire au loin. M'adressant la parole d'un air pénétré de douleur, ils me dirent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin qu'Oulietea ou Houaheiné, encore au risque d'être poussés ils ne savaient pas où, et de périr. Vous au contraire, ajoutaient-ils, vous pouvez naviguer pendant plusieurs lunes, pendant les nuits les plus noires et les coups de vent les plus forts, puis arriver exactement à Taïti. Je leur répondis qu'autrefois nous étions dans le même état qu'eux, et que nous ne savions rien; mais que de braves gens apportèrent dans notre pays le papier parlant, et nous enseignèrent à le comprendre: ce qui nous apprit le moyen de connaître le véritable Dieu, de construire et de conduire des navires, et de faire des haches, des ciseaux, et les divers objets que nous

avons ; que son tayo, le capitaine Cook, avait dit aux éris de Prétané que ni le roi de Taïti ni son peuple ne comprenaient le papier parlant, ni ne savaient faire toutes ces choses. En conséquence, par leur sincère amitié pour lui, ils avaient envoyé de braves gens à Matavaï, pour l'instruire, ainsi que ses enfans et son peuple, comme on nous instruisait ; que comme chef de l'île et régent pour son fils, il lui importait d'envoyer son fils et ses sujets écouter les leçons de ces hommes, parce que s'il négligeait l'occasion actuelle, il ne viendrait plus de ces braves gens, et qu'ils resteraient perpétuellement dans l'ignorance.

Je crois qu'il fit à mon discours autant d'attention qu'il put, et dit que c'était *my-ti* (bon) ; puis il s'endormit.

Le lendemain matin il plut beaucoup, ce qui nous retint dans la maison jusqu'à neuf heures ; alors le chef et tous ses domestiques se mirent à travailler à l'étoffe. J'allai les voir ; ils étaient occupés à de grandes pièces longues de quatre-vingt-dix pieds, et larges de douze ; elles étaient étendues à terre : ils les appliquaient l'une sur l'autre et les renforçaient avec une pâte. Pomarri ne s'épargnait pas plus que les autres.

Vers midi on apporta un beau cochon rôti pour dîner ; on m'en donna une portion : le reste fut porté au chef. Ceux qui l'entouraient en pri-

rent une portion si considérable, qu'il ne fit qu'un maigre repas ; c'est peut-être pour cela que l'homme qui lui met les morceaux dans la bouche, lui apportait à manger pendant les deux nuits que je passai dans ce lieu. Il me sembla que les cochons n'y étaient pas aussi abondans qu'ailleurs, ou bien qu'on les réservait pour le jour de la fête.

Je pris congé de Pomarri le lendemain ; je l'informai de mon projet de retourner au vaisseau le long de la côte méridionale de Taïti-noué, et je le priai de me prêter une pirogue. Il m'en fit à l'instant donner une meilleure des simples, qui devait rester à Pierre après notre arrivée ; il y mit deux cochons très-gras, et envoya un homme au premier canton où je devais aborder, pour qu'il m'en préparât un autre. Je lui avais donné une paire de ciseaux et tout ce dont je pouvais disposer ; il me demanda une pièce d'étoffe qu'un chef m'avait donnée ; il l'obtint. Alors il jeta les yeux sur ce qui me servait de lit comme pour le recevoir en don : voyant que son avidité prenait l'essor, je lui dis adieu en éprouvant un sentiment de pitié. Il eut l'air affecté et me chargea de recommander au capitaine de donner à Aïdi des haches, des ciseaux, etc.

Le premier endroit où j'atteris, fut Ouaïeri ; ce canton est gouverné par une femme qui a épousé le fils de l'éri Taouha. Ils sont tous les

deux fort jeunes, âgés peut-être de quinze ans; il a la physionomie la plus vive et la plus spirituelle que j'aie vue. Toutahah, tuteur des jeunes chefs, me parut très au fait de plusieurs de nos usages; il savait plusieurs mots anglais. Avant d'apporter un jeune cochon qui avait été cuit pour le diner, Toutahah enfonça quatre pieux en terre, posa par-dessus des planches en guise de table, qu'il couvrit d'une pièce d'étoffe propre, plaça devant moi une assiette anglaise, et me fit des excuses de n'avoir pas un couteau et une fourchette. Quand je partis, ces bons insulaires mirent dans ma pirogue un cochon, conformément aux ordres de Pomarri, et me firent d'autres présens que je reconnus le mieux que je pus. •

Le voyageur vit en passant à Pappara, Temarri, l'ancien souverain de Tiarabou; il était dans un état d'ivresse complète.

Le grand morai d'Oberea était à peu de distance. Le voyageur alla le voir; il n'y trouva plus au milieu du sommet l'oiseau sculpté en bois et le poisson sculpté en pierre dont parle sir Joseph Banks, qui a donné une description de ce monument dans la relation du premier voyage de Cook. Les pierres des degrés supérieurs de la pyramide étaient tombées en plusieurs endroits; les murs de la cour étaient aussi très-délabrés, et le pavé en pierres plates ne se distinguait plus qu'en

quelques endroits. Il y avait dans l'intérieur de la cour une maison qu'on appelait la maison de l'éatoua et qui était constamment habitée. Banks dit aussi qu'à peu de distance à l'ouest de cet édifice, il y a une autre cour pavée qui renferme plusieurs petites constructions nommées couattas par les naturels, et qu'il paraît que ce sont des autels sur lesquels ils placent leurs offrandes aux dieux; il ne restait plus qu'un monceau de pierres.

Depuis la conquête, le grand morai qui avait appartenu à Temarri, comme descendant d'Oammo et d'Oberea, est à Otou.

« Je venais de partir, dit Wilson, et j'avais déjà parcouru à peu près un mille le long du rivage, quand je rencontrai Temarri qui retournait chez lui, après avoir cuvé son ava; il était allé adorer à un morai situé assez loin dans l'ouest. Pierre lui ayant dit que je l'avais attendu, il eut peur que je ne fusse fâché, et me demanda si je ne l'étais pas. Je le tranquillisai sur ce point; alors il s'informa du motif de notre visite à Pomarri d'une manière qui annonçait sa jalousie, son envie et sa crainte de ce chef. Temarri passe pour être possédé de l'éatoua, et conformément à cette supposition, parle d'une manière inintelligible. Je pensai d'abord que ce langage est particulier aux prêtres. Les deux Suédois soutiennent

que les prêtres ne connaissent que le langage ordinaire, et qu'on les comprend toujours, excepté lorsque, par mystère, ils s'expriment d'un ton chantant. Ils ajoutent que même les jeunes filles peuvent rendre leurs chants également inintelligibles. On dit que Temarri médite des projets contre Pomarri, pour venger la mort de son père et sa défaite; et que, dans l'espoir d'obtenir du succès, il a choisi pour son tayo un des frères qui a servi dans l'artillerie. Il lui a fait plusieurs présents considérables.

Je passai la nuit à Pappara, dans la maison d'Ouaïridi, mon tayo. Je ne l'avais pas vue depuis notre retour; elle me témoigna une grande satisfaction de mon arrivée, ordonna de cuire à l'instant un cochon, et me fit présent de plusieurs objets, entre autres de fort beaux cordons de cheveux. Il y avait chez elle un grand nombre d'arreoïs, chacun avec leurs femmes, qui, par l'attachement qu'elles montraient pour leur mari, semblaient détruire ce que l'on dit, qu'ils se mêlent sans retenue les uns aux autres. Quoique la maison eût cent quarante pieds de long, ils l'occupaient entièrement, et elle ressemblait à un petit village. Chacun avait sa place distincte, marquée par sa natte; la plupart s'occupaient à faire des nattes, des cordes, des filets, etc. Dès qu'il fit sombre, ils allumèrent des flambeaux, et se

mirent à chanter et à danser jusqu'à près de minuit. Ils auraient peut-être continué toute la nuit, si je n'avais pas prié mon tayo de les prier de finir; il paraît que le bruit des tambours ne les empêche pas de dormir. Lorsqu'ils sont las de danser, ils se couchent, d'autres se lèvent et se mettent en train: c'est de cette manière que les arreoïs passent ordinairement leurs nuits, et ils élèvent la jeunesse à cette vie irrégulière.

Pappara a une plus grande étendue de terrain bas, et est plus fertile que les cantons du nord-ouest, ou que ceux de Tiarabou; mais il le cède, sous ces deux rapports, à Attaourou et à Oparri, que je traversai ensuite: toutefois, le pays bas ne paraît avoir nulle part douze cents pieds de largeur. Ce fut sur les confins d'Attaourou que le capitaine Weatherhead aborda après la perte de *la Matilde*, et qu'il fut dépouillé par les Taïtiens de son argent et de ses habits.

La côte d'Attaourou est ondulée, et forme un segment de cercle en se courbant à l'est du côté de Tettaha; le récif est très-éloigné de la côte, et en dedans l'eau est tranquille et peu profonde. Le fond est de beau sable blanc, entremêlé de magnifique corail, ce qui rend les voyages en pirogue, au-dessus de cette partie, extrêmement agréables. Ce canton est le plus charmant de l'île; le terrain bas est couvert de cocotiers, de

palmiers et d'arbres à pain. De larges vallées se prolongent dans l'intérieur, et le penchant des collines qui les forment, sont garnis d'arbres à fruit; leur sommet est tapissé de verdure. Les hautes montagnes de la région supérieure sont aussi ornées d'arbres, ou fendues par d'horribles précipices; la variété de leurs formes, leur éloignement les unes des autres, et les nuages qui planent constamment au-dessus de leurs cimes, ajoutent la grandeur et la sublimité aux traits gracieux du tableau qui est au-dessous.

• Je débarquai à la maison d'un chef, vis-à-vis de la grande vallée, et avant le dîner j'allai avec lui visiter un morai, où l'on disait qu'était déposée l'arche de l'éatoua. Quoiqu'il fût près de midi, nous nous ressentîmes très-peu de la chaleur du soleil, parce que la route était ombragée par des arbres à pain très-hauts; et comme les broussailles ne l'embarraisaient pas, nous n'éprouvâmes d'autre incommodité que celle des mouches. Le gingembre, le turmeric et le cotonnier croissent partout. Le morai est sur le côté septentrional de la vallée, à peu près à un mille du bord de la mer, sur un terrain uni, entouré d'une palissade, dont chaque côté à cent vingt pieds de longueur. La moitié à peu près de la plate-forme est pavée, et au milieu de cette espace s'élève un autel soutenu sur seize colonnes de bois, hautes

chacune de huit pieds: il a quarante pieds de longueur, et sept de largeur. Le dessus de l'autel est revêtu d'une natte épaisse, dont les extrémités, en retombant, forment une frange tout à l'entour. Sur la natte sont déposées les offrandes, qui sont des cochons tout entiers, des tortues, de grands poissons, des bananes, des cocos verts, etc.: tout cela est dans un état de putréfaction qui répand une odeur infecte. Un grand espace d'un des côtés de la palissade était brisé. On avait bouché le trou avec un tas de pierres brutes; sur ces pierres, et de front avec la palissade, on avait placé ce que les Taïtiens appellent des *tis*, qui sont des planches hautes de six à sept pieds, et découpées en formes diverses. Dans un coin, près de ce tas de pierres, il y avait une maison et deux hangars, où des hommes sont constamment de service. J'entrai dans la maison. A une extrémité était le tabernacle, ou l'arche de l'éatoua; il ressemblait absolument aux cabanes qu'ils placent sur leurs pirogues, excepté qu'il était plus petit, n'ayant que quatre pieds de long, sur trois de largeur et de hauteur. Comme il ne contenait que quelques morceaux d'étoffe, je demandai où ils avaient caché l'éatoua: ils répondirent qu'il avait été transporté le matin à un petit morai, près du bord de la mer; mais qu'on allait le rapporter; ce qui eut lieu une demi-heure après. Quoique je n'eusse pas

examiné cet endroit sans éprouver de la compassion pour ces pauvres gens, quand ils posèrent leur éatoua à terre, j'eus de la peine à m'empêcher de rire. Il ressemblait à un hamac de matelot quand il est suspendu, et était composé de deux parties; la plus grande de la grandeur de la maison, et la plus petite qui y était attachée, était moindre de moitié. Aux extrémités on avait attaché de petits paquets de plumes rouges et jaunes, offrandes des riches. Les Taïtiens me voyant sourire, rirent eux-mêmes de tout leur cœur; mais ce n'était, suivant les apparences, que pour me plaire, et l'idée de l'insignifiance de l'éatoua n'y entraît pour rien. Je leur dis que ce n'était pas, et ne pouvait pas être un dieu, puisque ce n'était que des étoffes et des cordons, ouvrages de leurs mains, et que cela ne pouvait pas plus parler, entendre, ou leur faire du bien ou du mal, que l'étoffe qu'ils portaient. Ce discours parut les embarrasser; cependant ils assuraient que c'était un grand éatoua, et que lorsqu'il était courroucé, les arbres à pain ne portaient pas de fruit, et qu'il leur arrivait beaucoup de maux. Il n'y avait pas dans tout cela un mot qui eût rapport à un état futur. J'avais le plus vif désir de voir l'intérieur de l'arche; on me représenta qu'à l'exception de Manné, et d'un petit nombre d'autres, personne n'avait le droit de l'ouvrir. Les

Taïtiens dirent pourtant en confidence à Pierre que l'arche ne contenait que des plumes rouges, une banane verte, et une touffe de jeunes cocos, cueillis avant qu'ils aient brisé leur enveloppe. Plusieurs arbres à pain et à éatoua croissent dans l'enceinte.

« Chemin faisant j'allai au toupapo, où l'on conservait le corps d'Oripia, l'ami des Anglais, mort depuis quelques mois; il était parfaitement sec. L'homme qui en avait soin demeurait à peu de distance. Il s'approcha quand il nous vit; il me proposa d'ôter au corps les enveloppes qui le couvraient, et qui n'en laissaient voir que les pieds: j'y consentis. Alors il enleva le corps de dessus le tréteau où il était, défit les enveloppes en riant, et le plaça assis. Le cadavre avait été ouvert; la peau était intacte dans tous les autres endroits, et collée sur les os. Il ressemblait à un squelette couvert d'une toile huilée; il n'avait presque pas d'odeur, et malgré la chaleur du climat, pouvait rester très-long-temps dans le même état. On trouve dans la relation de Cook la description du procédé qu'ils emploient pour préserver ainsi les corps. Des fruits à pain et des bananes étaient suspendus aux arbres voisins pour l'usage du défunt. Je leur demandai ce qu'était devenu son esprit; ils me répondirent en souriant qu'il était allé dans la nuit. »

Les observations des frères sur les mœurs des Taïtiens , et sur leur pays , s'accordent entièrement avec celles de Cook , de Forster et des autres voyageurs ; ainsi nous les passerons sous silence.

Tout étant disposé pour le départ , et le *Duff* bien approvisionné , Wilson mit à la voile le 4 août.

« Le vaisseau était rempli de Taïtiens , qui étaient venus dire adieu à leur amis , et voir ce qu'ils pourraient encore en tirer ; car , observe le narrateur , ils sont égoïstes et généreux à un degré à peu près égal. Quelques-uns en se séparant de leurs tayos à une extrémité du vaisseau , pleuraient amèrement ; mais arrivés à la moitié du pont , ils reprenaient leur gaité ; et si on les accusait de dissimulation , ils répliquaient en riant que c'était l'usage de Taïti de pleurer et de se couper la peau dans de semblables occasions ; mais qu'ils laissaient de côté cette dernière marque de douleur , parce que nous leur avions dit qu'elle était mauvaise. Toutes leurs passions , ou leurs accès , darent peu , surtout ceux de la douleur. Quant à nous , vivement affectés de quitter les frères , nous leur dimes l'adieu le plus tendre , et nous nous séparâmes comme des gens qui ne se reverraient peut-être jamais dans cette vie. Le projet des missionnaires était , aussitôt après le départ du vaisseau , de transporter leur demeure dans un endroit plus convenable , et de l'entourer d'un

mur assez fort pour les protéger contre tout danger. Tant qu'ils seront unis , il n'en existera pas pour eux ; car ils ont des forces suffisantes pour se défendre contre l'île entière. Cette opération terminée , ils doivent construire un navire de cent cinquante tonneaux pour visiter les îles voisines ; ils ont les matériaux nécessaires et d'excellens ouvriers.

« Nous espérons qu'à l'époque où nous pourrons les voir , ils auront répandu au loin la doctrine du salut , objet de leur mission.

Le 5 , le *Duff* était devant Houaheiné. Un chef vint en pirogue avec le présent accoutumé d'un jeune cochon et d'une branche verte. Les insulaires montèrent à bord sans hésiter , et parlèrent à peu près avec la même liberté que les Taïtiens. Des haches , des couteaux , des miroirs leur furent distribués. Voyant que l'on ne faisait pas attention à leurs prières de mouiller sur leur rade , ils s'en allèrent.

« Nous étions sous le vent de l'île , continue le narrateur , et d'autres pirogues vinrent le long du vaisseau. Dans l'une était Connor l'Irlandais , un des matelots de la *Matilde*. A notre surprise extrême , il avait presque oublié sa langue maternelle ; il ne s'en rappelait qu'un petit nombre de mots : s'il commençait une phrase en anglais , il était obligé de la finir dans le langage du grand océan. Il in-

sista , ainsi que les naturels , pour que nous entrassions dans le port d'Oouané. Voyant que nous étions déterminés à ne pas nous arrêter , il demanda au capitaine de l'em mener en Angleterre. On y consentit sur-le-champ , parce que la conduite de ses compagnons à Taïti donnait lieu de supposer qu'il serait un obstacle aux progrès de la mission. Alors il pria le capitaine de lui accorder la permission d'aller dire adieu à sa femme et à son fils. On gagna donc l'entrée du port d'Oouané , et je m'embarquai avec le chirurgien dans sa pirogue. Descendus à terre , nous marchâmes vers sa maison à travers une foule de naturels , dont il nous avertit de nous méfier , parce qu'ils pourraient bien tomber sur nous pour avoir nos habits ; il nous invita aussi à ne pas beaucoup nous éloigner de lui. Ayant annoncé son intention , quelques femmes pleurèrent : la sienne eut l'air très-abattue , quoiqu'il lui témoignât beaucoup d'indifférence. Il dit qu'il ne se souciait guère de ce qu'elle deviendrait ; mais quand il prit dans ses bras sa fille , jolie enfant de huit à dix ans , des larmes brillèrent dans ses yeux. Il exprima sa douleur , et s'écria qu'il était indécis s'il resterait dans cet endroit , où les guerres des naturels faisaient courir des risques continuels à sa vie , ou s'il s'en irait , laissant sa fille à la merci de ces sauvages. Comme il penchait pour le dernier parti , il entra dans le

canot ; sa femme et sa fille l'accompagnèrent. Nous lui demandâmes , chemin faisant , si elle se séparerait de son enfant : « Oh ! non , pour rien au monde , s'écria-t-elle. » Plusieurs naturels et des chefs s'étaient réunis à bord. L'affaire de Connor ne put s'arranger tout de suite ; il eut donc le temps de réfléchir mûrement à ce qu'il ferait. Comme il tenait constamment l'enfant dans ses bras , la tendresse paternelle finit par l'emporter , et il dit au capitaine qu'il ne pouvait l'abandonner : nous en fûmes satisfaits pour l'enfant. On lui donna diverses choses utiles ; il regagna la terre , et nous fîmes voile.

« Il nous dit que les guerres de ces insulaires sont beaucoup plus meurtrières que celles des Taïtiens , qui ne se battent pas long-temps. Les naturels de Houaheiné sont plus courageux , et la pratique ainsi que la nécessité les ont rendus habiles. Il raconta que trois mois avant notre arrivée , ces Indiens , qu'il avait été dans l'alternative d'aider ou de mourir de faim , allèrent attaquer ceux d'Oulietea. Dans la première bataille il y eut beaucoup de monde de tué de part et d'autre : les derniers furent défaits , et forcés pour leur sûreté de s'enfuir à Bolabola , laissant les gens de Houaheiné maîtres de l'île. Au bout de quelque temps , le désir de revoir leurs femmes ramena plusieurs des vainqueurs chez eux. Leurs ennemis

n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils revinrent en plus grand nombre qu'eux, tuèrent une cinquantaine des meilleurs guerriers; et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que Connor et quelques autres échappèrent aux poursuites de leurs ennemis. Connor montra la marque d'une profonde blessure qu'il avait reçue dans le dos: comme elle était cicatrisée, je supposai que l'affaire devait avoir eu lieu depuis plus de trois mois. Il nous dit, et je le crois, que leurs guerres n'ont point de fin, et qu'avoir été battu, est une raison suffisante pour recommencer. En effet les naturels de Houaheiné, malgré leurs derniers échecs, se préparaient à une autre attaque.

Le lendemain à midi nous étions entre Otaha et Bolabola. Quelques pirogues se détachèrent des deux îles. C'était un dimanche, et conformément à la règle que nous avons suivie invariablement, nous ne fîmes aucun commerce avec les Indiens. Nous leur donnâmes des couteaux et des haches; mais nous ne reçûmes rien en retour. Le temps étant calme, ils restèrent presque toute la journée auprès du vaisseau, qui ne bougeait pas, et en nous quittant, promirent de revenir le lendemain.

Le 7 le vent souffla de l'ouest. On vit la petite île de Toubai et Maouroua. Le temps devint sombre; il plut sans discontinuer. Le vent soufflait par rafales du sud-sud-ouest. Le lendemain on eut

connaissance de l'île Howe, et à midi d'une terre que l'on supposa être les îles Scill de Wallis. Le 12 nous étions en vue des îles de Palmerston. Nous débarquâmes sur le même îlot où nous avions abordé auparavant, et nous y parvîmes par une passe plus aisée. On se procura six cents cocos pour l'usage du vaisseau, et l'on planta, ce qui était le but principal de notre venue dans l'île, trente-quatre arbres à pain, dix-huit bananiers et plusieurs évis. Aucun de ces végétaux n'y croissait. S'ils réussissent, ils seront par la suite des temps utiles à de pauvres Indiens jetés sur ces côtes par les vents, ou à des navigateurs dans le besoin de vivres. Les pailles-en-cu couvaient en ce moment. Ces oiseaux étaient si peu farouches, que si nous l'eussions voulu, nous eussions pu en prendre plusieurs centaines.

Nous ne pûmes voir l'île Savage à cause du temps brumeux. Le 17 nous aperçûmes Eoua. Le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre dans le port de Tongatabou. Déjà George Veelson, un des missionnaires, était à bord; il nous dit que tous se portaient bien, et que, par motif de prudence, ils s'étaient séparés en petits détachemens, et actuellement demeuraient avec différens chefs.

Pendant l'absence du *Duff*, les frères avaient toujours été pourvus abondamment de vivres par

les chefs et par les naturels. Ceux-ci témoignèrent naturellement une grande surprise en entendant chanter le coucou d'une horloge de bois. Ce phénomène excita toute leur attention : ils pensèrent que cette machine était un esprit ; ils se gardèrent donc bien d'y toucher, et supposèrent que s'ils volaient quelque chose, l'esprit oiseau saurait bien les découvrir, idée qui ne laissa pas que d'être utile, et qui pourtant ne garantit pas les frères de vols assez fréquens. Tous les outils qu'ils employaient, attiraient les regards avides des Indiens ; quelques-uns exprimaient des regrets amers sur leur ignorance, qui les privait de tant d'inventions ingénieuses connues des Anglais. Ils faisaient à ce sujet des réflexions très-justes ; mais en général ils songeaient plutôt à s'approprier subtilement ces choses qu'ils enviaient, qu'à profiter des leçons des missionnaires : ils les écoutaient fort tranquillement, et jamais ils ne troublèrent le service divin.

Ce peuple est livré quelquefois à des superstitions extravagantes et atroces. Le vieux Moumoué, chef principal de l'île, était malade et à l'article de la mort. L'amiral de la flotte fut expédié aux îles Fidji, pour en rapporter un esprit ou une idole, qui devait opérer la guérison du roi. Il était pourtant à craindre que celui-ci ne rendit le dernier soupir avant le retour de la pirogue ; car ce voyage ne

pouvait se terminer avant deux mois. Deux des missionnaires allèrent voir Moumoué ; il leur parut très-dangereusement malade. Plusieurs de ses femmes l'entouraient ; la plus âgée devait être étranglée à sa mort. Les missionnaires frémirent d'horreur ; elle augmenta le lendemain, lorsqu'ils apprirent que deux jours auparavant Tougahaou avait fait étrangler Colelallo, son jeune frère, pour que son père recouvrât la santé. Celui-ci demeurait à une certaine distance de Nougollifva, où son père habitait alors, et qui l'envoya chercher sous prétexte de lui faire couper le petit doigt, usage suivi dans ces îles pour apaiser la colère de l'odoua et rendre la santé au malade. Colelallo arrive ; il est accueilli de la manière la plus cordiale par son frère, et va ensuite rendre ses devoirs à son père. Les serviteurs du moribond le saisissent pour l'étrangler sur-le-champ. Devinant leur projet, il dit que s'ils emploient la douceur, il se soumettra à la volonté de son père. Ils continuent leurs violences ; il parvient à se débarrasser d'eux. Alors on fait entrer trois naturels de Fidji : une sœur du malheureux Colelallo se joint à eux ; ils accomplissent le forfait. « Hélas ! s'écrie le narrateur, quelle affreuse obscurité enveloppe l'esprit de ces pauvres païens ! Le prince des ténèbres leur a suggéré l'idée épouvantable que la

« force de la personne étranglée est transmise au  
« malade et le guérit! »

Tougahaou avait fait enterrer la malheureuse victime à quelques toises de distance de la maison où se trouvaient les missionnaires arrivés près de son père. Ils le virent qui venait pleurer sur le tombeau de Colelallo; il s'y asseyait, les coudes appuyés sur les genoux, et couvrant son visage de ses mains, restait long-temps en silence: ensuite il se levait tout pensif et s'en allait.

Le 29 avril Moumoué expira. Depuis plusieurs jours les missionnaires voyaient continuellement arriver dans leur voisinage des troupes nombreuses de naturels, qui apportaient des étoffes, des cochons, des ignames, pour les funérailles prochaines de Moumoué. On élevait des cabanes temporaires dans tous les endroits convenables, près de Boungahaté, résidence ordinaire du roi, et où se trouve son fiatouka. C'était à peu près à un demi-mille de la maison des missionnaires.

Dès que Moumoué fut mort, tous les naturels arrivant de Nougollifva avaient le visage meurtri; le sang leur ruisselait le long des joues; ils n'avaient pour vêtement qu'une natte autour des reins, et un bout de branche d'arbre autour du cou: c'était l'habit de deuil. Vers une heure après midi Tougahaou arriva; un des frères alla le

voir. Il était assis dans une petite maison très-propre, donnant ses ordres aux chefs qui l'entouraient, pour qu'ils procurassent la grande quantité de cochons qui devaient se consommer aux funérailles. Vers trois heures le corps du roi défunt passa devant la maison des missionnaires; on le porta près de la plage. On l'avait posé sur une espèce de civière faite de branchages: vingt hommes la portaient. Plusieurs parens du défunt, vêtus de deuil, précédaient le corps. Quelques-uns s'étaient tailladé la tête avec des dents de requin; des torrens de sang leur coulaient le long du visage. Le corps était suivi d'une multitude d'insulaires des deux sexes. Féféné-Douantonga, femme très-grosse qui avait le rang de chef, était portée par quatre hommes sur une espèce de châssis fait de deux longs bambous revêtus d'une natte; Fatafé marchait près d'elle. Ensuite venaient deux femmes destinées à être étranglées: l'une pleurait, l'autre avait l'air indifférent; c'étaient des femmes du défunt. Quelques missionnaires allèrent avec le cortège jusqu'au fiatouka. Le corps fut déposé tout auprès, dans une maison qu'on y avait transportée à cet effet, et qui était tendue tout à l'entour d'étoffe noire. Le fiatouka est situé dans un terrain de quatre acres d'étendue. Un tertre s'élevait en pente douce à la hauteur de sept pieds; il avait cent vingt pieds de circonférence. Sur le

sommet on avait construit une maison longue de trente pieds et large de quinze : le toit était en chaume ; les extrémités et les côtés étaient ouverts. Au milieu se trouvait le tombeau, dont le fond et les côtés étaient en rocher de corail, qui formait aussi la pierre de dessus. Plusieurs arbres croissaient autour du fiatouka.

En dehors de l'enclos et à gauche du tombeau, quatre cents naturels, la plupart hommes, étaient assis à terre ; on leur préparait de l'ava. Du côté opposé, on avait placé cinq grands cochons rôtis, vingt corbeilles d'ignames rôties, et une centaine de morceaux de mahié. A peu de distance des provisions étaient assis huit hommes tatoués et exempts de se taillader. L'un d'eux donnait des ordres sur la manière dont on devait distribuer les vivres et l'ava. Tous ceux qui recevaient leur part de cette boisson étaient appelés nominativement par une personne que Féféné-Douantonga avait commise à cet emploi : cette femme paraissait avoir la direction des obsèques. Les missionnaires ne furent point oubliés ; on leur envoya à chacun leur ration d'ava, qu'ils donnèrent aux Indiens placés près d'eux. De tous les côtés les personnes des deux sexes se frappaient le visage d'une main terrible. Quand on eut vidé deux jattes d'ava, chacun s'en alla.

Pendant la nuit les Indiens ne firent que passer

et repasser en troupes nombreuses. Le 30 et le lendemain, ils ne cessèrent de travailler aux préparatifs de l'enterrement. Les missionnaires commençaient à s'alarmer de la foule prodigieuse qui se rassemblait dans leur voisinage. On leur dit que peut-être elle resterait là deux ou trois mois. Leur seule ressource fut de se recommander à Dieu.

Le 2 mai près de quatre mille insulaires étaient assis autour de l'enclos du fiatouka. Le son des conques retentissait de tous côtés. Cent hommes armés de massues et de lances entrèrent dans l'enceinte, et commencèrent à se taillader de la manière la plus affreuse ; plusieurs se frappèrent violemment la tête avec leurs massues ; ils continuèrent les coups, qui pouvaient s'entendre à plus de cent pieds de distance, jusqu'à ce que le sang coulat à torrents. Ceux qui avaient des lances s'en perçaient les cuisses, les bras et les joues, en appelant le défunt du ton le plus affectueux. Un insulaire de Fidji, qui avait été au service de Moumoué, avait l'air d'un frénétique : il arriva tenant du feu à la main, enflamma ses cheveux bien huilés, et se mit à courir la tête tout embrasée. Après s'être ainsi tourmentés, ces Indiens s'assirent à terre, se frappèrent le visage avec les poings, puis se retirèrent. Une seconde troupe se livra aux mêmes cruautés, puis une troisième ; toutes poussaient de grands cris et sonnaient de la conque. Les

quatre hommes qui marchaient en avant étaient armés de pierre et se cassaient les dents ; ceux qui faisaient retentir les conques se déchiquetaient la tête d'une façon hideuse. Un Indien se passa une lance à travers le bras , au-dessus du coude , et courut ainsi pendant quelque temps dans l'enceinte. Un autre, qui avait l'air d'un chef principal, se conduisit comme s'il eût été privé de sa raison : il se précipitait vers tous les coins de l'enclos, et à chaque station se frappait la tête avec une massue, jusqu'à ce que le sang coulât. A deux heures après-midi, on entendit dans le lointain des cris sourds et des lamentations qui exprimaient la douleur la plus profonde. Bientôt on vit cent cinquante femmes marchant à la file, chacune portant une corbeille pleine de sable ; quatre-vingts hommes à la file les suivaient ; ils avaient chacun deux corbeilles de sable de corail, et en marchant, ils chantaient des paroles qui signifient : « Ceci est une bénédiction pour le mort. » Les femmes leur répondaient. Une autre troupe de femmes apporta une quantité considérable d'étoffes, et répondit à son tour. Ces trois troupes marchèrent vers le tombeau, en remplissant ou couvrant de nattes fines et d'étoffes la partie du terre située entre la maison et le lieu où était le corps. Ensuite sept hommes sonnèrent de la conque, tandis que d'autres chantaient d'un ton la-

mentable, qui exprimait la plus vive douleur. Alors le corps fut porté au tombeau sur une grande balle d'étoffe noire, dont il fut couvert, ainsi que de nattes fines. Les porteurs se baissaient en marchant. Pendant qu'ils s'avançaient, une bande d'hommes et de femmes entra dans l'enceinte, et se taillada horriblement ; elle fut suivie d'une file de dix-neuf femmes, qui toutes avaient à la main un sac contenant leurs effets les plus précieux. Vingt autres portaient des nattes fines. Tout fut déposé dans le tombeau : c'était un présent pour le défunt. Aussitôt après arriva celui de Tougahaou, consistant en trente-cinq balles d'étoffe portées chacune par quatre hommes sur un châssis. Cette partie de la cérémonie terminée, une autre bande de pleureurs entra dans l'enceinte : seize venaient de se couper le petit doigt ; puis une autre armée de massues et de lances, qui se frappèrent et se percèrent comme ceux qui les avaient précédés, et se défigurèrent le visage avec des écales de coco fixées aux jointures des deux mains. Ceux qui avaient tenu des emplois du défunt ou qui lui étaient attachés par les liens du sang, se montraient les plus cruels envers eux-mêmes : quelques-uns se perçaient les bras de deux, trois et même quatre lances, et dansaient ainsi autour de l'enceinte ; il y en eut qui brisèrent dans leur chair les extrémités des lances. On ferma le tombeau d'une

pierre de taille longue de huit pieds, large de quatre, et épaisse d'un pied. Ils l'avaient suspendue avec deux grandes cordes qui tournaient autour de deux forts poteaux fichés en terre à l'extrémité de la maison, et qui se prolongeaient dans l'enceinte, où deux cents hommes les tenaient. Pendant qu'ils baissaient graduellement la pierre, les femmes et les enfans pleuraient, sanglotaient ou chantaient : « Mon père ! mon père ! le meilleur des chefs ! etc. » On apporta une plus grande quantité d'étoffes pour être déposées dans le tombeau. Une nouvelle troupe de gens qui se martyrisaient entra ensuite. Après ces accès de douleur, le plus profond silence régna partout ; et quand la pierre fut placée sur le tombeau, les hommes qui étaient sur le tertre jetèrent un grand cri. En un clin d'œil les brins de feuillage que chacun avait autour du cou furent déchirés. Tout le monde se dispersa.

Le lendemain les naturels continuèrent à se taillader avec une ardeur nouvelle. Les jours suivans il ne cessa d'arriver de toutes les parties du pays des présens à Boungahié. Des étrangers vinrent aussi visiter le fiatouka de Moumoué, et ne manquèrent pas de pratiquer les cruelles cérémonies qui avaient marqué l'enterrement, cependant avec moins de fureur. Le 12 un grand heiva ou mai fut célébré au fiatouka. Les femmes paru-

rent vêtues de leurs plus beaux habillemens et des nattes les plus fines ; elles y avaient ajouté des morceaux de drap ou d'étoffes de soie d'Europe ; l'huile de coco parfumée décollait de leurs cheveux. Des tambours et des chanteurs assis en rond accompagnaient de la voix les danseuses, qui chantaient aussi en exécutant des figures variées de la manière la plus gracieuse. Un vieux chef criait par intervalles : Encore, ou très-bien.

Le 14 Tougahaou fut investi du titre et de l'autorité de dougonogoboula, en remplacement de son père Moumoué. Il changea son nom de Feinou-Tougahaou en celui de Talliatabou, le dieu de la famille royale. Aucun de ses sujets ne pourra à l'avenir l'appeler de son ancien nom, sous peine de mort.

Il n'était plus question dans le voisinage des missionnaires que de joie et de deuil ; il arrivait journellement des insulaires de Hapaé et de Vavao qui venaient rendre leur devoirs au défunt en se martyrisant. Ce train dura encore quelques semaines, et ne permit pas aux frères de s'occuper beaucoup de la culture de leur terrain. Les vivres finirent par devenir rares à Boungahié, et les naturels qui habitaient les parties de l'île les plus éloignées, s'empressèrent de retourner chez eux.

Avant la mort de Moumoué, Fatafé avait fait dire aux missionnaires de choisir une petite île

parmi toutes celles qui sont éparses le long de la côte septentrionale de Tongatabou, et dont plusieurs lui appartiennent. Le poisson étant très-abondant près de ces îles, les missionnaires considéraient que ce serait une grande ressource pour eux dans le temps de la disette. Deux des frères partirent donc avec Connelly, allèrent d'abord chez Moumoué et Tougahaou, puis chez Fatafé, qui les accueillit de la manière la plus amicale. Il reçut avec beaucoup de gaieté les présens qu'on lui fit, et ne montra pas cette avidité si ordinaire chez tant d'autres. Après que les frères se furent rafraîchis, il les conduisit sur le bord de la mer, et leur montra plusieurs îles qui, leur dit-il, étaient toutes à leur service. Ils ne purent les visiter que le lendemain, à cause du mauvais temps. Quand ils les eurent bien examinées, ils firent choix de Makkahah, qui est voisine de Panghaïmodou, abondamment pourvue de cocotiers, bananiers, arbres à pain et cannes à sucre, et aussi d'eau excellente. Ils trouvèrent sur la plage un rocher de corail, dont la forme ressemblait à un vieux tronc d'arbre; il avait cinq pieds de hauteur et quatre d'épaisseur; il était rempli de trous, qui renfermaient un grand nombre de serpens de mer. Les naturels leur défendirent de leur faire du mal, et leur permirent à peine de les toucher, disant que c'était des aghis, pro-

blement des animaux sacrés. Ces reptiles ont à peu près trente pouces de longueur; tout leur corps est ceint d'anneaux alternativement noirs et blancs, qui ont chacun six lignes de largeur; une belle couleur d'outremer brille au sommet du dos. Quoique ces serpens ne soient pas venimeux, les naturels les représentent comme dangereux, et disent qu'ils tuent un homme, s'entortillant autour de son cou, et lui faisant un trou à la gorge.

Les missionnaires ayant fixé leur choix sur Makkahah, les trente habitans de cette île devinrent leurs fermiers; ceux-ci étaient tenus de leur fournir du poisson et des productions du sol, et les frères pouvaient cultiver le terrain à leur fantaisie. Fatafé approuva de la manière la plus obligeante ce qu'ils avaient fait, et leur dit qu'il avait donné ses ordres à trois hommes de leur préparer du cordage pour une pirogue simple qu'il leur destinait.

Un jour que Fatafé fit sa première visite aux frères, il les pria de le raser. Tandis que l'un d'eux satisfaisait à ses desirs, les naturels tremblaient de peur qu'un seul de ses poils ne tombât à terre; dans ce cas aucun d'eux n'eût osé manger un seul morceau dans la maison des missionnaires. Heureusement aucun accident de ce genre n'arriva.

Tongatabou est sujet aux tremblemens de terre. Le 28 juin on en ressentit un à trois heures un

quart du matin ; il dura une minute. Pendant ce temps la terre fut continuellement agitée. Les alarmes des missionnaires, en cette occasion, furent extrêmement augmentées par les naturels qui les entouraient, et qui semblaient frappés d'une terreur panique. Ils se mirent à pousser de grand cris. Le bruit du ressac sur le rivage fut plus fort que de coutume. Plusieurs naturels étant venus visiter les frères dans la matinée, ceux-ci leur parlèrent du tremblement de terre. L'impression qu'il avait produit sur eux paraissait être purement passagère. Ils l'imputèrent à l'odoua, ou esprit, dont ils ont quelques notions confuses ; ils lui assignent tout ce qui surpasse leur intelligence, et dont ils ne connaissent pas la cause immédiate. Du reste, ils ne montrent pas beaucoup de respect pour les figures de ces odouas. Deux frères étant allés visiter le fiatouka d'un chef mort récemment, les Indiens assis à l'entour en assez grand nombre leur montrèrent deux troncs de bois grossièrement sculptés en figure humaine, disant que c'étaient des odouas apportés de Fidji. Les missionnaires leur représentèrent que ce ne pouvaient être des esprits, que ce n'étaient que des morceaux de bois, bons seulement à faire du feu. La manière dont les Indiens maniaient et poussaient ces idoles, semblait indiquer qu'ils n'avaient pas une bien grande idée de leur sainteté.

Ambler dit aux missionnaires que ce tremblement de terre était le quatrième qui arrivait depuis son arrivée dans l'île, dix-huit mois auparavant. Le 7 juillet on en ressentit un second qui ne fut ni si fort, ni de si longue durée que le précédent. Le 29 dans l'après-midi, on en éprouva un autre. Les Indiens, suivant leur usage, poussèrent de grands cris. Ces secousses si communes sont quelquefois si violentes, qu'elles renversent les maisons et les arbres.

Les plus grands désagrémens que les frères essayèrent, vinrent des Anglais établis à Tongatabou, et dont la conduite justifia pleinement l'idée peu favorable que leur mauvaise mine faisait concevoir de leur caractère. Ambler les insulta grossièrement ; et d'un ton impérieux, leur dit de quitter l'île : les frères s'en plaignirent à Tougahaou, qui entra dans une grande colère, envoya chercher Ambler, et malgré les efforts de ce misérable, pour pallier ses expressions, lui donna une rude semonce : Tougahaou lui déclara qu'il n'avait aucun droit ni à la maison, ni à aucun des objets appartenant aux frères, et lui ordonna de ne pas les tourmenter à l'avenir.

Mais le ciel voulait mettre leur patience à l'épreuve, et comme si ce n'eût pas été assez des deux garnemens qui étaient à Tongatabou, il en arriva un troisième, Morgan Bryan, Irlandais,

et ancien compagnon des deux premiers; il demeurait aux îles Hapai. Il arriva chez les frères peu de jours après les obsèques de Moumoué. Pendant sa visite, il donna aux frères des preuves si nombreuses de la dépravation de son cœur, qu'elles excitèrent chez eux le désir de ne jamais le revoir chez eux. Ce vaurien revint dès le lendemain, et leur demanda des outils de fer qu'ils lui refusèrent. Il reparut l'après-midi avec Ambler, et tous deux accablèrent les frères d'injures; Ambler savait cependant que leur provision d'outils n'était pas considérable; Morgan eut l'indignité de leur dire que s'ils ne lui accordaient pas ce qu'il désirait, il saurait avant dix jours prendre les moyens de se satisfaire.

Deux jours après, Connelly dit aux frères que les chefs en buvant l'ava avaient formé le projet de saisir la première occasion de leur enlever tout ce qu'ils possédaient, et qu'ils attendaient le retour du vaisseau et son second départ, parce qu'ils espéraient qu'alors la quantité des marchandises à prendre serait plus grande. Les frères n'eurent aucun motif de révoquer en doute la vérité de ce rapport; car ils savaient qu'il n'y avait pas un seul individu dans l'île qui, si on l'interrogeait, ne répondit qu'il mourait d'amour pour les objets qu'ils avaient chez eux. Cet avis les alarma beaucoup, et ils songèrent aux mesures à

prendre dans cette conjoncture critique. Après avoir délibéré, ils pensèrent que le plus sûr moyen de conserver leur vie, que les sauvages ne tarderaient pas à sacrifier pour assouvir leur avidité, était de se séparer, d'aller deux par deux se mettre sous la protection des chefs les plus puissans, et de placer leurs biens sous leur sauve-garde. Ils jugèrent que par là leurs personnes seraient en sûreté, et qu'au moins ils sauveraient leurs livres. Mais comme il était bon d'avoir un centre commun pour se réunir, il fut résolu que quatre d'entre eux resteraient auprès de Tougahaou.

L'après-midi deux des frères, accompagnés de Connelly, coururent chez Tougahaou; il eut l'air assez indifférent à ce qu'ils lui racontèrent de leurs desseins; cependant il témoigna le désir d'avoir sa part de leurs effets, s'ils se séparaient. Il fut invité à venir à la maison, et on ouvrit toutes les caisses devant lui; il prit quelque chose dans chacune et s'en alla satisfait.

Le lendemain il les pria de rester avec lui; les frères virent aisément qu'il ne leur adressait cette invitation, que parce qu'il espérait recevoir un présent considérable au retour du vaisseau. Toutefois plus ils réfléchirent sur ce sujet, plus ils se convainquirent qu'ils auraient tort de rester ensemble. Ils avaient été témoins d'un gaspillage considérable de subsistances dans les cérémonies.

des obsèques de Moumoué, et l'affluence journalière des étrangers leur donnait lieu de supposer qu'il continuerait probablement; ils étaient sûrs qu'on en éprouverait de tristes résultats dans la saison de la disette qui approchait. Ils possédaient beaucoup d'objets qui ne pouvaient manquer de leur concilier l'affection et l'amitié des chefs près desquels ils se fixeraient, et de leur procurer les moyens de passer moins durement le temps de pénurie. Ils en souffriraient davantage, s'ils ne se séparaient pas, puisqu'il était plus aisé pour un chef de pourvoir à la nourriture de deux personnes qu'à celle de dix; de plus étant dispersés, ils espéraient apprendre plus facilement la langue de l'île. En conséquence ils rendirent une nouvelle visite à Tougahaou, et l'informèrent de leur résolution: il eut l'air de l'approuver; toutefois ils savaient qu'intérieurement il en était dépité. Les frères parlèrent à Molicemar; ce chef consentit à prendre deux d'entre eux. Ensuite ils s'adressèrent à Feinou Allavallo, femme que l'on considérait comme le plus grand chef de sa famille; elle était sœur de Tougahaou, et mère de Feinou Tovago. Elle répondit qu'elle prendrait avec plaisir deux des missionnaires auprès d'elle; mais que son frère voyait avec peine qu'ils le quittaient; qu'ayant débarqué sous sa protection, il désirait qu'ils y restassent, et qu'il regarderait comme son en-

nemi déclaré quiconque essaierait de les débaucher d'auprès de lui. Ainsi elle conseilla aux frères d'aller seulement passer quelques jours chez les chefs, puis de revenir chez Tougahaou; et elle finit par leur assurer qu'ils seraient toujours les bien venus chez elle. Cet avis fut adopté pour le moment, et l'on convint de rester comme l'on était.

Ils ne tardèrent pas à éprouver de nouveau des effets de la mauvaise volonté de leurs compatriotes. Pounogghé, jeune homme chef de Lefouga, une des îles Hapai, et l'insulaire le mieux fait qu'ils eussent vu, étant venu à Tongatabou, avait conçu de l'attachement pour eux. Il prononçait très-bien plusieurs mots anglais qu'Ambler lui avait appris, et montrait une facilité étonnante pour retenir tous ceux qu'on lui enseignait. Un jour il informa les frères que Morgan et Ambler avaient employé tous leurs efforts pour irriter contre eux l'esprit des insulaires, disant: « Ces hommes sont de la classe inférieure; et nous nous sommes des eghis (chefs), fils du roi d'Angleterre. » Ils les avaient aussi excités à attaquer et à piller les frères. Ceux-ci pensèrent qu'il était à propos de quitter leur maison et d'en occuper une plus grande, qui était contiguë à l'enceinte de celle du roi. Il y consentit, et dès le soir même ils y transportèrent tous leurs effets. Le temps avait manqué

pour emmener les cochons; le lendemain, lorsque les missionnaires vinrent les chercher, ils trouvèrent l'étable brisée et un seul de ces animaux; il y en avait deux autres tout près de là, et après bien des recherches, ils en recouvrèrent un autre. Sur neuf il ne leur en restait que quatre.

Ambler et Morgan, instruits que les missionnaires les soupçonnaient d'être les voleurs, accoururent chez eux et les injurièrent; Morgan poussa même la brutalité jusqu'à donner un coup de pied à un de ces braves gens. Ceux-ci voyant ces misérables disposés à continuer, perdirent patience et rendirent les coups. Morgan frappa d'une massue le frère qu'il avait déjà maltraité; heureusement il ne lui fit pas grand mal. Comme ces vauriens avaient à faire à trop forte partie, ils décampèrent en vomissant les plus horribles imprécations contre les frères et contre eux-mêmes, s'ils ne leur prouvaient pas leur inimitié et ne les tuaient pas avant le matin.

Dans la soirée les frères considérèrent de nouveau s'il leur convenait de rester ensemble. Indépendamment des raisons déjà alléguées contre ce parti, on observa que l'on ferait moins de progrès dans la langue de l'île que si l'on ne pouvait converser qu'avec les naturels. Enfin on résolut de partager les marchandises. Le roi, instruit de la décision, y donna son consentement.

Le lendemain le partage se fit. Morgan et Ambler revinrent. Leur conduite fut plus pacifique que la veille; mais le surlendemain ce fut le tour de Connelly de jouer son rôle. Il demanda un manteau pour Fatafé; il insista pour qu'on le lui remit tout de suite, disant qu'il était promis depuis long-temps. Son ton impérieux choqua les frères, qui d'ailleurs ne se souvenaient nullement de rien de pareil. Il revint le jour d'après, et reçut la même réponse. Alors ce scélérat jura de faire aux missionnaires tout le mal qu'il pourrait, et de tuer le premier qui lui tomberait sous la main. Ainsi ces pauvres gens, exposés à mille dangers de la part des païens, en éprouvaient encore plus de leurs propres compatriotes.

Tamaïfema, chef célèbre par son courage, mourut le 17 juillet. Les trois coquins profitèrent de cette circonstance pour nuire aux missionnaires, en faisant croire aux naturels que le dieu de ceux-ci, pour exaucer leurs prières, tuait les habitans de Tongatabou. Comme c'était le quatrième chef qui terminait sa carrière depuis qu'ils étaient dans l'île, ces hommes simples dirent qu'en effet ils ne mouraient pas si vite auparavant; et attribuant tout à la même cause, ils ajoutèrent que si les frères continuaient à prier et à chanter, il ne resterait pas un chef en vie. Cette idée, qui ne pouvait provenir que du père du mensonge, qui agis-

sait dans ces enfans de désobéissance, semblait calculée pour créer de nouveaux embarras aux frères; mais ils se consolait par l'espérance que Dieu serait leur soutien.

Différentes personnes leur parlèrent, le lendemain 18, dans le même sens. Cette idée se répandait avec une rapidité singulière. Les efforts des frères pour persuader le contraire aux naturels furent d'abord infructueux. Quatre jours après, un des frères, qui avait demeuré quelque temps chez Yardji, chef de Moua, où un grand concours de peuple s'était rassemblé pour célébrer une fête, s'aperçut que l'esprit de ces insulaires avait été imbu de l'opinion si dangereuse pour les missionnaires, et apprit que les trois coquins en étaient les auteurs et les propagateurs très-actifs. Mais Dieu confondit leur malice, et fit à un certain point retomber sur leur tête le mal qu'ils méditaient. Lorsque l'on raconta au missionnaire le bruit qui courait, Yardji était présent et témoigna le plus grand déplaisir à la personne qui parlait. Ambler s'efforça aussi d'empoisonner l'esprit de Douganaboula, qui ne l'écouta qu'avec indignation et le chassa de sa présence. Quelques jours après ce misérable se prit de querelle avec un des charpentiers du chef, lui donna un coup de pied dans la poitrine, et le maltraita de la manière la plus révoltante. Celui-ci se plaignit à son maître. Ambler, au lieu de faire

des excuses sur sa conduite, chercha au contraire de la justifier d'un ton très-insolent. Douganaboula lui ordonna de sortir, en le menaçant de le faire mourir, si jamais il se montrait de nouveau devant lui. Ambler s'en alla chez Fatafé, de sorte que ces trois vauriens furent réunis, et purent comploter de nouveau. Cependant l'effet de leurs machinations n'était guère redoutable, puisqu'elles avaient été si promptement et si efficacement détruites sans l'intervention des frères.

Quelques jours avant le retour du *Duff*, Connelly envoya demander aux missionnaires si leur intention était d'informer le capitaine Wilson de ce qui s'était passé entre eux et lui et ses camarades, insinuant que s'ils le faisaient, il en résulterait de grands inconvéniens pour les uns et les autres, parce que, d'un côté, le capitaine ne leur donnerait pas ce qu'il leur avait promis, et sans doute ne les menerait pas en Chine; et que, d'un autre, les frères auraient à se reprocher les suites de leur conduite, si elle n'était pas conforme aux vœux des trois consorts. On lui répondit que l'on n'avait envie, ni de leur faire du tort, ni de se quereller avec eux, et que s'ils voulaient aller à la Chine, on ne les en empêcherait pas.

Douganaboula comblait constamment les frères de marques de bienveillance; cependant ils ne purent que tirer un augure peu favorable d'un sin-

gulier trait de sa conduite. L'un d'eux étant occupé à abattre du bois pour brûler, un naturel lui enleva la grande hache dont il se servait. Le soir du même jour des voleurs entrèrent pendant la nuit dans leur maison, et pillant le premier coffre qu'ils rencontrèrent, s'en allèrent avec une quantité de quinquina, de jalap, de nitre, etc.; mais ces objets n'ayant pas été de leur goût, ils les laissèrent dans la cour, où ils furent trouvés le lendemain matin; et il ne manqua ainsi que quelques habits qui s'étaient trouvés sur le coffre.

Deux jours après Dougonagaboula leur envoya un présent de vivres qui leur fut très-agréable. Quelle sensation pénible ils éprouvèrent ensuite, lorsqu'ils apprirent qu'il avait accepté avec des marques de plaisir la grande hache de l'homme même qui l'avait volée, et qu'après lui avoir fait des compliments sur sa dextérité; il l'avait envoyé à Vavao, pour qu'il fût absent à l'arrivée du *Duff*! Cette action leur donna une idée de ce qu'ils auraient à attendre, lorsque leur intérêt se trouverait tant soit peu opposé à celui de leur grand ami. Cependant tout ce qu'ils possédaient était chaque jour à sa discrétion, s'il lui prenait envie de les piller. Cette contradiction leur parut fort étrange.

Il marquait tant de sollicitude pour eux, qu'une fois il leur envoya dire que devant sous peu de jours aller à Moua, et craignant qu'ils ne fussent à court

de vivres pendant son absence, il les invitait à l'y accompagner; il leur offrait en même temps de mettre en lieu de sûreté tout ce qu'ils possédaient jusqu'à son retour, qui devait avoir lieu dans deux lunes. Les frères qui attendaient le retour du *Duff* beaucoup plus tôt, déclinaient poliment l'offre de Dougonagaboula, et ne purent en cette occasion assez admirer la bonté de Dieu, qui a tous les cœurs dans sa main, de ce qu'il avait inspiré de si grands sentimens de bienveillance pour eux à un homme auprès duquel on avait essayé tant d'efforts pour l'irriter contre eux.

Les chefs auprès desquels les frères étaient allés deux à la fois, conformément à leur plan, passer de temps à autre quelques jours, les avaient toujours fort bien traités; ces hommes puissans et ceux avec lesquels ils avaient eu quelque rapport les comblaient de présens. Ceux que les frères en recevaient alors étaient si considérables, qu'ils pouvaient envoyer ou apporter avec eux de bonnes provisions de vivres quand ils revenaient au quartier-général. Ceux qui étaient à Ardeo chez Vardji, fils de Douatonga-Féféné, qui paraissait être la femme de Tongatabou la plus élevée en dignité, furent questionnés par ce chef sur le contenu du livre qu'il les trouva occupés à lire. Ils tâchèrent de lui faire entendre le sujet sacré dont il traitait; il eut l'air de les comprendre et le dit

à sa mère assise près de lui. Vardji était d'ailleurs un excellent précepteur pour eux; il profitait de toutes les occasions pour les instruire de la manière la plus claire du sens des mots et du nom des choses. Ils avaient une maison qui n'était que pour eux seuls. Ils s'efforçaient de reconnaître cette bienveillance, en lui rendant, ainsi qu'aux naturels qui l'entouraient, les services qui étaient en leur pouvoir. Ils arrangèrent à l'européenne la pelouse qui était devant leur maison, et se mirent à cultiver leur jardin. Alors ils apprirent aux naturels à se servir de la bêche pour fouir la terre, et plantèrent des ananas. Vardji venait avec tout son monde les aider dans leur travail.

Il avait pour voisin Touboucovalou, son parent, qui accueillit les frères de la manière la plus hospitalière, et leur donna beaucoup de vivres. En revanche ils lui firent présent de quelques outils et de quelques assiettes de faïence. Le dimanche, ayant dit qu'ils ne travaillaient point et qu'ils consacraient entièrement cette journée à honorer Dieu, il leur demanda très-gaîment si ce jour-là ils mangeaient. Quand il sut que ce n'était pas défendu, il leur fit apporter de quoi dîner abondamment, et joignit à ce don des plantes, des arbrisseaux et des graines pour leur jardin.

Les terres de Vardji étaient les mieux cultivées de l'île. Parmi les chefs il avait le territoire le

plus étendu; il n'était pas tenu comme eux à l'obligation de fournir à Dougonagaboula aucune de ses productions. Le nombre de ses domestiques était très-considérable.

Fatafé se montra toujours le même envers les frères; ils n'eurent qu'à se louer de sa conduite. Ceux qui allèrent à Moua, où il résidait, trouvèrent tout en assez mauvais ordre; rien n'était réparé; ils y virent entre autres quelques maisons qui tombaient en ruines. On n'osait y toucher, parce qu'on les regardait comme sacrées. On leur dit que c'étaient les demeures des esprits; ils y trouvèrent des blocs de bois, des pierres et des paquets de haillons, qui étaient regardés comme des esprits, puisqu'ils venaient des îles Fidji. Fatafé était très-superstitieux; il passait pour un odoua. Cela ne l'empêchait pas d'être très-adonné au plaisir, d'aimer à chanter et à danser. Ainsi on voit qu'il avait ce que nous appelons une dévotion commode. Il avait plusieurs femmes, les premières du pays. L'une d'elles, Doubaoumaofer, fille de Moumoué, avait presque les traits et le teint d'une Européenne; car elle sortait fort peu, et s'exposait rarement au soleil ou au grand air.

Les terres autour de Moua étaient mal cultivées et couvertes de mauvaises herbes. On voyait cependant plusieurs beaux enclos plantés d'une

grande diversité d'arbres et d'arbustes dont les fleurs exhalaient une odeur délicieuse.

« Les fiatoukas de Moua sont remarquables, dit le narrateur. C'est là que reposent depuis plusieurs générations les cendres des Fatafés. Quelques-uns sont très-grands et tombent en ruines, entre autres le plus grand. La maison du sommet s'est écroulée; la surface de l'enclos et la tombe même sont couvertes de broussailles et de mauvaises herbes. »

Fatafé vint voir les missionnaires un dimanche, et les pria de le raser. Ils lui dirent qu'ils ne faisaient aucun ouvrage manuel le jour de l'odoua, et qu'ils le priaient de les excuser. Bien loin de se formaliser du refus, il en fut édifié. En général la conduite des frères surprenait beaucoup les naturels, en la comparant à celle des autres Anglais, qui ne faisaient rien, ou se livraient sans réserve à la fougue de leurs desirs : l'un avait quatre femmes, un autre trois, le troisième deux. Il n'était donc pas surprenant que les frères ne pussent pas sympathiser avec eux : c'est pourquoi ils ne s'étaient pas établis chez Fatafé, malgré les instances répétées de ce chef.

Enfin arriva le jour où ils furent entièrement délivrés des inquiétudes qu'ils auraient pu encore concevoir des mauvais desseins de ces hommes. Le 19 août on vint annoncer aux frères, qui de-

meuraient à Ehifo, que le *Duff* était mouillé dans le port de Tongatabou. Trois d'entre eux se mirent aussitôt à chercher une pirogue pour les conduire à bord; n'en ayant pas pu trouver, deux prirent le parti d'aller par terre. Ils avaient déjà parcouru à peu près sept milles le long de la côte, lorsqu'ils rencontrèrent un grand nombre de naturels. L'un d'eux leur remit un billet qu'un des frères leur écrivait. Cet Indien avait déjà fait plusieurs messages de ce genre, et en connaissant la nature, il s'efforça d'en expliquer l'usage à ses compatriotes. Leur curiosité en fut excitée à tel point, qu'ils se décidèrent à l'accompagner, pour lui voir donner le papier, et connaître par là si ce qu'il leur avait dit était vrai ou faux. Quand ils aperçurent la joie des frères en ouvrant le billet, ils parurent frappés d'étonnement, et ne furent pas peu embarrassés de s'apercevoir de ce que, par ce moyen, les frères savaient aussi bien qu'eux que le vaisseau était arrivé et mouillé près de Panghaïmodou.

Deux jours après, plusieurs chefs, et entre autres Fatafé, vinrent à bord; il renouvela ses sollicitations auprès de Buchanan, un des frères, pour qu'il le suivit à Moua, et y demeurât auprès de lui; il rappela les promesses qu'on lui avait faites à ce sujet, à la première relâche du *Duff*, et toutes les marques de bienveillance qu'il avait données. Il protesta de nouveau de son attachement et de

son estime pour eux, promet de faire tout ce qui pourrait leur être agréable, et d'écartier les obstacles qui s'y opposaient, si on les lui indiquait. Buchanan déclina pour le moment des offres si obligeantes; mais Fatafé instruit de la dernière vilainie de Connelly, qui a vécu près de lui depuis qu'il habite l'île, et de tout ce que ce coquin et ses complices avaient machiné contre les missionnaires, demanda à Buchanan s'il avait de la répugnance à vivre avec Connelly. Ayant reçu une réponse affirmative, il proposa aussitôt à Buchanan d'envoyer sur-le-champ Connelly à bord pieds et poings liés; cette offre fut rejetée pour le moment, parce que le capitaine Wilson et les frères pensèrent qu'il valait mieux que ces gens vinssent à bord et partissent de leur plein gré, comme ils l'avaient promis. Buchanan voyant dans cette circonstance une vocation manifeste de la Providence, obéit; et un des frères ayant consenti à l'accompagner, cette détermination fut communiquée à Fatafé, qui en témoigna une joie extrême, et les invita aussitôt à venir à terre; et à choisir le lieu de leur demeure future.

Féfené Douatounga, mère de Vardji, vint à bord avec sa principale dame d'honneur; ses cheveux étaient garnis d'une composition qui ressemblait beaucoup à la poudre et à la pommade d'une élégante de Londres à cette époque. Tout

ceux qui approchent de Douatounga lui baisent les pieds en signe de respect: elle a une si haute idée de sa dignité, qu'elle n'a pas pris de mari; elle cohabite avec les chefs qu'elle honore de son choix; elle a plusieurs enfans. On lui fit présent, ainsi qu'à sa dame de compagnie, de quelques paires de ciseaux qui les charmèrent; en quittant le vaisseau, elles sautèrent à la mer par-dessus bord, et avant de se mettre dans leur pirogue pour retourner à terre, elles débarrassèrent leurs cheveux de la pâte blanche qui les parait. Le lendemain elle fit une autre visite au capitaine avec trois autres femmes, et revint chez elle, enchantée d'une élégante parure anglaise qu'il lui avait réservée.

Parmi les inconvéniens dont les missionnaires avaient souffert, il faut compter les rats très-nombreux dans l'île, et qui souvent détruisaient presque entièrement leurs récoltes sur pied. Ils dressèrent un piège et en prirent un grand nombre; les femmes les prièrent de les leur donner, et mangèrent ces animaux crus comme un mets très-friand. Quand Wilson arriva, il envoya des chats aux missionnaires; c'étaient les premiers qui fussent entrés dans l'île.

Les missionnaires conviennent dans leur relation que la description de Tongatabou donnée par Cook est si exacte, qu'il est difficile d'y rien

ajouter. Toutefois comme il s'était écoulé près de dix-neuf ans depuis son voyage jusqu'à l'époque où ils arrivèrent, divers changemens avaient eu lieu durant ce laps de temps. A leur arrivée ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de ses anciens amis, et il diminuait graduellement; mais le nom de ce grand navigateur était toujours cité avec respect par leurs fils, qui se souviennent de ses bienfaits, dont ils furent l'objet quand ils étaient enfans. Ils en parlent souvent d'une manière qui prouve qu'ils ne sont nullement étrangers au sentiment de la reconnaissance.

Le gouvernement de Tongatabou est si compliqué, et les notions que les naturels en donnent diffèrent tant entre elles, chacun mettant son orgueil à élever son chef au-dessus des autres, qu'il est difficile de savoir quelque chose de positif sur ce point. Voici ce qui paraît le plus exact.

Tongatabou exerce la suprématie sur l'archipel entier, même sur le groupe des Fidji. Les habitans de ce groupe faisaient autrefois de fréquentes invasions à Tongatabou, et y commettaient de grandes cruautés; lassé et indigné, Tougahaou aidé de deux autres chefs conduisit ses sujets contre Fidji, défit complètement ces farouche insulaires, et les subjuga. Actuellement, dit le narrateur, Fidji, de même que les autres îles, paie tribut à Tongatabou en certaines occasions:

nous en vîmes un exemple à la mort de Moumoué.

Tongatabou est divisé en trois grands territoires: Ehifo à l'extrémité nord-ouest, soumis à Dougouagaboula; Moua au milieu, à Fatafé; Ahoghi à l'extrémité sud-est, à Vaharto. Chacun de ces chefs s'arroge le droit de disposer des biens et de la vie de ses sujets; nous les avons vu l'exercer de la manière la plus despotique. Ces territoires sont subdivisés en d'autres plus petits, qui ont chacun leur chef jouissant de la même autorité que les chefs suprêmes, auxquels ils sont néanmoins responsables de leur conduite: de sorte que cette forme de gouvernement ressemble beaucoup au régime féodal qui pesa sur l'Europe au moyen âge. D'Entrecasteaux avait fait la même observation.

« Fetafa, continue le narrateur, semble avoir eu autrefois une part plus considérable au gouvernement. A la mort de Poulaho, son père, Douatounga était mineure; l'ambition excessive de sa veuve Mahoufé, de la famille des Toubau, lui fit chercher les moyens d'accroître son autorité en plusieurs points, bien au-delà de celle de ses prédécesseurs. Tous les chefs se soumièrent à cette usurpation, excepté toutefois Tougahaou, fils de Moumoué, et neveu de Feinou, célèbre par son amitié pour Cook. Il régnait alors sur

Eoua; il repoussa les projets de Mahoufé; celle-ci indignée lui envoya dire qu'elle lui avait ôté sa dignité pour la conférer à un autre. « Tu n'es qu'un toua, répondit Tougahaou, enflammé de colère, à l'émissaire de la reine: si tu étais un chef, je te défierais en combat singulier; va-t-en avec ta troupe, ou je te fais périr. » Malgré une tempête affreuse, le messenger revint chez sa maîtresse, et lui raconta la réception que Tougahaou lui avait faite. « Tougahaou court à la mort, s'écria-t-elle; son insolence sera punie. » Sur ces entrefaites, Tougahaou rassembla les autres chefs, et les pressa de se joindre à lui pour le soutien de leurs privilèges; quelques-uns lui firent des remontrances: il n'en tint compte, et déclara la guerre à Mahoufé. Le sort des armes se déclara pour lui; la reine vaincue fut repoussée jusqu'à Elifo, et se réfugia dans une maison voisine de celle que nous avons occupée. Elle s'assit avec une guirlande de feuilles autour du cou, ce qui annonçait qu'elle demandait grâce. Tougahaou allait la percer de sa lance; on lui retint la main; elle eut la permission de s'en aller à Hapai, où elle vit en exil. Tougahaou usa cruellement de la victoire; il ravagea les îles Hapai. Dans une bataille navale avec les insulaires de Vavao, sa pirogue ayant devancé le reste de sa flotte, il combattit seul les ennemis

avec une impétuosité qui le fit triompher. Cet exploit éleva sa gloire militaire au plus haut degré. Tout le monde le craint et lui obéit.

« Les naturels de Tongatabou répondent parfaitement au portrait avantageux que l'on a fait d'eux. Jamais qualification ne fut mieux appliquée que celle que leur donnèrent nos compatriotes, celle d'amis. Ils en semblent fiers depuis que nous le leur avons appris, et s'étudient à s'en rendre plus dignes. Ils possèdent beaucoup d'excellentes qualités, et s'ils étaient éclairés des lumières de l'Evangile, ils seraient le peuple le plus aimable de la terre. Leur bonté et leur libéralité pour les étrangers sont sans bornes, et leur générosité les uns envers les autres sans pareille. On les entend dire qu'ils meurent de faim, et dès qu'on leur donne quelque chose à manger, ils le partagent entre toutes les personnes présentes, celui qui a reçu le premier ne se réservant que la plus petite part, et souvent rien du tout. Quand ils tuent un cochon, ou préparent un repas pour eux-mêmes, ils en envoient toujours une portion à leurs amis, qui rendent la pareille aussitôt que la circonstance se présente, ce qui maintient constamment entre eux des relations amicales, que nous n'avons jamais vu interrompre par des querelles durant un séjour de plus de quatre mois.

« Leur honnêteté les uns envers les autres pa-

rait irréprochable, quoique nous n'ayons pas de motif de croire que les rapports de leur malhonnêteté envers les étrangers soient exagérés. L'infanticide et d'autres pratiques horribles, si communes à Taïti, sont inconnues à Tongatabou. Les parens ont beaucoup d'indulgence pour les enfans. La vieillesse est honorée et respectée. La chasteté parmi les femmes de la classe inférieure n'est pas très-estimée; car les chefs, lorsque nous allions les voir, nous proposaient toujours de coucher avec celles qui étaient à leur service, la conduite immorale de nos compatriotes faisant croire à ces insulaires que c'était une faveur dont nous ne pouvions nous passer. Notre premier refus sembla exciter la surprise; mais ensuite il nous préserva d'une seconde tentative de la part de la même personne. L'incontinence parmi les femmes d'un rang élevé, surtout après le mariage, est, nous a-t-on dit, punie avec sévérité. Nous n'en avons cependant pas vu d'exemple.

« Les mariages sont accompagnés de peu de cérémonies. Nous n'avons vu que celui de Vardji, près duquel deux de nos frères demeurèrent quelque temps. Une jeune fille ayant fixé son attention, il informa la mère qu'il désirait l'ajouter au nombre de ses femmes. Celle-ci le dit au père, qui donna son approbation, revêtit sa fille d'une parure neuve, et l'envoya à son époux en la faisant

accompagner de ses serviteurs et d'un présent en cochons cuits, ignames, racine d'ava, etc. aussi considérable qu'il put le fournir. L'époux instruit de l'approche de sa belle, s'assit dans sa maison, et la reçut de la même manière et avec aussi peu d'émotion que toute autre personne qui serait venue lui rendre visite. Un festin et un bon coup d'ava terminèrent la cérémonie, et l'épouse eut la liberté de retourner chez son père jusqu'à ce qu'on l'envoyât chercher de nouveau, ou de demeurer chez son époux. Ce fut ce dernier parti qu'elle préféra. La polygamie est ordinairement en usage parmi les chefs; ils prennent autant de femmes qu'ils le désirent, et restent étrangers à toutes les brouilleries domestiques, ce qui peut, à un certain point, être attribué au pouvoir absolu dont chaque homme jouit sur sa famille, car toutes les femmes sont tellement à la disposition de leur mari, qu'il peut les renvoyer pour le plus léger déplaisir.

« Les divinités sont nombreuses, et tout porte à croire que les préjugés sont bien forts. Chaque territoire a son dieu particulier, qui en est regardé comme le patron. Talliatabou est le dieu d'Ehifo, et comme c'est aujourd'hui le plus puissant, il passe pour un grand guerrier. Fetafa protège Moua et Doubledia, et Carto Aoghi. Chacun de ces dieux est représenté en certaines occasions par les différens chefs de ces territoires. De sorte que



nous avons reconnu que leurs natchès, et autres grandes fêtes qu'ils célèbrent annuellement, ne sont pas de purs divertissemens; ce sont aussi des cérémonies religieuses, desquelles ils supposent que dépendent la santé et la vie de leurs chefs, auxquels ils montrent beaucoup d'affection. Ils pensent aussi que la prospérité du pays en général y est liée; car ils espèrent que la récolte sera proportionnée aux offrandes qu'ils font à cette époque. Ils solennisent deux natchès tous les ans: l'un quand on plante les ignames, pour implorer la bienveillance de Fetafa; l'autre quand on les cueille, pour exprimer leur gratitude. Ils croient que les vents sont soumis à la direction de Calla-Filatonga, divinité femelle à laquelle ils attribuent un grand pouvoir, et qu'ils honorent fort peu, ce qui l'irrite au point qu'elle renverse quelquefois leurs arbres à pain, leurs cocotiers, leurs bananiers et autres arbres, et qu'elle commet de tels ravages, qu'elle les oblige à lui apporter des offrandes d'ignames, de cochons et de kava, de la manière la plus humble et la plus soumise, dans une maison qui lui est consacrée, et où quelqu'un la représente dans ces occasions et reçoit les présens. Ces tempêtes désastreuses étant peu fréquentes, et des mesures pour en réparer les effets étant généralement prises d'avance, la personne qui représente la divinité ne se compromet pas beaucoup en rendant une

réponse favorable. Cet emploi n'est que temporaire.

« Nous n'avons vu aucun de ces insulaires qui parût plus religieux qu'un autre, ni rien qui nous indiquât qu'il existe des prêtres parmi eux. Dans leurs offrandes, chacun tue et présente lui-même sa victime. Ils croient que leur île repose sur les épaules de Movi, divinité puissante qui la porte depuis un temps qui surpasse leur conception. Ce pesant fardeau épuise souvent sa patience, et alors elle essaie, mais en vain, de s'en débarrasser: c'est ce qui occasionne les tremblemens de terre. Ce phénomène excite dans tout le pays des cris affreux, qui durent encore quelque temps après que la secousse est passée. Nous les avons vus quelquefois essayer d'apaiser son mécontentement et de la contraindre à se bien conduire, en frappant la terre avec de grands bâtons. Tongaloer, dieu des nuages, et Fenoulonga, dieu de la pluie, sont des divinités mâles. Ils en ont encore un grand nombre d'autres des deux sexes pour la terre, la mer et le ciel. Chacun a ses fonctions, et quelquefois ils se contrarient les uns les autres, suivant leurs intérêts ou leurs inclinations. Ils reconnaissent aussi l'existence d'un grand nombre de dieux étrangers, qu'ils désignent par le nom général de Feiga, parmi lesquels ils rangent le nôtre comme le plus puissant. Quand ils

croiront qu'il pourra leur être utile, ils le reconnaîtront volontiers comme bien plus sage, et sous tous les rapports meilleur que les leurs, puisqu'il nous a enseigné à faire de meilleurs navires, de meilleurs outils, de meilleures étoffes, etc. qu'ils n'en ont jamais fabriqué. Indépendamment de ces dieux, ils croient que chaque homme est sous la protection d'un esprit particulier, qu'ils appellent Odoua, et qui s'intéresse à toutes ses actions; mais de même que Calla-Filatonga, ils ne prennent garde à lui que lorsqu'ils croient que dans sa colère il leur inflige les maladies mortelles qu'ils éprouvent. Alors, pour l'apaiser, les parens et les amis de la personne souffrante, surtout si c'est un chef, ont recours aux pratiques inhumaines dont nous avons été témoins, telles que de se couper le petit doigt, de se frapper le visage et de se priver de quelque espèce de nourriture. Les sacrifices humains paraissent être peu en usage: nous n'avons vu qu'une seule victime de cette affreuse superstition, qui fut le plus jeune fils de Moumoué. Ambler nous dit pourtant à notre première arrivée, que lorsqu'un grand chef est malade, ils étranglent souvent trois à quatre de leurs femmes à la fois. Lorsque l'odoua est inexorable, la mort du malade est inévitable et sûre. Les amis du défunt paraissent inconsolables pendant quelque temps. Bientôt leur douleur fait place à leur

joie excessive, et ils se livrent à des extravagances aussi folles dans leur genre que l'étaient les marques de douleur qu'ils donnaient dans leur affliction.

« Ils croient à l'immortalité de l'âme. Ils disent qu'à la mort elle est envoyée, dans une grande pirogue marchant très-vite, à Doubledha, pays éloigné, qui ressemble au paradis de Mahomet. Ils appellent Higgolayo le dieu de cette région de plaisir; ils le regardent comme le plus grand et le plus puissant de tous, les autres n'étant guère que ses serviteurs. Du reste les chefs seuls sont instruits de cette doctrine; car les touas ou les hommes de la classe inférieure ne sont pas en état de parler de ces choses. Comme ils pensent qu'ils ne sont pas faits pour jouir des délices du Doubledha, ils ont l'air de ne pas s'inquiéter de ce qu'ils deviendront après leur mort. Nous n'avons pas pu apprendre quelles idées ils se font de l'origine de leur existence, ou de tout autre point de la création. Quand on les interroge sur ce sujet, ils ont l'air de ne pas savoir ce qu'on leur dit. Cela vient peut-être du peu d'exactitude de nos expressions, dû à notre peu de connaissance de la langue, qui nous a empêchés jusqu'à présent de combattre aucune de ces absurdités grossières.

« Les productions de cette île ont été si bien décrites, qu'il est inutile d'en rien dire. Les graines

que nous avons semées dans différens endroits présentent une si belle apparence, que nous pensons qu'il en serait de même de toutes celles de l'Europe qu'on y apporterait, si on pouvait les préserver des rats, qui les détruisent dès qu'elles sortent de terre. Ces quadrupèdes, les cochons, les chiens et les guanos sont les seuls animaux que nous y ayons trouvés. Le bétail que le capitaine Cook y avait laissé, fut détruit il y a quelques années. Le cheval et la jument furent éventrés par le taureau, ce qui donna une si terrible idée de sa nature furibonde aux insulaires, qu'ils craignirent pour eux-mêmes. Ainsi, pour prévenir tout accident, ils le tuèrent, ainsi que la vache et les trois veaux : c'était tout ce que ces animaux avaient produit, excepté un jeune taureau qui avait été transporté à Fidji. Wilson, dans sa seconde visite, laissa dans l'île huit chèvres, trois chats et un chien anglais, que les Indiens aiment beaucoup. La mort d'un bélier à Taïti nous empêcha d'y prendre des moutons, ce qui est une grande perte pour Tongatabou, dont les cantons en friche fourniraient une excellente pâture à ces animaux utiles. D'ailleurs leur utilité ne se bornerait pas à procurer aux Indiens le moyen de pourvoir à la disette de vivres dont ils souffrent tous les ans; ils leur feraient naître des habitudes d'industrie auxquelles ils sont étrangers. Quoiqu'ils soient plus ha-

biles que la plupart des insulaires épars sur la surface du grand océan, la plus grande partie de leur temps se passe néanmoins dans la fainéantise. Cette conjecture acquiert une grande probabilité, quand on réfléchit au vif désir qu'ils témoignaient pour nos draps, et surtout pour nos couvertures de laine. Nous pensons donc que s'ils avaient des matériaux et la moindre indication de la manière de s'en servir, ils ne tarderaient pas à essayer de fabriquer de ces tissus.

« Le sol est très-fertile partout; il consiste en une excellente terre végétale, qui a généralement quatorze à quinze pouces de profondeur, sans aucun caillou, excepté près du rivage, où les rochers de corail se montrent au-dessus de la surface. Au-dessous de la terre végétale, il y a une terre grasse rougeâtre, épaisse de quatre à cinq pouces, ensuite de l'argile bleue en petite quantité. En quelques endroits on a trouvé une terre noire, qui exhale une odeur très-forte ressemblant à celle de la bergamotte; elle s'exhale bientôt, quand cette substance est exposée à l'air. L'air est pur et sain, beaucoup plus vif en hiver que nous ne nous y étions attendus, notamment lorsque le vent souffle du sud; mais notre thermomètre ayant été brisé, nous n'avons pu connaître le degré de la température. ®

Le *Duff* passa vingt jours à Tongatabou. Durant

tout ce temps on n'eut qu'à se louer de la bienveillance des insulaires, qui ne laissèrent jamais manquer le vaisseau de provisions; mais la tentation que leur causait le fer était trop forte pour qu'ils pussent y résister. Au moment où le navire arriva, un des cercles de fer du cabestan fut volé; alors on déclara que personne ne serait admis à bord jusqu'à ce qu'il eût été retrouvé: Fatafé le rapporta le lendemain. Divers autres objets de moindre conséquence furent aussi dérobés. Le capitaine n'ayant pas voulu troubler la bonne harmonie pour si peu de chose, ils ne furent pas recouverts. Le couperet du cuisinier était du nombre: le capitaine lui donna dix guinées en or pour en acheter un aux Indiens; mais l'éclat de ce métal ne put prévaloir à leurs yeux sur l'utilité de l'outil de fer; ils se moquèrent de l'offre du cuisinier. Indépendamment du fer, ils estimaient beaucoup le drap et les grains de verroterie verts et bleus, et prièrent les Anglais de leur en apporter à leur prochaine visite. Ils faisaient aussi grand cas des clous, surtout des grands. Ils sont si scrupuleux dans leurs marchés, qu'ils veulent la valeur entière de chaque objet.

« Le capitaine ne descendit pas à terre, dit le narrateur; on ne permit qu'une seule fois à chacun de nous d'aller à Moua. Nous refusâmes toute espèce de divertissement que les naturels voulaient

célébrer pour nous, de peur que, pour nous faire plaisir, ils ne se livrassent à des excès inexcusables. La veille de notre départ j'allai à Moua dans la penniche, avec deux officiers du bord et le frère du capitaine. Plusieurs centaines de naturels bordaient le rivage: les uns nous invitaient à aller d'abord chez Fatafé, les autres chez Dougonagaboula. Ayant promis au premier, nous nous rendîmes chez lui, et nous fûmes reçus en grande cérémonie. Après avoir passé quelque temps avec lui, nous allâmes trouver l'autre chef. Il était assis près du bord de la mer, avec une centaine de naturels, autour d'une jatte de kava: ils nous en offrirent: nous n'avions pas encore pu nous faire à cette boisson. Nous préférions la racine de ghi, qu'ils mangent à leur déjeuner; elle est douce comme la canne à sucre, et lui ressemble beaucoup, sinon qu'elle est un peu plus pâteuse. Les deux chefs nous traitèrent très-bien. Fatafé fit rôtir un gros cochon pour notre dîner; ensuite il nous accompagna aux fiatoukas de ses ancêtres. Ils sont à l'est de la maison, rangés sur une ligne, dans des bosquets d'arbres; ils sont en grand nombre et de constructions différentes. Quelques-uns, de forme carrée, ne s'élèvent pas du tout au-dessus du niveau du terrain: une rangée de grandes pierres en forme les côtés; à chaque angle deux pierres hautes sont placées

debout à angle droit l'une avec l'autre, et parallèlement avec leurs côtés respectifs. D'autres ressembloient à celui de Moumoué décrit par les frères; d'autres enfin étaient carrés comme les premiers. Le plus grand avait à sa base cent cinquante-six pieds de longueur sur cent quarante de largeur: quatre degrés, qui faisaient le tour du monument, conduisaient du pied au sommet: une seule pierre formait la hauteur du degré, qui était de trois pieds neuf pouces sur cinq pieds et demi de largeur. Quelques-unes de ces pierres, qui composaient l'assise inférieure, étaient d'une très-grande dimension; j'en mesurai une qui avait vingt-quatre pieds de longueur sur douze de largeur, et deux pieds d'épaisseur. Fatafé nous dit qu'on les apportait de Lefouga dans des pirogues doubles. Ce sont des pierres de corail assez bien taillées; les côtés sont passablement droits et les surfaces assez unies. Elles sont devenues si dures, que nous eûmes beaucoup de peine à en casser un morceau à un des angles, ce qui nous embarrassa beaucoup pour deviner comment les insulaires s'y étaient pris pour les tailler. Les marques d'antiquité que portent quelques-unes font penser que les bâtisses ont dû exister long-temps avant que Tasman eût montré aux naturels un outil en fer. Indépendamment des arbres qui croissent sur le sommet et sur les flancs de la plupart de ces monu-

mens, l'étoua ou le casuarina, et d'autres encore, les entourent, ce qui, avec les milliers de chauve-souris suspendues à leurs branches, contribue à donner un air de solennité lugubre à ces sépultures des anciens chefs. Quand nous nous en allions, Fatafé nous dit que tous les fiatoukas que nous avions vus, avaient été construits par ses ancêtres qui y reposaient. Comme il n'y avait pas de motif de révoquer en doute ce qu'il disait, il en résulte que le suprême pouvoir dans le gouvernement de l'île s'est conservé pendant plusieurs générations dans la famille des Fatafés. En effet, quoiqu'il y ait beaucoup de fiatoukas dans l'île, les frères qui en avaient vu la plus grande partie, nous ont assuré qu'il n'y en avait aucun qui pût être comparé à ceux-là pour la grandeur de la structure et la dimension des pierres.

• Une des femmes de Fatafé était en couches. On nous conduisit à son appartement, qui était extrêmement propre: on avait couvert le plancher de nattes. La mère et l'enfant avaient la peau barbouillée de turmeric, ce qui lui donnait une apparence luisante: on nous dit que c'était l'usage pour les femmes qui sont dans cet état. Plusieurs servantes entouraient l'accouchée. Quoique Fatafé ait plusieurs autres enfans, tout le monde paraissait comblé de joie de cet événement. Nous rendîmes visite à d'autres chefs des deux sexes. Partout

nous fûmes bien accueillis et nous reçûmes des présens.

Le 7 septembre le *Duff* partit de Tongatabou, et après avoir passé près de Honga-Harpi, et de Honga-Tonga, qui sont médiocrement hautes et paraissent fertiles, il vit d'autres petites îles. La position de celles qu'il aperçut le soir lui donna lieu de penser qu'elles étaient les mêmes que celles que Bligh avaient rencontrées lorsqu'il eut quitté Tofo avec la chaloupe, ou qu'elles en sont voisines.

Le 8 au point du jour on découvrit de nouvelles îles tout entourées de récifs. On pensa que pendant la nuit on avait passé près de plusieurs de ces écueils. La situation où l'on était parut très-critique, et l'on appela île du Danger celle que l'on avait de l'avant. Le vent fraîchissait; la mer devenait très-grosse; il fallut user de beaucoup de précautions pour passer au milieu de tous ces rochers: les manœuvres que l'on fit, réussirent et l'on en sortit heureusement. A midi on se trouva par  $18^{\circ} 25'$  sud. L'île du Danger est assez haute et bien boisée.

On était le 12 à midi par  $16^{\circ} 42'$  sud, et  $181^{\circ} 13'$  est. Une demi-heure après l'on eut connaissance d'une terre dans le sud, et l'on se dirigea de ce côté, pour avoir des communications avec les habitans. Aussitôt on se trouva au milieu

des récifs. Le 13 au point du jour on était le long de la côte septentrionale d'une île qui fut nommée *île de sir Charles Middleton*. On n'aperçut aucune ouverture dans le récif de ce côté; peut-être y en a-t-il dans les autres parties. Après avoir pris tous les relèvemens nécessaires pour constater la position de cette île, on fit voile au nord-ouest, vers une autre qui fut nommée *île Direction*. Des naturels, leur lance à la main, étaient sur le rivage. On en aperçut de même sur une autre assez grande, située plus au nord-ouest, et qui fut nommée *île de Ross*. On y distingua aussi de la fumée entre les arbres. Tous ces insulaires sont en sûreté derrière la barrière de récifs qui ceint la terre qu'ils habitent. L'observation donna vis-à-vis l'île Ross  $16^{\circ} 48'$  sud, et  $180^{\circ} 29'$  est.

Le soir le vaisseau se trouva entouré de tous côtés d'îles et de récifs. En conséquence Wilson diminua de voiles, et choisit l'espace qui lui parut le plus net, pour y courir de petites bordées pendant la nuit. A neuf heures on n'apercevait aucun danger, et l'on se croyait parfaitement en sûreté; tout à coup le vaisseau toucha sur un récif de corail: la mer y brisait à peine assez pour avertir du péril. L'alarme fut générale; on craignit de faire naufrage, malheur qui se présenta à l'imagination accompagné d'une foule d'idées effrayantes. « Nous étions au milieu de l'archipel des îles Fidji, dit le narrateur, et

nous savions que ses habitans sont des cannibales farouches, qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec aucun navigateur. Ainsi nous ne devions nous attendre qu'au sort le plus funeste. Par bonheur nous n'avions touché que sur un petit récif. Au bout de six minutes d'anxiété, nous fûmes, grâce à nos manœuvres, hors de tout danger. Nous ne pûmes pour le moment constater le dommage que le navire avait éprouvé, car il ne faisait pas eau; mais arrivé en Angleterre, lorsqu'on le radouba, on reconnut que nous n'avions dû notre salut qu'à un miracle. Le rocher avait frappé contre une membrure. La violence du coup avait enfoncé le cuivre et endommagé profondément le doublage, qui avait été brisé. S'il eût pénétré entre les côtes, il eût percé le doublage de part en part, et nous ne fussions certainement jamais retournés dans notre patrie adorer l'auteur de toute miséricorde.

« La clarté du jour nous ayant montré les dangers qui nous entouraient de tous les côtés, nous fûmes surpris d'y avoir si heureusement échappé, et nous désirâmes vivement d'en sortir au plus tôt. Arrivés à la dernière île de ce groupe dangereux, qui est la plus septentrionale, on la nomma *Farewell island* (île d'adieu). Ses côtes au nord sont des falaises escarpées, contre lesquelles la mer bat avec violence. Une portion de leur surface s'étais écroulée, et l'on voyait à leur base d'énormes

fragmens épars. La partie du nord-ouest de l'île avait une apparence moins fertile que les autres; mais à l'est son aspect est plus agréable; et de ce côté l'on vit des naturels et des maisons sur le sommet des montagnes. Il y a probablement un terrain bas comme à Taiti à la côte sud-ouest, où nous avions l'intention de laisser tomber l'ancre. En avançant vers la pointe nord-ouest, nous vîmes un banc tout près de nous, et une battue immense s'étendait au large au sud-ouest. A midi l'île nous restait au sud; nous étions alors par  $15^{\circ} 41'$  sud, et  $180^{\circ} 25'$  est. Nous eûmes beaucoup de regret de ce que les écueils nombreux dont la mer est parsemée autour de ces îles nous eussent empêché d'avoir des relations avec les naturels, qui sans doute désiraient beaucoup de faire des échanges avec nous; car les habitans de l'archipel des Amis trafiquent avec eux des marchandises qu'ils reçoivent de nous.

Ces îles sont probablement les mêmes que celles au milieu desquelles Tasman se trouva embarrassé, et qu'il nomma *îles du prince Guillaume*. On peut présumer que les Européens n'en ont encore vu qu'une partie, car il est évident que plusieurs autres se trouvent au sud-ouest. Nous ne pûmes apercevoir la plus proche qu'assez indistinctement, et quelques-unes étaient à une certaine distance

de la route du capitaine Bligh dans ses deux voyages.

« Elles font sans doute partie de celles que les naturels de Tongatabou nomment îles Fidji, puisqu'elles sont situées dans la direction qu'ils indiquent. Elles sont généralement hautes; elles paraissent fertiles. Les montagnes les plus élevées sont boisées depuis le bord de la mer jusqu'à leur sommet, où dans quelques-unes on distinguait beaucoup de cocotiers, qui dans quelques îles ne réussissent que dans les terrains bas. Ainsi ce n'est pas ici comme à Taïti, où le terrain de la région moyenne n'offre qu'une herbe brûlée par le soleil. Plusieurs ont aussi une ceinture de terrain inférieur très-fertile. Les vallées de l'île Middleton nous semblèrent délicieuses; elles doivent abonder en fruits de toutes les sortes, et en général en productions communes dans ces contrées du globe. Nous distinguâmes des espaces cultivés: c'était vraisemblablement du kava.

« Des récifs de corail entourent chaque île, et unissent celles qui sont voisines l'une de l'autre. Il est hors de doute qu'il existe des ouvertures dans ces récifs, et qu'au-delà se trouvent de bons mouillages; mais le capitaine voulant s'arrêter aux îles Peleou, et devant arriver à la Chine à une époque déterminée, on ne pouvait s'arrêter pour

chercher à pénétrer dans ce labyrinthe de rochers. Nous vîmes partout des habitans, et sans doute cet archipel est très-peuplé. Ils ont certainement fait quelques progrès dans la civilisation, puisque les naturels des îles des Amis, qui ont fort bonne opinion d'eux-mêmes, conviennent que ceux de Fidji l'emportent sur eux dans plusieurs ouvrages qui exigent de l'adresse; qu'ils ont de plus grandes pirogues, qu'ils sont braves et belliqueux; mais ils abhorrent leur détestable coutume de manger les prisonniers. Ils font usage d'arcs et de flèches à la guerre. La noirceur de leur peau, la disparité de mœurs et de langage, prouvent qu'ils ont une origine différente des habitans des archipels où nous avons établi les missions.

« Le 16 nous vîmes l'île de Rotouma. On ne s'en approcha que le lendemain matin. Plusieurs pirogues s'en détachèrent; il y avait dans chacune six à sept insulaires. Ils furent d'abord craintifs et se tinrent à distance; enfin quelques-uns s'enhardirent et nous accostèrent. L'un d'eux prenant une poule à la main, se jeta à la mer, et saisissant une corde du bord, y monta. Il fit signe qu'il voulait une hache pour sa poule: nous en conclûmes qu'il avait existé des relations amicales entre ce peuple et le capitaine Edwards, lorsqu'il découvrit cette île en 1791. Sans doute elle n'a, depuis cette époque, été visitée par aucun autre naviga-

teur, car les naturels nous regardaient avec un air de surprise mêlée d'admiration. Nous étions au dimanche; la règle que nous nous étions constamment prescrite dans ces mers nous empêcha de commercer avec ces gens. Toutefois l'insulaire qui était à bord reçut une hache, quelques hameçons et d'autres objets, qui le firent sauter de joie. Trois autres, encouragés par la bonne réception que nous lui avions faite, se hasardèrent après lui, et furent également bien accueillis. Il en serait venu un plus grand nombre, s'ils en avaient eu l'occasion; car s'apercevant que nous navigions pour nous éloigner de leur île, ils nous indiquèrent une baie, comme s'ils eussent désiré de nous voir y jeter l'ancre. En prolongeant la côte septentrionale, nous distinguâmes près de son extrémité occidentale une belle baie. Si le mouillage y est bon, les vaisseaux doivent y être à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du nord; peut-être dans son intérieur en est-on aussi préservé. Plusieurs îlots sont situés au nord et à l'ouest de cette baie, reconnaissable par une haute montagne qui est à l'ouest et termine l'île de ce côté. Elle est très-escarpée du côté du nord. Le plus grand des îlots est divisé en deux, comme s'il eût été fendu par un tremblement de terre.

« Rotouma est l'île la plus peuplée et la plus fertile que nous ayons rencontré dans ces pa-

rages; dans un espace d'un mille au plus, à l'extrémité orientale, nous comptâmes à peu près deux cents maisons près du rivage, et sans doute les arbres nous en cachèrent plusieurs. Il y avait lieu de penser que les autres étaient également bien peuplées. Ces insulaires ressemblent beaucoup à ceux de l'archipel des Amis, sinon qu'ils nous parurent d'une couleur plus claire, et qu'ils étaient tatoués d'une manière un peu différente: ce sont des figures d'oiseaux et de poissons, avec des cercles et des taches sur les bras et sur les épaules: celles-ci sont évidemment faites pour représenter les corps célestes. Trois femmes que nous vîmes, étaient tatouées de cette dernière façon. A Tongatabou jamais la partie supérieure du corps n'est tatouée. Celles de Rotouma portent leurs cheveux longs et les teignent en rouge, et se frottent le cou et la poitrine avec un mélange de cette couleur et d'huile de coco. Les hommes qui vinrent à bord paraissaient avoir l'esprit fin et mâle, et plusieurs usages des peuples de Tongatabou. L'un d'eux nous fit entendre par signes que pour témoignage de la douleur, ils se découpent la tête avec des dents de requin, se frappent les joues jusqu'à ce qu'elles saignent, et se percent les bras et les jambes avec des lances; mais que les femmes ne se coupent que le petit doigt. Les hommes en sont exempts; tandis qu'à Tongatabou à peine voit-

on un homme ou une femme qui ne les aient perdus tous les deux.

Leurs pirogues simples, nous n'en vîmes pas de doubles, sont à peu près les mêmes que celles des naturels des îles des Amis; elles sont plus courtes, et ne semblèrent ni si propres, ni si bien finies. Nous ne leur vîmes d'autres armes que des lances délicatement sculptées et armées du piquant d'une espèce de raie. Ces insulaires manifestèrent un étonnement extrême à la vue des moutons, des chèvres et des chats. Ils nous dirent qu'ils avaient abondamment des cochons et des poules. L'île doit aussi produire tous les végétaux utiles que l'on trouve dans ces climats. Cette affluence de vivres, réunie au caractère des habitans, qui nous ont paru gais et doux, fait de cette île le lieu le plus convenable, selon moi, pour la relâche des bâtimens qui vont dans l'ouest, et qui ont besoin de provisions. Quant à la mission, je pense que si deux jeunes gens comme M. Crook voulaient consacrer leur vie à l'instruction de six mille pauvres païens, il n'y a peut-être pas d'endroits où ils pourraient s'établir avec plus d'avantage, car la subsistance y est assurée; et l'île étant éloignée des autres, ne doit jamais être enveloppée dans les guerres, excepté lorsque les habitans ont des querelles entre eux. Sa longueur est à peu près de cinq lieues.

En partant de Rotouma, le *Duff* fit route dans l'ouest pendant huit jours. Il mettait en travers pendant la nuit, de sorte que s'il se fût trouvé des terres à cinq lieues de distance de la ligne, on les eût aperçues. Le 25 dans la matinée on en vit une: le temps était sombre; il tombait une pluie fine; on ne put pas observer la latitude. A cinq heures du soir on fut assez près de cette terre pour reconnaître qu'elle consistait en une douzaine d'îles séparées; trois étaient assez grandes. Une pirogue dans laquelle il y avait deux hommes vint à la portée de la voix. Ces sauvages ne voulurent pas s'aventurer de plus près: ils se tenaient debout, brandissaient leurs pagayes, criaient d'une voix très-rauque, non pour menacer ou défier les Anglais, mais pour exprimer leur surprise d'une vue si prodigieuse; car probablement ils n'avaient jamais aperçu un vaisseau. Ils avaient dans leurs pirogues des corbeilles de fruits, qu'ils montraient souvent du doigt, comme s'ils eussent voulu les troquer contre quelque chose. Cependant si jamais un vaisseau ne s'était présenté à leurs regards, il est plus probable qu'ils avaient envie de faire une offre de ces objets; car ils ne pouvaient désirer d'obtenir en échange ce qu'ils ne connaissaient pas. Quoi qu'il en ait pu être, la peur les retint à une certaine distance. Neuf autres pirogues se mirent en marche; ces Indiens furent aussi prudents que

les premiers, restant à une assez bonne distance de l'arrière. Le *Duff* s'étant approché de l'île aurait certainement passé à travers cette petite flotte, si les Indiens, connaissant leur position, ne se fussent pas éloignés. Ils se dirigeaient vers la plus grande île, lorsqu'un coup de vent violent, accompagné de pluie, obligea le *Duff* de faire routé vent arrière; il aurait passé par-dessus les pirogues, si les Indiens de la plus petite ne se fussent jetés à la nage pour aller dans une plus grande. Le grain passé, on vit qu'ils étaient tout près du rivage de l'île, et que la pirogue abandonnée se trouvait à peu de distance du vaisseau. On la hala à bord, parce qu'on espérait avoir une occasion de la rendre le lendemain.

Cette pirogue avait quatorze pieds de long, et environ quinze pouces de large; elle était creusée dans un tronc d'arbre, pointue aux deux extrémités, et un peu ornée dans sa partie supérieure. Les outils dont les Indiens s'étaient servi pour exécuter ce travail avaient laissé des traces: on reconnut que c'était une gouge.

On était resté sous peu de voiles pendant la nuit, en gouvernant à l'est. Au point du jour on s'aperçut que l'on avait considérablement dérivé au sud. Comme on espérait encore quelques communications avec les naturels, on augmenta de voiles, et l'on revint au vent. Vers onze heures du

matin, on était assez près de la grande île. Cinq pirogues s'en détachèrent; les Indiens agirent avec autant de circonspection que ceux de la veille, prenant grand soin de se tenir entre le vaisseau et la terre. Quand on les vit s'avancer, on rallia un récif qui est à peu près à un demi-mille du rivage, et qui paraît s'étendre à quelque distance de sa partie occidentale: probablement il unit les îles. On avait, au point où l'on était, cinq brasses d'eau sur un fond plat de corail. Quand on eut reconnu que leurs craintes l'emportaient sur leur curiosité, et que vraisemblablement l'on n'aurait pas de rapports avec eux, on descendit le petit canot, avec l'intention de remorquer la pirogue jusqu'à terre, et d'y laisser quelques marchandises; mais on fit réflexion que le vaisseau ne serait pas assez près pour aider le canot dans le cas d'une attaque: on abandonna donc ce projet, et l'on s'éloigna.

La plus grande île du groupe reçut le nom d'*île Disappointment*, et le groupe entier celui de *groupe du Duff*. Ces îles sont à peu près au nombre de onze, situées dans la direction du sud-est au nord-ouest, sur une longueur de quinze milles. Dans le milieu sont les deux grandes îles, qui ont chacune près de deux milles de circonférence. Les îlots sont épars à l'est, à l'ouest et au milieu de celles-là; ils paraissent stériles. Les deux grandes

îles sont boisées ; on y distingue des cocotiers. En général elles ne présentaient pas l'apparence d'une grande fertilité. Les naturels sont grands, forts, bien faits et de couleur cuivrée ; leurs maisons sont bâties les unes près des autres. L'île Disappointement est par  $9^{\circ} 57'$  sud, et  $167^{\circ}$  est.

On fit ensuite route à l'ouest quart sud, pendant treize à quatorze lieues. Le lendemain la latitude observée fut de  $10^{\circ} 4'$  sud. On venait de perdre de vue l'île la plus orientale du groupe ; on aperçut de nouveau la terre dans le sud-ouest : c'étaient les îles Swallow et Volcano de Carteret. On distinguait aussi plus loin l'île Egmont. On découvrit une île basse au sud-sud-ouest de Volcano, et on voulut passer entre ces deux terres : un récif en empêcha. Pendant la nuit on mit en travers. Carteret dit dans sa relation qu'il vit sortir du feu de la montagne de Volcano, et qu'il n'y avait pas de flammes. Comme le *Duff* en était très-près, on observa constamment de dix minutes en dix minutes des globes de feu très-brillans. Ce volcan s'élève à plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa hauteur est à la largeur de sa base dans la proportion d'un à trois. Sa forme conique, ses flancs escarpés, sa cime pointue, firent supposer qu'il a reçu sa forme par des éruptions successives de laves vomies de son cratère, et qui auront coulé le long

de ses côtés. Quoique le temps fût brumeux, on voyait encore ce volcan à vingt lieues de distance.

Le 30 on eut de l'orage, et l'on passa au sud des îles Stewart, découvertes par le capitaine Hunter, dans sa traversée du lieu où il avait fait naufrage à Batavia. Leur longitude est de  $162^{\circ} 30'$  est. Le lendemain on eut connaissance de la nouvelle Georgie, ou îles de Salomon. Ensuite on ne vit plus la terre pendant plusieurs jours. Le 10 octobre on coupa l'équateur par  $152^{\circ}$  de longitude.

Le 25 octobre on se trouva en vue d'une île basse : des pirogues s'en détachèrent. Les Indiens accostèrent le vaisseau, sans montrer ni crainte ni hésitation. Cette conduite confiante fit conjecturer qu'ils avaient déjà eu des rapports avec les Européens. On fut confirmé dans cette idée en les entendant répéter fréquemment le mot *capitaine*. Ils échangèrent leurs hameçons, faits de coquillages, leurs lignes et leurs cordes de bourre de coco contre ce qu'on voulut leur donner. Plusieurs ayant eu la permission de monter sur le pont, restèrent quelque temps sans montrer du penchant au vol ; mais ceux qui étaient dans les pirogues donnèrent sujet de revenir sur la bonne opinion qu'on s'était faite d'eux, en déroband les anneaux du gouvernail, ce que les naturels des îles des Amis, si habiles d'ailleurs, avaient essayé en vain. On prit aussi sur le fait un insulaire qui

emportait dans sa pirogue la tige d'une pompe. Accoutumés à ces larcins, les Anglais se bornèrent à les chasser de dessus le pont ; les voleurs en devinrent plus audacieux. Pendant qu'on était à dîner dans la chambre, on les entendit qui essayaient, à force de coups, d'enlever la tête des pitons qui tenaient les anneaux du gouvernail. Le capitaine leur tira un coup de fusil chargé à plomb ; ils décampèrent à l'instant. Dans ce moment on aperçut Tucker et Connelly à la nage au-dessous de l'arrière, qui cherchaient à gagner les pirogues ; leur mouvement pour se cacher fit connaître qu'ils craignaient qu'on ne tirât sur eux. Le capitaine indigné de l'ingratitude et de la fourberie du premier, et enchanté d'être débarrassé de l'autre, leur dit que s'ils avaient le dessein de s'en aller, il ne ferait pas feu sur eux. Connelly lui répondit : « Bien obligé, monsieur. » Ils continuèrent à nager vers les pirogues, où les sauvages les reçurent avec de grands cris de joie. Bientôt le vent ayant soufflé du nord-est, le vaisseau reprit sa route, laissant ces deux hommes. On avait enlevé Connelly de force de Taïti, pour avoir menacé les missionnaires. Il s'était conduit fort tranquillement à bord ; on l'avait inscrit sur le registre des matelots ; il paraissait content de sa condition. Cette dernière action dévoila son hypocrisie. On en put dire autant de Tucker, qui répétait souvent qu'il se féli-

citait de ce qu'on l'avait repris à Taïti, lorsqu'il tenta de s'enfuir du vaisseau. Peut-être disait-il la vérité. On pensa qu'il s'était laissé entraîner par les suggestions de Connelly. Si celui-ci était réellement un condamné de Botany-Bay, comme on l'apprit ensuite, on suppose qu'il fut dirigé par deux motifs, la crainte du travail, et celle d'être puni si on le rattrapait en Angleterre. L'île qu'ils choisirent pour y passer leurs jours n'a que deux à trois milles de circonférence, et paraît bien mal pourvue de vivres ; car on eut de fortes raisons de croire que les naturels n'ont pour ressource que des poissons, des racines, des cocos, et peut-être du fruit à pain. Ces hommes sont petits et peu robustes ; leur couleur est cuivrée foncée. On ne vit pas de femmes. Leurs pirogues diffèrent de toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors, étant élevées de l'avant et de l'arrière, et peintes en rouge ; elles ont des bouts-dehors, et naviguent à volonté d'une extrémité comme de l'autre ; leurs voiles sont à peu près comme celles des pirogues simples des îles des Amis. Cette île, qui fut nommée île Tucker, d'après le matelot fugitif, est située par 7° 22' nord, et 146° 48' est.

De petits vents du nord-est nous aidèrent à faire route à l'ouest, laissant Tucker et son compagnon réfléchir sur le triste choix qu'ils avaient fait, et suivant les apparences sujets à tant de misère, que

nous n'imaginions pas qu'une troisième personne pût avoir la fantaisie de suivre leur exemple. Cependant telle est la force de l'habitude et l'influence désastreuse de la fainéantise sur l'esprit, que le Suédois André Lind pria instamment le capitaine de le débarquer sur la première île que l'on rencontrerait. Non-seulement Wilson y consentit, il lui promit même de lui donner des outils et des marchandises qui lui procureraient les moyens d'être utiles aux Indiens et d'acquiescer parmi eux une certaine importance.

Environ dix lieues plus à l'ouest, on vit une autre île, et le lendemain 26 on en aperçut huit de plus, toutes fort basses. On se dirigea vers la plus méridionale; bientôt plusieurs pirogues entourèrent le vaisseau; André dit adieu à ses compagnons, et s'embarqua avec les sauvages, qui le reçurent en témoignant leur joie. La pirogue qui le portait ne tarda pas à s'éloigner; il se leva et fit des gestes de la main, ayant l'air plus content que chagrin de son changement de condition. La vie indolente qu'il avait menée à Taïti, la facilité avec laquelle il y avait satisfait tous ses appétits sensuels, son aversion pour le travail, la perspective d'y être obligé de nouveau, s'il revenait en Europe, lui firent préférer l'existence paresseuse des sauvages dans ces îles peu attrayantes à la Suède, sa patrie, où il savait que l'homme laborieux seul

trouve des avantages. Le capitaine avait tenu parole en lui remettant beaucoup d'outils et de clous, ainsi que différentes bagatelles; André avait une bible. « Son arrivée parmi les Indiens, observe le narrateur, sera une grande acquisition pour eux; sans doute elle sera aussi avantageuse aux deux fugitifs, qu'il cherchera probablement à rejoindre. Les naturels de ce groupe ressemblent absolument à ceux de l'île Tucker; ils ont la même avidité pour le fer. L'après-midi fut sombre et pluvieuse, ce qui n'empêcha pas plusieurs pirogues de nous suivre, même quand nous eûmes perdu leur île de vue; elles se dirigèrent ensuite au nord dans un coup de vent, ce qui fit supposer qu'elles allaient à quelque endroit situé de ce côté. »

Le 27 on eut connaissance d'une autre île basse; on découvrit ensuite, en passant au sud, que c'étaient deux terres distinctes. Les naturels accostèrent le *Duff* et trafiquèrent. On remarqua que depuis qu'on naviguait au milieu de ce labyrinthe d'îles, on n'avait pas encore aperçu une seule femme: on en conclut que les hommes étaient plus jaloux que les insulaires de l'est, ou estimaient davantage leurs femmes, ou bien qu'ils avaient souffert à une époque quelconque en voulant les défendre de la licence des navigateurs. Ces îles jumelles sont situées par  $7^{\circ} 14'$  nord, et  $144^{\circ} 50'$  est. Le soir on en vit une autre; on fit

route au sud de cette terre, pour mieux éviter les dangers qui pourraient se rencontrer.

On découvrit encore le 28 plusieurs îles : on les nomma les *Treize îles* d'après leur nombre. Leur partie méridionale est par  $7^{\circ} 16'$  nord et  $144^{\circ} 30'$  est. Soixante pirogues s'en détachèrent d'abord : bientôt on en compta cent cinquante ; chacune contenait sept hommes, en tout mille cinquante. Si l'on y en ajoute autant restés à terre, et si l'on double cette quantité pour les femmes et les enfants, la population de ce seul groupe est de 3,150 individus, qui d'après l'aspect des îles doivent souvent souffrir de la faim. « Nous vîmes des femmes pour la première fois, dit le narrateur ; il y en avait une douzaine au moins qui vinrent en trois pirogues, dans deux desquelles il y avait des hommes ; la troisième ne contenait que de jeunes femmes. Elles restèrent quelque temps à une assez grande distance ; les hommes semblaient les regarder avec attention ; s'apercevant que nous ne les considérions pas avec un soin particulier, on les laissa approcher à quelques toises du vaisseau qu'ils semblaient contempler avec plaisir : nous avions aussi part à ce sentiment. Il y en avait de jolies, leurs lèvres n'étant pas trop grosses, ni leurs visages trop larges ; cependant elles penchaient vers ces deux défauts. Leurs cheveux sont noirs et longs ; la couleur des fem-

mes diffère de celle des hommes par une blancheur blafarde qui est mêlée à l'olivâtre. Elles étaient presque nues ; leur décence et leur modestie faisaient leur plus grand ornement. La plupart des hommes étaient nus aussi ; quelques-uns avaient une ceinture de nattes autour des reins ; d'autres y avaient ajouté un ceinturon de parure près du nombril. Ces ceinturons ont à peu près un pouce de largeur ; ils sont composés de morceaux de coquilles blanches et noires, percés et enfilés comme les grains de collier ; on vit aussi de ces insulaires avec de grands chapeaux en pain de sucre, qui par la forme ressemblaient assez à ceux des Chinois.

« Toutes ces îles semblaient n'offrir entre elles aucune différence. Leur voisinage les unes des autres leur donne la facilité de communiquer entre elle ; peut-être des bancs étendus, en dedans desquels l'eau est tranquille, offrent aux poissons une retraite contre la tempête. Ainsi les habitans ont plus de ressources que ceux de l'île vue la veille, et qui est solitaire. Quant aux objets d'échange, ils en paraissent également pourvus. Les principales furent les cordes de fibres de coco : on en achetait trente brasses pour un morceau de vieux cercle de fer long de six pouces ; ces cordes ont en général un pouce d'épaisseur, et égalent, si elles ne surpassent pas en qualité nos cordes de chanvre.

Comme ces insulaires manifestaient une grande avidité pour le fer, nous aurions pu, en nous arrêtant quelques heures à chacune des îles, remplir le vaisseau de ces cordes; certainement nous l'eussions fait, si nous eussions su alors ce que nous n'apprîmes que plus tard, qu'elles se vendent avantageusement à la Chine. Leurs ustensiles de pêche ressemblent beaucoup à ceux que nous avons vus plus à l'est; mais leurs nattes étaient curieuses; elles étaient tissées en forme de treillage, et garnies d'une bordure de fantaisie en fils noirs. Leur couleur naturelle est blanche; la plupart sont teintes en beau jaune avec la turmerique. Il est impossible de voir en même temps ces objets si artistement faits et les hommes grossiers qui les fabriquent, sans les admirer et sans désirer de connaître comment ils ont acquis ce degré d'industrie; il n'est pas improbable qu'ils le tiennent des jésuites. En 1710 le gouvernement de Manille envoya deux de ces pères dans ces îles; le navire qui les y portait fut entraîné hors de sa route par les courans, et jamais on n'entendit parler d'eux depuis. Néanmoins on en fit partir d'autres; ils continuèrent leurs travaux pendant quelques années. S'étant alors bien convaincus de la pauvreté de toutes ces îles, qui ne pourraient jamais être d'aucune utilité à la monarchie espagnole, ils les abandonnèrent, et depuis cette épo-

que, à peu près en 1720, elles ont été entièrement négligées. Il est donc d'autant plus digne de remarque que, depuis un si long période, l'art utile dont je parle se soit conservé chez ces insulaires; il fait honneur aux missionnaires qui le leur ont enseigné, et doit en même temps encourager les nôtres à faire tous leurs efforts pour introduire les arts mécaniques chez les peuples encore incultes, car il prouve que leur travail ne sera pas perdu. Entre autres moyens de subsistance, ces insulaires ont des tortues. Nous en achetâmes une qui pesait à peu près vingt livres; elle nous coûta un morceau de cercle de fer, long de deux pieds.

« Les naturels de ces îles manient leurs pirogues avec beaucoup de dextérité, et vont d'une terre à l'autre sans montrer de la crainte. Cette liberté de communication, et le manque d'armes, car nous ne leur vîmes qu'une fronde, nous ont fait supposer qu'ils ont rarement la guerre. Leur langage diffère de tous ceux que nous ayons entendus jusqu'alors, excepté quelques mots, tels que *toulou* (fer), capitaine, etc.; nous ne comprenions pas trop ce qu'ils nous disaient. Voici leurs noms de nombre: 1, iota; 2, roua; 3, lolou; 4, fia; 5, lima; 6, honou; 7, lizou; 8, ouarrô; 9, hivo; 10, segga. Les mêmes noms en

pélouan, sont : tong; orou; othey; oang; aïm; mêlong; oveth; tei; étiau; mackoth.

« Nous venions de dire adieu aux Carolines, car après les treize îles nous n'en vîmes plus aucune. Nous fîmes route pour les îles Peleou; la traversée fut de neuf jours, et très-ennuyeuse à cause des vents faibles et variables.

« Le 5 novembre la latitude observée fut de 7° 25' nord. Au coucher du soleil on avait fait au nord deux milles de plus; on crut voir la terre au sud-ouest. Le temps était trop sombre et trop embrumé pour que l'on pût s'en assurer : comme on ne devait pas être loin des îles Peleou, on fit petites voiles pendant la nuit, et l'on gouverna au sud-est. La mer était très-grosse de l'avant; le navire fatigua tellement que la vergue du perroquet de misaine rompit; elle fut remplacée sur-le-champ. Le temps fut pluvieux, et le vent souffla par rafales pendant toute la nuit. Le 6 à huit heures du matin il diminua, et nous vîmes la terre dans l'ouest-sud-ouest, à dix ou onze lieues de distance. Le feu prit en ce moment à la cuisine; on parvint heureusement à l'éteindre tout de suite; cependant ce fut grâce à la pluie qui avait mouillé complètement les voiles et le grément, que nous dûmes de n'avoir pas souffert davantage de cet incendie, qui eût pu brûler le

vaisseau jusqu'à la ligne de flottaison, car la flamme fut très-forte.

« A trois heures après midi nous étions à moins de deux milles du récif qui s'étend à peu de distance de Babelthoup, la plus grande des îles Peleou. Elle est divisée en plusieurs cantons gouvernés chacun par un chef particulier. Ils reconnaissent tous l'autorité suprême d'Abba-Thoulé. Quand nous mîmes en panne, nous étions vis-à-vis la partie méridionale du canton d'Artingall : plus de deux cents naturels étaient rassemblés sur le rivage. Bientôt nous vîmes une douzaine de pirogues marchant les unes à la voile, les autres à l'aviron. Comme le temps était menaçant, trois seulement nous accostèrent. Les Indiens avaient attaché au bout d'un bâton un morceau d'étoffe blanche, qu'ils agitaient en approchant : nous supposâmes que c'était un symbole de paix. Ils s'approchèrent sans crainte et sans hésitation, et nous parlèrent comme à des gens qu'ils connaissaient depuis long-temps. Par malheur nous ne comprîmes pas un mot de ce qu'ils disaient; il nous fut de même impossible de nous en faire entendre, à l'exception de quelques-uns de leurs noms propres, malgré le secours du vocabulaire de Henri Wilson, capitaine de l'*Antelope*. Ils continuèrent néanmoins à parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-animés des mains et du corps, pour exprimer leur

vif désir de nous voir jeter l'ancre dans un lieu qu'ils indiquaient au nord-ouest. L'un d'eux qui, suivant ce que nous apprimes depuis, était un roupak, et avait un gros os au poignet, se hâta de venir le long du navire pour appuyer la demande. Il fut suivi de deux autres qui ne mettaient pas moins d'empressement. Leurs sollicitations et notre envie bien réelle de nous arrêter dans ce groupe célèbre furent inutiles; car nous n'apercevions aucun endroit où il fût possible au vaisseau de mouiller avec sûreté, et nous n'avions pas la carte de Mac-Cluer pour nous guider. Quand nous prononçâmes le nom d'Abba-Thoulé, ils répétèrent plusieurs fois *S'Thoulé, S'Thoulé*, en montrant la terre. Le nom de Libou ne fut pas prononcé; car ils parlaient si vite et si constamment, que nous avions à peine le loisir de leur adresser des questions. Peut-être que le temps, qui annonçait la tempête, les mettait hors d'eux-mêmes. Les insulaires qui étaient dans les pirogues appelant à grands cris ceux qui étaient à bord pour qu'ils vinssent les rejoindre, le capitaine leur donna des couteaux, des miroirs, etc. Ils nous dirent adieu à la hâte, mais bien contre leur gré. Avant de s'éloigner dans leurs pirogues, ils s'efforcèrent de nous témoigner leur gratitude, en jetant sur le pont, avec quelque difficulté, des cocos, qui étaient tout ce qu'ils avaient; puis ils retour-

nèrent à terre. Nous n'eûmes pas d'autres relations avec les Pelèouans; ce que nous regrettâmes beaucoup, car le capitaine avait eu l'intention de rester quelques jours parmi eux, pour apprendre, en observant les habitans, s'il convenait d'établir une mission chez eux, et préparer la voie aux frères, en distribuant à ces insulaires plusieurs objets utiles que l'on avait réservés pour eux et pour ceux de Fidji, parce que l'on avait espéré que l'on pourrait, dans ces deux endroits, jeter l'ancre avec sûreté, et avoir des relations amicales avec les habitans. Quant au présent voyage, tout ce qui concernait les missions étant terminé, nous n'avions plus qu'à nous dépêcher d'arriver à la Chine.

« Si nous pouvons juger des Pelèouans par le petit nombre de ces insulaires que nous vîmes, ils sont au physique inférieurs aux habitans des Marquésas et des archipels de la Société et des Amis; ils ne sont ni si grands, ni si bien faits que les deux premiers; ni si forts, ni si hardis, ni doués d'un air aussi mâle que les derniers. Ils se rapprochent de leurs voisins les Caroliniens, et comme eux ne sont ni robustes ni beaux. Un usage qui semble commun aux deux archipels est celui de se fendre le lobe de l'oreille et d'y placer pour ornement une feuille de plante roulée, qui a au moins un pouce d'épaisseur. Les Pelèouans sont

tatoués : on croirait que leurs jambes et leurs cuisses ont été trempées dans une teinture noire bleuâtre, comme aux Carolines; mais ils dessinent aussi sur leur corps des figures de mains ou de gants. Ils ne rougissaient pas non plus de leur nudité, qui était complète. Ils nous prouvèrent leur caractère bon et hospitalier, par leurs pressantes sollicitations d'aller les voir chez eux.

Depuis le 7 novembre, que le *Duff* quitta les îles Peleou, jusqu'à son arrivée sur les côtes de Chine, il ne lui arriva rien de remarquable. Le 17 on vit les îles Bachy. Le 21 on laissa tomber l'ancre devant Macao. On remonta ensuite à Vampo; l'on y prit une cargaison de thé pour le compte de la compagnie des Indes. Le 21 décembre on descendit le fleuve de Canton. Le 5 janvier 1798 on partit avec un convoi. Le 22 juin on entra dans le port de Cork en Irlande. Le 8 juillet suivant on mouilla dans la Tamise. Le *Duff*, dans cette longue campagne, n'avait pas perdu un seul homme. Ce fut ainsi que se termina le premier voyage entrepris par la société des missions. On verra que ses efforts ne furent pas perdus, et qu'après avoir éprouvé de grandes et nombreuses difficultés, elle atteignit enfin le but qu'elle s'était proposé.

## VOYAGE

DE JEAN TURNBULL

AUTOUR DU MONDE. (1800 A 1804.)

« Il est peu de dangers et encore moins de difficultés, dit l'auteur de ce voyage, qui puissent détourner les hommes entreprenans de se livrer à la poursuite des objets qu'ils regardent comme des moyens de fortune et d'indépendance. Si le froid moraliste, dans ses réflexions abstraites, flétrit cette passion du nom de cupidité, le philosophe pratique, qui modifie le résultat rigoureux de ses raisonnemens en songeant au cours ordinaire des choses, la considère sous un point de vue plus favorable, en la nommant le grand moteur du commerce, et l'agent efficace des progrès de la prospérité des humains.

« Étant second lieutenant sur un vaisseau qui revenait de la Chine, en 1799, nous avons souvent eu l'occasion de nous convaincre, le premier lieutenant et moi, que les Américains faisaient encore un commerce très-lucratif à la côte

tatoués : on croirait que leurs jambes et leurs cuisses ont été trempées dans une teinture noire bleuâtre, comme aux Carolines; mais ils dessinent aussi sur leur corps des figures de mains ou de gants. Ils ne rougissaient pas non plus de leur nudité, qui était complète. Ils nous prouvèrent leur caractère bon et hospitalier, par leurs pressantes sollicitations d'aller les voir chez eux.

Depuis le 7 novembre, que le *Duff* quitta les îles Peleou, jusqu'à son arrivée sur les côtes de Chine, il ne lui arriva rien de remarquable. Le 17 on vit les îles Bachy. Le 21 on laissa tomber l'ancre devant Macao. On remonta ensuite à Vampo; l'on y prit une cargaison de thé pour le compte de la compagnie des Indes. Le 21 décembre on descendit le fleuve de Canton. Le 5 janvier 1798 on partit avec un convoi. Le 22 juin on entra dans le port de Cork en Irlande. Le 8 juillet suivant on mouilla dans la Tamise. Le *Duff*, dans cette longue campagne, n'avait pas perdu un seul homme. Ce fut ainsi que se termina le premier voyage entrepris par la société des missions. On verra que ses efforts ne furent pas perdus, et qu'après avoir éprouvé de grandes et nombreuses difficultés, elle atteignit enfin le but qu'elle s'était proposé.

## VOYAGE

DE JEAN TURNBULL

AUTOUR DU MONDE. (1800 A 1804.)

« Il est peu de dangers et encore moins de difficultés, dit l'auteur de ce voyage, qui puissent détourner les hommes entreprenans de se livrer à la poursuite des objets qu'ils regardent comme des moyens de fortune et d'indépendance. Si le froid moraliste, dans ses réflexions abstraites, flétrit cette passion du nom de cupidité, le philosophe pratique, qui modifie le résultat rigoureux de ses raisonnemens en songeant au cours ordinaire des choses, la considère sous un point de vue plus favorable, en la nommant le grand moteur du commerce, et l'agent efficace des progrès de la prospérité des humains.

« Étant second lieutenant sur un vaisseau qui revenait de la Chine, en 1799, nous avons souvent eu l'occasion de nous convaincre, le premier lieutenant et moi, que les Américains faisaient encore un commerce très-lucratif à la côte

nord-ouest du vaste continent qu'ils habitent. En conséquence, à notre retour en Angleterre, nous nous adressâmes à des commerçans qui se livraient à ces sortes d'entreprises; ils agréèrent notre plan et s'empressèrent de le mettre à exécution.

Un vaisseau neuf de cent cinquante tonneaux fut acheté : mon compagnon en eut le commandement; je fus chargé de la gestion de la cargaison. Nous y avions chacun un intérêt considérable; ainsi nous devions prendre une part bien vive au succès du voyage. Ayant obtenu la permission de la compagnie des Indes, nous partîmes de Portsmouth dans les premiers jours de juin 1800.

Le navire fit eau : il fallut relâcher à San-Salvador, au Brésil; on en sortit quatre jours après. La traversée de cette côte au cap de Bonne-Espérance fut très-heureuse. On y séjourna un mois, puis on fit voile pour Port-Jackson, où, parmi les bâtimens qui se trouvaient à l'ancre, il y en avait trois que Turnbull et son compagnon supposèrent y avoir été amenés par le même motif qui les y avait conduits. Leurs conjectures n'étaient que trop fondées. Il fallait tirer le meilleur parti de la circonstance. Il fut convenu que Turnbull resterait à Port-Jackson, pour y vendre aussi bien qu'il serait possible la partie de la cargaison destinée pour cet endroit, et que le capitaine irait avec le navire à la côte nord-ouest.

« De toutes les colonies fondées par les Européens, observe Turnbull, celle de la Nouvelle-Galles du sud est peut-être la seule où leur séjour n'ait apporté aucun changement dans les mœurs et les usages des naturels. La civilisation n'a fait aucun progrès parmi eux : ils sont aussi bruts qu'à l'époque du premier voyage de Cook. Tous les jours on en rencontre dans les rues des deux villes de Sydney et de Paramatta, hommes et femmes, qui sont entièrement nus. Des officiers humains ont fait de vains efforts pour améliorer la condition de ces sauvages : ceux-ci persistent à jouir de la vie et de la liberté à leur manière; ils sont sourds à tous les avis qu'on leur donne pour les faire changer.

« Doit-on supposer qu'ils sont plus stupides que les autres sauvages? Nullement; car si le talent d'observer attentivement et d'apercevoir promptement les ridicules est une preuve d'esprit naturel, ces Indiens n'en sont pas dépourvus. Ils imitent les singularités, la mise, l'air, la démarche, le maintien de tous les Européens qu'ils ont vus depuis le temps du gouverneur Phillips jusqu'à présent, si exactement que c'est une espèce de registre historique des actions et des caractères de ces Anglais. Si un de nos compatriotes, officier, ou même déporté, a un défaut corporel, ou un tic, ou un accent particulier, ils le saisissent à l'instant, et le contre-

font avec une telle vérité, qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'original. De plus ils apprennent avec une facilité extrême l'argot et le langage grossier des déportés, et s'il s'élève une querelle, ils valent leurs maîtres pour dire des injures.

« Voilà tout ce que ces sauvages ont acquis de la fréquentation des Européens. Sous tout autre rapport, ils paraissent incapables de la moindre amélioration et même du moindre changement. Ils ne savent pas encore se mettre à l'abri des injures de l'air et des alternatives d'abondance et de famine, maux inséparables de la vie qu'ils mènent. Leur maigreur a passé en proverbe. Leur peau est scarifiée partout avec des coquilles; leur visage barbouillé de chaux et de résine rouge; leur chevelure tressée avec de la mousse, et ornée de dents de requin, qu'ils y suspendent. Un morceau de bois qui ressemble à une brochette leur traverse le cartilage du nez. En un mot, c'est la race de sauvages la plus laide et la plus dégoûtante qui vive sur la surface du globe.

« Ils tirent leur principale subsistance de la mer et des rivières: sans les ressources inépuisables qu'elles leur fournissent, ils auraient depuis longtemps cessé d'exister. Ainsi l'on peut raisonnablement supposer que la côte maritime est plus peuplée que l'intérieur des terres. Quand la mer jette sur le rivage une baleine morte, ils s'y rendent en

grand nombre, et mangent abondamment tant qu'elle dure; il ne la quittent généralement qu'après avoir bien nettoyé les os. La racine d'une espèce de fougère leur tient lieu de pain; ils la grillent, et la broient entre deux cailloux; mêlée avec le poisson elle forme leur nourriture spéciale. Ils ont des huitres d'une grosseur si prodigieuse, que trois suffisent au repas d'un homme. Les rochers sont couverts d'autres plus petites, qui ne coûtent que la peine de les arracher et de les emporter.

« Cependant quelques-uns de ces sauvages, frappés de la supériorité des instrumens de pêche des Européens sur les leurs, ont fini par les adopter. Ceux qui habitent dans le voisinage de Sydney en sont pourvus. Ils les ont reçus gratis, ou en échange de poissons et d'huitres. Il arrive rarement qu'ils partagent nos occupations. Quelquefois, quand la fantaisie leur en prend, ils aident à tirer la seine, ou à haler les canots qui entrent dans le port ou qui en sortent; mais quand au travail de l'agriculture ou des arts mécaniques, ils paraissent aussi incapables de l'adresse et de l'application qu'il exige, que les bêtes le sont.

« Ils ne manquent pas de courage; ils en montrent beaucoup dans leurs combats singuliers et de peuplade à peuplade. Ils se défendent des traits de leurs adversaires en leur opposant un simple

bouclier d'une écorce épaisse ; avant d'attaquer, ils entonnent en chœur une sorte de chanson de guerre, et crient de plus fort en plus fort jusqu'à ce qu'ils tombent dans une frénésie furieuse : en même temps tout leur corps est dans une agitation convulsive, et chaque trait de leur visage exprime l'emportement violent de leur esprit. Il paraît que leurs querelles viennent de ce qu'ils sont jaloux de leurs femmes ; une manière de se venger est de les ravir. L'altercation n'existe d'abord qu'entre deux individus ; bientôt elle devient générale. Rien n'est comparable à l'acharnement avec lequel ils se battent. Les piques sont lancées avec tant de force, qu'elles percent les boucliers de part en part ; ils souffrent sans doute des douleurs atroces quand on retire ces armes de leur corps : cependant telle est leur patience ou plutôt leur manque de sensibilité, qu'ils supportent cette opération avec constance ; ils ne leur arrive jamais, ou du moins très-rarement, de fuir du champ de bataille.

« Je rapporterai à ce sujet un fait dont je fus témoin. Un de ces sauvages avait été condamné par ses compatriotes, pour un crime quelconque, à une punition exemplaire ; une quinzaine de ses compagnons, choisis pour la lui infliger, se rangèrent en demi-cercle autour de lui. Il était permis à ce pauvre homme de se défendre le mieux

qu'il pourrait avec son bouclier contre les zagaïes. Ils commencèrent par les lui jeter de tous les côtés avec une impétuosité extrême ; il les para très-adroitement : s'ils eussent été rangés sur une ligne devant lui, il eût échappé à la plupart des coups ; mais d'après la position de ses antagonistes, il reçut plusieurs blessures graves. Il finit par s'enfuir de toutes ses forces à Sidney, où il tomba mort. Toutes les fois que quelqu'un est tué, soit dans une bataille rangée, soit dans un combat singulier, l'usage veut que celui qui survit soit exposé aux coups d'un certain nombre de zagaïes, que lui lancent les parens du défunt. S'il ne succombe pas, les choses en restent là ; s'il est tué au contraire, celui qui l'a frappé est à son tour soumis à la même épreuve.

« La finesse de leur ouïe et de leur vue est prodigieuse ; ils voient et distinguent des objets qui échapperaient à un Européen : qualité qui les rend de très-bons guides pour les chasseurs anglais dans les bois, car ils découvrent toujours le gibier avant eux. Ils atteignent parfaitement un but marqué ; je les ai vus abattre à la distance de cent pieds un oiseau qui n'était pas plus gros qu'un pigeon.

« Ils couchent toujours en plein air, ou dans des espèces de huttes qui ne les garantissent guère de la rigueur du froid. Lorsqu'il pleut, ils se re-

tirent dans des creux de rochers, allument du feu à l'entrée, et y restent jusqu'à ce que le mauvais temps soit passé. On dit qu'ils craignent singulièrement les apparitions.

« Leurs pirogues, faites de morceaux d'écorces d'arbres liées ensemble, sont les plus misérables que l'on puisse concevoir; elles sont ordinairement à moitié pleines d'eau, et l'extrême légèreté des matériaux qui les composent les empêche seule de couler bas. On voit souvent une famille entière occupée à pêcher dans ces frêles barques; il y a ordinairement au milieu un feu de charbons ardens, et le poisson qu'ils viennent de prendre est ainsi cuit à l'instant, ou plutôt à demi-chauffé.

« Depuis l'établissement de la colonie, ils font des efforts plus hardis pour se procurer leur subsistance; les Anglais qui habitent à l'écart, souffrent beaucoup de leur déprédations. Le vol est plus aisé à pratiquer, c'est-à-dire exige moins de peine et de patience que la pêche; et si l'on peut juger de leur goût par leurs actions, ils préfèrent le maïs et les pommes de terre à leur nourriture ordinaire. Il résulte un avantage pour le gouvernement de la colonie, de la rareté des vivres chez eux; c'est que les déportés ne sont pas tentés de désertir. Quelques-uns qui l'ont essayé, ont reconnu leur erreur par ses mauvais effets; ils se sont empressés de revenir et de reprendre leur

précédent esclavage. Si la crainte du châtement a fait différer leur retour à d'autres, ils sont morts de faim, ou bien ont été égorgés par les sauvages.

« Dans les premiers temps de la colonie, la défiance des naturels du pays rendait les communications avec eux très-difficiles. Ce ne fut que par beaucoup d'avances amicales et quelques artifices que le gouverneur parvint à calmer leurs craintes, et à les engager à s'aventurer parmi les colons. On raconte que Bennelong, un de leurs chefs et guerrier fameux, fut pris par un singulier expédient. Il eut envie de la veste d'un matelot: on la lui offrit sur-le-champ, et l'on dit à un matelot de la lui passer; celui-ci la lui mit sens devant derrière, ce qui gêna les bras de Bennelong, et on le saisit aisément.

« Mais il est plus facile de s'emparer d'un sauvage de la Nouvelle-Hollande que de le civiliser. Le gouverneur prodigua vainement à Bennelong les attentions les plus amicales, et les traitemens les plus affectueux; il eut beau le vêtir et lui faire faire bonne chair, le sauvage essaya plusieurs fois de recouvrer sa liberté: ce fut en vain. Le gouverneur l'emmena en Angleterre, et on le montra comme un échantillon des naturels du continent d'où il venait. Il fut présenté aux principaux personnages du royaume; c'était, dans le beau monde, à qui le fêterait et lui ferait des présens.

Un sauvage de tout autre pays aurait regardé comme des trésors inestimables tout ce qu'il recut : il n'en fut pas de même de Bennelong. A peine de retour dans sa patrie, il oublia ou au moins laissa de côté les objets et les ornemens qu'il avait rapportés de ses voyages, et reprit avec un plaisir plus grand les anciennes et dégoûtantes habitudes de sa vie précédente. Il se débarrassa de ses habits comme d'une chose gênante pour la libre action de ses membres, et redevint complètement sauvage. La même observation s'applique à ses compatriotes ; ils sollicitent continuellement des vêtemens, et les mettent très-rarement plus d'une fois.

Il faut cependant avouer que le séjour de Bennelong en Angleterre n'a pas été sans fruit pour son instruction. Il est en état de converser avec aisance et d'une manière intéressante. Il nomme souvent lady Sydney et lady Jane Dundas, et paraît très-reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus de ces deux jolies femmes, ses protectrices déclarées. On l'écoute volontiers parler des choses étonnantes qu'il a vues en Angleterre ; mais on s'aperçoit que la curiosité dont il était l'objet l'ennuyait et l'obsédait ; car il aime à raconter que dans un repas nombreux, donné à son occasion par un riche particulier, il avait admiré la conduite d'un homme âgé qui, au milieu de l'empressement gé-

néral à considérer le sauvage, se contenta de lui jeter un coup d'œil, puis prit avec satisfaction une prise de tabac, et pria la société de faire passer la bouteille que l'on avait totalement négligée depuis quelques instans. L'indifférence et la gravité imperturbable de cet homme semblent avoir fait plus d'impression sur l'esprit de Bennelong que toutes les belles choses et les parures brillantes qu'il vit dans cette soirée ; et au plaisir qu'il prend à répéter cette histoire, on s'aperçoit qu'il regarde ce vieillard comme l'homme le plus sage de la compagnie où il le vit, et peut-être de l'Angleterre.

On peut étudier dans le caractère de Bennelong celui de ses compatriotes : il aime si passionnément les liqueurs fortes, que s'il en avait à sa disposition, il serait dans une ivresse presque continuelle. Dans cet état, il est d'une méchanceté insupportable. Revenu à la raison, il paraît se repentir ; mais c'est pour recommencer aussitôt, et il épuise la patience : c'est un sauvage que l'on ne peut pas espérer de réformer. Au moment où je quittai la colonie, on venait de l'envoyer dans la maison de détention, où l'on renferme les gens incorrigibles.

Un particulier plein de douceur et d'humanité essaya d'élever dès leur enfance un petit garçon et une petite fille sauvages, espérant avec raison

qu'en les prenant de si bonne heure, on pouvait se flatter de réussir. Ils furent donc soignés et instruits avec l'attention la plus stricte; rien ne fut négligé pour les former aux habitudes de l'Europe. Cependant à peine eurent-ils atteint l'âge auquel on leur laissa la liberté du choix, que rejetant avec dédain toutes les habitudes de la vie civilisée, ils retournèrent au milieu de leurs compatriotes, et préférèrent la famine dont ils souffrent souvent à l'abondance où ils avaient toujours vécu. On peut citer tant d'exemples de ce genre, qu'on est tenté de regarder ce peuple comme physiquement incapable de civilisation. Leur naturel inquiet et vagabond ne leur permet pas de se fixer à une chose ou à une place. La chasse et la pêche, le changement de demeure suivant leur caprice, ou suivant la rareté ou l'abondance de la nourriture, peuvent seuls satisfaire leur amour désordonné de la variété. Les idées de décence n'entrent pas mieux dans leur esprit que celles de gêne ou de règle quelconque. Ce sont à mes yeux les êtres les plus insociables, les plus stupides et les plus insensibles qui existent.

Ces peuples n'ont aucune espèce de gouvernement; ils ne reconnaissent pas de chefs suprêmes; s'il existe quelque supériorité parmi eux, c'est celle de la force personnelle et du courage; et la seule distinction qu'elles procurent à ceux qui en

sont doués, est de combattre plus souvent pour les querelles de leurs amis et de leurs parens. La seule division qui ait lieu parmi eux comme peuple, est par familles qui fréquentent ou habitent des endroits particuliers, et qui sont connues sous le nom de ce territoire. Ainsi celles qui demeurent près de Botany-Bey s'appellent *Vid-Gal*; celles de Rose-Bay *Carda-Gal*; de Broken-Bay *Caméra-Gal*; et près de Paramatta *Van-Gal*. Un de leurs guerriers les plus fameux était un *Vid-Gal*, et Bennelong un *Van-Gal*.

Ils se marient quelquefois hors de leur famille; mais semblent regarder comme illicite l'union conjugale entre parens plus proches que cousins germains. Ils n'observent aucune cérémonie dans leurs mariages. Toutefois leur manière de faire la cour aux femmes est assez bizarre. Lorsqu'un jeune homme trouve une jeune fille qui lui plaît, il lui déclare qu'il faut le suivre; elle refuse: il la menace; elle persiste: il emploie la violence et les coups, et finit par l'enlever, malgré sa résistance. Dans les premiers temps les colons croyaient que ces jeunes filles étaient effectivement forcées; mais celles-ci leur apprirent que c'était l'usage, et qu'il leur plaisait beaucoup.

Il paraît que, malgré cet étrange début, les femmes sont attachées et fidèles à leurs maris; elles en sont extrêmement jalouses, et ce n'est

pas toujours sans cause : c'est la source ordinaire de leurs querelles. Comme les femmes forment toute leur propriété, elles sont aussi le prix de la victoire.

Ces femmes accouchent avec une facilité merveilleuse : le mari remplit ordinairement les fonctions de sage-femme, et leur donne un peu d'eau pour les soulager; quelques heures après la femme vaque comme auparavant aux soins de son ménage. L'enfant est mis dans une corbeille sur de l'écorce d'arbre, et soigné avec une affection qui fait honneur à la sensibilité de ces sauvages. D'après la rareté des subsistances chez eux, on suppose que sur quatre enfans, un seul atteint l'âge de trois ans, circonstance qui explique la faible population de cette contrée. Dès que l'enfant commence à marcher, on lui enseigne à lancer la zagaïe, en lui donnant un roseau ou un jonc pour s'exercer. On enlève aux petites filles les deux premières phalanges du petit doigt de la main droite, opération qui se fait par une ligature très-serrée, qui intercepte la circulation: les phalanges tombées sont jetées dans la mer, pour que l'enfant ait par la suite du bonheur à la pêche.

Lorsque les garçons arrivent à l'âge de puberté, on leur enlève une des dents incisives : ce sont les courradjis ou sages qui les font tomber en les frappant avec une pierre. C'est une grande céré-

monie, qui a lieu tous les trois ou quatre ans. Les jeunes gens de plusieurs cantons contigus se rassemblent avec leurs amis; et à cette occasion l'on se régale et l'on danse. On augure bien du courage d'un jeune homme, quand il montre dans cette épreuve une fermeté inébranlable, et comme ils sont alors rangés parmi les hommes faits : on leur permet dès ce moment de combattre leurs ennemis et de chasser le kangourou.

J'ai vu une douzaine d'enfans imiter dans leur jeu la punition à laquelle sont soumis les criminels; ils lançaient leurs zagaïes sans pointe avec autant de force que les plus braves guerriers, et celui contre lequel elles étaient dirigées les renvoyait avec une adresse et une vigueur remarquables.

Malgré le courage naturel à ces Indiens, ils craignent singulièrement les armes à feu; ce qui est un grand bonheur pour les colons isolés, qui sans cela seraient continuellement exposés aux violences de ces sauvages.

Les courradjis sont des vieillards pour lesquels le peuple a beaucoup de considération; ils guérissent les maladies, donnent leur avis dans les affaires de conséquence, et servent d'arbitres dans les querelles. Ils se vantent de connaître l'avenir, et d'avoir des communications avec les esprits de leurs amis défunts. Quelques familles prétendent

à l'hérédité de ce don de prophétie ; mais ce n'est que dans un âge avancé que l'on peut obtenir de la confiance chez ces barbares. Il en est de même en Angleterre, où pour obtenir la réputation d'être sorcière, il faut qu'une femme approche de la décrépitude.

Il arrivait journellement à Port-Jackson, de nouvelles cargaisons ; les magasins étaient pleins. Pour surcroît de malheur, l'argent manquait absolument sur la place, et le gouvernement faisait vendre pour près de 12,000 livres sterling de marchandises de ses magasins, à 25 pour 100 au-dessous du prix d'achat, et payables en grains. Il résultait de toutes ces circonstances une si grande stagnation dans les affaires, que je me décidai à passer à l'île Norfolk, où j'avais déjà fait une petite expédition, et où je savais qu'il y avait un peu d'argent. J'y fus parfaitement bien accueilli ; mais je m'y trouvai devancé par le gouvernement, qui avait fait la même opération qu'à Port-Jackson.

Les colons de l'île Norfolk me parurent beaucoup plus laborieux que ceux de Port-Jackson ; ce qui est peut-être un résultat de la plus grande fertilité du sol ; cependant si elle a été pour eux un encouragement au travail, elle n'a pas produit pour eux le degré d'aisance auquel ils auraient dû parvenir. Ils ont un penchant si fort

pour l'ivrognerie, qu'ils s'y livrent, non pendant une heure ou un jour, mais pendant une semaine entière. Ainsi, malgré la fécondité de leurs terres, et les doubles récoltes qu'elles leur donnent, la plupart sont dans la misère, et on ne les plaint pas, puisqu'elle est causée uniquement par leur imprudence et leurs vices.

Le travail le plus constant et le plus assidu est nécessaire pour obtenir de belles récoltes, parce que si l'on met la moindre négligence dans la culture de la terre, on est étonné de l'immense quantité de mauvaises herbes qui paraissent avec une rapidité prodigieuse, et menacent de tout étouffer. Je fus témoin, pendant mon séjour, des encouragemens donnés à l'agriculture par le gouverneur. Il faisait entendre que la bienveillance et les bonnes grâces du gouvernement étaient réservées aux cultivateurs dont les fermes étaient le mieux entretenues. Il avait fait défricher pour le compte de l'état de vastes terrains, et enclorre des terrains bas, qui, arrosés par des ruisseaux dont on a dirigé le cours, produisent d'excellens herbages. Ils servent de pâtures à des troupeaux de cochons, que le gouverneur fait élever pour les besoins de la colonie. Ces animaux y engraisseront très-vite, étant nourris avec du maïs ; ils se sont assez multipliés pour que l'on en approvisionne Port-Jackson, lorsqu'il en manque.

Parmi les colons les plus recommandables, on compte une partie de l'équipage du *Sirius*, vaisseau qui fit naufrage sur les côtes de l'île.

L'aloës et la canne à sucre sont au nombre des productions spontanées; la culture de cette dernière est encouragée par le gouvernement. On trouve aussi dans l'île d'excellente pierre à chaux, objet qui manque à Port-Jackson. Sa population est de mille âmes.

On venait d'apprendre la nouvelle de la paix conclue entre la Grande-Bretagne et la France; le plaisir que j'en éprouvais fut contre-balancé par une lettre du capitaine de notre bâtiment. Il m'annonçait que l'expédition à la côte du nord-ouest avait manqué totalement, qu'en conséquence il était revenu à Port-Jackson avec le projet d'entrer dans le détroit de Bass, pour tâcher d'y rassembler des peaux de phoque, puisque la permission de naviguer, obtenue de la compagnie des Indes, nous obligeait d'aller à la Chine. Il ajoutait qu'il laisserait dans le détroit un de ses officiers avec des matelots qu'il avait engagés, et qu'avec son vaisseau il se rendrait aux îles de la Société, pour y renouveler ses provisions, qui étaient trop chères à Port-Jackson.

J'avais passé deux mois dans l'île Norfolk, séjour qui, vu les circonstances, n'avait pas été dé-

sagréable. Le capitaine y relâcha; je m'embarquai de nouveau sur la *Marguerite*.

Le vent nous favorisa; nous ne tardâmes pas à arriver à Taïti; les naturels, qui avaient déjà découvert notre bâtiment, nous attendaient sur le rivage. Le *Porpoise*, vaisseau du roi, était mouillé sur la rade de Matavaï; il était arrivé de Port-Jackson pour prendre une cargaison de cochons. On apercevait sur le rivage les débris du *Norfolk*, brig du roi, qui arrivé huit mois auparavant pour le même objet, avait été jeté sur la côte par un coup de vent.

Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, le capitaine du *Porpoise* vint à bord: il nous dit que la guerre désolait Taïti depuis long-temps; elle avait été occasionnée par le gouvernement tyrannique de la famille de Pomari. Le capitaine House, qui avait commandé le *Norfolk*, un des missionnaires établis dans l'île, et un peintre de paysage envoyé de Botany-Bay pour dessiner des vues, confirmèrent ce récit, et ajoutèrent que la cherté des vivres, causée par les ravages de la guerre, nous permettrait difficilement de nous en procurer une quantité suffisante; le *Porpoise* n'y était parvenu qu'avec la plus grande difficulté. Cet avis était bien décourageant au commencement de notre entreprise.

Peu de temps après Otou vint le long du bord avec la reine Tetoua. Il resta long-temps comme émerveillé de tout ce qu'il voyait, et sans proférer une parole. Son air de stupidité, dans cette première visite, était sans doute un résultat de l'usage immodéré de l'ava. Dans les conversations que l'on eut ensuite avec lui, il parut intelligent et curieux de s'instruire. Il nous questionna plusieurs fois sur la position de Pretané, de Botany-Bay, de l'Espagne, de l'Amérique et d'Ovaïhy, relativement à Taïti; c'étaient vraisemblablement les seuls pays étrangers dont il eût entendu parler. Il demanda si en Angleterre il y avait beaucoup de belles femmes, de soldats, de fusils et de poudre à canon. Il ne parla jamais de la religion, ni de la moindre chose qui pût y avoir rapport.

D'après le cercle resserré des idées des Taïtiens, il était impossible de leur faire comprendre ce que sont les arts, les manufactures, les ressources et les jouissances des Européens. Ils sont persuadés d'ailleurs que leur île est le premier pays du monde, quoiqu'ils attachent un si grand prix aux instrumens et aux ustensiles d'Europe, qu'ils cherchent souvent à se les procurer au péril de leur vie. Plusieurs circonstances ont contribué à les convaincre que leur pays était supérieur à tous les autres: tels sont les visites fréquentes des vais-

seaux européens à leur île, le voyage du capitaine Bligh pour se procurer l'arbre à pain, enfin l'établissement des missionnaires.

Le roi désirait vivement qu'on lui donnât de l'ava d'Europe; on versa un peu d'eau-de-vie dans une écale de coco, qu'on lui fit passer dans sa pirogue. Il s'écria en buvant la liqueur: *mi-ty te tata! mi-ty te pahie!* (très-bonnes gens, très-bon vaisseau); puis il nous quitta pour aller faire une visite dans le même but au *Porpoise*. Nous apprîmes depuis qu'il aimait un peu trop les liqueurs fortes, et qu'il employait tous les moyens pour s'en procurer.

Pomarri, son père, n'était pas encore de retour d'une expédition qu'il avait entreprise contre ses ennemis dans une autre partie de l'île. Aïddi, mère du roi, arriva aussi le long du bord. Elle avait dans sa pirogue son favori, un chef de Houaheiné, dont la figure et les manières annonçaient la férocité. Tous deux montèrent sur le vaisseau. Les missionnaires nous avaient appris qu'Aïddi exerçait une grande influence dans l'état, et que son ressentiment était à redouter: l'on n'épargna donc rien pour gagner sa bienveillance. Elle fut conduite, ainsi que son favori, dans la chambre où on leur offrit des liqueurs et du tabac, et on lui fit plusieurs présens, auxquels elle parut attacher peu de prix, et témoigna un grand désir d'avoir

un fusil. On pensa que la prudence commandait de ne pas satisfaire à cette demande pour le moment, parce que l'on ne connaissait pas encore assez les dispositions des naturels, ni la véritable situation des choses dans l'île. L'ex-reine et son favori continuèrent à boire et à fumer en changeant de temps en temps de pipe ensemble, et se trouvèrent si bien de notre réception, qu'ils ne songeaient plus à s'en aller. Le favori en s'en allant me pria de l'accepter pour tayo; je déclinai la proposition avec tous les ménagemens possibles, pour ne pas l'offenser.

Le soir un grand nombre de jeunes filles vinrent dans leurs pirogues tourner autour du vaisseau. Elles étaient mises de manière à se faire admirer : leur coiffure consistait en un joli bonnet fait de feuilles de cocotier découpées en petites bandes, les unes vertes, d'autres jaunes ou couleur de paille; elles avaient mêlé dans leurs cheveux des fleurs assez semblables à nos lis, et les avaient parfumés de bois de sandal et d'huile de coco. Leur habillement se composait de deux pièces d'étoffe du pays : l'une entourait le corps; l'autre jetée avec grâce sur l'épaule, descendait jusqu'au gras de la jambe. La couleur et la qualité de leur vêtemens différaient probablement suivant le goût de ces belles. Plusieurs conduisaient elles-mêmes leurs pirogues avec autant d'adresse que les

hommes. L'expression de leur physionomie était douce et gaie; elles montraient l'envie de plaire.

Pomarri, instruit de notre arrivée, s'empessa de venir nous féliciter, sans doute dans l'espoir de recevoir sa part des présens, car le bruit courait que notre cargaison était extrêmement riche. Une seconde pirogue suivait celle où il se trouvait; des formalités de cérémonial précédèrent sa visite. Pomarri, dès qu'il fut le long du vaisseau, ordonna qu'on nous l'annonçât en forme, et il refusa de monter à bord avant que l'équipage fût prêt à le recevoir avec les honneurs convenables. En entrant dans le bâtiment, il me présenta une feuille de bananier en signe de paix et d'amitié; il mit dans toute sa conduite beaucoup d'affabilité, qui n'était pas dépourvue de dignité.

Prévenus, comme nous l'étions, des avantages que nous pourrions retirer de l'influence et de la popularité dont Pomarri jouissait dans l'île, nous ne négligeâmes rien pour remplir ses desirs autant que la prudence nous le permit.

Il m'honora d'une attention particulière; après avoir frotté son nez contre le mien, il me pressa doucement par tout le corps, et m'enveloppa de tant de replis d'une pièce d'étoffe, que je pouvais à peine me remuer, et que j'aurais été à l'épreuve de la balle : il me dit que c'était ainsi qu'on fai-

sait un tayo, et en même temps échangea son nom contre le mien. Ces cérémonies terminées, il se mit à examiner tout ce qui l'entourait, et exprima fréquemment son admiration par l'exclamation ordinaire de *my-ty, my-ty*. Il demanda que l'on tirât quelques coups de canon pour montrer aux Taïtiens notre considération pour leur ex-roi. Quand on l'eut satisfait sur ce point, il nous remercia, et témoigna le désir que quelques-uns de ses plus braves guerriers missent le feu aux pièces, afin de nous faire voir qu'ils n'étaient pas effrayés de ces formidables instrumens de mort.

Parmi les gens de la suite de Pomarri était un nain, haut de trente-neuf pouces, bien pris dans sa taille et âgé de vingt-quatre ans. Pomarri paraissait se ressentir des fatigues de la guerre qu'il venait de terminer. Les missionnaires anglais célébraient ce jour même, par des actions de grâces, cet heureux événement. Le soir un d'entre eux vint à bord pour adresser à cette occasion une exhortation à l'équipage.

Le lendemain l'on reçut la visite de la plupart des membres de la famille royale; c'était le moment de distribuer nos présens pour achever de capter leur bienveillance: ils ne désiraient que des armes à feu; le reste leur semblait des bagatelles. Pomarri reçut une espingole qui l'enchantait.

Otou qui était resté dans la pirogue eut un fusil: cette distribution lui déplut; étant par son rang au-dessus de son père, il voulut avoir l'espingole et finit par l'obtenir. Pomarri se contenta du fusil. Aïddi, de son côté, rejeta avec dédain étoffes, ciseaux, miroirs, et même les haches, en nous faisant entendre qu'elle était aussi capable qu'un homme de manier un fusil. Les missionnaires nous avaient déjà instruit qu'elle ne se distinguait pas moins par son courage personnel, que par son influence dans la politique, et que son ressentiment était bien plus à craindre que celui de Pomarri. On s'excusa donc de lui avoir offert ce qu'elle dédaignait, sur ce que les dames anglaises l'auraient préféré, et l'on finit par lui donner un fusil: elle s'en alla très-contente.

Parmi les questions que me fit Pomarri, et dont quelques-unes étaient relatives à la guerre, il me demanda à plusieurs reprises si quel qu'un de nous savait faire de la poudre à canon. Les révoltés du *Bounty* lui ayant appris que c'était une composition; et non la graine d'une plante, comme il l'avait imaginé, il s'informa si les ingrédiens se trouvaient à Taïti. Enfin il voulut savoir si l'armurier du vaisseau savait fabriquer des fusils. Sa curiosité et celle de sa femme étaient insatiables. Ils furent surtout surpris de voir deux nègres qui appartenaient à notre équi-

page, et dont la teinte était extrêmement foncée; ils croyaient qu'elle était un produit de l'art, et essayèrent plusieurs fois de l'enlever en leur frottant la peau.

On ne put contenter Pomarri lorsqu'il demanda qu'on lui fit entendre une cornemuse; mais on tâcha de l'en dédommager d'une autre manière. Un des nègres joua du violon, et l'autre dansa le fandango avec un Espagnol que nous avions à bord; d'autres matelots dansèrent des rondes, des contre-danses. Ce petit spectacle divertit beaucoup Pomarri et sa compagnie. Ils couchèrent à bord, et le lendemain nous remercièrent de notre complaisance avant de retourner à terre. Peu de temps après il nous envoya un présent de provisions. Cette politesse, qu'il renouvelait assez fréquemment, lui en valut d'autres de notre part. Sans ces échanges nous aurions été quelquefois embarrassés pour notre subsistance. Quoique le vaisseau fût continuellement entouré de pirogues, on nous apportait rarement des cochons.

Le succès de notre voyage dépendant en grande partie du travail de notre armurier, on profita du moment où les visites des Taïtiens devinrent moins fréquentes pour monter la forge. Mais quand notre séjour aurait été prolongé du double, nous n'aurions pas pu satisfaire à toutes leurs demandes. Il fallait à chaque instant un manche neuf

à une hache, ou une hache neuve à un manche; tous avaient des outils à réparer: de notre côté, nous avions beaucoup à faire pour notre propre compte. Nous ne refusions pas d'être leur tayos; cependant nous avons appris en Europe, comme nos tayos à Taïti, que charité bien ordonnée commence par soi-même.

Ce n'est pourtant pas une chose facile de résister aux manières insinuanes de ces insulaires, surtout quand on réfléchit qu'on est intéressé à maintenir la bonne intelligence avec eux, et que le seul moyen d'y parvenir est un échange continu de petits services. Les navigateurs qui nous ont précédé y ont accoutumé les Taïtiens, et c'est aujourd'hui une obligation. Toutefois, si les libéralités excessives peuvent convenir aux vaisseaux expédiés par le gouvernement pour faire des observations astronomiques ou des découvertes, il n'en est pas de même de ceux dont le commerce est le but unique. Il fallut donc prendre des mesures pour nous débarrasser des interruptions continues, et il fut décidé qu'on renverrait les Taïtiens à l'armurier. Il s'acquitta merveilleusement de son rôle. Tous l'accablaient à la fois de demandes faites d'un ton affectueux et flatteur. Il n'avait qu'une réponse à faire à tous: Son fusil à feu, c'est-à-dire son soufflet, ne pouvait se mouvoir, leur disait-il, avant qu'on lui eût payé une cer-

taine rétribution. Or, comme elle était un peu élevée, ses pratiques diminuèrent par degrés. Alors ils changèrent de ton avec lui, et l'appelèrent *ahô tata*, *ahô tata* (méchant drôle). De temps en temps j'intercédaï en leur faveur, ainsi que j'en étaï convenu avec lui; et par ce moyen, je conservai leur bienveillance.

Les Taïtiens tirèrent bien meilleur parti du reste de l'équipage. Chaque matelot avait son tayo, qui lui faisait une cour très-assidue, et le dépouillait si complètement de ses hardes, qu'en partant de l'île, il fallut vêtir tout le monde de neuf.

Bientôt les naturels ayant découvert notre meule à aiguiser, en firent un usage si fréquent, qu'ils auraient fini par la détruire; car ils appliquaient leurs outils sur les côtés comme sur la surface, et la faisaient tourner continuellement. On leur défendit donc d'y toucher, à moins d'en avoir la permission. Enfin on parvint insensiblement, et avec un peu d'adresse, à établir un système régulier d'échange avec eux, et tout alla fort fort bien. Les chefs nous envoyaient souvent des provisions, et en revanche nous les invitions souvent à dîner.

Le capitaine était à terre pour veiller aux salaisons et aux approvisionnemens, et j'avais le commandement du vaisseau. Nous observâmes que pour le même prix je recevais cinq cochons,

et qu'il ne pouvait s'en procurer qu'un seul. Les naturels croyaient obtenir des conditions plus avantageuses en venant traiter à bord, et se trouvaient ainsi les dupes de leur avidité.

Tous les membres de la famille royale aimaient l'eau-de-vie avec passion, et tous, excepté Pomarri, étaient furieux dans l'ivresse. Un de ses frères étant ivre, traitait sa femme avec mépris en présence des Anglais. L'amant d'Aïddi la menaça un jour de la tuer, parce qu'après en avoir bu, elle en demandait davantage. Otou devenait si furieux, qu'il aurait été capable de tuer ses sujets.

La maladie contractée par Pomarri dans la dernière campagne, prenait chaque jour un caractère plus grave, et faisait craindre pour sa vie. Il imagina, comme dernière ressource, de nous faire demander par les missionnaires de tirer deux coups de canon pour apaiser la colère de son dieu. On y consentit, tant pour faire plaisir à Pomarri que pour obliger les missionnaires, dont il nous paraissait important de maintenir le crédit auprès des Taïtiens, en leur donnant des marques publiques de notre considération.

Nous ne saurions assez faire l'éloge de la conduite humaine, du dévouement et de la résignation de ces missionnaires. A l'exemple des apôtres, ils ont quitté leur pays et leurs familles, et

renoncé aux douceurs de la vie sociale, ou au moins à la tranquillité qu'elle assure pour porter à travers les dangers d'une longue navigation, la lumière de l'évangile chez des peuples idolâtres. Leur vie actuelle est un combat perpétuel : que de peines et de contrariétés ils éprouvent ; ils prêchent à des sourds, et opèrent leurs œuvres devant des aveugles. L'espérance seule de parvenir au but qu'ils se sont proposé, les soutient dans la rude épreuve à laquelle ils se sont soumis.

On a dit plus haut qu'une guerre désastreuse, suscitée par la tyrannie de la famille royale, avait ravagé Taïti. Les Moraïs du territoire d'Atahourou ont la prééminence sur tous ceux de l'île, ils sont devenus des asiles sacrés où les hommes poursuivis se réfugient. L'on y conserve l'image d'Oro, une des principales divinités du pays. L'on y tient les grandes assemblées politiques ; l'on y célèbre les grandes solennités religieuses ; l'usage veut qu'un roi parvenu à sa majorité s'y soumette à certaines cérémonies, avant d'être reconnu comme investi de sa dignité. Otou ne s'était pas encore conformé à cette coutume. D'ailleurs les Atahouriens le regardaient comme un usurpateur, et cherchaient à secouer son joug. Les mécontents des autres parties de l'île s'étaient joints à eux ; Otou, de concert avec Pomarri et Aïddi, avait essayé par la voie des armes, par des intrigues et par des né-

gociations à enlever l'idole. Ces moyens ayant échoué, d'autres territoires avaient imité Atahourou dans sa résistance. Les choses en étaient là, lorsqu'une grande fête religieuse ayant amené Otou à Atahourou, il crut l'occasion favorable pour obtenir l'objet de ses désirs. Les gens de sa suite s'emparèrent de l'idole par son ordre, et l'emportèrent en triomphe. Mais les Atahouriens coururent aux armes, se mirent aux troussees des ravisseurs ; on en vint aux mains : Otou perdit du monde ; le précieux palladium fut repris. Otou voulait abandonner l'île ; les missionnaires le décidèrent ainsi que son père à y rester.

Les Atahouriens, au lieu de poursuivre le parti de Pomarri, se contentèrent des vengeances que leur victoire leur permit d'exercer. Ils égorgèrent leurs prisonniers, et ravagèrent les territoires particuliers d'Otou et de Pomarri ; mais ils eurent la prudence de ne pas attaquer Matavai, sachant bien qu'ils y trouveraient un ennemi qui leur était supérieur en nombre et qui abandonnerait sa neutralité pour se défendre.

Les missionnaires avaient converti leur maison en une espèce de forteresse ; ils s'étaient procuré les canons du *Norfolk*, navire naufragé, et les avaient placés dans l'endroit le plus élevé du bâtiment. Des provisions abondantes les mettaient en état de soutenir un siège.

Heureusement pour Pomarri, l'équipage du *Norfolk* et les autres Européens embrassèrent sa défense. Aidé de ce renfort, il prit sa revanche sur les Atahouriens; il finit par conclure la paix avec eux; ils conservèrent leur indépendance et leur idole. Cette paix n'était réellement qu'une trêve dictée par la nécessité, et Otou se promettait bien de la rompre à la première occasion favorable.

N'ayant pu pendant un mois nous procurer qu'une provision de vivres insuffisante, nous allâmes à Houaheiné, nous venions d'y mouiller, lorsque nous vîmes approcher une grande pirogue qui portait une flamme et un pavillon rouge. Nous nous imaginions que le roi ou quelque grand personnage venait nous faire visite: ce n'était qu'un de nos matelots qui nous avait quittés pour s'établir dans cette île; il était difficile de le distinguer d'un naturel. Ses camarades ne lui épargnèrent pas les plaisanteries; il y fut insensible. Il paraissait fort content de sa situation. Il nous conseilla d'aller à Oulietea; on douta de sa véracité, et l'on descendit à terre pour juger de l'état de l'île. On fut très-bien reçu par les chefs; ils vinrent à bord; on les régala, et on leur fit des présents; de leur côté ils nous donnèrent une fête. Les renseignements que l'on acquit, furent conformes aux avis du matelot fugitif, et l'on fit voile pour Oulietea.

Dès que l'on eut mouillé dans le port de cette île, le roi Tomakoua et les chefs vinrent à bord: la dignité de ce prince ne lui imposait pas la même gêne qu'à Otou. Il avait avec lui un matelot anglais, nommé Pulpit; celui-ci s'était échappé de Houaheiné, dont les habitans avaient voulu l'assassiner pour s'emparer d'un fusil de munition et d'un autre à deux coups, ainsi que de divers objets que lui avait donnés son capitaine quand il quitta le navire où il était. Averti du complot par une jeune Taïtienne qui l'aimait, il avait pris ses précautions pour ne pas tomber entre leurs mains; mais malgré sa vigilance, ils l'avaient surpris et pillé, et se préparaient à le sacrifier à une de leurs divinités. Une femme âgée le sauva de la fureur de ces barbares, qui le ramenèrent chez lui. Ils lui firent promettre de réparer des fusils qui leur appartenaient, et lui fournirent des vivres. Devenu libre, Pulpit saisit la première occasion de s'échapper avec la Taïtienne, et aborda heureusement à Oulietea. Comme il craignait de n'y être pas plus en sûreté qu'à Houaheiné, il s'était écrié en mettant le pied à bord: « Grâce à Dieu, je ne suis plus au pouvoir de ces barbares. » On ne put jamais le déterminer à retourner à terre, et il nous conjura de le conduire aux îles de Sandwich: on le reçut donc à bord ainsi que la jeune Taïtienne.

Nous avons cru que Pulpit avait calomnié les insulaires d'Oulietea, en les représentant comme aussi féroces que ceux de Houaheiné. Nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il n'avait dit que la vérité. Plusieurs d'entre nous étant allés à terre, furent parfaitement accueillis par le roi et par les autres chefs. Le roi et la reine passaient la plus grande partie de leur temps avec nous; ils demandèrent à coucher à bord: comme il importait de gagner leur bienveillance, on y consentit. Tous les jours il était invité à s'asseoir à notre table: on le comblait d'égards et d'attentions; on s'empres-  
 sait de satisfaire en tout sa curiosité, quoiqu'elle fût quelquefois très-importune.

Toutefois nos efforts pour nous assurer ses bons offices furent inutiles. Tomakoua avait fait connaissance à bord avec des déportés que la désertion de plusieurs de nos matelots nous avait forcés de prendre en remplacement à Port-Jackson, et que nous avions promis de ramener. Ces vauriens ayant résolu de profiter de la première occasion de s'échapper pour s'établir dans une des îles du grand océan où ils pourraient vivre oisifs, parvinrent à duper Tomakoua; ils lui offrirent leurs services. Il prêta l'oreille aux propositions magnifiques qu'ils lui firent, ne doutant pas qu'aidé de leur secours, il ne conquît toutes les îles voisines; car tous ces insulaires peuvent riva-

liser d'ambition avec les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les déportés avaient su profiter de cette faiblesse du roi d'Oulietea.

Tous les chefs des îles de l'archipel de la Société ont entendu parler des avantages signalés que Pomarri a remportés avec l'aide des Européens: ils cherchent donc à débaucher les matelots, et à les attirer auprès d'eux. Le plan concerté entre Tomakoua et les déportés était de faire échouer notre vaisseau en coupant ses câbles, de nous égorger tous, et de s'emparer de nos munitions et de nos marchandises.

La veille du jour fixé pour notre départ d'Oulietea, quatre hommes de l'équipage manquèrent à l'appel; trois étaient des déportés: ils avaient entraîné avec eux deux Taïtiens que nous avions à bord. Il était deux heures du matin quand on découvrit l'évasion de ces gens. J'allai seul à terre, ne doutant pas que le roi ne nous les rendit. Lorsque je lui eus exposé le sujet de ma visite, il feignit une grande surprise, et m'assura que personne n'avait vu dans le voisinage les hommes que je réclamais: sa dissimulation aurait fait honneur au courtisan le plus habile. Cependant nous avions de bonnes raisons de croire qu'une demi-heure auparavant ces gens avaient passé devant sa maison, et que dans le moment ils ne devaient pas en être bien loin. Ma situation était critique:

au milieu de la nuit, je me trouvais seul entouré de cent insulaires ; et dans une maison voisine il y avait le chef d'Otaha et ses guerriers.

Je ne puis trop recommander aux navigateurs qui vont dans le grand océan d'avoir constamment devant les yeux les relations des voyageurs habiles qui les ont précédés. Si j'avais eu présent à la mémoire tout ce que Cook rapporte du caractère perfide et artificieux des insulaires de cette mer, et les mesures rigoureuses que ce grand homme était obligé de prendre pour les tenir dans les bornes, et les empêcher de favoriser la désertion de ses matelots, je ne me serais probablement pas hasardé à débarquer seul, au milieu de la nuit, chez un peuple dont je devais me défier ; mais j'étais si empressé de recouvrer les déserteurs, que l'idée du danger ne s'offrit pas à moi.

Pendant que je parlais au roi, le généralissime des deux îles arriva de la maison voisine, témoigna des regrets et un étonnement extrêmes de la fuite de nos gens, et ajouta que probablement ils s'étaient réfugiés à Houaheiné ou à Bolabola, îles indépendantes où le roi n'avait aucune autorité. Enfin tous deux m'assurèrent que si les déserteurs étaient encore à Oulietea, ils nous seraient rendus sans délai, sans autre rétribution qu'un fusil de munition.

Je perdis mon temps à leur remontrer que si un

de leurs gens s'était caché dans notre vaisseau, nous l'aurions rendu sans rétribution, et qu'après tous nos bons procédés, nous ne devions pas nous attendre à la manière dont ils se conduisaient. A ce mot toute l'assemblée se leva par un mouvement spontané ; je fus entouré de tous les côtés ; il fallut promettre le fusil. On voit par là comme ces enfans de la nature entendent leurs intérêts et les moyens les plus efficaces de les assurer.

Une autre difficulté s'éleva : les chefs observèrent que comme ils ne pouvaient pas compter sur notre parole, ils voulaient avoir le fusil d'avance. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; l'arme leur fut remise. Alors ils eurent recours à un autre artifice : ils prétendirent que les déserteurs étant probablement pourvus de couteaux ou d'autres armes, les chefs ne pourraient pas les saisir à moins d'avoir une plus grande quantité de fusils. Sur ces entrefaites j'avais appris que ces hommes étaient cachés dans une maison peu éloignée : les naturels en convinrent, dirent que ces hommes nous seraient rendus ; mais que, pour prévenir tout accident, on ne les arrêterait que la nuit suivante dans leur sommeil. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer de la bonne volonté de ces insulaires, je retournai à bord, où d'autres difficultés m'attendaient. Le meilleur matelot était sur le pont, exhor-

tant ses camarades à cesser tout service jusqu'à ce que les déserteurs fussent de retour. Aussitôt j'appliquai mon pistolet contre la tête de l'orateur, et le menaçai d'un ton déterminé de lui brûler la cervelle, s'il ajoutait un seul mot. Ce germe de révolte fut étouffé à l'instant ; et l'auteur, ainsi que son principal fauteur, reçurent à l'instant le châtiment qu'ils méritaient.

La journée entière avait été perdue en négociations inutiles. Vers dix heures et demie du soir je fus réveillé en sursaut par la voix du capitaine, qui me criait : « Turnbull ! Turnbull ! nous sommes à la côte ; nous échouons. » Aussitôt je courus sur le pont. Le temps était calme, mais trop sombre pour que l'on aperçût la côte. Je sondai ; je trouvai douze brasses d'eau. Il n'y avait d'ailleurs aucun mouvement sensible dans le vaisseau ni dans la mer. Je crus que le capitaine se trompait, et que l'inquiétude lui avait fait voir un danger imaginaire. Les câbles étaient étendus sur le pont. J'ordonnai de virer au cabestan ; le premier tour amena leurs extrémités à bord. Quelle fut notre consternation, quand nous reconnûmes ainsi qu'ils étaient coupés, et que nous dérivions sur la côte ! On prépara aussitôt une autre ancre dont le jable était en fer ; mais la confusion et l'alarme troublaient tellement toutes les têtes, que ce ne fut qu'après des essais réitérés que l'on put

y attacher le câble. Jamais le proverbe qui dit que plus on se presse moins on avance, ne fut plus vrai. Fort heureusement il ne faisait pas le moindre vent ; autrement nous aurions été jetés sur les rochers de corail, où le navire aurait été fracassé. La défiance où nous étions de notre équipage rendait notre position plus critique ; il fallut beaucoup d'adresse pour maintenir tout le monde dans le devoir et conserver notre autorité. Nos représentations et notre surveillance obtinrent cet heureux résultat.

Une circonstance nous fut très-utile. Quelques-uns de nos matelots avaient fait je ne sais quelle légère offense aux Indiens ; ceux-ci les avaient menacés de les tuer à la première occasion favorable. Les craintes de ces matelots furent au comble dans l'instant du danger ; elles se communiquèrent aux autres, et chacun redoubla d'effort pour en sortir. Ainsi le sentiment du péril commun ramena tout le monde au devoir.

Quand nous pûmes jeter l'ancre, nous n'étions plus qu'à sept ou huit brasses d'eau du récif. Au moment où le vaisseau retenu commença de s'éloigner des écueils, un cri horrible se fit entendre à terre, et comme sous l'arrière du bâtiment. Les insulaires avaient jusqu'alors gardé le silence, attendant qu'il vint se briser contre les rochers

pour le piller. Déçus dans leur espoir, ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. On tira par-dessus leurs têtes une volée de mousqueterie et de pierriers. Bien loin d'en être intimidés, ils ripostèrent par des coups de fusil. Alors nous eûmes recours aux canons. La fusillade de la part des Indiens continuait sans relâche; leurs clameurs et leurs menaces nous faisaient connaître leur espérance de succès, et le sort qu'ils nous réservaient. Quelques-uns de nous devaient être rôtis tout vifs, d'autres écorchés, et leur peau devait servir à faire des vestes à ces barbares. Ces menaces, surtout celle d'être grillés tout vifs, produisirent un très-bon effet sur nos matelots, qui déployèrent les plus grands efforts pour résister aux sauvages.

Quoique nos craintes fussent beaucoup diminuées depuis que nous avions réussi à tenir le bâtiment à flot, cependant il était encore trop près de la côte, et notre ancre trop mal assurée à cause de la profondeur de l'eau et du peu de longueur du câble, pour nous regarder comme hors de tout danger.

Tout en soutenant notre feu de mousqueterie, et tirant le canon de temps en temps, on s'occupait de fixer une autre ancre au bout du second câble; quand elle eut été mouillée, chacun à bord fut soulagé d'un poids extrême. La fureur

des insulaires semblait augmenter; leur nombre croissait à chaque instant: nous étions assaillis sans relâche de pierres et de balles.

Le jour approchait; nous espérions déloger nos ennemis de leur repaire. A notre tour nous les menaçâmes de notre vengeance; leur rage fut au comble. Nous connûmes alors la vérité de ce qu'on nous avait dit, que la fureur des sauvages dans les combats est incroyable. Si leur courage et leur talent de nuire l'égalaient, ils seraient invincibles.

Il était évident que nous ne pouvions en venir à aucun accommodement avec les insulaires d'Oulietea, qui avaient soif de notre sang. Il ne restait donc d'autre parti à prendre que de profiter du calme, pour remorquer le vaisseau assez loin de la côte pour n'avoir rien à craindre de la mousqueterie et des pierres des barbares.

Le peu de vent qui soufflait venait du large, et nous avions trop de raison de craindre qu'il ne devint plus fort à mesure que le soleil monterait sur l'horizon. L'arrière du vaisseau étant tourné vers la côte, il fallait prendre toutes les précautions pour défendre ce point vulnérable: les pierriers y furent remplacés par deux canons. Mais quand le jour permit de bien distinguer les objets, on eut la mortification de voir que les sauvages ne paraissaient nullement effrayés de ce que nous préparions contre eux; ils connaissaient assez la ma-

nœuvre du canon pour veiller sur nos mouvemens ; quand nous allions mettre le feu aux pièces, ils se cachaient derrière les rochers ou les arbres. Il ne résultait ainsi de notre canonnade qu'une consommation inutile de munitions et un redoublement d'audace de la part de nos ennemis. Les arbres et les creux de rochers leur présentaient des points d'appui pour leurs fusils, et ils en profitaient pour nous mieux viser. Ils nous auraient infailliblement tués un à un : heureusement ils tiraient fort mal.

Toutefois ils endommagèrent beaucoup nos manœuvres, notre bordage et nos embarcations, et logèrent plusieurs balles dans le corps du vaisseau. Telle était leur rage contre nous, que ceux qui n'avaient pas de fusils, et ils n'en possédaient en tout que quatorze, s'étaient postés sur les hauteurs qui nous dominaient, et nous lançaient des pierres, dont quelques-unes étaient d'une grosseur incroyable.

Leur attaque s'étant un peu ralentie vers dix heures du matin, nous jugeâmes le moment favorable pour lever l'ancre et remorquer le bâtiment. Au mouvement des hommes qui entrèrent dans la chaloupe pour faire cette opération, les sauvages recommencèrent leur feu, et le dirigèrent principalement sur l'embarcation ; de sorte qu'il fallut abandonner l'entreprise. Dans ce moment

on aperçut deux des déserteurs aussi animés que les sauvages les plus furieux. La perfidie est si odieuse, que nous fûmes plus irrités de leur action que de toutes les menaces des insulaires. Je crois que si le succès de nos armes les eût fait tomber dans nos mains, notre autorité n'eût pas pu empêcher l'équipage de se faire justice lui-même de ces traîtres.

Au bout d'une heure le feu cessa des deux côtés, comme d'un consentement mutuel. Nos matelots étaient debout depuis quarante heures : nous leur laissâmes prendre un peu de nourriture et de repos ; mais la moitié continua de veiller, parce que nous devions nous attendre à être attaqués de nouveau, et avec d'autant plus de vigueur, que le bruit des canons avait sans doute rassemblé un plus grand nombre d'Indiens, et que les nouveaux venus ne seraient pas moins ardens que les autres pour s'emparer d'une proie aussi précieuse que notre vaisseau.

La chaloupe fut mise une seconde fois à la mer pour remorquer le vaisseau : cette tentative échoua comme la première. Notre situation devenait à chaque instant plus alarmante : nous avions appris que les insulaires se proposaient de rassembler toutes les pirogues de l'île, et de nous attaquer à la faveur de la nuit, tandis que d'autres essayeraient à la nage d'aborder le navire, ou de

couper les câbles. Si nous succombions, le sort qui nous attendait était affreux à imaginer ; car l'esprit vindicatif de ces sauvages n'est égalé que par leur furie. Nous commencions à désespérer de notre salut, tant les chances contre nous étaient nombreuses. Bientôt la vue d'une grande pirogue chargée de naturels, qui doublait une pointe de l'île, répandit l'effroi parmi nos gens : ils supposaient qu'elle allait être suivie de plusieurs autres, toutes destinées à nous assaillir. La pirogue étant arrivée à portée, nous tirâmes un coup de canon à travers son avant. Il mit les naturels dans une telle confusion, que les uns se jetèrent à la mer pour gagner la côte à la nage, et que les autres, restés à bord, cherchèrent à s'éloigner à force d'avirons. Un second coup à double charge tomba au milieu de la pirogue, et mit le comble à leur crainte et à leur surprise ; tous se précipitèrent à la mer, à l'exception de quelques vieillards qui redoublèrent d'efforts pour arriver à terre.

Par l'imprudence de quelques déserteurs européens qui se sont établis dans cette île, nos armes à feu ne produisent plus des effets aussi salutaires qu'autrefois sur l'esprit des naturels ; il n'est plus possible aujourd'hui de se borner, comme faisait Cook, à tirer par-dessus leurs têtes pour réprimer leur insolence ou leurs excès. La leçon qu'ils venaient de recevoir de notre part, et qu'ils méri-

taient bien, atteignit la fin que nous en attendions ; ils cessèrent de tirer sur nous, et l'on entendit même fort peu de bruit à terre.

Il était quatre heures après midi : nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour repousser la grande attaque à laquelle nous nous attendions dans la nuit, et pour nous préserver des pierres lancées par les sauvages. Nous étions résolus à vendre cher notre vie, et à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

À six heures et demie le vent tourna, et souffla de terre : l'occasion était belle pour gagner le large pendant la nuit. Nous prîmes toutes les mesures possibles pour cacher notre manœuvre ; l'opération s'effectua dans le plus grand silence, et réussit au gré de nos vœux.

Pulpit nous fut extrêmement utile pendant toute la durée de la crise : il était habile tireur ; il savait qu'il n'avait aucun quartier à espérer, s'il tombait entre les mains des insulaires ; il combattit comme un lion. Sa jeune Taïtienne montra aussi beaucoup de courage ; elle portait la poudre, et rendit tous les services qui dépendaient d'elle, en exprimant néanmoins ses regrets de la consommation de munitions qui l'auraient rendue la femme la plus riche de son pays.

Ayant, à deux heures du matin, réussi à mettre quelques voiles dehors, avant d'être découverts

par les insulaires, le vaisseau marchait; alors ils s'en aperçurent, et vomirent contre nous des injures et des hurlemens affreux; ils y mêlaient des reproches, qu'ils s'adressaient mutuellement pour n'avoir pas mieux veillé sur une proie qui allait leur échapper.

Nous étions hors de leur portée. Le temps devint sombre et menaçant. On laissa tomber l'ancre, et l'on fit bonne garde jusqu'au jour. Nous songions à la possibilité de recouvrer les deux ancres perdues: le maître d'équipage vint de la part de tout son monde nous représenter, au capitaine et à moi, qu'il valait mieux quitter pour jamais cette île, plutôt que de courir le risque de tomber au pouvoir de ses barbares habitans. Ce parti fut, après quelques réflexions, regardé comme le meilleur, et adopté. Lorsque l'on hissa la chaloupe à bord, un matelot aperçut une longue et grosse corde qui flottait à l'arrière du bâtiment; elle était attachée au gouvernail, à six pieds sous l'eau, et avait probablement servi aux naturels à haler le vaisseau à terre, après avoir coupé les câbles.

En réfléchissant à la conduite générale de ces insulaires, on reconnaît que leur caractère est un mélange de dissimulation et de méchanceté. Ce dernier vice paraît inhérent à leur nature. La grandeur et la force des équipages des vaisseaux de

Cook semblaient devoir intimider ces peuples; cependant ils ne laissèrent pas d'essayer à plusieurs reprises de lui débaucher du monde, et de cacher ceux qui avaient deserté. Cette conduite le mit souvent dans la nécessité d'agir contre son inclination, tant pour prévenir des tentatives semblables que pour recouvrer ses hommes.

En réfléchissant aux risques que nous venions de courir à Oulietea, nous ne cherchâmes pas à avoir la moindre communication avec les habitans de Bolabola, qui passent pour les plus audacieux pirates de ces parages. Nous vîmes après cette île celle de Maouroua, ou Mobidie. Les naturels nous assurèrent qu'elle a un bon port à la côte, sous le vent. Nous y trouvâmes un chef de Taïti, qui obligé pour quelque méfait de s'exiler de son pays, s'était réfugié dans cette petite île. On trouve des vivres en abondance dans sa partie orientale; ils y sont moins chers qu'aux îles situées au vent, et où nous avions mouillé. Le *Porpoise* y avait abordé; les naturels formèrent le projet d'enlever le grand canot, et tout son équipage. Heureusement le chirurgien, qui entendait la langue de ces insulaires, découvrit le complot. Leur projet était de s'emparer des armes à feu qui étaient dans le canot. Comme avec une douzaine de fusils ils seraient en état de repousser et peut-être même de subjuguier les habitans des îles voi-

sines, il n'est pas de hasard qu'ils ne soient décidés à braver pour se procurer ces armes précieuses. Aucune considération n'arrête ces insulaires, quand il s'agit de leurs intérêts; et dans peu de temps les déportés de Botany-Bay, auxquels on permet de servir comme matelots sur les vaisseaux, et qui ne manquent jamais de désertir quand ils en trouvent l'occasion, feront de ces îles des repaires de pirates.

En quittant Maouroua nous fîmes route pour les îles Sandwich. La première que nous vîmes fut Vahou: elle était soumise à Taméaméa. Nous y achetâmes du sel qui était rare et cher, parce que les Européens et les Américains viennent s'y approvisionner de cette denrée. Les fréquens rapports de ces insulaires avec nous leur ont appris à mettre une juste valeur aux productions de leur pays, et ils montrent beaucoup d'intelligence dans leurs marchés. Les Américains leur apportent à un prix modéré des marchandises, pour lesquelles ils reçoivent des vivres en échange. Ce commerce avec les Américains doit, si je ne me trompe, hâter les progrès de la civilisation dans cet archipel.

Nous refusâmes d'admettre à bord aucun insulaire. Ils s'en consolèrent en faisant, de leurs pirogues, la conversation avec les Taïtiens. Un chef, qui gouvernait sous Taméaméa, fut seul reçu, et ordonna aux pirogues de se tenir à l'écart.

Lorsqu'elles n'obéissaient pas assez promptement, il prenait des pierres de notre lest, et en lançait aux délinquans; quelques-uns furent blessés. Le système de l'obéissance est complètement en vigueur dans ces îles.

Tous les comptes relatifs à l'achat du sel ayant été réglés, le chef s'en alla, et à notre grand étonnement toutes les pirogues disparurent en même temps; il n'en restait qu'une seule avec un officier du roi. On lui demanda la cause de ce départ précipité; il l'ignorait. On craignit alors quelque trahison, et l'on eut l'idée de s'emparer de l'officier. L'on fut arrêté par la crainte d'exposer à des dangers les vaisseaux qui viendraient après nous.

Enfin on découvrit que le charpentier s'était glissé dans une pirogue, et avait été mené à terre. L'acquisition d'un tel personnage était d'un prix inestimable pour Taméaméa. Il nous aurait donc été fort difficile de le ravoir, et nous n'étions pas assez nombreux pour le réclamer à force ouverte. On prit le parti de le laisser.

Quoique Vahou soit une des îles les plus fertiles de celles que possède Taméaméa, et que les habitans nous aient fourni des vivres en abondance, leurs prétentions étaient pourtant bien plus élevées que nous ne nous y attendions. L'un d'eux nous demanda notre grande voile en troc de quatre cochons. Ils sont très-difficiles sur le choix des

objets, et si l'on ne se prête pas à leurs fantaisies, ils retournent à terre avec leurs marchandises.

Nous apprimes à Vahou que Taméaméa était à Moouï avec la plupart des chefs qui relèvent de lui. Quand il voyage, il a la sage politique de se faire accompagner de ceux qui ont de l'autorité ou de l'influence dans le pays, pour les avoir sous les yeux, et prévenir les conspirations qu'on pourrait tramer pendant qu'il n'y est pas. Ces chefs sont sans cesse à rêver aux moyens de secouer le joug, et de se rendre indépendans de lui, des uns des autres, et de leur précédent souverain.

Au reste, cette précaution lui a été conseillée par l'expérience. Il eut beaucoup de peine à rétablir son autorité à Ovaïhy, où l'on avait profité de son absence pour fomenter une insurrection. Il ne craint que les chefs; il sait qu'il n'a rien à redouter du peuple quand ils ne l'excitent pas à la révolte.

Taméaméa s'occupe avec succès d'aggrandir ses états. Le roi de Vahou vaincu, de même que tous ceux des îles de l'est, s'est réfugié à Otouaï. Taméaméa préparait en ce moment une expédition pour l'y attaquer.

Nous atterîmes à cette île; les naturels ne tardèrent pas à nous accoster. Les Taïtiens nous recevoient comme des amis, les insulaires de Sand-

wich, bien plus civilisés, regardent les Européens comme des hommes qui leur apportent des arts nouveaux et de nouvelles branches d'industrie. Le voyage de Vancouver a produit dans la condition de ces insulaires un changement notable, et dont les effets seront permanens. S'ils continuent à marcher du même pas, bientôt l'on ne pourra plus les ranger parmi les peuples sauvages.

Le généralissime vint nous saluer de la part du roi, qui nous pria de l'excuser de ne pas paraître lui-même; mais il était trop tard pour qu'il sortît. Le général nous demanda des nouvelles de Vahou, et des détails sur les préparatifs de Taméaméa pour l'invasion d'Otouaï. Nous lui répondîmes qu'ils se poursuivaient avec la plus grande activité. Il répliqua qu'il le savait déjà, et que la confirmation de ces avis, donnée par des étrangers, lui causait beaucoup de chagrin. Il fut facile de s'en apercevoir; car de gai et communicatif qu'il était à son arrivée à bord, il devint tout à coup triste et taciturne. Proche parent du roi, il lui avait gardé dans tous ses malheurs un attachement inébranlable. Ils étaient actuellement cernés dans leur île avec un petit nombre d'amis fidèles, mais bien décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Nous cherchâmes à distraire le général, en lui montrant des objets des manufactures de notre

pays. Il leur donna des éloges ; mais son esprit était trop préoccupé. Plusieurs fois il nous demanda si nous avions des fusils et de la poudre, espérant au moins obtenir une petite provision de ce dernier objet. Nous lui fîmes comprendre que nous n'avions que la quantité suffisante pour la sûreté de notre vaisseau jusqu'à notre retour en Angleterre.

Le lendemain matin le roi vint nous voir. Il paraissait fort abattu. Il se plaignit de ce que des Anglais, attachés à Taméaméa, avaient détourné des bâtimens de toucher à Otouai pour y prendre des provisions. Il dit qu'il était grand ami des Anglais, et montra des certificats de plusieurs capitaines qui attestaient sa conduite amicale envers eux. Il avait appris assez d'anglais de quelques-uns de nos compatriotes, qui avaient suivi sa fortune pendant quelques années, pour pouvoir comprendre toutes les questions simples qu'on lui adressait, et y répondre dans notre langue. Cela nous sembla d'autant plus extraordinaire, que même les Taïtiens, qui ont eu tant d'occasions d'en acquérir la connaissance, y ont fait si peu de progrès, qu'il est presque impossible de reconnaître dans leur bouche les noms propres des personnes qu'ils ont le plus fréquentées.

Le roi ne se montra pas moins empressé que son général de savoir des nouvelles des mouve-

mens de son ennemi, et fut aussi affecté que lui de ce que nous lui racontâmes. Il ne prévoyait que trop le résultat de l'attaque de Taméaméa. Observant le profond chagrin dans lequel il était plongé, nous nous gardâmes bien de lui offrir des liqueurs spiritueuses : il s'attendait sans doute à ce présent ; mais il eut la discrétion de ne pas en demander.

Ce prince infortuné, que ses excellentes qualités rendaient digne d'un meilleur sort, était sur le point de prendre le parti le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer. Les Européens qui s'étaient attachés à lui, les uns charpentiers, les autres forgerons, etc., formaient avec leurs enfans un nombre considérable. Ils construisaient un vaisseau capable de faire un long voyage, et destiné, dans le cas d'une invasion, à les emmener avec le roi dans une des îles dont ils avaient entendu dire que le grand océan est parsemé. Ils avaient une boussole ; mais ils ignoraient entièrement l'art nautique. Leur chance de salut était bien faible, et ils se trouvaient dans une triste alternative ; car ils savaient bien qu'une fois l'île envahie, la résistance serait inutile. De toutes les calamités humaines, ils n'en est peut-être pas une aussi affreuse et plus digne de pitié que celle qui force tout un peuple à abandonner son pays natal pour échapper à la férocité d'un conquérant.

Nos matelots s'intéressèrent vivement aux malheurs du roi d'Otouaï. C'était l'homme le plus intelligent que nous eussions rencontré dans ces mers. L'affection que lui témoignaient ses sujets prouvait la bonté de son cœur.

Pendant tout le temps que nous fûmes mouillés sur la côte de son île, il ne quitta pas le vaisseau; il ordonnait de nous apporter tout ce dont nous avions besoin, et on lui obéissait avec joie et empressement. Sa conversation était très-instructive, et si ses affaires eussent été dans une meilleure posture, nous eussions pu établir entre nous des liaisons très-avantageuses.

Sa présence à bord encourageait les insulaires à nous apporter beaucoup de sel : de sorte qu'en peu de temps nous eûmes la plus grande partie de notre provision. Le soir, quand les affaires étaient terminées, nous amusions le roi, le général et sa suite, des danses et des chansons des Taïtiens. La femme de Pulpit y prenait la plus grande part. Comme les femmes des îles Sandwich sont généralement fortes, hommasses et basanées, la jeune Taïtienne, qui était fort bien, passait à Otouaï pour une beauté exquise. Le roi la trouva très-jolie. Il me dit à cette occasion qu'il avait envoyé un ambassadeur au roi de Taïti, pour lui demander une femme; il s'étonnait de ce que son agent n'eût pas profité de notre vais-

seau pour revenir avec l'objet de sa mission : elle avait échoué. Cet homme nous avait prié de l'embarquer sur notre bâtiment, et nous y avions consenti; mais la veille de notre départ, il s'évada à la nage, cédant probablement aux suggestions d'Otou, qui lui avait conseillé d'abandonner son roi, dont la cause était désespérée.

Lorsque le roi nous fit ses adieux, nous lui demandâmes ce que nous pourrions faire pour reconnaître ses bienfaits; il répondit que rien ne lui serait plus agréable que du fer, de la toile et d'autres objets nécessaires pour le vaisseau qu'on lui construisait. Nous lui donnâmes autant de fer qu'il en désirait, et nous y joignîmes des outils, des haches, des miroirs, du drap et un peu de poudre à canon. Il reçut notre présent avec les marques de la plus sincère reconnaissance. Entré dans sa pirogue, il nous pria de faire connaître son malheureux sort à nos compatriotes, et nous combla de bénédictions.

Ses malheurs, son bon caractère et sa conduite sur notre bord nous avaient inspiré pour lui l'intérêt le plus touchant; nous faisons des vœux pour qu'il pût triompher de Taméaméa. Nous regrettions que Vancouver eût abordé l'île de ce dernier, et que les secours qu'il lui donna, mis à profit par les talens extraordinaires de ce chef, l'eussent mis à même de devenir un conquérant.

Si Vancouver eût pu prévoir le résultat de sa conduite envers cet ambitieux, je ne doute pas qu'il n'eût agi d'une manière opposée; mais nous sommes des instrumens aveugles dans les mains de la Providence, et il faut se consoler par l'idée que les événemens que nous déplorons, ont souvent des effets heureux qui échappent à la pénétration de l'homme.

Quoique nous fussions bien pourvus de sel, nous n'en avons cependant pas assez, et ce n'était pas la peine d'être venus si loin sans compléter notre chargement. Il ne nous restait plus d'autre ressource que d'aller à une des îles soumises à Taméaméa; mais nous connaissions déjà par expérience la difficulté de s'y procurer des provisions: ainsi, pour remédier à ces inconvéniens, nous résolûmes de faire route pour Oniheaou qui était restée fidèle au roi d'Otouai. Instruit de notre dessein, ce bon prince nous témoigna son regret de ne pas pouvoir nous accompagner; la prudence lui imposant le devoir de ne pas s'absenter, il expédia un messenger à Oniheaou pour avertir les habitans de notre prochaine arrivée, et leur recommander de nous bien recevoir, et de subvenir à nos besoins.

Cette invitation produisit son effet: les insulaires vinrent au-devant de nous; ils nous fournirent des vivres à un prix très-modéré, ainsi

que du sel. Ils paraissaient tous dévoués à leur roi, et prêts à le défendre, quoiqu'ils conservassent peu d'espoir de résister aux attaques de Taméaméa.

Nous allâmes ensuite à Ovaïhy; tout y était trois fois plus cher qu'à Otouai et à Oniheaou. Bientôt nous reçûmes la visite de l'anglais Young. Il confirma les nouvelles que nous avions apprises à Vahou sur Taméaméa.

Ce chef a un palais en brique, bâti à l'européenne, avec des fenêtres et des vitres. Ses sujets, excités par l'exemple des ouvriers européens qui vivent au milieu d'eux, ont acquis une connaissance intime des arts mécaniques, et l'ont mis en état d'augmenter sa marine, objet de ses vifs desirs. Je suis persuadé qu'avant peu d'années, il créera dans ces îles une puissance qui ne sera pas à mépriser.

Il y a loin de la position actuelle de Taméaméa à ce qu'elle était lorsqu'il fit hommage de la souveraineté de son île à Vancouver, comme officier et représentant du roi d'Angleterre, et dans l'espoir de s'assurer un appui dans les entreprises qu'il méditait contre ses voisins. Sa domination paraît aujourd'hui solidement établie. Il est non-seulement un grand guerrier et un politique habile, mais il entend à merveille le commerce. Il connaît très-bien les divers poids et les diverses

mesures, et le prix relatif des objets d'échange; et sait tirer avantage des besoins de ceux qui se présentent pour trafiquer dans les îles de sa domination.

Ses sujets ont déjà fait de grands progrès dans la civilisation; mais il les tient dans la soumission la plus abjecte. Il punit sans rémission toute résistance à ses ordres.

Ce fut en 1792 que Vancouver posa la quille du premier bâtiment ou plutôt de la première embarcation que Taméaméa ait eue. Celui-ci a depuis mis tant d'activité et de persévérance à la création d'une marine, qu'il a aujourd'hui vingt navires de vingt-cinq à cinquante tonneaux: quelques-uns sont doublés en cuivre; les plus gros sont armés de petits canons; les autres sont employés au commerce. Il avait en ce moment grand besoin de munitions navales; et pour avancer l'exécution de son projet favori, il était disposé à les payer à tout prix. Il est toujours accompagné de gardes: on peut les regarder comme un corps de troupes régulières; ils font auprès de sa personne un service régulier, et sont relevés à des heures fixes comme en Europe. Les sentinelles s'avertissent réciproquement de demi-heure en demi-heure, en criant comme sur les vaisseaux: tout est bien. Leur uniforme est une redingotte bleue à revers jaunes.

Sans doute les Anglais établis auprès de ce prince lui inspirèrent le désir d'obtenir un navire de Vancouver. Pendant qu'on le construisait, il ne quitta presque pas les charpentiers, et fit peu de visites à bord de la *Découverte*. Il peut aujourd'hui transporter ses guerriers à de grandes distances, et approvisionner ses îles. Personne ne sait tirer meilleur parti d'une idée qu'on lui suggère. Les bienfaits de Vancouver et des divers navigateurs européens auraient été perdus avec tout autre sauvage; Taméaméa est doué d'un génie bien supérieur à la sphère dans laquelle le sort l'a placé.

Des déportés échappés de Bolany-Bay ayant réussi à gagner les îles Sandwich, rendirent des services à Taméaméa, qui leur donna des terres en récompense. Ils y cultivèrent des cannes à sucre, et finirent par distiller du rhum. Cette liqueur fut pour eux une occasion de se régaler réciproquement et de négliger leur travail. Taméaméa leur adressa des remontrances avec beaucoup de douceur: elles furent vaines. Les drôles s'enivrèrent et se querellèrent de plus belle, et enfin ils insultèrent et maltraitèrent plusieurs insulaires. Alors il leur fit dire qu'au premier combat qui aurait lieu entre eux et ses sujets, il voulait être de la partie, pour savoir qui se conduirait le mieux dans l'occasion. Cet avertissement ne fut

pas perdu; les déportés devinrent soumis et paisibles.

Young, de qui nous tenons ces détails, nous dit que pendant plusieurs années Taméaméa demandait aux navigateurs européens, à leur départ de son archipel, un certificat de sa bonne conduite avec eux. Aujourd'hui que sa réputation d'honnêteté et de civilité est bien établie, il a laissé de côté cette mesure.

Parmi les choses que la fréquentation des Européens a fait connaître à Taméaméa, il ne faut pas omettre les liqueurs spiritueuses : quelques capitaines ont conclu de bons marchés avec lui, lorsqu'ils avaient du rhum, dans les momens où sa provision était épuisée. Quelquefois il en fait distiller avec le jus des cannes indigènes, qui sont d'une excellente qualité. Quand il veut se délasser de ses occupations sérieuses, il invite ses femmes et celles des chefs à venir boire du rhum avec lui, et il se divertit avec eux des querelles que l'ivresse produit entre elles.

Les îles Sandwich sont très-peuplées; les femmes y sont plus nombreuses que les hommes, tandis qu'à Taïti elles ne forment pas le dixième de la population. On ne connaît pas à Ovaïhy l'horrible usage de l'infanticide; ce qui a une grande influence sur l'augmentation progressive du nombre des habitans; et cet accroissement les force à

être laborieux, et à aider la nature en donnant le plus grand soin à la culture de leurs champs.

Les naturels qui habitent les îles soumises à Taméaméa font de fréquens voyages à la côte nord-ouest d'Amérique, et acquièrent par là une fortune suffisante pour les faire vivre dans l'aisance, et leur acquérir de la considération aux yeux de leurs concitoyens, auxquels, à leur retour, ils aiment à faire des récits emphatiques des aventures de leur navigation. La langue anglaise s'est beaucoup répandue parmi eux par leurs nombreux rapports avec les Anglais et les Américains.

Dans tout l'archipel les deux sexes sont également forts, robustes et endurcis au travail. Les Taïtiens que nous avons à bord, séduits probablement par la vivacité des naturels et par l'aspect du pays, profitèrent d'une nuit bien noire pour se glisser le long du bord et s'échapper à la nage. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les îles Sandwich différaient essentiellement de Taïti; car il n'est permis à personne de rester oisif. Il faut que tout le monde travaille pour sa subsistance; manière de vivre qui n'était nullement du goût des Taïtiens: aussi saisirent-ils la première occasion de retourner dans leur patrie. Ils y abordèrent peu de temps après notre arrivée, ainsi que le charpentier qui nous avait abandonné à Vahou.

La communication entre ces îles et Taïti serait très-utile à celle-ci, les habitans des premières étant des cultivateurs habiles, et connaissant plusieurs arts également utiles, et auxquels les Taïtiens sont complètement étrangers. Les progrès que les naturels d'Ovaïhy ont faits dans la carrière de l'industrie et des arts mécaniques sont si considérables, qu'ils espèrent dans quelques années être en état d'ouvrir un commerce avec la Chine, dans des navires de leur construction, et qu'ils monteront. La connaissance qu'ils ont déjà acquise de celui de la côte nord-ouest de l'Amérique, les met à même d'en tirer des cargaisons propres à leur pays, ou aux îles voisines.

On demandera naturellement ce qu'un peuple, qui sort à peine de l'état sauvage, peut donner en échange dans le commerce ? Il peut fournir des fusils, de la poudre à canon, de la clincaillerie et des étoffes de tout genre, objets dont Taméaméa a rassemblé une quantité plus considérable que celle qui lui est nécessaire pour l'usage de son pays ; et il a fourni pour les obtenir, soit le travail de ses sujets, soit des vivres aux vaisseaux qui ont relâché dans ses ports. Ceux-ci, lorsque leur cargaison est complète, se défont à bon marché des choses qui leur restent, plutôt que de s'en embarrasser dans le reste de leur voyage. Les naturels de cet archipel ont de plus le bois de sandal,

la nacre de perle et des perles, marchandises très-recherchées à la Chine. Ils comptent les transporter dans cet empire. Grâce aux leçons des Européens établis chez eux, ils se forment insensiblement à la manœuvre des vaisseaux, en naviguant d'une île à une autre. D'abord les Européens commanderont les navires. Taméaméa peut compter sur leur fidélité ; car tous se sont mariés dans ses états, sont contents de leur sort, et ont renoncé à toute idée de retourner dans leur pays. Ce commerce d'échange ou de commission entre la côte nord-ouest de l'Amérique et la Chine enrichirait bientôt les insulaires de Sandwich, et leur ferait prendre les besoins réels et factices des peuples civilisés. Alors les arts, les mœurs, les connaissances de l'Europe s'introduiraient parmi eux.

La société des missions trouverait peut-être plus d'avantage, pour le succès de son entreprise, à s'établir aux îles Sandwich qu'à Taïti. Les Taïtiens ont, il est vrai, des mœurs plus douces que les naturels d'Ovaïhy et des îles voisines ; mais ils n'ont ni leur habileté dans les arts, ni leur désir de s'instruire. D'ailleurs les missionnaires, au lieu d'être tracassés par les Européens qui demeurant dans cet archipel, comme ils le furent par ceux qui se trouvaient à Taïti et à Tongatabou,

trouveraient en eux aide et conseil, et protection auprès de Taméaméa.

Pour donner une idée de la fidélité de ce prince à tenir ses promesses, je raconterai que Vancouver lui laissa du bétail, à condition de n'y pas toucher pendant un certain nombre d'années. Cette clause a été rigoureusement tenue jusqu'à l'expiration du terme, et ces animaux sont devenus si sauvages qu'aucun naturel n'ose en approcher. Errant en liberté, ils ont renversé les clôtures, foulé aux pieds les récoltes, et causé beaucoup d'autres dommages, sans que les insulaires, victimes de leurs dégâts, aient cherché à les tuer, pour ne pas enfreindre le traité.

Le 21 janvier 1803 nous partîmes d'Ovaïhy avec un vent très-favorable; en rangeant la côte à l'est, nous vîmes les volcans du centre de l'île en éruption. Le 11 février nous eûmes connaissance de la petite île de Manghi, qui nous parut très-fertile, d'après la grande quantité de cocotiers et d'arbres à pain qui couvrent la côte. La nuit qui approchait nous empêcha de communiquer avec les naturels. Plusieurs pirogues étaient occupées à pêcher. Nous mîmes en travers, dans l'espérance qu'elles viendraient à nous. Afin de les mieux attirer, on leur montra une grande quantité de lumières; à notre grand étonnement, toute la

côte parut illuminée presque à l'instant, et avec autant de régularité que si les intervalles entre les feux eussent été mesurés.

En traversant ces parages, nous rencontrâmes plusieurs îles basses; nous eûmes des raisons de croire que quelques-unes n'avaient jamais été visitées par les Européens. Les naturels que nous eûmes occasion d'observer nous parurent artificieux, perfides et barbares. Le capitaine se mit dans un canot pour observer ces terres de plus près. En approchant de la côte, les invitations des insulaires lui semblèrent si suspectes, qu'il ne crut pas prudent de débarquer; car ils étaient tous armés de flèches et de lances. D'ailleurs les femmes s'étaient retirées dans l'intérieur de l'île, usage qui indique que les hostilités doivent commencer. Toutefois, le capitaine jeta des clous et d'autres bagatelles sur le rivage; les naturels lui envoyèrent en retour quelques plumes de paille-en-cu attachées au bout d'un long bambou.

Ils sont de couleur plus basanée, plus minces et moins propres que les Taïtiens; leurs cheveux longs et touffus sont tressés en nattes. La partie la plus haute de leur île ne paraît pas s'élever à plus de six pieds au-dessus de la surface de la mer, ce qui fit conclure au capitaine qu'ils devaient être mal approvisionnés d'eau fraîche. Ils se nourrissent sans doute de poissons et de racines, puis-

que l'on ne découvrit chez eux ni cocotier ni arbre à pain.

Nous vîmes ensuite une autre île dont une lagune occupait le milieu. Curieux d'observer cette terre singulière, j'y allai en canot; mais j'eus beaucoup de difficulté à débarquer, un récif de rochers entourant toute la côte, à l'exception de l'extrémité le plus sous le vent, où se présentait un canal large de soixante pieds, par lequel la lagune communiquait avec la mer. Le reflux en sortait avec tant de violence, que le canot ne put refouler le courant. Nous attérîmes donc près de cette passe, et j'envoyai un matelot qui parlait le taïtien et un naturel des îles Sandwich, pour reconnaître si l'île était habitée. Comme ils restaient absents plus long-temps que je ne l'avais supposé, je craignis qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Je venais de me rembarquer pour aller chercher des armes sur le vaisseau, qui était près de terre, lorsque nos deux hommes reparurent. Ils me racontèrent qu'ils avaient parlé à plusieurs naturels, qui les avaient fortement sollicités de les suivre dans l'intérieur de l'île, et leur avaient témoigné par signes le désir d'examiner deux lances dont nos gens s'étaient armés; une fois que les sauvages les eurent entre les mains, ils refusèrent de les rendre.

Ce récit me donna l'envie d'avoir une entrevue

avec les naturels; quoique mes émissaires les eussent dépeints comme pacifiques, j'allai à bord prendre des armes à feu et un plus grand nombre d'hommes. A notre retour à l'entrée du canal, le reflux avait perdu assez de sa force pour permettre au canot de remonter contre le courant. Près de l'extrémité de la passe, le courant, au lieu de continuer à se diriger en dehors, portait dans la lagune avec une grande rapidité, et le canal se rétrécissait tellement, qu'il ressemblait à celui d'un moulin. Nous y étions engagés au point de n'avoir d'autre alternative que d'avancer ou de courir le risque d'être brisés en pièces sur les rochers de corail qui le bordaient des deux côtés. Trois fois le canot éprouva un mouvement de tangage si fort, qu'il s'emplit d'eau à plus de moitié, et il ne put pas gouverner, à cause de la grande agitation du remous; cette situation critique dura environ deux minutes. Enfin nous pénétrâmes dans la lagune sans accident. Bientôt nous aperçûmes six insulaires qui gagnaient à la hâte l'intérieur de l'île. Je dirigeai aussitôt le canot vers la terre. Ils devinèrent que nous voulions avoir une entrevue avec eux, et soit par crainte ou par dédain, ils hâtèrent le pas. Ils étaient déjà à un bon quart de mille en avant de nous, lorsque nous atteignîmes au bord de la lagune. Pour ne pas les alarmer par notre nombre ou nos armes, je ne fis

débarquer que les deux hommes qu'ils avaient déjà vus, et qui les hélèrent dans la langue de Taïti, pour les engager à s'arrêter. Les sauvages se conformèrent à l'invitation; cependant lorsque nos gens s'approchèrent, les naturels se remirent à marcher, si lentement néanmoins qu'ils furent rattrapés. Ils me parut qu'ils entraient en conversation avec mes deux émissaires, ce qui me fit grand plaisir, puisque ces sauvages apprendraient que nous avions des intentions amicales. Je ne bougeai pas de l'endroit où j'étais, parce que j'attendais qu'on me fit le signal dont j'étais convenu; ne l'apercevant pas, et voyant que ces Indiens allaient plus loin, je craignis quelque trahison ou quelque embûche de leur part.

Le jour était sur son déclin; nous étions très-avancés dans la lagune. Nous avions à redouter pour notre retour les mêmes dangers qu'à notre entrée, et peut-être de plus grands encore, si la nuit nous surprenait. J'avertis donc par un signal mes gens de revenir au canot. Au lieu d'obéir, ils nous firent signe d'approcher. Quand nous fûmes près d'eux, ils marchèrent vers le bord de l'eau, sans adresser un mot aux naturels.

Le matelot secouant la tête d'une manière très-significative, et l'insulaire de Sandwich portant son bras à sa bouche, comme s'il voulait le mordre, dit qu'il croyait que ces hommes étaient can-

nibales. J'ai remarqué plus haut qu'à leur première entrevue avec nos gens, ils s'étaient fait donner leurs lances: cette fois ils avaient obtenu leurs colliers et leurs pendans d'oreille; car le matelot était absolument mis comme un Taïtien. Huit naturels se tenaient pendant tout ce temps sur le bord de la lagune, comme s'ils eussent hésité à s'approcher de nous. Pour les y encourager, je leur montrai des miroirs, des couteaux, des ciseaux et d'autres objets; ils les regardèrent avec beaucoup d'attention, mais sans changer de place. A la fin l'un d'eux vint jusqu'à l'arrière du canot, et montra un mélange singulier de crainte et d'artifice, en tendant une main pour recevoir un miroir en échange d'un collier de perles qu'il tenait de l'autre. Ses manières m'inspirèrent une si grande défiance, que je crus prudent de bien me tenir d'une main au canot, dans la crainte qu'en lui présentant le miroir, de l'autre il n'essayât de me tirer hors de l'embarcation. Dès qu'il eut le miroir, il courut rejoindre ses compatriotes. Malgré son départ précipité, je continuai de tenir mes marchandises en l'air, espérant que d'autres approcheraient. Aucun n'en montra le désir; mais ils manifestaient tous de l'étonnement et de la curiosité.

Comme ils avaient à peu près volé nos interprètes, je voulus leur faire voir que, même à la distance à laquelle ils se tenaient, leur vie était

en notre pouvoir, et je tirai un coup de pistolet en l'air. Le bruit leur causa une si grande frayeur, qu'ils tombèrent par terre, comme s'ils eussent été blessés, et ils n'essayèrent de se relever que lorsque le canot fut au large.

Nous avions perdu tant de temps depuis notre entrée dans la lagune, que je commençai à craindre que nous n'eussions de la peine à en sortir. On se hâta donc de regagner le canal : la nuit nous surprit long-temps avant d'y arriver, et le courant nous porta dans une passe plus éloignée ; nous ne nous en aperçûmes que lorsque nous en avions déjà parcouru la moitié, et en ce moment le canot toucha.

Mes gens sautèrent aussitôt à l'eau, et essayèrent de le haler dans le premier canal ; ils n'y purent parvenir ; l'avant du canot était à sec. Nous songions à retourner en arrière, quand un courant très-rapide nous reporta dans la lagune. Il paraît qu'il avait changé de direction au moment où nous tâchions de découvrir une autre passe ; nous ne pouvions le refouler à l'aviron. Notre situation extrêmement critique exigeait la plus grande précaution.

Je fis encore mettre mes gens à l'eau, pour haler le canot le long du récif, jusqu'à ce que nous en eussions doublé la pointe, espérant qu'alors nous serions à l'abri du danger. Mes matelots, non moins

inquiets que moi, s'empressèrent de m'obéir ; mais les rochers sur lesquels ils marchaient étaient si tranchans, qu'ils leur coupaient les pieds. A chaque pas ils tombaient dans l'eau jusqu'à mi-corps et même jusqu'au cou.

Quoiqu'il fit extrêmement sombre, nous avions découvert la lumière du vaisseau ; ce qui soutenait notre courage et nous guidait dans nos recherches pour trouver une issue ; mais les matelots succombèrent à l'excès de la fatigue. La marée qui entrait dans la lagune étant alors dans sa plus grande force, je pensai que le plus sûr était de mettre le canot à l'ancre le long du récif, en plaçant une marque de reconnaissance pour nous diriger quand la lune se leverait ; ce qui, suivant notre calcul, devait avoir lieu vers dix heures et demie. Il en était alors à peu près huit. Quelles inquiétudes affreuses nous éprouvâmes dans l'intervalle ! Nous étions dans une position très-périlleuse, au milieu de sauvages soupçonnés d'être des cannibales. L'imagination de nos gens était en proie aux idées les plus tristes ; quelques-uns même désespéraient du retour.

A la fin la lune parut et nous reconnûmes que nous étions à peu près à six cents pieds de la passe ; nous y entrâmes sans difficulté, et bientôt nous arrivâmes à bord, où déjà l'on concevait de vives inquiétudes sur notre compte. Cette aven-

ture ralentit mon ardeur pour des entreprises de ce genre, avant d'avoir d'avance pris toutes les informations requises.

Nos interprètes nous apprirent que les naturels de l'île n'entendaient que très-imparfaitement la langue de Taïti; que cependant ils avaient une idée confuse de ce pays, et qu'ils le supposaient dix fois plus grand qu'il ne l'est: ils parlaient de Pomarri comme d'un homme de très-haute stature qui en était le chef. Il est difficile de concevoir comment ces notions sont parvenues chez ces insulaires isolés du monde entier, à moins qu'ils ne les aient acquises des habitans des autres îles, jetés sur leurs côtes par la tempête.

Cette terre ressemble à celles qui entourent une lagune, et dont on a lu la description dans d'autres relations de voyages. Nous en rencontrâmes plus à l'ouest une seconde. Une douzaine de pirogues, chacune contenant un naturel, nous accostèrent; ils n'avaient rien à échanger, et ne semblaient attirés que par la curiosité de voir le navire, spectacle assez rare dans ce coin du monde. Tous nos efforts pour les faire monter à bord furent inutiles. Personne de nous ne comprenait leur langage. Ils acceptèrent quelques bagatelles, tout en ayant l'air d'y attacher peu de prix. A l'exception d'une petite touffe d'herbes qui leur cachait le milieu du corps, ils étaient entièrement nus;

leur physionomie et leurs manières avaient quelque chose de farouche; ils étaient d'une couleur plus foncée qu'aucun des naturels que nous avons vus auparavant; ils étaient maigres et fluets; ils avaient une chevelure touffue et hérissée, leur corps paraissait fort sale. Leur île est basse et sablonneuse; on n'y voit guère d'autres arbres que des cocotiers. Sans doute les habitans se nourrissent de poisson, et peut-être de quelques misérables racines. Toute leur conduite nous fit présumer qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens; car ils étaient timides, réservés et méfians, et ne connaissaient ni l'usage ni la valeur de nos outils de fer.

Un marin, quelque habile qu'il soit, ne peut réduire la navigation de ces mers à des règles certaines et propres à inspirer la sécurité. Leurs fonds sont si irréguliers et si différens, et les inégalités de profondeur si fréquentes et si soudaines, qu'il est impossible d'offrir un résultat des sondes utile dans la pratique.

Nous arrivâmes ensuite à Matia, petite île située à cinquante lieues au nord de Maïtia, qui est à vingt lieues à l'est de Taïti. Matia nous parut aussi unie qu'une table dans sa partie haute. Elle était gouvernée par un délégué de Pomarri. C'est le lieu le plus éloigné où s'étend son autorité. Une grande pirogue double était venue de Taïti six

mois auparavant pour recueillir le tribut. Les naturels échangèrent avec nous des provisions végétales contre des miroirs, des clous, etc. Ils ressemblent beaucoup aux Taïtiens, mais sont moins civilisés; leurs étoffes sont inférieures à celles de ces insulaires. En revanche leurs pirogues sont bien mieux construites et bien plus ornées de sculptures que celles de Taïti. Plusieurs étaient vêtus d'une espèce de manteau fait d'herbes tressées, jeté négligemment sur l'épaule, et qui descendait jusqu'au genou. Tous portaient des colliers de naere de perle.

Nous mouillâmes dans une très-belle baie sous le vent de l'île. La plaine basse qui l'entoure est couverte jusqu'aux montagnes d'arbres à pain et de cocotiers. Le rivage était couvert de naturels, qui suivaient tous nos mouvemens avec une curiosité attentive. Quelques chefs avec leurs amis et les gens de leur suite furent admis à bord. Tout ce qu'ils virent fut pour eux un sujet d'admiration. L'on fit par hasard agir la pompe; tous quittèrent le gaillard d'arrière, dès qu'ils virent l'eau couler, et témoignèrent un désir extrême de savoir d'où cette eau provenait, et comment elle s'élevait. La boussole attira aussi leur attention, et ils entendirent avec un extrême étonnement l'explication que notre principal Taïtien leur donna de son usage; ils l'écoutaient comme un prodige

de science, et je crois qu'il leur raconta des choses qui approchaient du merveilleux. Il leur dit que nous possédions des armes qui, pointées sur eux, les tueraient dans un instant. Autant que nous pûmes en juger, ces insulaires n'avaient vu qu'un vaisseau avant le nôtre.

Enfin nous attérimes à Taïti, où nos anciens amis nous accueillirent avec la plus grande cordialité. Nous fûmes accablés de tant de demandes pour des étoffes des îles Sandwich, que nous ne pûmes y satisfaire. On nous pria aussi de donner des détails sur notre voyage, et sur les curiosités que nous avions vues. Nous répondimes le mieux que nous pûmes, et nous leur présentâmes une femme de cet archipel, que notre maître d'équipage avait obtenu la permission d'emmener. Les Taïtiennes s'empressèrent autour d'elle, l'examinèrent avec curiosité, et la complimentèrent avec beaucoup de politesse. Ensuite elles la conduisirent dans la cale, où elles lui firent subir un examen très-minutieux; quelques dames de la famille royale furent les plus occupées dans cette occasion. Chacune voulut être sa tayo. Peut-être comme elle était la femme d'un Européen, elles avaient calculé qu'il leur en reviendrait des présens considérables.

Le père de Pomarri était mort de vieillesse durant notre absence. L'âge lui avait graduellement

enlevé toutes ses facultés, et à l'époque de sa mort il était aveugle. L'histoire de sa vie prouve qu'il était très-adroit et très-ambitieux : il avait constamment travaillé à l'élévation de sa famille, et profitant des troubles de l'île, était parvenu à procurer à son fils l'autorité royale, au préjudice de Temarri, fils d'Oberea.

Le *Nautilé* était venu à Taïti, et avait enlevé autant de cochons qu'il avait pu ; il ne nous restait donc guère d'espoir de nous en approvisionner en peu de temps : en conséquence il fut convenu que le capitaine irait avec le navire pour en rassembler dans les îles à l'est, et que je resterais à Taïti pour saler ceux que je m'y procurerais.

Au départ du vaisseau, les Taïtiens me reçurent avec transport, comme un hôte temporaire. J'étais bien fourni en marchandises ; chacun me faisait la cour, m'obsédait de questions, et voulait voir ce que j'avais. Je me prêtais à ces fantaisies, afin d'en tirer avantage pour l'affaire qui m'occupait, et j'eus à me louer de cette idée. J'obtins d'Otou la permission de commercer dans toute l'étendue de l'île. La paresse des Taïtiens me força d'employer tous les déserteurs anglais établis dans le pays. Leur condition était très-malheureuse ; ils se plaignaient de la famille royale, dont les suggestions leur avaient fait quitter leurs bâti-

mens, et qui les avait abandonnés après les avoir dépouillés de ce qu'ils possédaient. Ils n'avaient pour tout vêtement que la ceinture dont les naturels font usage. Il fallait un certain manège pour tirer parti de ces gens. J'y réussis, et de leur côté ils me furent très-utiles. Je finis par avoir à mon service tous les Européens qui se trouvaient à Taïti, entre autres le Suédois Pierre. Quelquefois ces hommes, qui étaient la plupart des échappés de Botany-Bay, exigeaient de ma part presque autant de surveillance que les naturels : aussi, pour la plus grande sûreté de mon magasin, je l'établis chez les missionnaires dont la maison était une espèce de château fort. Lorsque j'avais conclu un marché, les Taïtiens m'y accompagnaient en une sorte de cortège. C'était une scène plaisante de les voir examiner un fusil, s'il était le prix de l'échange. L'arme passait de main en main ; chacun y trouvait un défaut qui avait échappé à un autre, et avertissait son compatriote de ne pas se laisser tromper. Il leur arrivait souvent de rejeter les meilleurs fusils pour prendre les plus mauvais.

Mes occupations ne me faisaient pas négliger la famille royale. Tous les jours je lui envoyais des provisions de vivres : mes libéralités, qui me valaient des complimens sans fin, me coûtaient fort peu, parce que je ne donnais que les morceaux

que je ne pouvais pas saler, et que la chaleur du climat m'empêchait de garder. La tête du cochon est ce que les Taïtiens en aiment le mieux; et comme il ne m'était pas possible d'en profiter, il ne m'était pas onéreux de faire des largesses.

Otou m'invitait souvent à aller le voir: je le trouvais toujours oisif ainsi que son épouse. Il me faisait signe de m'asseoir sur l'herbe à côté de lui, et causait familièrement avec moi. La reine, et celle de Tiarabou, s'amusaient pendant la conversation à fouiller dans mes poches, et s'approprièrent ce qui leur convenait: aussi avais-je soin de n'y mettre que des choses de peu de valeur.

Environ trois semaines après le départ du vaisseau, Païtia, chef de Matavaï, revint des Mottos, qui sont de petites îles basses et sablonneuses situées à vingt milles au nord de Taïti. Il y était allé pour rétablir sa santé détruite par l'usage immodéré de l'ava. Il était parti dans le dernier degré de maigreur, ayant la peau couverte d'une croûte écailleuse, et l'air d'un homme prêt à rendre le dernier soupir; il revenait gros, gras et frais, et avec l'apparence d'une santé robuste. Les Mottos abondent en poissons; les Taïtiens et les naturels des îles voisines y vont en été, à peu près comme nous fréquentons les eaux.

L'arrivée de Païtia et de sa sœur mit toute l'île

en mouvement; ce ne furent plus que danses et divertissemens: mes affaires en souffrirent un peu. Enfin au bout de huit jours la tranquillité reparut.

Nous avions calculé que l'absence du vaisseau ne durerait que trois semaines; cependant deux mois s'étaient écoulés, et il ne paraissait pas. Je cachais mon inquiétude; les gens qui me secondaient étaient moins discrets: ils me parlaient sans cesse de leurs rêves fâcheux sur le sort du bâtiment. Je me moquai d'eux, et leur dis que le retard était vraisemblablement occasioné par les vents d'ouest. Ils n'en persistèrent pas moins à croire qu'il lui était arrivé un malheur; et j'avoue que les mêmes appréhensions me gagnèrent, lorsque nous apprîmes que l'on avait trouvé à trois lieues au nord de l'île les débris d'un vaisseau. On apporta la voile; elle était trois fois plus grande que celle de nos canots: ainsi nul doute qu'elle n'eût appartenu à un navire. Les regards du roi et des missionnaires m'annonçaient qu'ils pensaient que c'était le nôtre. Otou et moi nous questionnâmes des pirogues qui revenaient des Mottos; nous n'apprîmes rien de positif. Sur ces entrefaites, on entendit un coup de canon; aussitôt je mis deux pirogues à la mer pour secourir les malheureux, quels qu'ils fussent. Elles revinrent bientôt avec la triste nouvelle que l'équipage de la *Marguerite*

avait fait un radeau avec les débris de ce bâtiment, et que depuis deux jours il était réduit à deux verres d'eau par jour. Aussitôt les pirogues furent expédiées de nouveau avec des vivres pour mes infortunés compagnons.

Pomarri montra beaucoup d'humanité dans cette occasion. Instruit que le radeau avait abordé à la côte sous le vent, il s'empressa de porter du secours et des vivres aux naufragés, de crainte que les habitans du canton voisin, qui étaient ses ennemis, ne profitassent de leur faiblesse pour leur enlever le peu qu'ils avaient sauvé; je ne tardai pas à le rejoindre avec les missionnaires.

Nous apprîmes que le vaisseau s'était perdu sur des récifs et des bancs de sable, près d'une île au nord de Taïti. Les naturels, qui la veille étaient occupés à faire des échanges avec nos compatriotes, leur enlevèrent pendant la nuit leur canot, leurs fusils et leurs munitions. On avait sauvé des planches, dont on construisit un autre canot. Il fut impossible de le faire passer par-dessus le récif. Il fallait cependant prendre un parti, car les naturels inquiétaient sans cesse l'équipage; tous les jours ils devenaient plus insolens, et l'on était obligé d'en venir aux mains avec eux. On se mit à former un radeau; ils blessèrent avec leurs lances les deux sentinelles qui la nuit le gardaient. Enfin l'équipage, excédé de

fatigue, et tourmenté par les plus vives alarmes, pria le capitaine de quitter l'île, quoique le radeau ne fût pas achevé. Néanmoins on le termina, et après cinq jours de traversée les naufragés, exténués de besoin, atteignirent à Taïti.

Nous avions fait un assez long séjour à Taïti pour nous convaincre que l'on n'y est bien venu de ses habitans qu'autant qu'on a quelque chose à leur donner. Leur générosité n'est qu'apparente: l'intérêt personnel les anime sans cesse. Pomarri, quelques jours après l'arrivée de nos compagnons, m'envoya demander des présens pour les services qu'il leur avait rendus: je le satisfis. La perte de notre vaisseau ayant beaucoup diminué nos moyens d'échange, et les Taïtiens étant devenus plus difficiles sur le prix et la qualité des marchandises d'Europe, d'après la grande quantité qui en était arrivée chez eux depuis deux ans, nous allâmes tenter fortune à Eimeo. Cette épreuve ne fut pas très-heureuse: au bout de neuf jours nous revînmes à Taïti.

Pomarri qui n'avait pas renoncé à son projet de conquérir le territoire d'Atahourou, engagea par ses promesses magnifiques nos matelots à le suivre dans cette expédition. Le capitaine et moi nous nous excusâmes d'y prendre part. Au mois d'août 1803 cette grande expédition eut lieu. L'ar-

mée du roi, renforcée de dix Européens, ne fut pas plus tôt entrée en pays ennemi, qu'après quelques pourparlers, les Atahouriens mirent bas les armes. Pomarri confisqua les biens des principaux chefs.

Cependant notre perspective devenait fort triste. Nous avions sauvé si peu de chose du naufrage, que nous ne savions pas comment nous subsisterions; car il n'est pas plus facile de vivre sans argent à Taïti qu'en Europe. Nous ne pouvions songer à construire un vaisseau, puisque notre charpentier était resté aux îles Sandwich, et que nos matelots, séduits par la vie indolente de Taïti, ne paraissaient pas disposés à quitter cette île. Notre forgeron s'y était déjà établi, et tout annonçait qu'il y trouverait toujours des moyens d'existence.

Après trois mois passés dans les plus vives inquiétudes, l'arrivée d'un navire anglais qui allait à Port-Jackson les fit cesser. Nous fîmes marché avec la capitaine pour notre passage: nous n'étions que quatre qui avions l'intention de retourner dans notre patrie. Malgré l'indignation que nous causait la conduite de nos gens, nous leur abandonnâmes le peu de marchandises que nous avions encore.

La veille du jour où nous devions faire voile,

Pomarri, instruit de l'arrivée d'un navire, était parti d'Oparri, emportant dans sa pirogue des provisions qu'il nous destinait en présent. A moitié chemin il fut frappé d'apoplexie et expira aussitôt. L'équipage de la pirogue se hâta de retourner à Oparri. Aïddi, qui revenait du vaisseau, débarquait à l'instant. Elle expédia sur-le-champ des messagers aux missionnaires et à leur chirurgien. Celui-ci était à bord; il s'empressa d'aller à Oparri. La famille du défunt était dans la plus profonde douleur; son frère, sourd à toute consolation, voulait se tuer. Le désespoir et la confusion régnaient dans la maison: chacun attribuait sa mort à une cause différente; la plupart pensaient qu'il avait offensé les dieux du pays par des sacrifices humains. Ils imaginèrent, pour les apaiser, d'envoyer chercher le corps d'un homme qu'il avait immolé trois semaines auparavant, et d'étendre le cadavre sous celui du roi.

Plût à Dieu que l'idée d'imputer la mort subite de Pomarri à l'énormité de ses crimes se perpétuât parmi ces insulaires! il en résulterait des effets salutaires pour l'humanité. Personne n'avait plus de sujet de regretter cet événement que les missionnaires, dont il s'était toujours montré le protecteur et l'ami. Ne sachant pas quelle tournure prendraient les affaires dans cette conjoncture inattendue, ils écrivirent au capitaine du vais-

seau, pour le prier de retarder son départ d'un jour.

Le lendemain matin l'un d'eux vint annoncer qu'après beaucoup de consultations entre eux, ils avaient décidé de se fier aux promesses d'Aïddi, qui les avait assurés de la continuation de la bienveillance du roi.

Pomarri était un sauvage d'une intelligence peu commune; ses manières unissaient la grâce à un air de majesté; elles étaient séduisantes et annonçaient la franchise: mais ces beaux dehors cachaient une dissimulation profonde. Il était d'une hauteur insupportable dans la prospérité, et se laissait aisément abattre dans l'adversité. La prudence et la prévoyance formaient les traits les plus saillans de son caractère; il avait un esprit capable de suivre un système régulier de conduite. Celle qu'il tint envers les Européens, et l'appui qu'il donna aux missionnaires, émanaient de cette disposition particulière. Résistant au premier mouvement, qui aurait porté un sauvage à les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient, il adopta un plan plus raisonné, qui fut de les protéger, afin d'avoir part à leurs marchandises dans le moment et à l'avenir.

La conduite tyrannique de la dynastie actuelle a rempli Taïti de mécontents. Gâté par ses flatteuries, Otou ne respecte ni la propriété ni la vie de

ses sujets. Les courtisans exigent au nom de leur maître tout ce qui convient à leur fantaisie, et considèrent comme un tribut légitime ce qu'ils extorquent de cette manière. Ainsi, malgré leur douceur naturelle, les Taïtiens, par cette oppression, sont excités à se soulever.

Il est difficile de prévoir quels effets la mort d'Otu produira dans l'île. A l'exception d'Aïddi, personne dans la famille royale ne possède les talens nécessaires pour gouverner le peuple et tenir les ennemis en respect. C'est un instant de crise pour ce pays.

Aujourd'hui le peuple manifeste hautement son horreur pour les sacrifices humains. Peu de temps avant sa mort, Pomarri en offrit un; les insulaires en furent révoltés au point qu'ils attaquèrent le roi pendant la nuit; il eut bien de la peine à se sauver à Matavaï. Ainsi l'on peut espérer que cette affreuse pratique cessera bientôt.

D'un autre côté je crains que les efforts des missionnaires ne soient de long-temps couronnés de succès, quoiqu'ils ne négligent rien pour l'assurer. Les Taïtiens les aiment et les estiment comme de très-braves gens; mais ne comprenant pas les dogmes qu'on leur prêche, ils n'y croient pas. Peut-être les frères auraient-ils mieux fait d'enseigner d'abord les élémens de la religion, et d'ex-

pliquer les commandemens de Dieu : en toutes choses il faut adapter les leçons à l'intelligence de l'élève. L'exemple des missionnaires a déjà produit plus de bien que leurs sermons : le dimanche, que les naturels appellent le jour de l'éatoua, se passe chez ceux-ci avec plus de tranquillité que les autres jours de la semaine dans le territoire de Matavai ; et en général les danses n'ont plus ce caractère d'obcénité qui autrefois les rendait si choquantes. Ce ne sera qu'avec le temps que les Taïtiens pourront devenir de vrais chrétiens.

La plupart des missionnaires ont fait de grands progrès dans la langue de Taïti. Un des deux petits navires qu'ils construisent est assez avancé. A mon arrivée à Port-Jackson, j'appris qu'on leur avait expédié de la toile à voile, du goudron et du brai.

Les missionnaires se sont assurés que depuis le départ du *Duff* la population de Taïti a diminué. Pendant notre voyage aux îles Sandwich, une maladie épidémique enleva un grand nombre de jeunes gens des deux sexes. Ces fléaux sont fréquens et font craindre que ce beau pays ne devienne un désert, surtout si l'épouvantable coutume de l'infanticide continue à y régner. Selon le calcul le plus modéré, elle fait périr les deux tiers des individus qui naissent.

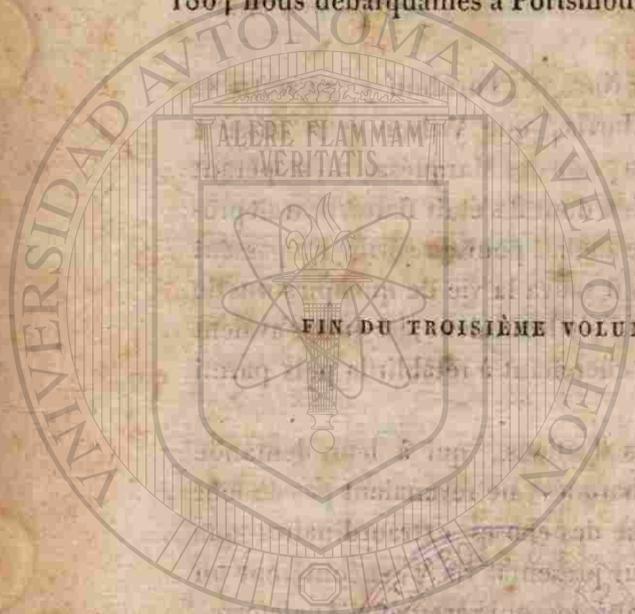
Dans notre traversée de Taïti à Port-Jackson, nous relâchâmes à Eoua, où les naturels échangeaient des cocos et des curiosités contre nos marchandises. Les subsistances y étaient peu abondantes.

Arrivé à l'île Norfolk, Turnbull y rencontra le missionnaire Harris, que Wilson avait laissé à Santa-Christina, une des Marquésas. Désespérant d'y opérer le bien dont il s'était flatté, il avait profité d'un navire anglais pour en sortir. En passant à Tongatabou, il sauva la vie de quelques-uns de ses confrères qui s'y trouvaient ; les autres avaient perdu la vie en cherchant à rétablir la paix parmi les naturels.

Trois jeunes Taïtiens, qui à leur demande avaient été embarqués, ne revenaient pas de leur surprise à la vue des choses extraordinaires que l'île Norfolk leur présenta. Ils y rencontrèrent un de leurs compatriotes qui revenait d'Angleterre, et qui leur fit des récits merveilleux de tout ce qui l'y avait frappé. A Port-Jackson leur ravissement fut inexprimable.

Après deux ans d'absence, je trouvai que la colonie avait continué à faire des progrès rapides. Le vaisseau qui nous avait amené continua sa route, qui n'était pas la nôtre. Nous nous embarquâmes peu de temps après notre arrivée sur un

autre bâtiment destiné pour l'Europe. Notre traversée fut heureuse. Nous n'avions pas revu l'Angleterre depuis quatre ans et un mois, lorsqu'en 1804 nous débarquâmes à Portsmouth.



FIN DU TROISIÈME VOLUME.

---

## TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

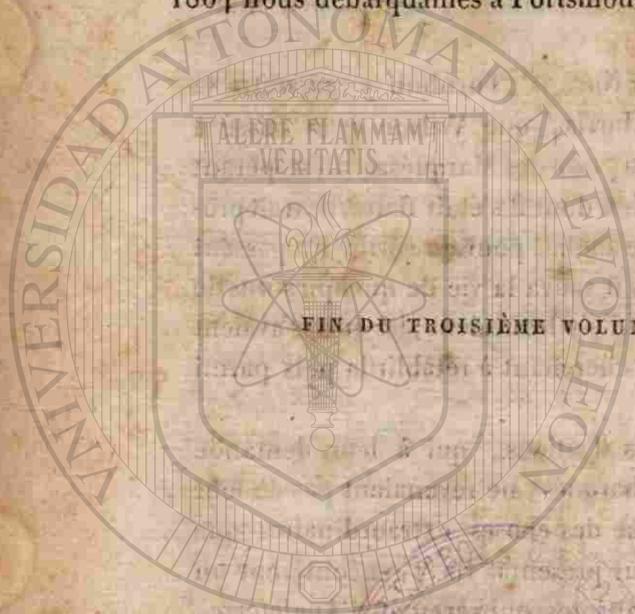
DANS CE VOLUME.

DÉCOUVERTES de plusieurs terres dans le grand océan, par plusieurs navigateurs anglais en 1788. Page 1	
VOYAGE de G. Bligh, expédié par le gouvernement britannique à Taïti pour en rapporter l'arbre à pain et d'autres végétaux utiles (1787 à 1789).	35
VOYAGE du capitaine Edwards, chargé d'aller à Taïti pour saisir les révoltés du <i>Bounty</i> , et de reconnaître le détroit de l'Endeavour (1790 à 1792).	107
SECOND VOYAGE de Bligh à Taïti, pour aller chercher l'arbre à pain (1792 à 1795).	158
VOYAGE du capitaine Jacques Wilson dans le grand océan (1796 à 1798).	175
VOYAGE de Jean Turnbull autour du monde (1800 à 1804).	411

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

autre bâtiment destiné pour l'Europe. Notre traversée fut heureuse. Nous n'avions pas revu l'Angleterre depuis quatre ans et un mois, lorsqu'en 1804 nous débarquâmes à Portsmouth.



FIN DU TROISIÈME VOLUME.

---

**TABLE DES VOYAGES**

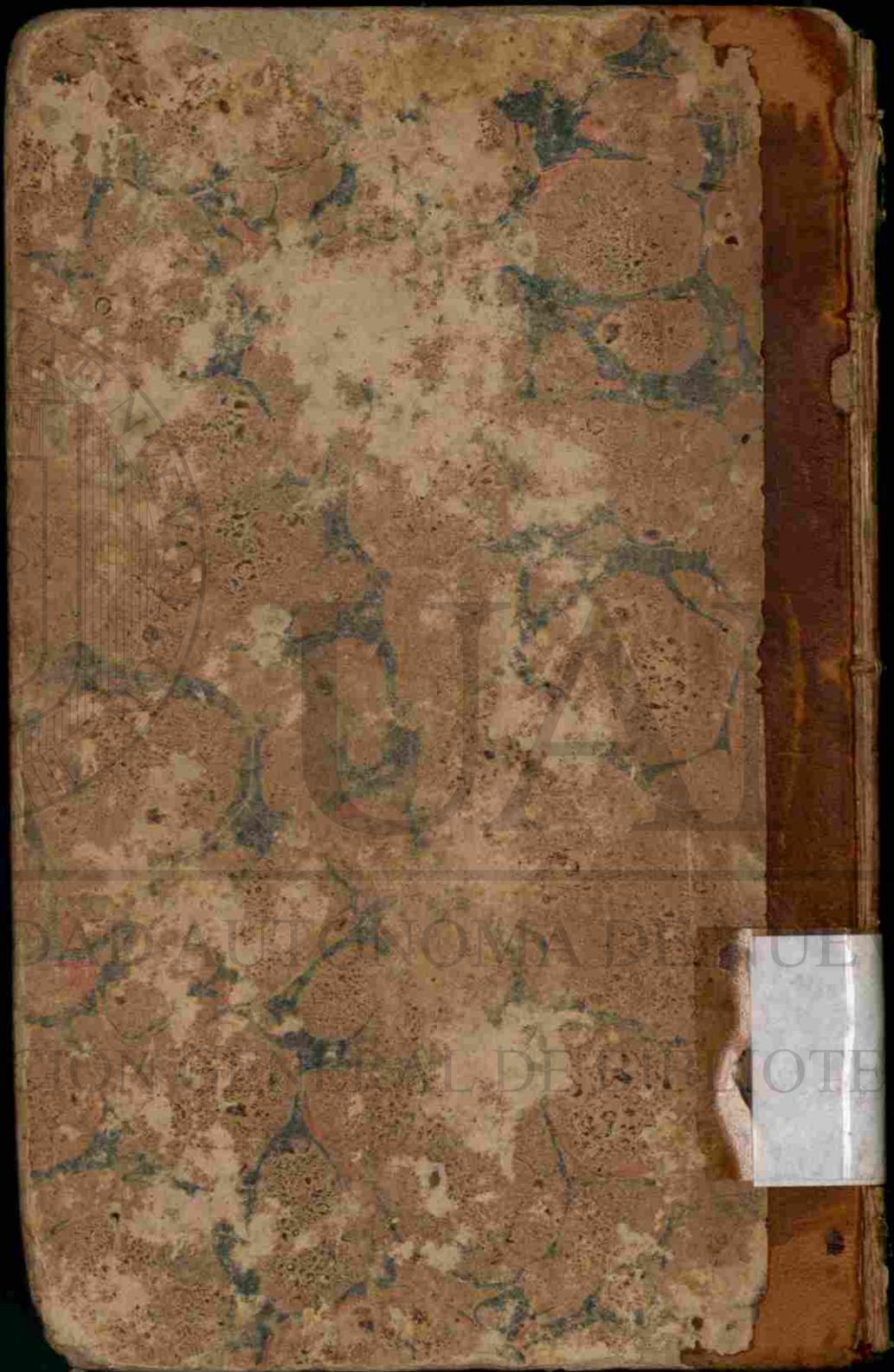
CONTENUS

DANS CE VOLUME.

DÉCOUVERTES de plusieurs terres dans le grand océan, par plusieurs navigateurs anglais en 1788. Page 1	
VOYAGE de G. Bligh, expédié par le gouvernement britannique à Taïti pour en rapporter l'arbre à pain et d'autres végétaux utiles (1787 à 1789).	35
VOYAGE du capitaine Edwards, chargé d'aller à Taïti pour saisir les révoltés du <i>Bounty</i> , et de reconnaître le détroit de l'Endeavour (1790 à 1792).	107
SECOND VOYAGE de Bligh à Taïti, pour aller chercher l'arbre à pain (1792 à 1795).	158
VOYAGE du capitaine Jacques Wilson dans le grand océan (1796 à 1798).	175
VOYAGE de Jean Turnbull autour du monde (1800 à 1804).	411

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



DAD AUTÓNOMA DE NUE  
ION GENERAL DE BICOTE